

**Geoffrey Chaucer**

**(1340 ? - 1400)**

**Contes de  
Cantorbéry**

**Tome II**

Traduits en vers français par  
le chevalier de Chatelain

Document réalisé d'après l'édition Basil Montagu  
Pickering, 1857.



# Introduction



Chaque édition nouvelle de Chaucer, et depuis quelque temps il y en a eu heureusement plus d'une, reçoit les applaudissements de la Presse, et les Puritains du *Guardian* et de quelques journaux conservateurs du bégueulisme anglais, ne s'avisent pas que nous fâchions, de peur d'être hués et conspués, de crier à l'immoralité, parce que Chaucer a écrit quelques-uns de ses contes d'une manière un peu libre qu'excusait d'ailleurs le laisser aller du temps dans lequel il vivait.

Messieurs les dits Puritains ont crié cependant haro sur nous et sur notre traduction des *Contes de Cantorbéry*, et pourquoi? ... Ils seraient, nous le croyons, très embarrassés de le dire : car nous avons énormément adouci l'expression de Chaucer dans les passages scabreux de quelques-uns de ses contes. Nous serions vraiment tenté de croire que la langue française étant de nos jours plus facile à lire et à comprendre que le langage à l'écorce rude de Chaucer, ces pudiques écrivains viennent de lire le *Père de la Poésie Anglaise* pour la première fois dans notre traduction. Nous aurions alors la clé du manque de logique de ces *Don Quichote* ridicules louant Chaucer

quand il est impudique à l'extrême dans sa langue native, et jetant l'anathème sur le même Chaucer quand il est vêtu avec infiniment plus de décence dans notre humble version.

Nous voulons régler nos comptes une fois pour toutes avec ces messieurs de la critique bégueule et hargneuse. Les pauvres chers anges de pureté qu'ils sont rougissent en voyant dans un livre qui n'est pas nécessairement lu par tout le monde, un mot, une situation un peu hasardés ; mais qu'est-ce que ce mot hasardé ? qu'est-ce que cette situation chatouilleuse ? ... De l'eau de rose, sans aucun doute, si on les compare aux monstrueuses abominations qu'enregistrent chaque matin les journaux anglais. Or les Contes de Cantorbéry sont destinés principalement à la bibliothèque du savant, de l'homme du monde, et des chercheurs d'or littéraire ; de la bibliothèque au salon, il y a une distance assez souvent infranchissable pour les trop jeunes membres de la famille. Les journaux, au contraire, des modèles de chasteté ! N'est-ce pas ? ont leurs grandes entrées au salon. Maintenant examinez un peu avec quel amour ces journaux rendent compte, sans doute pour faire l'éducation de la jeunesse anglaise, des faits et gestes des criminels, des libertins et des vicieux de tout rang, de tout sexe, et de tout âge qui pullulent dans les trois royaumes ! Après ça ayez le courage d'ostraciser Chaucer le Père de la Poésie Anglaise ! Le pouvez-vous raisonnablement sans avoir au préalable moralisé votre publicité quotidienne ? Non par la censure ; je déteste la censure et les censeurs ! mais en consignait à votre porte les journaux orduriers qui ne craignent pas d'aller ramasser des lecteurs jusques dans les ruelles, en devenant les gazettes des mauvais lieux qui font de la ville de Londres le plus grand cloaque du monde soi-

disant civilisé ? ... Ai-je besoin de rappeler ici cette affaire cynique de chambre à coucher (la scène se passait récemment dans Charlotte Street, Fitzroy Square) racontée dans ses plus intimes détails par la Presse at large, en commençant par le *Times*, ce prétendu moraliseur de l'humanité, jusques aux journaux du plus petit format ? ... à deux honorables exceptions près, cependant, je me hâte de le dire, à l'exception du *Morning Star*, et du *Reynolds's Newspaper* ! ... qui tous deux ont fermé leurs colonnes à cette scène d'alcove en partie double !!!

C'est donc à l'adresse de ces critiques puritains que nous croyons devoir citer notre réponse à un journal de province qui nous fit connaître qu'il ne serait pas rendu compte dans ses colonnes de notre traduction de Chaucer, parce que nous avons traduit l'œuvre du grand poète *in extenso* ; et que suivant le conseil que nous a donné depuis le *Guardian*, nous eussions dû omettre la moitié des contes de cet infâme Monsieur Chaucer.

Notez en passant que la plupart des commentateurs de Chaucer, disent, se copiant l'un l'autre, que le grand poète en terminant par le Conte du Curé (*the Persones Tale*) a racheté les peccadilles de ses autres contes. Or dans ce Conte du Curé (un *Traité de la Pénitence*) Chaucer étale les faits et gestes des sept péchés capitaux avec un luxe de couleurs si ébouriffant que nous avons dû une fois ou deux omettre ces couleurs sur notre palette. Certes ce *Traité de la Pénitence* apprend de singulières choses ! et les commentateurs appellent cela la rétractation de Chaucer !! je serais tenté de croire qu'ils se sont bornés à lire la prière qui termine le Conte du Curé, (*Preces of Chauceres*), et, entre nous, lecteur, ce que je commençais à croire en commençant cette phrase,

je le crois tout à fait en la terminant.

Voici notre lettre telle que nous l'écrivîmes en anglais au Publisher du journal en question :

14th July, 1857.

Sir,

Thank you for your reply and explanation. It is, I am aware, no fault of yours if the reviewer's squeamishness prevents his noticing « Chaucer ». But in that case he ought to return so expensive a volume, as his prudery cannot allow him to place it on his table, nor is it fair that I should furnish him with ornamental books that shock his morality. All other reviewers think that I am entitled to some credit for softening down the coarser parts of the « Canterbury Tales » — and if this gentleman's modesty is shocked at the waters of what some call the pure wells of English undefiled, » even passed through modern filters, what would he do to hide his blushes at the theatre, when frequently the gross passages of Shakespeare are spoken aloud before an audience of both sexes even comprising children—the ladies being often dressed or rather undressed in a style which we Frenchmen think far more indelicate than the boldest pages in La Fontaine. I am afraid he will never persuade the world of letters to adopt emasculated editions of Chaucer, Shakespeare, Dryden, etc. etc. any more than of the still naughtier classics.

I remain, Sir,

Your obedient servant,

Le Chev. De Chatelain.

I enclose six stamps, that the reviewer may send back this paw-paw book, lest it should burn his fingers.

Ajoutons que le dénouement de cette grande affaire a été le renvoi à nous fait du premier volume de notre traduction des Contes de CantErbUry ou CantOrbEry (l'un et l'autre se disent) — dont accusé de réception.

Nous avons pu, par suite de ce renvoi, constater de visu que le reviewer en expectative avait eu le noble courage de boire le poison jusqu'à la lie.

« Quand on prend du poison, on n'en saurait trop prendre ! »

Toutes les pages du livre étaient soigneusement coupées, c'est un fait que nous transmettons *urbi et orbi*, en y joignant cette observation :

« On ne lit pas d'un bout à l'autre un ouvrage ennuyeux.... fut-il immoral ? »

Toutefois notre traduction des Contes de Cantorbéry maintenant complète au moyen du deuxième et dernier volume<sup>1</sup> que nous publions aujourd'hui, est encore à juger par la Presse, et surtout par le juge en dernier ressort qu'on appelle le Public ; aussi nous garderons-nous de citer les diverses opinions des journaux qui ont parlé du premier volume.

Nous nous contenterons de mentionner que la traduction de ce premier volume a été l'objet de charmantes appréciations dans *The Observer*, *Bell's Weekly Messenger*, *the Court Circular*, *the Critic*, *the Weekly Dispatch*, *the Ladies' Newspaper*, *the Sunday Times*, and *the Globe*.

Les *Notes and Queries* et *l'Athenæum* ont consacré quelques lignes à l'ouvrage, enfin *the Guardian* nous a

---

1 Ce dernier volume contient huit illustrations sur les dessins de H.S. Marks, gravés par George Dorrington.

reproché d'avoir rendu Chaucer *too closely*, et le *Spectator* s'est donné un brevet d'âne « writes himself down an ass » en nous accusant d'avoir traduit à faux « *Schowres swoote* » (mot à mot, douces ondées") par « *douces larmes* ». Ce vieux Monsieur (nous parlons du *Spectator*) n'ayant à ce qu'il paraît jamais ouï parler des pleurs de l'Aurore, que pourtant faisaient verser bien libéralement les anciens poètes à la jeune messagère du Dieu du Jour.

C'est en vue des journaux hargneux dont le bonheur unique semble être de déprécier et de déchiqeter les ouvrages d'un auteur, en vue des journaux intolérants de l'école du *Guardian*, en vue des journaux impuissants de l'école du *Spectator*, qui jugent d'un volume de 416 pages en faisant la guerre à un mot dans le premier vers de ce volume, que nous insérons ici une fable que nous traduisons d'un poète du siècle dernier, de Smart, pour l'édification des savants critiques du XIX<sup>ème</sup> siècle, et de leur mégnie.

Le critique en gros et le marchand de houblons<sup>2</sup>

Salut à chaque ombre sacrée  
De ceux qui, dans chaque contrée,  
Du vers mystérieux sachant juger l'essor  
Dans un penser honnête ont encloué son or.  
Aristote ! salut à ta divine châsse !  
À la tienne salut, aussi, grand Longinus !  
Salut à vous Horace et Quintilianus  
Que d'admirer nul ne se lasse !  
Vous la terreur du Goth, vous la terreur du Hun,  
Qui ne le cédez à pas un,

---

2 *The Maidstone and Kenish Journal* publie en ce moment les Fables originales de Christopher Smart. Ces fables généralement inconnues à la génération présente, ne le cèdent en rien aux Fables de Gay.



Salut à vous, Addison, Pope  
Dignes enfants de Calliope !

De toute autre façon, ces hâbleurs patentés,  
Dits 'Eplucheurs d'esprit, ' qui ne sont pas des anges,  
Recherchent de nos jours à capter les louanges.  
Ils jugent les Beaux-Arts, ou les Humanités  
Ou par le préjugé qui leur sert d'équilibre,  
Ou par échantillon du plus menu calibre ;  
Car dans une âme étroite existant en prison,  
Forcément à la porte ils laissent la raison.

Je connais, entre nous, maint et maint Aristarque  
Qui pour juger autrui, dans son savoir le parque.  
L'un a pour son dada le prisme et ses lueurs,  
Des bardes ... il en fait de toutes les couleurs !  
L'autre est un autre fou, sa science est l'optique,  
Selon la perspective il règle sa critique ;  
Un autre a pour moteur la gravitation,  
Par poids et par mesure, ou par attraction  
Il juge ; — un autre enfin est fort sur la bâtisse,  
De ses goûts favoris ne craignez qu'il pâtisse !  
Par sa bouche écoutez vibrer sa passion :  
Du livre il parlera de la proportion,  
De sa forme et de sa moulure,  
Et ne riez pas trop ! ... de son architecture !

Dès que du Kent et de ses gais vallons  
Sur le quai sont débarqués les houblons,  
Le Marchand vient au port guigner la marchandise ;  
Sa main habile à l'analyse  
Dans un sac est fourrée — et vite un spécimen  
Est l'objet de son examen :  
L'œil, l'odorat, le tact lui font voir sans méprise,  
Que le houblon est à sa guise ;

Et de suite il achète et fait affaire — Amen !

Furet, ce touche à tout, à l'esprit si caustique,  
Furet était là par hasard ;  
Comme Iago, Furet sur le tiers et le quart  
Qui mord et toujours mord, n'est rien s'il ne critique.  
En ricanant aussi voilà Furet  
Avec son œil retors, sa face de roquet  
Qui vous lâche au Marchand ce brûlant camouflet :  
« Bien joué ! compagnon ! parole ! je t'admire !  
« Dix tonnes de houblons sur un échantillon  
« Contenu dans la main, les achètes sans rire !  
« Mais c'est agir en papillon !  
« Tu mériterais, cher ! que l'on te mit sous cloche ;  
« N'entre-t-il pas dans ta caboche  
« Que parmi ces houblons dans les neuf autres sacs  
« On pourrait bien avoir fait de nombreux micmacs,  
« Qu'il s'y peut bien trouver du déchet d'aventure  
« Et des vides comblés par mainte et mainte  
ordure ? »

Le Marchand qui savait tout son Furet par cœur,  
(Et qui quoique Marchand certes n'était pas bête)  
Répondit : « Ce qu'ai fait, connaissant mon vendeur,  
Je le ferais encor, car je le sais honnête.  
À toi, Critique absurde et méchant chicaneur,  
Qui te sers pour parler du jargon de la halle,  
« Je renvoie aujourd'hui la balle ;  
« À toi malheureux ergoteur  
« Qui de critiquer dans ta rage  
« De dix volumes veut juger sur une page ;  
« Dont le regard étonnamment profond  
« Bien mieux que Salomon des choses voit le fond ;  
« À toi qui crois savoir dans ton outrecuidance  
« Arts et Métiers, Vocation, Science ;

« Et qui mesurant tout, oui tout d'après ton fiel,  
« N'es au total qu'un sot ... universel !  
« Un radoteur, un fat dont l'immense sottise  
« À nouveau le déploie aux yeux du tiers, du quart  
« Autant de fois, à diverse reprise,  
« Que prends sous ton bonnet de discuter d'un art ! »

Aux journaux de province nous sommes redevables de quelques comptes-rendus écrits avec un rare talent, et une indulgence plus rare encore. Du nombre de ces journaux auxquels nous disons grand merci ! sont the *Birmingham Daily Press*, la *Gazette de Guernesey*, et the *Oxford Critic and University Magazine*. L'appréciation du journal d'Oxford a eu pour effet non seulement de nous consoler des ruades du *Spectator*, des homélies du *Guardian*, et des criailleries des hargneux, mais de nous engager plus fermement que jamais à faire connaître à la France les « Beautés de la Poésie Anglaise, » ce que nous ferons bientôt, *Deo volente* !

Nous venons de dire que cette fois nous ne donnerions aucune des opinions de la Presse sur notre premier volume, nous dérogeons cependant à ce dire en mettant sous les yeux du lecteur l'avant dernier paragraphe de l'article de l'*Oxford Critic and University Magazine*. Nous laissons parler ce journal :

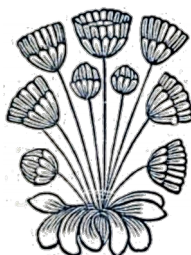
« The foregoing quotations will give the reader some notion of the power and the beauty of the translation : we regret that there is one thing of which we can give him no adequate idea, namely, the perfectness and beauty of the typography. The volume is such as can only be issued from the Chifwick Press, and this only when the name of Whittingham is joined with that of Pickering. Attempts have been made of

late to imitate Pickering's farfamed style, but those imitations have been far from successful : we know not how to explain it, but so it is. Those who admire a really beautiful book adorned with Stothard's exquisite initial letters would do well to possess themselves of the book before us. »

— The Oxford Critic and University Magazine, November, 1857.

À l'opinion émise par le journal d'Oxford, nous ajoutons en terminant que c'est avec grande satisfaction que nous enregistrons cet hommage rendu à l'habile héritier d'Aldus, à Mr. Whittingham, et au goût épuré de notre jeune publisher, digne fils d'un digne père !

Le chevalier de chatelain.





## Prologue de l'écuyer

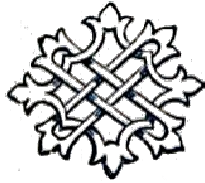


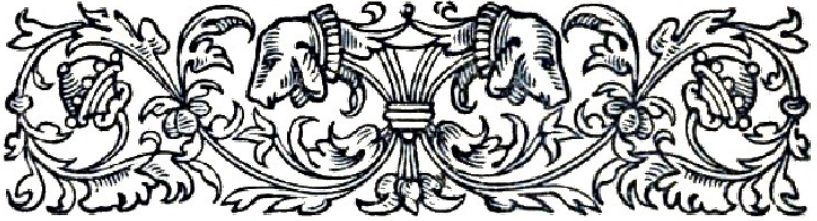
« DIEU de miséricorde ! » a dit l'Hôte soudain,

« D'une femme pareille épargne moi le gain !  
Que de ruses ! Voyez ! et que de fourberies  
La femme a pour couvrir toutes ses  
tromperies !

Pour se jouer de nous quelle subtilité !  
Comme elle sait masquer toujours la vérité !  
De ce digne Marchand le prouve bien l'histoire.  
Je possède une femme aussi, moi, c'est notoire,  
Bien que pauvrement née, oh ! c'est du pur acier,  
C'est fidèle à ne pas grimper sur un poirier,  
Mais ça parle, ça parle, oh ! comme une mégère,  
Et renferme en son sein les vices de la terre ;  
N'importe, n'y puis rien ; mais le dis entre nous,  
Je rongé ce frein-là bien souvent vertuchoux !  
Je serais par trop sot vous détailler ses vices,  
Et tous ses vilains tours, et tous ses artifices,  
Le temps n'y suffirait ; et si quelqu'un d'ici  
Lui reportait mon dire, aurais nouveau souci :  
Voilà pourquoi finis brusquement mon histoire,

Cette réticence est, croyez-le, méritoire.  
Sire Écuyer, dit-il, si c'est votre plaisir  
Venez à ma rescousse, et pour nous divertir,  
Voyons, racontez-nous d'amour un gentil conte,  
Vous devez en avoir à n'en savoir le compte ? »  
« Nenni, Sire Hostelier, » repartit l'Écuyer,  
Mais je vous dois un conte, et je vais le payer,  
Ma bonne volonté n'est ici pas en cause,  
Je ferai de mon mieux ; — tenez ! voici la chose ! »





# Conte de l'Écuyer

## Première partie

**D**es Tartares dans le pays  
Dont vaste est la superficie,  
Dans la noble Sarra vivait un Roi jadis  
Qui faisait crânement la guerre à la Russie.  
Alors dans ces combats géants

Mouraient de valeureux et de fiers combattants.  
Ce noble Roi dont grande était la renommée,  
Avait nom Cambynskan ; forte était son armée.  
Sage, riche et vaillant, juste et toujours égal,  
Jeune, frais et dispos, il était sans rival.  
C'était un homme enfin, des hommes la merveille,  
On ne vit sous les cieux créature pareille.

Ce Cambynskan avait par sa femme Eltheta,  
Si je ne fais pas d'errata,  
Une assez gentille famille,  
Deux fils dont l'un se nommait Algarsif,  
Et l'autre Camballo, c'est un fait positif ;  
De plus il avait une fille  
La plus jeune de tous, ayant nom Canacé,

Qui, je crois, était belle autant que fut Circé ;  
Et pour dire son excellence,  
Tout mon Anglais serait insuffisant, je pense.

Or il advint que quand ce Cambyskan  
Eut sur ses gens trôné pendant vingt fois un an,  
Dans tout Sarra, sa ville d'importance,  
Il fit connaître que sa fête de naissance  
Aurait lieu cette année, y eut-il des brouillards  
Aux dernières ides de Mars.

Apollon, le soleil, était beau, magnifique,  
Car il allait vers l'écliptique ;  
Le temps était agréable et fort doux,  
Voilà pourquoi l'oiseau cherchait son jeune époux,  
Charmé de voir la si jeune verdure  
Succéder à la fin à la rude froidure.

Ce Cambyskan, dont j'ai parlé,  
En vêtements royaux sous un dais constellé,  
Se tient assis, le diadème en tête,  
Dans ce festin qu'il donne pour sa fête ;  
Festin si beau, si solennel  
Que dans tout l'univers on n'a rien vu de tel.  
Le plus long jour d'été ne suffirait, je pense,  
Si j'en voulais narrer la superbe ordonnance ;  
Que sert de vous parler donc de leurs héronceaux,  
Et de leurs mets choisis donner les bordereaux ?  
L'on fait qu'en ces pays étaient nombre de viandes  
Fort du goût d'un chacun, et mêmes très friandes,  
Que nous estimerions fort peu,  
Et dont souvent du tout ne voudrions morbleu !  
Ne veux vous retarder par ces détails frivoles,  
Le mieux est d'avancer sans de vaines paroles.



Or pendant que ce Roi trônait majestueux  
Du haut de son estrade,  
Que de ses ménestrels vibraient les chants joyeux,  
Et qu'il buvait rasade,  
Voilà qu'on vit entrer par la porte soudain  
Un Chevalier sur un coursier d'airain.  
Dans sa dextre il portait un grand Miroir de verre,  
Et sur le pouce un Anneau d'or ;  
À son flanc droit tout nu pendait un Cimenterre,  
Vers la plus haute table il a pris son essor.  
Dans la salle il s'est fait tout à coup grand silence,  
Surpris chacun attend qu'à parler il commence.

Cet étranger, ce noble Chevalier,  
Si richement armé, mais nue ayant la tête,  
À d'un chacun bientôt achevé la conquête,  
Tant avec grâce il a, sur son fier destrier,  
Salué gentiment le Roi, sa noble Reine,  
Et puis selon leur rang aussi tous les seigneurs ;  
Il a si vite enfin, avec si peu de peine  
Sut gagner tous les cœurs,  
Que quand même Gavain, le dis sans flatterie,  
Fut revenu pour cette occasion,  
Du beau pays de la féerie,  
Il n'eut certes pas pu lui damer le pion  
Pour ces égards courtois de la chevalerie.  
Après avoir ainsi fait salutation,  
Avec intelligence il remplit son message,  
Joignant un fort bon air à fort noble langage,  
Moins son style élégant, en quelques mots voici  
Ce qu'il dit ; m'en souviens ma foi couci-couci.

« Le Roi de l'Arabie et de l'Inde, mon Maître  
Et Souverain Seigneur, en ce jour solennel, »  
A-t-il dit, « devant Vous m'a chargé de paraître,

Ô Grand Roi favori du ciel !  
Et par moi, son sujet, mon Maître vous envoie  
Pour fêter Votre jour, entrer dans Votre joie  
Ce valeureux Coursier d'airain,  
Qui dans le cours d'un jour, conduit par votre main,  
Et par pluie et par sécheresse  
Peut vous porter avec grande vitesse  
Partout où désirez aller ;  
Où s'il vous plaît dans l'air voler  
Tout aussi haut que l'Aigle,  
Ce Coursier, car c'est là sa règle,  
Vous portera toujours tant que vous le voudrez,  
Et sur son dos la nuit, le jour vous dormirez  
Tranquillement et sans encombre,  
Sans que de danger il soit l'ombre.  
Lorsque vous voudrez revenir  
Chez vous, alors tournerez la cheville,  
Et crac, selon votre désir,  
Vous retrouverez en famille.  
Celui qui fit ce superbe animal  
Connaissait, c'est certain, maint secret sidéral,  
Et maint cachet, et mainte chose,  
Pour le vulgaire lettre close.

Ce grand Miroir que je tiens à la main,  
Possède également un pouvoir souverain ;  
Lorsque l'adversité vient nous montrer sa face,  
On peut la voir sur sa surface ;  
Par lui l'on peut savoir et non pas à demi,  
Si l'ami prétendu n'est pas un ennemi ;  
De plus si quelque belle dame  
Veut connaître si l'amoureux  
Qui prétend partager sa flamme  
Est ou non fidèle à ses feux,  
Le Miroir le lui dit en lui montrant son âme

Sans masque aucun, avec sincérité.  
Voilà pourquoi dans ce gai temps d'été,  
Ce Miroir, cet Anneau sont ici par mon Maître  
En ce jour envoyés à Dame Canacé  
Votre excellente fille, et ce pour son bien être,  
Afin qu'il ne soit pas froissé.

De cet Anneau si vous voulez l'apprendre,  
Vous dirai la vertu très facile à comprendre.  
Celle ou celui qui porte cet Anneau  
Sur son pouce ou bien dans sa bourse,  
De suite comprendra le chant de chaque oiseau,  
Quelque vive que soit sa course,  
Et pourra lui répondre et causer avec lui.  
Pour donner un dictame aux blessures d'autrui,  
Il saura la vertu du plus petit brin d'herbe,  
Et pourra faire ainsi mainte cure superbe.

Ce Cimenterre à mon côté pendu,  
Est d'un acier si bien fondu  
Qu'il perce un homme à travers son armure,  
La dite armure eut-elle une triple émaillure ;  
À moins que ne vouliez frapper sur la blessure  
Avec le plat du glaive, auquel cas le percé  
Reprend force et vigueur et n'est plus trépassé.  
Ce que vous dis, ô Roi, c'est la vérité pure,  
L'avenir le confirmera,  
Cela ne peut manquer la chose est sûre,  
Tant qu'en vos mains cette arme restera.

Lorsque ce Chevalier eut tout dit d'aventure,  
Hors la salle il s'en fut descendre de monture.  
Dans la cour se tient coi le beau cheval d'airain.  
Cependant dans sa chambre on a conduit soudain  
Le Chevalier qui quitte son armure,

Et qu'à table on installe enfin.

Ces présents, le Miroir, aussi le Cimeterre,  
Au bruit d'une musique et suave et guerrière  
Par certains officiers de service ce jour,  
Du Palais sont portés dans la plus grande tour.  
À Canacé restée assise à table  
En grand' cérémonie on a porté l'Anneau ;  
Mais je n'invente pas, et ne fais une fable,  
Quant au Cheval d'airain, cet animal nouveau  
Sur le sol voulut rester stable ;  
On eut beau se servir contre lui de vindas  
Impassible il ne bougea pas,  
Et des palefreniers défiant la furie,  
Il ne voulut du tout aller à l'écurie ;  
Et cela parce que vous le saurez plus tard,  
Nul de le gouverner encore n'avait l'art.

Pour voir ce Cheval grande était la foule,  
Des flots on eut dit l'incessante houle ;  
Chacun s'écriait : Ah ! le beau Cheval  
Qu'il est large et long ! quel haut animal !  
Ce n'est un vilain Roussin d'Arcadie,  
Mais un fier Coursier de la Lombardie,  
Oh ! quel beau dada ! que vifs sont ses yeux !  
Oh ! certainement qu'un Poille il est mieux !  
De sa longue queue à sa noble oreille  
Il est fait au tour, c'est une merveille ! »  
Mais ce qui produisait surtout l'étonnement,  
C'était étant d'airain, comment  
Il pouvait galoper sur l'air et sur la terre ;  
« Oh ! c'est une féerie, » ainsi dit ce vulgaire.  
Autant de gens, autant d'avis,  
D'opinions c'était un vrai fouillis,  
Ou si mieux vous aimez comme un essaim

## d'abeilles

Bourdonnant de façon à vexer les oreilles  
Comme un tocsin fatal.  
Les uns selon leurs fantaisies  
Évoquaient des fragments de vieilles poésies,  
Pour donner un parrain à ce bel animal,  
Suivant l'un il était fils aîné de Pégase,  
Suivant l'autre il avait eu pour père Topaze  
Dont les yeux flamboyants brillaient comme un cristal,  
Quand l'enfourchait St. Athanaze.  
D'autres le disaient fils du fameux grec Synon,  
Qui fit ce grand cheval de Troie,  
Qui des Troyens occit la joie,  
Et la foule ne disait non !  
Puis un autre disait : « Mon cœur est plein d'alarmes,  
Dans ce Cheval qui sait ? Des hommes d'armes  
Sont peut-être cachés ; ils sortiront ce soir  
Pour nous tuer quand serons au dortoir. »  
« Celui-là ment, » disait un autre,  
Dans la peur à tort il se vautre,  
J'ai vu ces choses-là, Cheval, Glaive et Miroir,  
Si j'ai bonne mémoire,  
Plus d'une fois, dans mainte et mainte histoire  
Où des jongleurs les faisaient voir ! »

Ainsi se faisaient jour leurs diverses pensées,  
Dans des propos oiseux si vite dépensées ;  
On le fait l'ignorant est prêt à fustiger  
De ses dédains, ce dont il ne saurait juger.  
Quelques-uns au Miroir déniaient sa puissance,  
D'autres la soutenaient par A plus B, je pense,  
Et citaient Aristote, Alhazen, Vitellon,  
De savants un gros bataillon,  
Qui firent en leur temps soit dit à leurs louanges  
Grand nombre de Miroirs étranges.

Du Cimeterre un autre était émerveillé,  
Bien qu'à son esprit éveillé  
Du fier Achille il rappela la lance :  
Quand par elle un guerrier était bien houspillé,  
Crevé de part en part, il lui restait la chance,  
Ainsi qu'advint à Téléphus,  
Pour entrer en convalescence,  
De se faire appliquer *in naturalibus*,  
Sur l'endroit transpercé le fer froid de la lance.  
Ils se jetent ensuite en plein dans l'idéal,  
À savoir la façon de durcir le métal,  
En y mêlant des ingrédients chimiques,  
Toutes choses problématiques.  
De Canacé puis lors ils parlent de l'Anneau,  
Et trouvent tous la chose merveilleuse,  
Bien que feu Salomon, dit-on, en eut un beau  
Et de puissance fabuleuse.  
Ainsi disent ces gens qui retournent chez eux  
En bavardant à qui mieux mieux.  
Du verre néanmoins en cherchant la nature,  
Ils trouvaient curieux que la cendre enfanta  
Cette substance et cristalline et pure  
Qui réfléchit un objet ... mais nota  
Comme déjà du verre ils savaient le coulage  
En resta là leur bavardage.  
Aussi bien grandement s'émerveillent les gens,  
Sur les éclairs et le tonnerre,  
Sur le flux, le reflux de la mer, sur les vents  
Et les fils de la vierge, et bien des accidents  
Qui plus ou moins troublent notre atmosphère ;  
Jusqu'à ce qu'à la fin ils fâchent le pourquoi  
Qui fait surgir la feuille et fait naître les roses,  
Et que le sens commun leur accorde en octroi  
La compréhension des effets et des causes.  
Ainsi jacassent-ils, et chaque langue va

Tant qu'à la fin le Roi de table se leva.

Phœbus était déjà bien haut dans sa carrière  
Quand se leva ce Roi, ce courtois Cambynskan ;  
Devant lui marche avec un noble élan  
Au milieu des hourras ! sa musique guerrière,  
Jusqu'à la salle d'apparat ;  
Les instruments alors chantent un long vivat,  
C'était un Paradis quoi ! que de les entendre.

Maintenant de danser les enfants de Vénus,  
Qui du haut des *Pisces* sourit d'un regard tendre  
À ces groupes gais et diffus.  
Ce noble Cambynskan est assis sur son trône ;  
Cet étranger que chacun prône,  
Ce Chevalier si charmant, si sensé  
On le conduit à lui ; puis avec Canacé  
Il commence à danser. Voilà de la liesse !  
Il faut avoir connu l'amour,  
Et son tant doux servage, et sa tant douce ivresse,  
Pour pouvoir raconter un si beau bal de cour.  
Qui pourrait vous narrer le joli de la danse,  
Vous montrer ces minois si remplis d'élégance,  
Ces regards fiers, si charmants et si doux,  
Allant à leur adresse, en dépit des jaloux,  
Porter gages d'amour, ou trésors d'espérance ...  
Oh ! nul ne le pourrait je pense :  
Sauf Lancelot, et Lancelot est mort.  
Pour vous narrer cela ne tenterai le fort ;  
Je le laisse danser tout ce brillant jeune âge,  
Et ne vous en dis davantage.

Cependant les huissiers, et puis les écuyers,  
Et de bouche les officiers  
De par le Majordome ont déjà reçu l'ordre

D'apporter promptement, et surtout sans désordre,  
Et les épices et le vin,  
On mange, on boit, et puis enfin,  
Ainsi que de raison on s'en va dans le temple,  
Puis l'office fini, quand on est de retour  
Après avoir à tous donné le bon exemple,  
On soupe au jour.  
N'attendez pas que je vous dise  
Le menu du festin, chacun de vous ma foi  
Sait fort bien qu'abondant est un festin de Roi,  
Et qu'il n'y manque pas la moindre friandise.

Après souper ce noble Roi soudain  
Avec sa cour s'en fut voir ce Cheval d'airain.  
certes depuis le grand Cheval de Troie,  
À plus d'étonnements Cheval ne donna voie.  
Finalement le Roi demande au Chevalier  
De lui montrer comment gouverner ce Coursier.

Dès que ce Chevalier met la main sur la bride,  
Ce Cheval tout-à-l'heure au sol rivé, rapide  
Sautilla gentiment, alors le Chevalier

A dit au Roi : « Messire

Il n'y a, le Voyez plus rien du tout à dire :  
Mais quand voudrez sur ce Coursier  
Chevaucher n'importe où, vous devrez, c'est vétille,  
Tourner dans son oreille une simple cheville,  
Je vous enseignerai ce ressort curieux

Entre nous deux ;

Il faut aussi dire à votre monture  
Où vous voulez aller ; et lorsque d'aventure  
Vous arrivez aux lieux où vous plait séjourner,  
Encor vous n'avez qu'à tourner  
Doucement une autre cheville  
Et lui dire : 'Descends !' Il descendra soudain.



(Notez que ce Cheval étant de bon airain  
N'a du tout besoin qu'on l'étrille)  
Selon votre vouloir une fois descendu,  
En place il restera comme un Cheval fondu  
Pour cette place même, immobile et tranquille.  
Or, s'il vous plaît lui commander  
De s'en aller, quelque part marauder,  
Alors, tournez cette cheville,  
Et de suite il disparaîtra  
Invisible à la vue, et puis il reviendra  
Soit de jour, soit de nuit, toujours selon votre ordre,  
Quand de le rappeler enfin il vous plaira,  
Toujours soumis, sans jamais mordre,  
Selon les mots que vous dirai grand Roi,  
Mais entre vous et moi.  
De ce Cheval voilà la manigance,  
Et rien n'est plus simple, je pense ;  
Et maintenant selon votre vouloir,  
Vous pouvez chevaucher ... fut-ce même ce soir ! »

Quand ce grand Roi fut instruit de la chose  
Par notre Chevalier, l'esprit couleur de rose  
Il s'en revint avec sa cour  
À son palais ; la bride on l'a mit dans la tour,  
Le Cheval disparut, n'en saurez davantage  
De moi pour le présent. Ce Cambynskan fort sage  
Je le laisse ma foi festoyer ses seigneurs  
Jusqu'à ce que du jour on revit les lueurs.

## Deuxième partie

De la digestion le fidèle Esculape,  
Le sommeil, car le jour avait fait son étape,

De ce Roi tout-puissant fit clignoter les yeux,  
Si, qu'en bâillant, à tous il leur fit ses adieux  
En les baisant ; car beaucoup de mangeaille,  
Et de travail, exigent qu'on s'en aille  
Prendre enfin du repos : dans cette occasion  
Le sang avait atteint sa domination  
D'ailleurs : « Soignez le sang » leur dit-il, « chose sûre,  
Le sang est le meilleur ami de la nature. »  
Chacun le remercie en bâillant en chorus,  
Et s'en va se coucher ; que vous dire de plus ?  
Qu'ils eurent, c'est certain, des songes,  
Mais des songes lourdauds, de ces grossiers  
mensonges

Que rêvent les gens avinés,  
Et qui ne sont nullement raffinés.  
Ils dorment donc la grasse matinée,  
C'est un moyen d'abréger la journée.  
Mais Canacé qui dès qu'il eut fait soir  
La veille, avait pris congé de son père,  
Pour aller se coucher, (elle n'eut voulu voir  
Le lendemain son teint moins frais qu'à l'ordinaire),  
S'éveilla de bonne heure, en pensant à l'Anneau,  
Puis à ce beau Miroir, un fort joli cadeau  
Qu'elle vit la nuit dans un rêve,  
À son plaisir ainsi ne mettant pas de trêve.  
Voilà pourquoi sitôt que le soleil  
Avant de se hisser, eut d'un rayon vermeil,  
Salué la nature entière,  
Elle appela sa chambrière,  
Disant qu'il lui plaisait se lever maintenant.  
Cette vieille croyant montrer de la sagesse,  
Lui répondit : « Quoi donc Madame ainsi vous presse ?  
Tout dort ; où voulez-vous aller incontinent ? »  
— « Je veux me lever, » lui dit-elle,  
« Et m'aller promener, je ne veux plus dormir. »

Lors cette chambrière appelle la séquelle  
Des femmes, une douzaine, et leur dit de venir.  
La fraîche Canacé se lève d'elle-même  
Aussi rose que le soleil,  
Lorsque dans le Bélier jeune est son diadème,  
Et qu'il n'a pas encor son sublime appareil.  
Légèrement et gentiment vêtue,  
Elle gagne du parc la lointaine avenue,  
Pour s'ébattre dès son réveil  
N'emmenant pour lui tenir compagnie  
Que cinq ou six de sa mégnie.  
Des brumes s'élevant du sol  
Jusque du ciel au haut pinade  
Aux rayons du soleil formaient un parasol ;  
Mais, malgré ce, c'était un si noble spectacle,  
Que Canacé sentit un plaisir tout nouveau :  
Ajoutez qu'au moyen de son gentil Anneau,  
De suite elle comprit le si charmant langage  
De tous les oiseaux du bocage.

Faire un peu trop longtemps attendre un auditeur  
Quand on lui conte une nouvelle  
Après l'événement qu'il cherche avec ardeur,  
C'est risquer à la fois le conte et le conteur,  
Le jeu n'en vaut pas la chandelle :  
Il est donc grand temps, m'est avis,  
De cesser un moment faire du coloris :  
Donc taillant dans le vif, j'avance dans la rade  
Crânement, et mets fin à cette promenade.

Sous un arbre fort sec d'une grande blancheur  
Comme était Canacé toute entière au bonheur,  
Très haut perché trônait un beau Faucon-femelle,  
Qui d'une voix piteuse, et pourtant solennelle,  
De ses cris douloureux fit gémir à la fois

Les échos de la plaine, et les échos des bois.  
Le pauvre oiseau s'était de ses deux ailes  
Battu ; le sang coulait de ses aisselles  
Tout le long de cet arbre sec ;  
Si rudement avec son bec,  
Il se plumait, jetant à l'air des cris atroces,  
Que les bêtes les plus féroces  
Eussent pleuré sur lui, sur sa douleur.  
De Faucons un admirateur  
Onc n'en vit un plus beau : superbe de plumage  
Il semblait être un Faucon de passage.  
Comme son sang coulait, toujours coulait,  
Qu'il prenait la froideur du marbre,  
Qui le voyait, s'imaginait  
Que le pauvret allait tomber de l'arbre.

Cette belle fille de Roi  
De ce Faucon ayant compris l'émoi  
Grâce à son bel Anneau, soudain se préoccupe  
De la chute de cet oiseau,  
Et de peur qu'en sa chute il ne trouve un tombeau  
Vite sous l'arbre tend sa jupe.

Elle attendit longtemps debout  
Jusqu'à ce qu'à la fin de patience à bout,  
Elle lui parla de la sorte :

« Bel oiseau, mon gentil mignon,  
Quel est-il donc votre guignon,  
Pour vous traiter ainsi de main peu morte ?  
Est-ce douleur de mort ? Est-ce douleur d'amour ?  
Ce sont là les deux causes pour  
Avoir une douleur extrême :  
Car vous exercez sur vous-même  
Une vengeance à nous fendre le cœur,

Ce qui prouve très bien que soit colère ou peur,  
Vous avez certes la berlue,  
Puisque d'ennemis point n'en vois de par la nue.  
Faites-vous grâce, oh ! pour l'amour de Dieu,  
Et finissez ce vilain jeu.  
Vous me tuez vraiment, je meurs de votre peine,  
Tant la compassion à votre fort m'enchaîne !  
de-là haut descendez et calmez votre émoi,  
Écoutez bien, je suis fille de Roi,  
Et de tous vos chagrins si je savais la cause,  
Pourrais les adoucir, au moins je le suppose,  
Et je suis sûre aussi de trouver dans les champs  
Pour guérir vos bobos dictames tout puissants. »

Piteusement bien plus que tout à l'heure,  
Alors ce Faucon crie et pleure ;  
Et brusquement il tombe sur le sol  
En pouffant un plaintif bémol  
Qui va de Canacé remuer la belle âme.  
Dans son giron le prend cette gentille dame,  
Alors ce noble oiseau passant son rubicon,  
Ainsi lui parle en langue de Faucon :

« La sympathie est le lien des âmes,  
Femme ou Faucon en ressentent les flammes ;  
Vous me voulez du bien, c'est d'un cœur généreux,  
Entre nous aussi moi je veux  
Vous raconter mes ennuis, mes alarmes. »  
Et Canacé se mit à fondre en larmes ;  
Et le Faucon lui dit : Rengainez ce soupir,  
Et plus tranquillement daignez mon conte ouïr.

De ma vie, écoutez, voici le vestibule.  
Dans un rocher de marbre gris  
Pauvre oiseau je naquis ;

J'y fus nourri ; c'était pour moi douce cellule  
D'où n'approchaient les maux ni les soucis.  
Rien ne manquait à mes caprices,  
Et de l'humanité j'ignorais tous les vices,  
Jusqu'à ce que je pus très haut devers le ciel  
Prendre un jour mon vol solennel.  
Tout près de moi vivait confit en courtoisie  
Un Tiercelet, (monstre d'hypocrisie,  
Mais nul ne l'aurait cru tant ses dehors trompeurs  
Savaient en imposer par de fausses couleurs).  
Tel qu'un serpent fait la Sainte Ni Touche,  
Et se blottit parmi les fleurs  
En guettant le moment de nettoyer sa bouche,  
Ainsi le Dieu d'amour vient vous happer les cœurs  
Avec ses lacs de beau langage,  
Et de respectueux hommage.  
Comme dans un tombeau,  
Sur la surface tout est beau ;  
Mais au-dessous, et voilà qui vous navre,  
Ainsi qu'on fait, est le cadavre.  
Cet hypocrite, ce Tournois  
Pleura, se lamenta, des jours, des ans, des mois,  
Me disant qu'il m'aimait avec un pleur factice,  
Qu'il était tout à mon service,  
Et qu'il tâterait du trépas  
Si ne l'écoutais pas :  
Si, que ne voulant pas qu'il mourut, moi novice !  
De mon amour je lui fis don,  
Avec un soudain abandon,  
Stipulant toutefois que ma délicatesse  
M'empêchait d'être sa maîtresse,  
Que j'avais mon honneur, ma réputation  
À garder, et qu'étant de noble extraction,  
Je voulais bien pour son mérite  
Lui donner tout mon cœur en échange du sien,

Mais qu'à l'honneur jamais je ne ferais faillite,  
Que sans hymen, de moi bernique ! il n'aurait rien.  
Alors ne le croyais certes pas hypocrite.  
Lorsque ce monstre vit qu'il avait mon amour,  
À mes genoux il tomba pour  
M'exprimer sa ferveur, si grande était sa joie,  
Que jamais ni Jason, ni le Pâris de Troie  
N'en eurent de pareille ; il en était pantois  
Ma parole d'honneur ! Onc ne fut si courtois,  
Non pas même Lamech, qui le premier, je crois,  
Aima deux femmes à la fois.  
Adam même, le premier homme  
Lorsque de Madame Eve il mordit à la pomme,  
certes ne fut pas autant amoureux  
Qu'il ne le fut ce gueux !  
C'était un Paradis que de voir ses prouesses  
Quand il m'exprimait ses tendresses ;  
Alors, quoique petit, il me paraissait beau  
Tant ses yeux reluisaient d'amour à cet oiseau !  
Et moi, je l'aimais tant pour son obéissance,  
Pour sa sincérité, pour sa rare candeur,  
(Car ne le croyais lors ni traître, ni menteur),  
Que s'il était chagrin partageais sa souffrance,  
Et que la mort semblait me tirailler le cœur ;  
Et bref ma volonté se fondit dans la sienne,  
Je l'aimai, mais de passion,  
Il fut mon tout, mon Dieu, mon adoration,  
Car de mon cœur il avait eu l'étrene.  
Un an, deux ans dura cette lune de miel,  
Mais un bonheur durable est trop surnaturel  
Pour exister longtemps ; il parla d'un voyage  
C'était pour affurer l'honneur de son lignage ;  
Donc un beau soir, il prit congé de moi,  
'Je suis plus malheureux que toi,'  
Me dit-il en pleurant, 'à regret je te quitte,

Sèche tes pleurs bientôt je reviendrai, petite !  
Je le croyais sincère, il était abattu,  
Je cachai ma douleur, et j'essuyai mes larmes,  
De nécessité fis vertu,  
Et du retour déjà savourant les doux charmes,  
Je lui tendis la patte, et lui dis par St. Jean !  
Vois, je suis toute à toi, souviens-t'en, souviens-t'en !  
Ce qu'il me répondit à quoi bon vous le dire ?  
Pour dorer la pilule ou charmer un ennui,  
Nul n'a jamais mieux dit que lui ;  
Mais las ! jamais conduite ne fut pire !  
Quand il m'eut bien dit tout, il partit le démon,  
Me laissant sous le coup de son bénin sermon.  
Oh ! ce proverbe est vrai, qu'à la table du diable  
Il faut longue cuiller, ou, c'est incontestable  
On doit et mille et mille fois  
Et s'abîmer, et se brûler les doigts.

À la fin toutefois par de-là la vallée  
Il prit tout-à-coup sa volée.  
Il se disait le fourbe, le grigou,  
Qu'on est gai quand on va courir le guilledou ;  
*In petto*, Dieu le sait, s'il ne faisait bombance !  
Les hommes sont confiants dans la seule inconstance,  
Il courent tous, c'est une absurdité,  
Après la nouveauté !  
Comme sont les oiseaux que l'on nourrit en cage :  
Car leur donneriez-vous du pain et du laitage,  
Du millet à gogo, du sucre et du bon miel,  
Laissez leur porte ouverte, et zeste vers le ciel  
Ils s'en vont très heureux de porter leur ramage,  
N'eussent-ils à manger alors pour tout potage  
Dans leur revers  
Que d'affreux vers.  
Du sang pas même la noblesse



Ne peut les retenir, tant vive est leur ivresse  
De recouvrer la liberté,  
Et de jeter à l'air leur trop plein de gaité !

Bien vilaine est l'espèce masculine  
Car elle fait les coups à la sourdine.  
Ce Tiercelet, hélas ! était né noblement,  
Frais, dispos, généreux, ayant assurément  
De bonnes qualités, amour chaud comme braire,  
Voilà que tout-à-coup, un jour ne fais comment  
Dans l'air il vit voler certaine Milanaise,  
La fille d'un Milan, et ne vous en déplaise,  
Pour moi tout son amour, il n'en avait pas trop,  
S'envola tout de suite au galop, au galop !  
Et maintenant avec la dite Milanaise  
L'infâme vit, par parenthèse ;  
Et comme une Ariadne, en suis réduite, hélas !  
Appeler mon Thésée ... il ne me répond pas ! »

Et ce disant ce beau Faucon-femelle  
Se mit à pleurer de plus belle.  
On le réconforta, tandis que Canacé  
Dont le cœur n'était pas glacé,  
L'emporta bien vite chez elle,  
Lui pansa les bobos, les garnit de flanelle :  
Et les très bons onguents fut les mettre en bon lieu ;  
Puis tout près de son lit lui fit faire une cage,  
Qu'elle couvrit de velours bleu ;  
Je n'en dirai pas davantage,  
Et laisse Canacé se distraire à ce jeu.

Mais maintenant lorsque j'y pense,  
Ne vous parlerai de nouveau  
De son Anneau,  
Que lorsque vous dirai dans quelle circonstance

Grâces à Camballo le fils de Cambynskan,  
Ce Faucon retrouva, ce n'est pas un cancan,  
Son époux plein de repentance ;  
Mais je veux retarder beaucoup tout ce narré,  
Pour vous parler de superbes batailles  
Où l'on le fit cadeau de bien rudes entailles,  
Et de propos délibéré.

De Cambynskan d'abord je veux dire l'histoire,  
De Cambynskan un héros, un soldat,  
Qui gagna mainte ville, et qui dans main combat  
Sut s'accaparer la victoire ;  
Puis d'Algarsif je parlerai,  
Et dans mes vers je vous raconterai  
Avec combien de peine il obtint de sa femme  
Théodora la main<sup>3</sup>,  
Comment son cher papa, vint en aide à sa flamme  
En lui prêtant son bon cheval d'airain.  
Puis comment Camballo dût crânement le battre  
Contre deux prétendants de sa sœur Canacé,  
Avant que l'un des deux, devenant trépassé,  
L'autre put gentiment s'ébattre  
Avec la dite sœur. Alors et de nouveau  
Je vous ramènerai voir notre bel oiseau<sup>4</sup>.

---

3 Nous ne partageons pas l'opinion des commentateurs de Chaucer qui font de Théodora la femme de Cambynskan. Le Roi Tartare a une femme ainsi qu'il appert du vers 10,405 :

Saluteth King and Queen, and Lordes all.

Pourquoi lui faire gagner une nouvelle femme ? Nous n'en voyons pas la raison. — Note du Traducteur.

4 Il est à regretter que Chaucer n'ait jamais achevé ce conte qui avait en lui de grands éléments d'intérêt. Spencer en le continuant n'a fait, à notre avis, qu'un pastiche embrouillé, qui est venu prouver une fois de plus que le Génie est une arche sainte à laquelle on ne saurait toucher impunément.

\*            \*            \*            \*            \*  
\*            \*            \*            \*            \*  
\*            \*            \*            \*            \*



---

Quant à la manière de rendre ces quatre derniers vers du Conte de l'Écuyer :

*« And after will I speke of Camballo,  
That fought in liftes with the brethren two  
For Canace, er that he mighthir wyne,  
And ther I lest I wol ageyn beginne. »*

Si notre traduction diffère un peu du sens attribué par quelques commentateurs à ce passage, c'est que le sens que nous indiquons nous a paru devoir être la plus probable interprétation de la pensée de Chaucer, et finir d'une manière plus rationnelle ce conte inachevé.- Note du Traducteur.



## Prologue du franc-tenancier

**M**« Ma parole, Écuyer, le dis à ta louange,  
J'admire ton esprit, tu contes comme un  
ange,  
Dit le Franc-Tenancier, nul ici selon moi  
Ne pourra, si tu vis, égaler par ma foi,  
Et tes bons sentiments, et ta gente éloquence ;  
De toujours prospérer Dieu t'accorde la chance !  
J'ai par le monde un fils, et par la Trinité !  
J'aimerais bien mieux quoi ! je dis la vérité,  
Qu'il fut ainsi que Vous d'un noble caractère,  
Que si j'avais en plus dà vingt livres de terre.  
Fi des possessions si manque la vertu !  
J'ai bien tancé mon fils, bel Écuyer, vois-tu !  
Et je le tancerai certainement encore,  
Dussé-je, s'il le faut, l'infuser d'hellébore ;  
Il joue aux dés le jour, souventefois la nuit,  
Et dépense l'argent en maint joyeux déduit,  
Le drôle ! il lui plaît mieux causer avec un page  
Qu'avec un Chevalier de noble et haut lignage  
Duquel il apprendrait par des propos de choix  
À parler proprement, à devenir courtois. »

— « Foin de ta courtoisie, et de ton beau langage  
Franc-Tenancier, » dit l'Hôte, allez de bavardage,  
Mon brave, tu fais bien que chacun doit narrer  
Au moins un conte ou deux, pourquoi donc différer  
À nous narrer le tien de façon bénévole ?

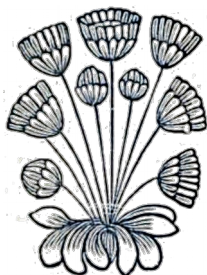
Voudrais-tu donc, très cher, forfaire à ta parole ?"

— « Nenni, » reprit soudain notre Franc-Tenancier,  
Mais ne puis-je un instant à ce jeune Écuyer  
Adresser quelques mots ? » — « Non ; dis-nous ton  
histoire, »

Reprit l'Hôte, mieux vaut cela que ton grimoire. »

-11, Messire Hôte, je dis Amen à ton vouloir,  
Et ne veux certes pas contester ton pouvoir,  
Le souhait que je fais, c'est que par parenthèse  
Ainsi qu'elle fera la dite histoire plaise.  
Ces braves vieux Bretons du bon temps d'autrefois  
Ont laissé de vieux lais dans lesquels maintefois  
Ils consignaient des leurs pour les races futures  
Les exploits éclatants, les grandes aventures,  
De l'un de ces vieux lais, me souviens, c'est heureux,  
Et je vais vous le dire, et cela de mon mieux ;  
Mais n'allez oublier que suis vêtu de bure,  
Que rude est mon langage, et rude est ma nature,  
Ce que je dis, Messire, est simple et sans apprêt,  
Et je ne fais pas l'art d'arranger un effet ;  
Moi je n'appris jamais certes la rhétorique,  
Et ne suis pas très fort même sur le lexique ;  
Moi je n'appris jamais Marcus, ni Tullius,  
Encor moins Cithero, que dirai-je de plus ?  
Que je n'ai voyagé jamais sur le Parnasse !  
De ce que je ne fais volontiers je me passe ;  
Foi d'homme ! ne connais, c'est vrai, d'autres couleurs  
Que celles qui des champs paillettent les parterres,  
Couleurs de rhétorique ou couleurs de rhéteurs,  
À mon simple esprit sont des couleurs étrangères ;

Ma confession faite, il faut après cela  
Vous dire mon histoire : — Écoutez, la voilà ! »





## Conte du franc-tenancier.

**D**ans ce pays jadis appelé l'Armorique,  
Et que Bretagne on nomme maintenant,  
Était un Chevalier, qui, le dit la chronique,  
Pour une dame avait un amour permanent ;  
Pour elle il avait fait maint travail, mainte  
emprise,

Afin de la gagner, et n'en ayez surprise,  
La dame était une Beauté,  
Avec ça que très haut était son fier lignage,  
Si que ce Chevalier n'osait en vérité  
Lui laisser voir sa peine en peur lui faire outrage.  
Un beau jour cependant la dame prit pitié  
De sa peine secrète, et de bonne amitié  
Fut d'accord avec lui récompenser sa flamme,  
En en faisant son époux, son seigneur ;  
(Seigneur veut dire ici le droit qu'a sur sa femme  
Un époux bien appris. Avis à l'auditeur.)  
Et pour mener à deux plus heureuse existence,  
L'amant-époux jura sa foi de Chevalier,  
Que de nuit ni de jour, dans nulle circonstance,  
Il ne prendrait sur lui jamais s'approprier  
Sur elle la moindre maîtrise,

Mais qu'il serait toujours son vouloir à sa guise ;  
Pour satisfaire aux lois de l'humaine pudeur,  
(Le monde ne veut qu'on les brave),  
Semblant aux yeux de tous être maître et seigneur,  
Il n'en serait pas moins par le fait son esclave,  
Comme il était son serviteur.

La dame a dit : « Merci ! » — puis ajoute :

« Messire

Puisque de votre gré m'offrez si grand empire,  
Dieu défende qu'entre nous deux,  
Par mon fait il y ait jamais du nébuleux,  
Jusqu'à mon dernier jour je serai pour vous femme,  
Humble et fidèle, et ce, le jure sur mon âme. »

Ainsi donc les voilà tous les deux en repos.  
Car c'est la vérité, deux amis pour bien faire  
Doivent et s'obéir, et chercher à se plaire,  
Et ne jamais se mettre dos à dos,  
S'ils veulent vivre une vie exemplaire.  
L'amour, ce Dieu badin qu'on adore à Paphos,  
Ne veut être contraint sous joug ou sous maîtrise ;  
En véritable enfant gâté,  
Il vit d'air et de liberté ;  
Quand il sent la prison il se volatilise,  
Et porte ailleurs sa marchandise.  
L'amour est un je ne sais quoi  
Libre comme un esprit, bien plus libre qu'un Roi.  
La femme aussi par sa nature  
Aime la liberté, c'est juste, chose sûre,  
Et bien des hommes sur ce point  
Sont femmes, je le sais, et ne leur en veux point.  
En amour, c'est un fait, ayez de patience  
Grande provision, et vous avez la chance  
De vaincre un jour à l'impromptu,  
Car patience c'est vertu !



Au moindre mot non plus il ne faut pas se plaindre  
Encor moins geindre ;  
Apprenez à souffrir si ne le savez pas,  
Plus ou moins, dites-moi, qui ne souffre ici bas ?  
Puis faut être indulgent ; le dis avec franchise,  
Qui peut être assuré ne dire une bêtise,  
Ou peut-être en faire une, une fois par hasard ?  
Pour faire une bêtise, est-il jamais trop tard ?  
Et que d'occasions ? Tantôt c'est la colère,  
Tantôt la maladie, ou bien le caractère  
Qui change, ou bien c'est le chagrin,  
Ou quelquefois le vin,  
Qui plus ou moins nous mènent à mal faire ;  
Pour punir chaque tort, il faut discernement,  
C'est le secret d'un bon gouvernement :  
Voilà pourquoi ce Chevalier très sage  
Pour vivre en paix promet rester en son servage,  
Avec grande endurance, et la dame aussitôt  
Promit n'avoir aucun défaut.  
Voilà ce que j'appelle un pacte méritoire,  
Aux deux avantageux, et c'est un fait notoire :  
Elle a, cela d'après ton cœur,  
Pour son époux serviteur et seigneur,  
Serviteur en amour, seigneur en mariage ;  
En seigneurie aussi bien qu'en servage  
Lui se trouve à la fois ; — en servage ?... Nenni,  
Puisqu'il avait son amour et sa dame,  
Et que suivant ses vœux à l'objet de sa flamme  
Il était à la fin uni.  
Dès que pour lui d'amour eut sonné l'heure,  
Ce Chevalier s'en fut en sa demeure  
Avec sa femme à Penmark son pays,  
Tâter un peu du paradis.

De deux époux qui peut narrer la joie,

L'aisance, le bonheur et la prospérité,  
Les jours filés d'or et de soie ?  
Nul de ceux qui n'ont point goûté  
De cet état charmant appelé mariage.  
Un an et plus dura ce beau jour sans nuage.  
Enfin ce Chevalier, de nom Arviragus  
De Cairrud, résolut d'aller en Angleterre  
Pendant un an ou deux au plus  
En quête de renom ; car son humeur guerrière  
Prenait plaisir à tel labeur,  
Et prisait fort le laurier du vainqueur.

Laissant Arviragus, je viens à Dorigène,  
Sa femme, qui l'aimait, et dont grande est la peine.  
Elle pleure et se plaint, veille jeûne, gémit,  
Désire sa présence, et n'a plus d'appétit ;  
Rien ne lui plaît, tout la fatigue,  
Pour elle l'univers ne vaut pas une figue.  
Tous ses amis connaissant son chagrin,  
Voulant la consoler, y perdent leur latin,  
De sa douleur on cherche en vain à la distraire,  
Pourtant, vous le savez, on ne peut sur la pierre  
Toujours graver, sans qu'à la fin  
Reste l'empreinte du burin ;  
Ainsi fut-il, malgré l'absence  
De son époux, bientôt s'infiltra l'espérance  
De son prochain retour, car un pareil transport  
N'eut pu durer sans un danger de mort.  
Notez qu'Arviragus écrivait à la dame,  
Disant, « qu'il allait bien ; » jà c'était un dictame.  
Donc ses amis voyant se calmer son chagrin  
La pressèrent venir enfin  
Avec eux promener ; or, très près de la plage,  
Se trouvant son castel, souvent près du rivage,  
Elle allait, s'asseyant tout au haut d'un coteau,

D'où son regard pouvait voir maint et maint vaisseau  
Suivant leur cours, allant à perdre haleine,  
De tant de gens porter un solace à la peine ;  
Alors elle disait au fin fond de son cœur :  
« Nul d'entr'eux viendra-t-il m'apporter mon  
seigneur ! »

Assise une autre fois des rochers sur la cime,  
Elle tremblait des eaux en regardant l'abîme,  
Et se disait : « Éternel Dieu !  
Pourquoi donc as-tu fait un si terrible lieu ?  
Il ne nourrit oiseau, ni bête,  
Mais est le nid de la tempête :  
Il ne fait aucun bien, au contraire il fait mal  
À l'homme et même à l'animal.  
Ne vois-tu pas, Seigneur, combien tous ces abîmes  
Ont fait d'innombrables victimes ?  
Et pourtant l'homme est fait à l'image de Dieu,  
Pourquoi donc de son âme anéantir le feu ?  
Je fais ce que disent les optimistes,  
Et même quelques casuistes,  
Qu'ici bas tout est pour le mieux,  
Mais malgré ça, ces rochers sont affreux,  
Et puissent-ils rentrer sous terre,  
Car je les crains pour lui ; mon Dieu, c'est ma prière ! »

Ainsi coule son pleur, — un souvenir amer !  
Ses amis virent bien, témoins de sa détresse,  
Que la conduire en mer  
Était attifer sa tristesse :  
Ils la menèrent donc dans beaucoup d'autres lieux,  
Dans des endroits délicieux  
Où règne le plaisir, où trône la liesse,  
Où l'on joue aux échecs, ainsi qu'à d'autres jeux.  
Ainsi par un beau jour, et dès la matinée,

Non loin de-là dans un jardin  
Dans lequel ils ont fait préparer un festin  
Ils vont s'ébattre, et passer la journée.  
C'était le six du mois de mai  
De ce mois si vert et si gai,  
Notez que l'art et que la main de l'homme,  
Avait rendu ce jardin comme  
On n'en vit jamais d'autre, excepté m'est avis,  
Le Paradis.  
Le doux parfum des fleurs, le frais de leur toilette,  
Aurait fait dispos et léger  
Le cœur le moins en train de vendanger  
Des plaisirs sur l'herbette ;  
À moins que maladie ou bien qu'un grand chagrin  
L'eut privé d'aventure  
D'admirer la belle nature  
De ce jardin.  
Or, après le dîner, sauf dame Dorigène  
Se lamentant toujours, et gémissant sa peine,  
Parce que soit dit entre nous  
Elle ne voyait ton époux,  
On se mit à chanter, puis après en cadence  
Chacun aussi se mit en danse,  
Tandis que Dorigène au milieu de ces fous,  
De finir son chagrin câlinait l'espérance.

Or parmi les danseurs était un Écuyer  
Beau, bien fait, avenant, aimable cavalier,  
Riche, jeune et vaillant, et très fort, et très sage,  
Estimé grandement, de plus de haut lignage.  
Ce charmant Écuyer vrai servant de Vénus,  
Avait pour nom Aurélius.  
Depuis deux ans et plus il aimait Dorigène  
À son insu, mais en taisant sa peine,  
Si que jusqu'à la lie enfin



*Une autre fois des rochers sur la cime, Elle tremblait des  
eaux en regardant l'abîme,*

Il avait bu la coupe du chagrin.  
Au désespoir, mais n'osant de sa flamme  
Laisser apercevoir le feu,  
Dans ses vers cependant il trahissait un peu  
Le secret de son âme,  
Car ses chansons, ses rondels et ses lais,  
Ses plaintes et virelais,  
Racontaient comme quoi son amour était vaine,  
Condamné qu'il était à ne dire sa peine,  
Sans en parler même à l'écho  
De peur d'exciter un haro !  
D'autre façon que le raconte  
Osa-t-il découvrir sa peine et son amour ?  
Ne le crois pas, sauf à bon compte  
Au bal parfois quand quelque jour  
Il se trouvait, il guignait d'aventure  
Sa taille et sa gente figure  
Prenant comme un amant bien heureux, bien épris  
Un avant-goût du Paradis ;  
Mais elle, ayant l'âme endormie,  
De son intention onc ne se douta mie !  
Cependant bien avant de quitter le jardin  
Comme il était connu d'elle, et de plus voisin,  
Ils causèrent tous deux, c'était entrer en lice ;  
Or, lorsqu'Aurélius vit le moment propice,  
Il lui dit : « Dame ! par le Dieu  
Qui dans sa sagesse profonde  
De rien a fait ce monde,  
Si je savais, je vous en fais l'aveu  
Que cela put plaire à votre âme,  
Le jour où reviendrait pour vous, Arviragus,  
Serait par Notre Dame  
Le dernier jour d'Aurélius.  
Car je sais que pour vous il est vain mon servage,  
Et que l'estimez un outrage.

Dame prenez pitié de ma douleur,  
Un mot de vous pour moi c'est malheur ou bonheur,  
Oh ! puissé-je à vos pieds être ici dans la tombe,  
Si vous ne me sauvez ma charmante colombe ! »

« Ce que vous dites là, serait-ce sérieux ?  
Aurélius, » dit Dorigène,  
« Cela pour vous, me ferait de la peine,  
Car à mon cher époux je veux  
Autant que je vivrai rester toujours fidèle.  
C'est mon dernier mot, » lui dit-elle.  
Pourtant quelques moments après  
Elle dit sur le ton de la plaisanterie :  
« Aurélius puisque mes bien pauvres attraits  
Seraient pour vous Pâque-fleurie,  
Je vous accorderai d'être enfin vos amours  
Le jour où, Voyez-vous, le long de la Bretagne,  
Qui deviendrait alors un pays de cocagne,  
Vous aurez par votre concours  
Ôté tous les rochers qui désolent son cours.  
Quand vous aurez accompli cet ouvrage,  
Alors vous aimerai mieux que n'importe qui,  
Et consolerais votre ennui,  
Ne m'en demandez davantage.  
Oh ! laissez, croyez-moi, glisser de votre cœur  
Cette insigne folie, ou plutôt ce malheur ;  
Je ne conçois pas la liesse  
Qu'un homme peut avoir à prendre pour maîtresse  
La femme dont le corps d'un autre est le joujou,  
Ce joujou fut-il un bijou ? »  
Aurélius alors bien tristement soupire :  
« N'est-il pas d'autre espoir ?... » se hâte-t-il de dire.  
— « Non, par Jésus ! ici dois vous en avertir ! »  
— « Ah ! s'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à mourir ! »  
Et soudain emportant sa peine

Il s'éloigna de Dorigène.

À ce moment nombre de ses amis  
Vinrent de-ci de-là sous ces feuillus lambris,  
Nul ne le doutant, chose sûre,  
Du drame intime éclos sous leur verdure.  
On recommença donc à danser, à chanter,  
À folâtrer, à rire, à plaisanter,  
Jusqu'à ce que du soleil la lumière  
Se perdit doucement dans un autre hémisphère,  
Faisant sans bruit  
Place à la nuit ;  
Alors chacun avec liesse et joie  
Regagna son foyer, hormis Aurélius  
Qui navré, du chagrin la proie,  
Sentait le malheureux son cœur n'exister plus.  
Dans ses brûlants transports, de raison n'ayant guère,  
Au soleil tout d'abord il fit cette prière :  
« Apollon, Dieu du jour, ô puissant gouverneur  
De l'herbe et du froment, de l'arbre et de la fleur,  
Toi qui dans ta munificence,  
Et, selon ta déclinaison,  
Donnes à chacun d'eux son temps et sa saison,  
De ton char d'or toi qui vois sa souffrance,  
Prends en pitié, seigneur Phœbus,  
Le misérable Aurélius.  
Ma Dame, tu le fais, par sa vertu farouche,  
A repoussé les vœux exprimés par ma bouche,  
Et pour moi sa rigueur est un arrêt de mort,  
Phœbus en tes mains mets mon sort ;  
Car je n'ignore pas qu'avec ton assistance  
Pourrais renaître à l'espérance.  
Daigne donc permettre, ô Phœbus !  
Que te dise en la circonstance,  
Comment tu peux aider Aurélius.



« Ton adorable sœur, la brillante Lucine,  
Est Reine, et qui plus est Déesse de la mer,  
Bien que Neptune ait sur le flot amer  
Empire aussi ; cependant argentine  
Elle trône au-dessus de lui  
Ce qui quelquefois le chagrine,  
Et lui cause un certain ennui ;  
Le désir de ta sœur, soit dit par parenthèse,  
À ton foyer est d'allumer sa braise,  
Et pour cette raison elle te fuit toujours  
Comme nous ici-bas, nous suivons nos amours ;  
Ce qui fait que la mer désire  
Suivre ta sœur, c'est là son point de mire,  
Ta sœur étant Déesse, et régnant plus ou moins  
Sur les fleuves, la mer, et les aqueux recoins.  
Les faits étant posés, je viens à ma requête :  
Ô Phœbus, sans plus ample enquête,  
Fais y droit, t'en aurai grande obligation.  
L'occasion est opportune,  
Quand dans le signe du Lion  
Incessamment ta sœur Lucine, ou bien la Lune,  
Fera son opposition,  
Obtiens de sa munificence  
Qu'elle déverse en abondance  
Sur nous de l'eau, de l'eau, de l'eau,  
Oui, qu'elle inonde tout jusqu'au plus haut coteau,  
Jusqu'au rocher de St. Malo,  
Si que dans toute l'Armorique  
La plaine de la mer soit une plaine unique,  
Ou le plus habile nocher  
Ne puisse trouver un rocher.  
Cette inondation gardes en souvenance,  
Devra durer pendant deux ans,  
Afin que puis le dire avec toute assurance

À ma Dame : 'Envers moi tenez votre allégeance,  
Les rochers sont partis, et ce, depuis longtemps.'  
Seigneur Phœbus fais pour moi ce miracle,  
Ta sœur à ton vouloir ne mettra pas d'obstacle,  
Qu'elle règle sa marche absolument sur toi  
Pendant deux ans, ce n'est difficile, ma foi,  
Alors le jour, la nuit étant pleine marée,  
Je gagnerai dans peu mon adorée,  
Surtout si dans cet antre où demeure Pluton,  
Bien par delà le Phlégéon  
Tu caches ces rochers au fin fond de la terre.  
Si tu l'exauces ma prière  
Jusqu'à Delphes j'irai Phœbus  
T'adorer dans ton temple, et j'irai les pieds nus  
Bien plus :  
Vois des pleurs bien amers ruisseler sur ma joue,  
Père de la lumière, oh ! de moi ne te joue,  
Et prends pitié d'Aurélius ! »  
Et sur ce, de douleur perdu, le pauvre hère  
S'affaissa petit à petit.  
Heureusement se trouvait là son frère,  
Qui le prit et le mit au lit.  
Sous le poids écrasant des tourments qu'il endure  
Je laisse cet amant dans cette tablature,  
Car que m'importe à moi qu'il se mette à choisir  
De vivre ou de mourir !

Cependant sur ces entrefaites  
Chez lui très bien portant arrive en grand honneur  
Arviragus des Chevaliers la fleur.  
Maintenant Dorigène adieu peines secrètes,  
Tu presses dans tes bras, ton vigoureux époux,  
Frais et dispos, et pas du tout jaloux,  
Ce hardi Chevalier, et ce digne homme d'armes,  
Dont l'absence causa dans ton cœur tant d'alarmes.

Il joute, il danse, il mange, à l'autel de Vénus  
Il est très assidu ... que vous dire de plus ?  
Je le laisse en liesse et joie,  
Et reviens à cet homme à la douleur en proie  
Au pauvre Aurélius.

Pendant deux ans et plus sur un lit de misère  
Languit cet amant malheureux,  
N'ayant pour consoler son tourment furieux  
Qu'un jeune étudiant, son frère,  
Au courant de toute l'affaire ;  
Car à nul autre il n'eut dit son secret,  
Dans son cœur il le poitrinait,  
Mieux encor, je le crois, que ne le fit Pamphile  
Lorsqu'avec Galathée, il fila son idylle.  
Sa poitrine semblait être saine au dehors,  
Mais la blessure était tout en dedans du corps,  
Et l'on sait bien, en chirurgie,  
Qu'une plaie invisible est un sur passeport  
Pour l'article nécrologie,  
Blague posthume, en forme d'élégie,  
Qu'aux ex-vivants promet la mort.

En secret donc son frère et se lamente et pleure,  
À sa peine cherchant un solace longtemps,  
Quand il se ressouvint qu'étant en la demeure  
D'un étudiant d'Orléans,  
En France, il vit un jour un livre de magie  
Naturelle, et d'astrologie,  
Que l'apprenti juriste avait par grand hasard,  
Laisse traîner dans un coin à l'écart.  
Ce livre qu'on eut pris pour un beau livre d'heures,  
À ses formes extérieures,  
Contenait un traité des opérations  
De Madame la Lune en ses vingt-huit demeures,

Et de ses oppositions,  
Et d'autres faits, ou bien d'autres illusions  
Qui de nos jours ne valent une mouche ;  
Nous avons pour pierre de touche  
La sainte église ; et, selon notre foi,  
La magie est bêtise, quoi !  
Et quand ce livre, ce grimoire  
Soudain lui revint en mémoire,  
Son cœur lui fit tic-tac, il se dit à part soi :  
« Incontinent sera guéri mon frère,  
Car avec ce livre on doit faire  
Ainsi que le font les jongleurs  
Des apparitions, et troubler bien des cœurs.  
Aux festins mainte fois je me suis laissé dire  
Que les jongleurs révélaient leur empire :  
Dans la salle ils laissaient tout-à-coup entrer l'eau,  
Puis en faisaient le tour ramant dans un bateau ;  
Ils évoquaient parfois un Lion bien féroce,  
D'autres fois une pauvre rosse ;  
Ils faisaient naître à leur vouloir des fleurs,  
Ou des raisins et des meilleurs ;  
D'autres fois un castel et de chaux et de pierre  
Qu'un seul mot d'eux faisait rentrer en terre.  
De tout cela, » dit-il, « je conclus,  
Que si retrouvais mordicus  
Quelqu'ancien compagnon qui par bonne fortune  
Habitant Orléans pût encor par Phoebus !  
Se rappeler ces palais de la Lune,  
Du diable si mon frère au bout de quelques jours  
N'obtiendrait pas l'objet de ses amours.  
Car par l'illusion, certes un Clerc peut faire  
Qu'aux yeux des gens, comme brume légère,  
De la Bretagne ayant disparu les rochers,  
Sous la guidance des nochers,  
Tous les vaisseaux près du rivage

Arrivent sans risquer naufrage ;  
Si cette illusion peut un jour ou bien deux  
Durer, c'est suffisant, mon frère l'amoureux  
Recevra son guerdon de sa belle maîtresse,  
Ou pourra l'appeler parjure la traîtresse ! »  
À quoi bon sur cela discourir plus longtemps ?  
Il vint vers le lit de son frère,  
Et lui donna tant d'encouragements,  
Qu'il se leva d'un bond pour faire  
Immédiatement le trajet d'Orléans,  
Dans la douce espérance  
De voir bientôt finir ton endurance.

Quand non loin d'Orléans fut cet Aurélius,  
Un Clerc lui fit un beau salut en us,  
Puis aux deux frères dit bien merveilleuse chose :  
« Je sais, » dit-il, « je sais la cause  
De votre venue en ces lieux ; »  
Et de suite il leur dit leurs pensers à tous deux.  
Ce Clerc breton lors à ce Maître  
A dit qu'il voudrait bien connaître  
De quelques jeunes gens aimés par lui jadis  
L'état présent, eux étant ses amis.  
« Ils sont morts ! » fut la réponse soudaine,  
Ce qui lui fit bien de la peine.  
Aurélius descendit de cheval,  
Et du Magicien il gagna la demeure.  
Le Maître leur a fait sur l'heure  
Un accueil vraiment cordial.  
Jamais Aurélius n'avait vu de sa vie,  
Maison mieux ordonnée et plus digne d'envie.  
Le Maître pour les occuper  
Leur fit voir avant le souper  
Des forêts et des parcs, pleins de chevreuils sauvages,  
Ils virent là, des cerfs de tous étages,

Jeunes cerfs, et puis cerfs dix cors  
Par les chiens poursuivis affronter mille morts,  
Et quelques-uns mourir de leurs blessures.  
Puis ils virent des fauconniers  
Sur un beau fleuve aux eaux transparentes et pures  
occire le héron avec leurs éperviers ;  
Et puis après jouter dans une plaine  
Des Chevaliers à perdre haleine ;  
Puis Aurélius put se voir  
Danser lui-même avec sa Dame ;  
Et quand ce Maître vit qu'il était tout de flamme,  
Et qu'il était temps de surseoir,  
Il frappa des deux mains, et tout à coup bernique !  
À vau l'eau fut la lanterne magique !  
Et cependant nul d'entr'eux du logis  
N'avait bougé, pendant qu'à leurs yeux ce spectacle  
Se déroulait : c'était miracle !  
Car ils étaient tous trois tranquillement assis  
Dans le cabinet solitaire  
Du Maître, et sans nul hère.

Ce Maître appelle alors son Écuyer,  
Et lui dit : « Pouvons-nous aller expédier,  
Notre souper ? Il y a presque une heure  
Quand ces dignes Messieurs vinrent en ma demeure,  
Que vous ai dit, de nous le préparer. »  
Répond soudain cet Écuyer : « Messire,  
Le souper est tout prêt, pouvez ne différer. »  
« Allons souper alors, » dit avec un sourire  
Le Maître, « il me paraît au mieux  
Qu'on prenne du repos quand on est amoureux ! »

Entre la poire et le fromage  
Au souper, on cessa tout léger badinage  
Pour décider du prix que ce Maître prendrait

Pour raffler d'un seul coup, effacer d'un seul trait  
 Et renvoyer dessous ce monde  
 Les rocs de la Bretagne, et ceux de la Gironde.  
 « Mille livres, n'est trop, » dit ce Magicien,  
 « Vu le labeur, c'est à peu près pour rien ! »  
 D'un cœur joyeux : « J'y consens sur mon âme, »  
 A dit Aurélius, « si je le possédais  
 Ce monde qu'on dit rond, certes le donnerais  
 Pour arriver à posséder ma Dame.  
 Bon ! nous voilà d'accord ; vous serez sur ma foi  
 Loyalement payé, pouvez compter sur moi ;  
 Mais veuillez bien n'avoir négligence ou paresse  
 Rappelez-vous que le temps presse,  
 Ne faut rester ici plus longtemps que demain matin ! »  
 — « C'est bien, » répond le Maître, avec vous je  
   m'engage  
 À ne différer le voyage. »  
 Aurélius fut se coucher  
 Quand il voulut, ce fut bientôt, je pense,  
 Étant très las ; bercé par l'espérance,  
 Et le cœur satisfait, il dort sans broncher.

Le lendemain ils étaient en campagne,  
 Aurélius, son frère et le magicien,  
 Se dirigeant vers la Bretagne,  
 Ils descendirent où ? Ma foi, je n'en sais rien.  
 On était en décembre, et déjà, dit l'histoire,  
 La saison était froide et frimatée, et noire.

Comme de l'or bruni brillant à l'horizon,  
 Dans sa chaude déclinaison,  
 Phœbus devenait vieux, et couleur d'airain morne ;  
 Mais voilà que soudain entrant au capricorne  
 Il n'a plus que pâles couleurs,  
 Et perd tout à coup ses ardeurs.

Les frimas, le grésil, et la neige, et la pluie  
Ont détruit la verdure, et Janus qui s'ennuie,  
Comme s'ennuie un ancien Dieu,  
Avec sa longue barbe assis au coin du feu,  
Boit du bon vin dans un vieux vidrecome,  
Dégustant en fin gastronome  
Pour se désennuyer  
La hure d'un fier sanglier ;  
C'est que cette saison est saison de folie,  
C'est le joyeux temps de Noël,  
Aurélius fait boire l'hydromel  
À son honoré Maître, et surtout point n'oublie,  
Lui faire faire chère lie,  
Le prie de hâter la fin de sa douleur,  
Ou bien avec un fer de lui fendre le cœur.

Ce Maître, un fin matois, prend pitié de cet homme,  
Mais tellement, qu'il se dépêche en somme  
De guetter le moment de la conclusion,  
C'est-à-dire, arriver à faire illusion  
Par jonglerie ou par magie,  
(Car ne sachant l'astrologie,  
Je ne saurais parler avec plus de clarté),  
Mais de manière, en vérité,  
Que chacun pût penser dans toute la Bretagne  
Que les rochers étaient pour la campagne  
Bras dessus, bras dessous, partis,  
Ou bien que sous le sol ils étaient engloutis.  
À la fin, un jour, vers la brune,  
L'occasion lui parut opportune  
De produire à son gré ce tour d'illusion,  
Œuvre de superstition.  
De suite il appelle à son aide  
Ses bonnes Tables de Tolède,  
Chef-d'œuvre de perfection,



Car il n'y manquait rien, faites attention,  
Ni les nombreux groupes d'années,  
Ni jusqu'à vingt les ans divisés par journées,  
Le tout correspondant alors  
De la sphère céleste au mouvement des corps ;  
Ni tous ses appareils, ni non plus ses racines,  
Ses centres, ni ses arguments,  
Qui donnent savamment d'après les Alphonsines,  
chaque proportion des moindres éléments  
Utiles pour peser les effets et les causes,  
Et les équations de mille et une choses.  
Par ses trois sphères il fait bien,  
On peut dire qu'il voit sans voile  
Aux cornes d'Ariès où se trouve l'étoile  
Qui la première y cherche son soutien,  
Et sa distance dans la quatrième sphère.  
Il fit tous ses calculs de subtile manière.  
Sitôt qu'il eut trouvé la première maison,  
Vite il fut comme de raison  
Par ses déductions, et cela sans conteste,  
Le reste.  
Le lever de la lune il le connut soudain,  
Il connut et sa place et sa demeure enfin,  
Selon l'infaillible manœuvre  
Du grand œuvre ;  
Et de ces observations,  
Naquirent ses illusions,  
Telles que dans ces temps d'indicible grimoire,  
Aux païens on les faisait croire.  
Voilà pourquoi, sans un plus long délai,  
Par la magie, alors qui n'était vaine,  
Pendant au moins une semaine  
Il fut réputé vrai  
Que les rochers au loin couraient la prétentaine.

Aurélius toujours désespéré,  
De son regard énamouré  
Guettait la nuit le jour si venait le miracle ;  
Or quand il sut qu'était vaincu l'obstacle,  
Que de ses yeux il fut témoin  
Que ces rochers étaient partis au loin  
Il tomba tout-à-coup aux genoux de son Maître,  
Et dit : « Seigneur à vous je devrai le bien être,  
Vous avez pris pitié du pauvre Aurélius,  
Vous remercie, ainsi que Madame Vénus »  
Et vers le temple il va pour y trouver sa Dame,  
Puis avec grand respect : « Maîtresse de mon âme, »  
A dit cet homme triste, « et que je crains le plus,  
Que j'aime de mon mieux, à qui ne veux déplaire,  
N'était que j'ai sur moi la robe de Nessus,  
Et qu'il me faut mourir, si perfide à me taire,  
Je ne vous dirais pas combien par le chagrin  
Je suis miné, je suis près de ma fin.  
Mais bien que vous n'ayez pitié de ma détresse,  
Aviser donc avant de rompre la promesse  
Que me fîtes un jour, et pour l'amour de Dieu  
Avant de me tuer pensez à votre vœu.  
Car aussi bien que moi, vous le savez Madame  
Ce que promîtes à ma flamme ;  
Non pas que je requiers quoique ce soit par droit,  
Non, mais dans un jardin, là-bas, à tel endroit,  
Dans ma main vous avez donné votre parole,  
(Ce n'était un serment frivole)  
De m'aimer mieux, oui, que n'importe qui  
Et de consoler mon ennui,  
Si de tous nos rochers fertiles en naufrages,  
Un jour nettoyait nos rivages ;  
Madame, je le dis, et ce pour votre honneur  
Plutôt que pour sauver des jours pleins de douleur,  
Pour ma part, moi, j'ai tenu ma promesse,

Et de ce pas je m'en vais au jardin  
Vous me trouverez là mort ou vivant enfin ;  
Faites ce que voudrez, selon votre sagesse,  
En vous gît le pouvoir d'éteindre mes soucis,  
Ma vie est en vos mains, en dire davantage  
Serait, je crois, du verbiage,  
Ce que je fais c'est que les rochers sont partis ! »

Il prend congé. La pauvre Dorigène ; indicible est sa  
peine,  
Reste pétrifiée  
Une pâleur de mort s'épand sur tous ses traits,  
« Eussé-je pu penser jamais, »  
Se dit la triste créature,  
« Qu'un jour se passât de tels faits  
Contre l'ordre de la nature ? »  
Et tant est grande sa terreur  
Pouvant marcher à peine,  
Chez elle rentre Dorigène  
La mort au cœur.

Pendant un jour ou deux cachée en sa demeure  
Elle se lamente, elle pleure,  
S'évanouit souvent, que c'est piteux à voir ;  
Mais pourquoi ce grand désespoir ?  
Oh ! bien que tout son sang bouillonne,  
Elle ne le dit à personne,  
Car pour elle un chagrin de plus,  
C'est que hors de la ville était Arviragus.  
Oyez cette femme modèle,  
Ainsi se parlait-elle en sa douleur mortelle.

Elle disait : « Hélas ! oh ! je me plains de toi,  
Fortune ! qui m'a mis sans que je m'en doutasse,  
Dans une impasse dont ne puis sortir ma foi,

Quoique je dise ou que je fasse  
Que par la mort ou par le déshonneur.  
Mais toutefois mieux vaut laisser là l'existence,  
Que de mon corps biffer de côté la pudeur ;  
Ma mort peut acquitter mon serment, que je pense,  
Nombre d'histoires en font foi,  
Qui viennent calmer mon effroi.

Lorsque trente Tyrans dominant dans Athènes  
Eussent occis Phasdon dans un festin,  
Pour contenter leurs passions obscènes,  
Ils firent amener soudain  
En leur présence, horreur ! ses filles toutes nues,  
Forçant ces pauvres ingénues  
À fouler le parvis teint du sang paternel.  
Que sur ces scélérats tombe l'ire du ciel !  
Voilà pourquoi ces filles malheureuses,  
Plutôt que consentir à la brutalité  
De ces trente tyrans, dans leurs terreurs affreuses,  
Pour sauver leur virginité  
Dans un puits toutes se jetèrent,  
Et, dit l'histoire, se noyèrent.

Ceux de Messène aussi firent quérir un jour  
De Sparte au moins cinquante vierges,  
Voulant d'un criminel amour,  
Allumer les folâtres cierges :  
Mais plutôt que se rendre à leur lubricité,  
Chacune se tua dans ce moment suprême,  
Pour garder sa virginité :  
Eh ! pourquoi donc ne ferai-je de même ?

Voyez aussi la jeune Stymphalis,  
Quand une nuit son père fut occis  
Par les ordres affreux du Tyran d'Orchomène,

Tout d'une traite, à perdre haleine  
Au temple de Diane, en narguant l'oppresseur  
Elle s'en fut abriter sa pudeur,  
Pour ne prostituer ni son corps ni son âme,  
À l'Aristodidès, à ce tyran infâme ;  
Et plutôt que de s'avilir  
La noble vierge elle aima mieux mourir.  
Or si de jeunes cœurs à ces forfaits obscènes  
Se sont soustraits par le trépas,  
Épouse, pourquoi Dorigène  
Comme eux n'agirait-elle pas ?

Tournez vos regards vers l'Afrique,  
À Scipion se rend dans la guerre punique  
Ce lâche général,  
Qui de son nom s'appelait Asdrubal.  
La femme de cet homme infâme  
Au temple d'Esculape a soudain mis le feu,  
Puis avec ses enfants se jette dans la flamme,  
Pour sauver son honneur, pour aller pure à Dieu.

Lucrèce s'est tuée à Rome,  
Quand ce Tarquin, un indigne homme,  
Eut attenté de force à sa pudeur,  
Ne voulant pas survivre à son honneur.

Les sept vierges de Milésie,  
De leur douleur sont mortes autrefois,  
Plutôt que d'être en butte à la discourtoisie  
De leurs oppresseurs, les Gaulois ;  
Sur ce sujet pourrais, selon ma fantaisie,  
Citer au moins mille histoires, je crois.

Quand Abradate, Roi de Suze,  
Fut occis, Panthéa s'immola sur son corps,

De Xénophon nous dit la muse ;  
Et cette épouse alors :  
'Abradate ! mon sang dans ton sang je l'infuse,'  
Dit-elle, 'et de mon corps nul n'aura les transports !'

Pourquoi donc citerai-je encor des faits semblables  
Et dans l'histoire et dans les fables ?  
De tous ces faits moi je conclus  
Que pour sortir de cette impasse,  
Et demeurer fidèle à mon Arviragus,  
Il vaut mieux me tuer, faire sur moi main basse,  
Comme fit en tel cas, sans hésitation,  
La fille de Démotion.

Ô Cédasus ! c'est bien dommage  
De voir comment pour fuir un tel outrage  
Sont mortes tes filles hélas !  
Et comment sut affronter le trépas  
De Thèbes cette fille à peine à son aurore  
Pour se soustraire au méchant Nicanore.  
La femme de Niceratès  
Pour un pareil motif se tua sans regrets.  
Envers Alcibiade, oh ! combien fut fidèle  
Aussi cette femme modèle,  
Admirable dans son amour,  
Qui préférerait mourir plutôt que même un jour,  
Le corps de son amant restât sans sépulture ?  
Voyez aussi ! fut-il une épouse plus pure  
Qu'Alceste ? Et puis écoutez donc un peu  
Ce qu'Homère, ce demi-Dieu  
Nous dit de Pénélope, et de sa chaste flamme,  
Comme un type sacré la Grèce la réclame.

Quand Protésilaüs encor  
Fut tué devant Troie, et par la main d'Hector,

Sa fidèle Laodamie  
Ne voulut lui survivre mie.  
Portia ne voulut vivre sans son Brutus.  
Et que vous dirai-je de plus ?  
Vous parlerai-je d'Artémise ?  
De la Reine Teuta ? ... L'univers canonise  
Ces deux grands cœurs comme un type nouveau  
De cette chasteté qui survit au tombeau. »

Se lamente ainsi Dorigène  
Un jour ou deux que cela faisait peine !  
Toujours ayant volonté de mourir,  
Mais la troisième nuit, Voyez, voici venir  
Le digne Chevalier, son époux et son maître,  
Arviragus son doux bien-être,  
Qui lui dit : « Dorigène ! eh ! pourquoi donc ces pleurs ?  
Quel est donc le sujet, dis-moi, de tes douleurs ? »  
Elle en quelques mots lui raconte  
Ce que vous savez tous, n'est besoin que le conte.

Sans s'effaroucher cet époux  
A dit : « Est-ce tout, Dorigène ? »  
— « C'est déjà beaucoup trop, ce me semble, entre  
nous, »  
Répond-elle ; « et cela me fait bien de la peine ? »  
— « Femme ! » a-t-il dit, « oh ! calmez cet émoi,  
Vous tiendrez parole, ma foi ;  
Car aussi bien que Dieu me fasse grâce,  
Préfèrerais mourir soudain à cette place,  
Plutôt que de vous voir, chère, vous parjurer.  
La foi ! c'est un bijou qu'on ne peut égarer ! »  
Mais voilà que des pleurs soudain troublent sa vue,  
« Je vous défends, » dit-il, « et sous peine de mort  
Dire à qui que ce soit cette déconvenue,  
J'endurerai mon mal ; mais vous, faites effort

De ne pas paraître éplorée,  
Pour que rien ne soit su du moins dans la contrée. »  
là-dessus il appelle un de ses écuyers,  
En même temps une suivante.  
« De suite, allez, » dit-il, « remplissez mon attente,  
Conduisez Dorigène auprès des marronniers ! »  
Tous deux prennent congé, mais ils ne savaient guère  
Ce qu'au jardin Dorigène allait faire.

Aurélius, cet Écuyer,  
Qui si fort aimant Dorigène,  
La guettait comme un épervier  
Parfois guette une bonne aubaine,  
La rencontre sur le chemin  
Qui servait de route au jardin ;  
Lui de la saluer avec regard de flamme,  
En lui disant : « Madame,  
Daignez m'apprendre où dirigez vos pas ? »  
— « Vers le jardin, » comme une folle  
A-t-elle dit, « pour tenir ma parole,  
Ainsi le veut, mon cher époux, hélas ! »

Aurélius commence à s'étonner du cas,  
Et dans son cœur il a grand'peine  
Du sort fatal de cette Dorigène,  
Et de celui du digne Chevalier,  
D'Arviragus qui préfère payer  
Le rachat du serment qu'un jour a fait sa femme,  
En lui laissant prostituer son corps  
Pour ne pas avoir le remords  
Par un manque de foi d'avoir souillé son âme ;  
Et réfléchissant à part lui  
Que ce serait commettre une action vilaine  
Que de baser sur aussi grande peine  
Soulagement à son ennui,



Avec impulsion soudaine :  
« Dites, Madame, à votre Arviragus  
Qu'estime son grand cœur autant que vos vertus,  
Et qu'à sa grande courtoisie,  
Par acte de discourtoisie,  
Ne veut répondre Aurélius.  
Je préfère garder ma peine  
Plutôt que de briser l'amour qui vous enchaîne.  
Je vous relève donc, Dame, de tout serment,  
Et jamais, dans aucun moment,  
Ne vous reprocherai dans une humeur jalouse  
De n'avoir pas accompli votre vœu :  
Et sur ce, je vous dis adieu,  
À vous la plus sincère et la meilleure épouse,  
Et de vous ici prends congé.  
Votre nom déformais fera la sauvegarde  
Des épouses qui par mégarde  
S'engageraient trop loin ; c'est le désir que j'ai  
Et maintenant, Madame, Dieu vous garde !  
Vous le Voyez un Écuyer  
Peut-être aussi courtois qu'un Chevalier. »

À deux genoux elle le remercie,  
S'en retourne vers son époux,  
Et lui raconte tout. Dieu sait s'il apprécie  
Ce trait de l'Écuyer ; ne pourrais, entre nous,  
Vous narrer son bonheur, cela ne peut s'écrire.  
Maintenant de nouveau que pourrai-je vous dire  
Sur Dorigène et sur Arviragus ?  
On ne put jamais s'aimer plus,  
Lui la chérit comme une reine,  
Elle l'aime bien mieux qu'un roi,  
Nul d'entr'eux ne se fait de peine,  
Le bonheur n'a besoin d'historien, ma foi,  
Aussi sur eux, en plus n'obtiendrez rien de moi.

Aurélius, un très digne homme  
S'est conduit comme un gentilhomme ;  
C'est vrai, mais au total il en est pour ses frais.  
« Que vais-je faire hélas ! » se dit-il, « désormais ?  
À ce Maître ai promis le poids de mille livres  
D'or pur, pour ce travail qu'il a fait dans ses livres ?  
Et je n'ai pas cet or ; adonc je suis perdu,  
Car pour solder ce dû  
Il me faudra vendre mon patrimoine,  
Et n'aurai plus après un seul lopin d'avoine,  
Deviendrai mendiant, n'aurai ni feu ni lieu,  
Au loin serai forcé de m'en aller morbleu !  
Peut-être cependant de ce Maître obtiendrai-je  
La faveur et le privilège  
De le payer à des jours dits,  
Et d'année en année avec quelques répits ;  
Par ainsi garderai mon pleige,  
Car certes ne voudrais pas mentir à ma foi. »

Avec un cœur chagrin et tout rempli d'émoi  
Aurélius va chercher ses espèces,  
Et trouve en or, en bonnes pièces  
De cinq cents livres la valeur,  
Qu'il va porter au Maître, en lui disant : « Seigneur !  
Je viens vous demander si par grâce céleste  
Vous voulez m'accorder pour vous payer le reste  
Du temps ;  
Je n'ai manqué jamais ici je vous l'atteste  
À ma parole, à mes engagements ;  
Envers vous certes acquitterai ma dette,  
Quand bien même en simple toilette  
Je devrais aller mendier ;  
Mais à ma probité si voulez vous fier,  
Et m'accorder délai de deux ou trois années

Pour vous solder le tout en deux ou trois fournées,  
Vous me rendrez, ne saurais le nier,  
Un grand service, car je n'en dis davantage  
Dès aujourd'hui s'il me faut vous payer,  
Je suis forcé vendre mon héritage. »

Froid, tranquille et calme toujours,  
Ce Philosophe entendant ce discours,  
A dit : « N'ai-je pas fait ce que je devais faire ? »  
— « Certes et fidèlement, le dis d'un cœur sincère, »  
Dit l'autre. — « N'as-tu pas à ta discrétion  
Conquis le tendre objet de ton assertion ? »  
— « Hélas ! » dit-il, « Non, non, ne t'en impose ! »  
— « Et de cela quelle est la cause ?  
Dis-le moi si tu peux ?

Alors Aurélius  
Lui dit comment Arviragus  
A préféré mourir malgré sa vive peine  
Plutôt qu'à sa parole eut manqué Dorigène ;  
Aussi de Dorigène il narre la douleur,  
Comment sans le savoir s'est promis ce grand cœur,  
N'ayant jamais eu conscience  
De la magie, en sa pure innocence ;  
« D'elle cela m'a fait avoir compassion, »  
Ajoute Aurélius, « et dans la circonstance,  
L'ai renvoyé sans hésitation  
À son mari, voilà toute l'affaire ! »

Le Philosophe a dit : « Cher Frère !  
Écuyer, Chevalier, tous les deux à la fois,  
Chacun de vous a fait acte courtois,  
Mais de par sa toute puissance  
Dieu défende qu'un Clerc ne prenne la licence  
D'être aussi généreux que vous deux toutefois :

Messire avant retourner à mes livres,  
Te tiens quitte des mille livres,  
Pour mon art, mon travail, de toi je ne veux rien,  
Très noblement d'ailleurs payas mon entretien,  
Je ne veux rien de plus ; le ciel te tienne en joie,  
Et te donne des jours filés d'or et de soie ! »

Et ce disant, à cheval il monta,  
Et devers Orléans le cheval l'emporta.

Maintenant, Messeigneurs, il s'agit de conclure,  
Lequel des trois, croyez-vous d'aventure  
Fut le plus généreux ? Avant d'aller plus loin  
De nous le dire ici voulez-vous prendre soin ?  
Vous ne répondez pas ?... Ça ne fait pas mon compte,  
Mais enfin je me tais, car est fini mon conte.



## Prologue du médecin.



« Oui, pour ce moment-ci, laissons la question suspendue, » a dit l'Hôte, « et sans solution. Vous, Messire Docteur, contez nous, je vous prie, quelque histoire ... — « Oh ! ne me récrie, » dit aussitôt le Médecin, « À vos ordres je suis ; » il commença soudain.





## Conte du médecin.



Il y avait ainsi que le raconte  
Dominus Titus Livius,  
À Rome un Chevalier nommé  
Virginus,  
Plein d'honneur, de vertus, ayant même à  
bon compte,  
Beaucoup d'amis, aussi beaucoup d'écus.  
Ce Chevalier avait eu de sa femme  
Une fille fort belle, ici je le proclame ;  
C'était, je dis la vérité,  
Une incomparable beauté.  
La nature avec soin fit cette créature  
Si sublimement belle, esprit, taille et figure  
Qu'on eut dit qu'à chacun elle eut fait le défi  
De chercher à la contrefaire :  
Pygmalion jamais eut-il pu si bien faire ?  
Fi !  
Zeuxis et même Apelle  
N'eussent jamais créé si beau modèle.  
Ce n'est point étonnant, le moteur général  
De la Nature, fit un agent principal,  
Pour peindre et pour former selon sa fantaisie  
Créatures d'Europe aussi bien que d'Asie ;  
Et pour un aussi grand labeur,

Non plus pour sa mise en couleur,  
Pour les soins apportés à la manufacture  
Ne réclame rien la Nature.

Cette charmante fille au si beau profil grec  
Avait douze ans et deux avec  
La Nature qui sait teindre en rose une rose,  
Un lys en blanc, en un mot toute chose  
Selon sa forme et sa grandeur  
De la plus suave couleur,  
Sur cette fille joliette  
Étant encore enfant avait de sa palette  
Épuisé les trésors nombreux,  
Et Phoebus à ses longs cheveux  
Avait donné cette nuance blonde,  
Qui de Vénus fit la Reine du monde  
Quoiqu'en beauté pourtant elle fut un trésor,  
Sa vertu valait plus encor.  
D'esprit, de corps elle était chaste,  
Et bien qu'elle eut érudition vaste,  
Elle avait de l'humilité ;  
Aussi florissait-elle en sa virginité ;  
Ayant ces qualités, tempérance, abstinence,  
Modération, patience ;  
Bien qu'elle fut sage comme Pallas,  
D'orgueil elle n'en avait pas ;  
Son organe était doux, douce son éloquence,  
Son parler n'avait rien qui sentit l'arrogance,  
Simple dans ses discours,  
Selon son rang, à tous, elle parlait toujours ;  
Ferme de cœur, sans cesse active,  
Elle n'était jamais oisive.  
Bacchus n'avait sur elle aucun pouvoir,  
La paresse non plus ; car le vin, la paresse  
Sont les ennemis du devoir ;

De feux impurs embrasant la jeunesse,  
Ils attifent l'amour et sa coupable ivresse,  
Et tous deux ils se font un jeu  
De jeter l'huile sur le feu.  
De son propre vouloir, non pour faire parade  
De sa vertu, souvent elle se dit malade  
Afin de fuir ces banquets ou ces bals  
Où la folie a ses levers fatals.  
C'est en effet écoles de fleurettes,  
Que ces danses folichonnettes,  
Et ces propos si gentils, si malins  
Ne sont que de subtils engins  
Qui vous fracassent l'innocence,  
Au milieu d'une contredanse.  
Il est bon de cacher tels joujoux aux enfants,  
Car dangereux est leur usage ;  
Du moment qu'une fille est sage  
Elle doit éviter ces propos échauffants  
Qui sentent le libertinage ;  
Épouse ! elle saura trop tôt ce beau parlage !

Et vous, Mesdames, qui, dans un âge avancé,  
Devenez le mentor glacé  
De filles de Seigneur, ne prenez pas la mouche  
À ces paroles de ma bouche.  
Le poste que vous occupez  
Pour deux choses vous l'agrippez,  
Ou parce que toujours vous fûtes vertueuses,  
Ou parce que des brumes nébuleuses  
Ont pu ternir l'éclat de votre chasteté,  
Non par méchanceté, mais par fragilité ;  
Or connaissant la vieille danse,  
D'être bons chaperons vous avez toute chance.  
Un braconnier, hier fieffé voleur,  
Peut devenir demain un bon garde-champêtre,



Et gardera les bois de son seigneur  
Mille fois mieux que tout autre être.  
Donc faites vigilance, et toujours ayez l'œil  
À dépister un vice, à marquer un écueil ;  
Car Voyez-vous trahir sciemment l'innocence,  
Envers le Créateur c'est la plus grande offense.

Et vous aussi, pères, mères, parents,  
Qui possédez un ou plusieurs enfants,  
Ne manquez pas sur eux d'exercer surveillance  
Alors qu'ils sont sous votre autorité,  
Offrez un bon exemple à leur croissante enfance,  
Et s'il le faut, ayez de la sévérité  
Pour calmer leur effervescence ;  
S'ils ne suivent le droit chemin  
Dieu sait qu'aurez un bien cruel chagrin.  
Sous un berger négligent ou mollasse  
Dans la gueule du loup la brebis souvent passe.  
Je ne dis que cela, suffit !  
Car veux reprendre mon récit.

De mon histoire l'héroïne  
À la beauté plus que divine  
N'avait pour se garder besoin de chaperons,  
Car dans sa manière de vivre  
On pouvait lire, et ce, comme en un livre,  
Et sa sagesse était connue aux environs.  
Si bien que sauf par la hideuse envie,  
(Qui nous le dit St. Augustin,  
Sur la vertu déverse son venin),  
À travers le pays chacun louait sa vie.

Voilà que cette fille un certain jour d'été  
Avec sa mère fut au temple, en la cité,  
Comme c'était alors l'usage.

Or de la région le Juge Gouverneur  
Se trouva par hasard être sur son passage,  
Il la vit, et d'amour sentant brûler son cœur,  
Il se dit à part soi : Je l'aurai cette fille,  
En dépit d'un chacun, même de sa famille. »

Le diable tout à coup voyant ses vifs désirs,  
Lui fit comprendre que par une manigance  
Il pourrait bien de sa concupiscence  
Avec la jeune fille accomplir les plaisirs :  
Car certes en bonne conscience,  
Il se gardait bien de penser  
Que soit par force ou par offre de récompense  
Un tel gibier il put un beau jour l'amorcer.  
Il n'ignorait d'ailleurs que cette jouvencelle  
Et si vertueuse et si belle  
Avait nombreux amis ; défense était alors  
Pour ses menus plaisirs disposer de son corps.  
Voilà pourquoi ce Juge,  
Plein d'astuce et de subterfuge  
Fit chercher par la ville un homme très retors,  
Un de ces Clercs qui sans aucun remords  
Sont subtils en l'art de mal faire,  
Et pour un peu d'argent occiraient père et mère.  
Le Juge à ce Clerc en secret  
A défilé son chapelet,  
En lui donnant avis, c'était vraiment honnête,  
Que s'il soufflait un mot de son bénin projet  
Il le ferait raccourcir de la tête.  
Lorsque fut conclu le marché,  
Le Juge ce vil débauché  
À ce Clerc éhonté fit soudain bonne mine,  
Il lui donna de l'or, de lui fut entiché,  
Si qu'il lui fit tâter des mets de sa cuisine.

Lorsque de point en point fut réglé ce complot,  
Ce Clerc véritable Astaroth,  
Qu'on nommait Claudius, s'en fut chez lui bien vite  
Préparer son acte illicite.

Ce Juge, un certain Appius,  
(Oui tel était son nom, ce n'est point une fable),  
Piqué du démon de Vénus  
Attendait donc le moment favorable  
De hâter son bonheur ; — que vous dire de plus ?  
Or voilà qu'un beau jour, le narre ainsi l'histoire,  
Qu'il était dans son consistoire,  
Donnant des jugements sur un nombre de cas,  
À la barre ce Clerc s'avança d'un bon pas,  
Et dit : « Seigneur ! daignez admettre ma requête,  
Et sur ma plainte ordonner une enquête,  
Je me plains de Virginus,  
Si ce que j'affirme, il le nie,  
J'ai des témoins qui le rendront confus,  
Et prouveront sa félonie. »

Le Juge répondit soudain au Claudius :  
« Contre cet accusé ne puis donner sentence  
Définitive en son absence,  
Faites citer Virginus,  
Alors par-devers moi je retiendrai l'affaire,  
Et donnerai sur elle un jugement sincère,  
La justice à mon tribunal  
N'a jamais eu, n'aura jamais qu'un poids égal. »

Virginus vint donc suivant l'ordre du Juge.  
Voici, produit du subterfuge,  
Quelle était la requête :

« Au Seigneur Appius  
Son pauvre serviteur, le nommé Claudius  
Vient s'inscrire ici contre  
Un Chevalier nommé Virginius,  
Et très humblement il démontre  
Comme contre la loi, contre toute équité,  
Du requérant contre la volonté,  
(Que parce qu'il est riche, il brave),  
Il retient chez lui son esclave  
À lui le pauvre Claudius.  
Par une nuit non étoilée  
Cette esclave lui fut volée  
Quand elle était fort jeune, il y a tout au plus  
Onze ou douze ans, pas davantage,  
Ce que le requérant, il le fait observer,  
Offre ici de prouver  
Par infallible témoignage.  
Depuis lors ce Virginius  
A fait passer l'esclave pour sa fille,  
C'est une rouerie, un abus,  
Cette esclave, mon bien, n'est pas de sa famille ;  
C'est pourquoi, Seigneur Appius  
À vos yeux clairvoyants si la vérité brille,  
Rendez-moi mon esclave, et de tous pour le bien,  
Au plébéien plaidant contre un patricien  
Rendez aujourd'hui la justice,  
Et malgré sa richesse et ses nombreux écus,  
Montrez que le bon droit se rit de l'artifice,  
Et que pauvreté n'est pas vice ! »

Ce gros mensonge était signé par Claudius.  
Virginius d'abord a regardé cet homme  
Avec un superbe mépris,  
Mais avant que, comme un vrai gentilhomme  
Il eut pu réfuter cet infâme précis,

Qu'il eut pu par maint témoignage,  
Prouver la fausseté de tout ce verbiage,  
Ce Juge prévaricateur  
À ce Virginius imposa le silence,  
Et comme Juge et Gouverneur  
Il proclama cette sentence :

« Je décide, » dit-il, « que ce Clerc Claudius  
En sa possession reprenne sa servante ;  
Tu ne la garderas chez toi Virginius  
Comprends le bien, un seul instant de plus.  
Va la chercher, plus n'argumente,  
Car tel il est mon jugement. »

Et quand ce Chevalier dut par l'assentiment  
D'Appius, de ce juge inique  
À sa brutalité livrer sa fille unique,  
Il fut chez lui, s'assît dans l'Atrium,  
Pensif, et puis enfin, et comme ultimatum  
Il fit venir sa fille chère.  
Elle arrivée, avec les yeux d'un père  
Il se mit à la contempler,  
Admirant tour à tour sa grâce, sa tournure,  
Et la fraîcheur de sa douce figure,  
Et ce beau corps qu'il fallait immoler.  
« Fille, » dit-il, « ma chère Virginie,  
Il y a deux chemins pour toi qu'il faut subir,  
La mort ou bien la vie avec ignominie ;  
Oh ! pourquoi suis-je né pour si triste avenir !  
Car tu n'as mérité, cher ange,  
De mourir par le glaive, ou bien par le poignard ;  
Par quel destin affreux, étrange,  
As-tu capté le cœur de ce Juge égrillard ?  
O ma dernière joie, ô ma fille chérie,  
Joyau de chasteté, pardonne-moi, te prie,

Ta mort !

Car ce n'est pas, certes sans grand effort  
Que vais te la donner ; non ce n'est pas par haine,  
Que de tes jours je vais couper la chaîne.  
Las ! pourquoi te vit-il jamais cet Appius ?  
Pourquoi t'a-t-il donné ce jour à Claudius ! »

Et lors ce Chevalier à sa fille raconte  
Ce que déjà j'ai narré dans ce conte.

« Grâce ! mon père ! » a dit l'entourant de ses bras,  
À ce Virginus, la belle et jeune fille,  
« Je suis seule de ta famille  
Me faut-il donc mourir hélas !  
N'y a-t-il donc aucun remède ! »  
« Non certes, chère fille, » a dit Virginus.  
« Alors que Dieu me soit en aide ! »  
Reprend la pauvre Jouvencelle ;  
« Père ! oh ! ne me faites refus,  
Permettez-moi, me lamenter, » dit-elle,  
Quelque peu sur ma mort, comme feu Mons Jephtha  
En accorda le loisir à sa fille  
Avant de l'égorger ; nota  
Pour un rien par ma foi, pour une peccadille,  
Pour avoir écouté son bon cœur trop resta,  
Pour avoir voulu la première  
Embrasser son honoré père. »

Elle s'évanouit en proférant ces mots.  
Puis revenant de ses sanglots,  
S'étant levée, elle dit à son père :  
« Dieu dans lequel j'espère  
Qu'il soit béni puisqu'il me fait mourir  
Avant que sois souillée ! — Il faut donc en finir,  
Puisqu'il en est ainsi, doucement frappez Père !

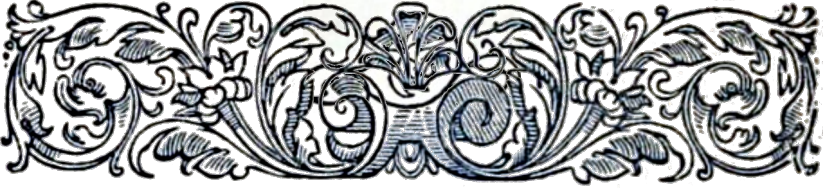
Et tuez-moi, vous en fais la prière  
Au nom de Dieu,  
Et sur ce, mon bon père ... Adieu ! »

Elle s'évanouit son sommeil est sans rêve  
Virginus lui coupe de son glaive  
La tête, et puis au Juge il va la présenter,  
Comme il était assis encore au consistoire,  
Quand le Juge le vit, le constate l'histoire,  
Il voulut le faire arrêter,  
Et haut et court le faire pendre.  
Mais le peuple fit une esclandre,  
Il se rua de par le tribunal  
Pour le sauver ce Chevalier loyal ;  
Car du Juge, quoiqu'il fut noble,  
On savait la débauche ignoble ;  
Et l'on savait aussi que Claudius  
Était le pourvoyeur de l'infâme Appius.  
Voilà pourquoi le peuple en prison mit le Juge,  
Qui se tua pendant tout ce grabuge,  
Pour éviter, certes il eut bien raison  
La pendaison.  
Le Claudius on dut le pendre par la corde,  
Mais ce Virginus, en sa miséricorde,  
Fit exiler ce vil coquin ;  
Des autres gueux quand au menu fretin  
Qui s'était mêlé de l'affaire,  
Il fut pendu ; châtement exemplaire  
Qu'il méritait de par Jupin !

La morale de cette histoire  
C'est qu'il faut se garder de croire  
Que le péché caché peut rester impuni,  
Pendant longtemps ; N — I — ni, c'est fini,  
Quand la conscience est coupable,

Le châtement est immanquable ;  
Que l'on soit ignorant, que l'on soit érudit,  
Vient un instant où de Dieu la vengeance  
Sur vous enfin s'appesantit  
Que vous soyez grand ou petit :  
Donc, croyez-moi, conservez l'innocence,  
Et du péché jamais ne commettez l'offense !





## Prologue du vendeur d'indulgences.

**N**otre hôte de jurer comme s'il était fou ;  
« Nom d'un nom ! » cria-t-il, mais c'était un  
filou,  
Un magistrat félon par le Christ et sa mère !  
Puisse une horrible mort de honte et de  
misère

Tomber sur son corps et ses os !  
C'était maître Satan, soit dit, par Atropos !  
Les dons de la fortune et ceux de la nature  
Sont causes de la mort de mainte créature.  
Hélas ! elle a payé par trop cher sa beauté.  
Et pour le dire, en vérité,  
Et Fortune et Beauté sont des dons, c'est notoire,  
Qui font bien plus de mal que de bien, l'on peut croire,  
Mais vrai, mon très cher Maître, à moi,  
C'était narré piteux-que ton narré, ma foi !  
Mais, malgré ce, passons par-dessus, il n'importe,  
Fasse Dieu préserver ton corps en sa main forte,  
Et pour qu'il ne te manque rien,  
Tes vases et ton Galien,  
Ton Hypocrate aussi ; que ton électuaire  
Soit ainsi que Marie en un saint sanctuaire !

De par Saint Runyan, je te tiens, sois certain,  
Pour un bon compagnon, et pour un homme enfin !  
N'ai-je donc pas dit là de bien bonnes paroles,  
Quoique mon pauvre cœur vraiment tu le désoles,  
Dans l'estomac j'en sens, par les os du corpus !  
Une vive douleur ; balle ! n'en parlons plus !  
J'ai là pour la guérir un merveilleux dictame,  
D'ale qui sent sa drêche un pot que sur mon âme  
Je vais désemplir de grand cœur ;  
Peut-être bien aussi que quelque gai conteur  
En nous narrant désopilante histoire  
Pourra chasser mon humeur noire,  
Et détruira le fier chagrin  
Que cette jeune fille a fait naître en mon sein.  
« Toi, bel ami, » dit-il, « toi, Vendeur d'Indulgences,  
Dis-nous vite à ton tour, une de ces disances  
Que tu contes si bien. » — « Ainsi soit ! sans tarder  
Reprit l'interpellé, mais je veux demander, »  
Fit-il, « d'abord à boire,  
Et morbleu de quoi mettre en goût mon avaloire. »  
De la troupe soudain mais le plus gros bonnet  
D'exclamer : « Il ne faut pas que ce prestolet  
Nous raconte des fariboles,  
Encore moins des gaudrioles ;  
Il nous faut au contraire un conte original  
Mais par-dessus tout bien moral !  
Amen ! » a dit le Vendeur d'Indulgences,  
« Or, pour remplir vos exigences  
À ma coupe je vais demander sans retard  
Un sujet qui ne soit pas du tout égrillard.  
Mes Maîtres, » reprit-il, « quand je prêche à l'église  
Je parle haut et fort, et surtout sans feintise ;  
Car mon texte est un : Hic est veritas !  
Radix malorum est cupiditas !

D'abord mettant en tout les points et les virgules,  
Moi je dis d'où je viens, puis je montre mes bulles,  
Sur mon brevet le sceau du Pape, mon Seigneur,  
Afin qu'on sache bien que suis son serviteur,  
Et que nul n'a le droit, fut-il du sacerdoce  
De déranger en rien mon honnête négoce.  
J'exhibe encor les brefs d'Évêques, Cardinaux,  
De Patriarches saints pour piper mes moineaux,  
Et puis pour épicer ma sainte marchandise,  
Je sème de latin quelques mots à ma guise,  
Moins on comprend, plus grande est la dévotion,  
Et meilleure est la prédication.  
Puis je montre mes amulettes  
Bien gentilles et bien propres,  
Des os enjolivés de saintes d'autrefois,  
Ou de juifs, mais de juifs de choix.  
'Mes bonnes gens,' leur dis-je, 'écoutez mes paroles,  
Ne les traitez de fariboles,  
Si cet os est lavé, n'importe dans quel puits,  
Et que s'enfle soudain bœuf, vache, veau, brebis,  
Pour avoir dévoré du foin par trop humide ;  
Prenez l'eau de ce puits, et sur la langue aride  
De tous ces pauvres animaux,  
Jetez en, jetez en des flots,  
Et les verrez bientôt revenir à la vie ;  
Et que si le bonhomme, à ce je le convie  
Auquel appartiendra bœuf, vache, veau, brebis,  
Veut boire un verre à jeun de l'eau du susdit puits  
Alors ses bestiaux, comme dit l'écriture  
Multiplieront, croîtront outre mesure.  
Et Messires prenez, prenez mon élixir,  
Il guérit le jaloux, et sans jamais faillir ;  
Car un homme fut-il jaloux jusqu'à la rage,  
Qu'avec cette eau sa femme improvise un potage,  
Et voilà mon jaloux confiant cette fois,

D'amants la dame eut-elle autant que ses dix doigts.  
Voilà, tenez, un gant de bien simple structure,  
Celui qui met ce gant verra par aventure  
Multiplier son grain après l'avoir semé  
Soit en froment, soit en avoine,  
Pourvu qu'il donne à quelque moine  
Quelques sous Parisis, quelque coin renommé.  
Et retenez ceci, Messieurs, et vous, Mesdames,  
Si parmi vous il est quelques méchantes âmes  
Sous l'arceau d'une église à l'abri remisant  
Ses crimes sans remords ; que sans en avoir honte  
Il n'en ait fait soudain, confession bien prompte ;  
Ou femme ayant orné son mari d'un croissant,  
Je dénie à tels gens le pouvoir ou la grâce  
À mes reliques faire une offrande efficace.  
Mais ceux qui ne sont pas de la sorte entachés,  
S'ils viennent d'un cœur pur m'apporter leurs finances,  
Je les absous de leurs péchés  
En vertu de mon droit de Vendeur d'Indulgences.'

« Par ce jeu bouffon, Moi, soldat du Vatican,  
Je me fais cent marcs d'or, oui dà, bon an, mal an.  
Je me tiens comme un Clerc se tiendrait en sa chaire,  
Et quand le peuple ignare est là, sans commentaire  
Me démenant comme un démon,  
Je lui dégoise mon sermon ;  
Je tends le cou de droite à gauche,  
Sur des sentiers battus sans façon je chevauche,  
Et ma langue et mes mains vont si bien, vont si bien,  
Que c'est plaisir à voir, car ne doute de rien.  
Mon sermon a toujours trait à quelque bon vice,  
Je les prêche surtout souvent sur l'avarice,  
Pour que ces animaux me donnent leur argent  
Dont j'ai toujours besoin urgent ;  
Car je me déboutonne, et parle avec franchise,

Mon but est de gagner de quoi vivre à ma guise,  
Foin d'ailleurs de guérir leurs âmes du véral ;  
Eux morts, Satan les ait ! je m'en fiche pas mal !  
Car plus d'un sermon, certes, est prêché, ma parole  
Avec intention parfois peu bénévole ;  
Les uns n'ont tant à cœur que de flatter les gens,  
Les autres qu'aviver l'appétit des cinq sens ;  
D'autres prêchent encor pour une gloire vaine,  
D'autres pour atiser tous les feux de la haine.  
Moi, quand ne puis combattre autrement le prochain  
À ma langue sur lui je ne mets plus de frein,  
À m'offenser par Dieu ! malheur à qui se frotte !  
En prêchant, moi je l'asticote,  
Et fais, sans le nommer, le crayonner si fin,  
Que chacun de se dire : Eh ! mais c'est le voisin !  
Sous couleur sainte ainsi moi j'exhale ma bile ;  
Mais bientôt je reprends, tant ma langue est agile,  
Mon texte, il est un : Hic est veritas !  
Radix malorum est cupiditas !

« Ainsi je puis prêcher sur l'avarice  
Bien que je sois mordu du même vice ;  
Et je pourrais sans doute aussi  
Convertir mon prochain, mais n'en ai nul souci ;  
Ce n'est pas là mon but, car jamais je ne prêche  
Que pour tirer à moi de l'or ou de la drêche.  
J'empaume alors mes auditeurs  
En leur narrant les lais des plus vieux chroniqueurs,  
Car notez bien, en fait d'histoires,  
Les ignorants préfèrent les grimoires  
Qu'ils peuvent retenir, et conter à leur tour,  
Au vrai tout simple, eut-il l'éclat du jour !  
Quoi pourriez-vous penser que par folie insigne  
Alors que du Seigneur travaillant à la vigne,  
Je puis gagner de l'or, manger comme un glouton,

J'irais en pauvreté vivre comme un Caton ?  
 Nenni-dà, ne suis pas stupide de la sorte,  
 Je vais prêcher partout où le diable me porte ;  
 Du travail de mes mains gagner péniblement  
 De quoi vivre, n'est pas du tout mon lot vraiment ;  
 Moi je veux picorer sur le travail des autres,  
 Et ne suis pas du bois dont on fit les apôtres :  
 Il me faut, comprenez le bien,  
 Tout ce qui flatte un goût épicurien ;  
 Il me faut de l'argent, du froment, de la laine,  
 Tous les fruits de la terre, et récoltés sans peine,  
 Dût le plus pauvre hère en m'en faisant cadeau,  
 Hypothéquer son âme, hypothéquer sa peau ;  
 Dût la plus pauvre veuve en m'offrant son obole  
 Laisser mourir de faim les siens, je m'en console.  
 Bien mieux je veux fêter et la treille et Bacchus,  
 Partout où je m'arrête, et qui plus est Vénus.  
 Mais, Messeigneurs, enfin de compte  
 C'est votre bon plaisir que je vous dise un conte.  
 Maintenant que j'ai bu de bonne ale un bon coup,  
 J'espère vous narrer histoire à votre goût ;  
 Car bien que fois moi-même un drôle fort en vices,  
 Je puis, quand je le veux, et selon mes caprices,  
 Brocher de la morale en un besoin urgent ;  
 Oyez donc, et gratis, ce que pour de l'argent  
 Je prêche ; — Et maintenant, attention, silence,  
 Sans autre préambule, à la fin je commence. »





## Conte du vendeur d'indulgences.

**A**u bon pays de Flandre, il existait jadis  
Une société de jeunes étourdis,  
Attelés sans vergogne au char de la folie,  
En mauvais lieux vivant, et faisant chère-lie ;  
Au son des instruments en leur joyeux  
déduit

Dansant ; jouant aux dés et le jour et la nuit ;  
Se goinfrant avec luxe, et ne mettant leur gloire  
Qu'à boire, et surtout à bien boire ;  
Vrais suppôts de Satan, criant, jurant, sacrant,  
De notre doux Jésus en lambeaux déchirant  
Le corps, tout comme si les Juifs par aventure  
Ne l'eussent déchiré jadis outre mesure ;  
Et riant les maudits ! aux péchés du prochain.  
Et tenez, regardez, voici venir soudain  
À la taille élancée, aux œillades lutines  
Une troupe de baladines,  
Chanteuses au besoin, et sous leurs oripeaux  
Débitant la luxure en vendant leurs gâteaux.  
Car j'en prends à témoin les saintes écritures,  
C'est dans l'ivrognerie et tes gaîtés impures,  
Que germe la luxure et les hideux méfaits.

Ce vieux soulard de Loth, sans le vin, n'eut jamais  
Pour ses filles conçu cet amour par trop tendre  
Qui, sans qu'il s'en doutât le fit être son gendre.<sup>5</sup>  
Hérode, le tueur des pauvres innocents,  
Était gorgé de vin, n'avait plus son bon sens,  
Quand il fit au dessert égorger Jean-Baptiste,  
Et salua le plat d'un « Ma foi Dieu l'assiste ! »  
De la folie au vin en comparant l'effet,  
Sénèque dit un mot fort sage à ce sujet :  
Il dit qu'il ne voit point entr'eux de différence,  
Sinon que la folie a plus longue existence ;  
Que privé de raison par excès de boisson,  
D'un méchant fou l'homme est à l'unisson.  
Vile Gloutonnerie, ô vice abominable !  
Toi seule nous jetas dans les griffes du diable,  
Jusqu'à ce que le Christ notre divin Sauveur,  
Par son sang précieux fut notre Rédempteur !  
Car, cela faite aux yeux, c'est par gloutonnerie  
Que l'homme un jour perdit sa céleste patrie.  
Si nos premiers parents n'eussent été tous deux  
Gourmands au premier chef, ne serions malheureux ;  
Il est de fait qu'Adam quand, au sortir d'un rêve  
Il mangea de ce fruit que lui présentait Eve  
Fut pour ce fait, ainsi que je le dis  
Incontinent chassé de son beau Paradis ;  
S'il eut été moins gastronome  
Au Paradis encore il serait le cher homme !  
Donc, ô Gloutonnerie, à toi notre mépris !

---

5 Boufflers, d'aimable mémoire, a raconté ainsi l'histoire de Loth :

Il but,  
Il devint tendre,  
Et puis il fut  
Son gendre !



Si les hommes savaient comme tu les occis,  
certes ils feraient alors qu'ils font ripaille  
Plus modérés dans leur mangeaille ;  
L'homme est si fort en gueule, hélas !  
Sa bouche sensuelle a si soif d'un repas,  
Que du nord au midi, du couchant à l'aurore  
Sur la terre, dans l'eau, dans l'air que sais-je encore !  
Il va chercher gibier, poisson, bœuf ou mouton  
Pour gaver, pour gorger son appétit glouton.  
Sur ces excès, ô Paul, tu peux discourir diantre !  
Et flétrir à grands traits ce culte affreux du ventre  
Qu'un jour Dieu détruira. — Car il faut être franc  
L'homme boit tellement et du rouge et du blanc  
Qu'il fait de son gosier un égout, un cloaque  
Dont le tuyau bourbeux à la fin se détraque.  
Et l'apôtre en pleurant dit moult piteusement :  
Du Christ et de sa croix que d'ennemis vraiment  
Qui regardent la mort la fin de toute chose ;  
Leur ventre, c'est leur Dieu ! la belle apothéose !  
Ô ventre impur ! amas de terreux, de gluant,  
De fumier corrompu, que ton sac est puant !  
De tes extrémités bien vilaine est l'issue,  
Et ce qui sort de toi dégoûte, infeste et pue.  
Pour contenter tes goûts de doctes cuisiniers  
Dépensent leur talent, s'improvisent sorciers  
Pour déguiser un mets, oui ! le fait est notoire,  
Et faire d'un principe à peine un accessoire.  
Des os, et des plus durs ils savent distiller  
La moelle, au gosier jà prête à s'affrioler ;  
Et puis pour exciter ton appétit immense  
D'une sauce épicée ils créent la quintessence ;  
Mais certes tous ceux-là qui courent tels plaisirs,  
S'ils vivent dans le vice, — ils sont morts aux loisirs.  
Le vin, je le veux bien, est chose appétissante,  
Mais si ! l'ivrognerie est chose abrutissante ;

O souldard ! ton haleine est ignoble, et le son  
 Qui de ta bouche fort articule Samson !  
 Comme si, ce Samson partisan des ivrognes  
 Était, ou fut jadis patron des rouges trognes.  
 Tu tombes comme un porc dont on perça le flanc,  
 Et ta langue est perdue, et le soin de ton rang.  
 Car il faut l'avouer ici sans pruderie  
 De l'homme le tombeau, — vrai ! c'est l'ivrognerie !  
 Celui qui reconnaît pour maître la boisson,  
 N'est plus son maître à lui ; — mais un mauvais  
                   garçon :  
 Garez-vous donc du blanc, garez-vous donc du rouge,  
 Du vin blanc de Lépé surtout que dans le bouge  
 De Chepe, ou de Fleet Street, l'on vend ; ce vin  
                   fumeux  
 Quand vous l'ingurgitez embrasse de ses feux  
 Tous les vins déjà bus, si qu'après trois rasades  
 Le buveur qui n'en peut fait nombre de cacades ;  
 Il se croit, dans Fleet Street en quelqu'estaminet,  
 En Espagne ; au Lépé, sans qu'il s'en doute, il est ;  
 Et non pas à Bordeaux, ni même à la Rochelle,  
 Mais en Espagne où court au galop sa cervelle.  
 Et notez, Messeigneurs, qu'en l'ancien testament  
 Les hauts faits accomplis de par l'Omnipotent  
 Sont préparés toujours, chose particulière  
 Par le jeûne et par la prière ;  
 Ouvrez la Bible et vous lisez cela.  
 Et maintenant jetez les yeux sur Attila,  
 Saignant du nez, dans ton ivrognerie,  
 Et cuvant sa gloutonnerie,  
 Ce grand vainqueur passa du sommeil à la mort ;  
 De boire un capitaine a toujours très grand tort.  
 Et pesez bien, — que cela vous dirige  
 Ce qu'à Lamuel, non pas Samuel  
 Il fut commandé, c'est essentiel,

C'est essentiel, vous dis-je ;  
Lisez la Bible, et vous trouverez là  
Dûment imprimé, c'est notoire,  
Que le vin fut donné pour boire,  
À ceux-là seulement qui sont sobres. Voilà !  
N'ai besoin de plus vous en dire,  
Et ce que j'ai dit, doit suffire.  
Et maintenant que suis tombé sur le glouton,  
Je veux, changeant de ton,  
Des vils jeux de hasard dire le maléfice.  
Le jeu, chers auditeurs, c'est le père du vice,  
Le père du mensonge, et de nombre d'abus ;  
Bien plus  
C'est le père du gaspillage,  
Plus élevé son rang, plus bas est son étage ;  
Un prince, qui du jeu se fait le souteneur  
Souille son nom, compromet son honneur !  
À Corinthe un beau jour, Chilon, c'était un sage,  
Fut par Sparte envoyé, comme c'était l'usage  
En très grand apparat, avec pompe et grandeur  
Pour faire un traité d'alliance.  
Arrivé, notre Ambassadeur  
Trouve partout les Grands du jeu courant la chance :  
Ce que voyant, il revient aussitôt  
Vers ton pays : « J'aimerais mieux plutôt  
Mourir, » dit-il aux siens, « qu'user mon influence  
À mettre à fin un traité d'alliance  
Avec les Corinthiens ; c'est un peuple joueur.  
Et vous, si glorieux, et si remplis d'honneur  
Ne pouvez avoir confiance  
À gens qui sur un dé pontent leur existence. »  
N'était-ce pas parler en sage, Messesseurs,  
Qu'ainsi stigmatiser ce fléau les joueurs !

Que si maintenant quittant Sparte

Nous nous tournons devers le Roi de Parthe,  
 Nous voyons ce grand prince au Roi Démétrius  
 Envoyer des dés d'or pour le rendre confus ;  
 Car ce Démétrius jouait, nous dit l'histoire,  
 Ce qui fit qu'il mourut sans renom, et sans gloire.  
 Et c'est pitié vraiment aussi que des seigneurs  
 Ne puissent s'amuser qu'en se faisant joueurs.  
 Mais laissant de côté les dés et leur délire,  
 Tenez, ma foi, je vais vous dire  
 Sur serments et jurons et leurs abus nombreux  
 Un mot ou deux.  
 Proférer gros jurons est chose détestable,  
 Mais faire faux serments c'est plus abominable.  
 « Tu ne jureras point ! » ainsi dit le bon Dieu,  
 J'en prends à témoin St. Mathieu.  
 « Tu ne mentiras point, » dit ailleurs Jérémie ;  
 « Si tu jures, il faut jurer la vérité ;  
 Jurer oiseusement est en réalité  
 Une chose maudite, et mène à l'infamie. »  
 Voyez plutôt tracé par la divine main  
 Dans les commandements cet ordre sans réplique :  
 « Homme tu ne prendras jamais mon nom en vain ! »  
 À tous serments oiseux l'ordre de Dieu s'applique ;  
 Et même qu'il défend encor plus de jurer  
 Que tuer son prochain, ou que le déchirer.  
 Dunque je dis, je redis, je répète  
 Que le fécond commandement  
 Défend tout faux et tout mauvais serment,  
 Et toute parole indiscreète.  
 Et de plus, je le dis, qui jure sans raison  
 Verra l'ire de Dieu peser sur sa maison.  
 Fi de ces laids jurons : Par le ciel ! par la terre !  
 Par le cœur précieux du bon Dieu ! par sa mère !  
 Et par le sang du Christ, par les clous de sa croix !  
 Sept est ma chance, et puis cinq et puis trois !

Par les bras du Sauveur ! infâme tu me triches,  
Cette dague à ton cœur, car de moi tu te fiches !  
Tels sont les fruits provenant des deux dés,  
Voyez-les tous accumulés  
Fausseté, parjure, et colère,  
Et l'homicide volontaire.  
Maintenant pour le Christ, pour ce doux Rédempteur  
Qui pour nous tous mourut au gibet d'un voleur,  
Laissez grands et petits, laissez, veuillez m'en croire  
De côté les jurons. — J'arrive à mon histoire.

Trois ripailleurs, ces trois-là qui sont mes héros  
Ripaillaient tous les trois, sans trêve ni repos,  
Et, buvaient à pleines poitrines  
Bien avant qu'eut sonné matines.  
Comme à boire ils étaient assis  
Jasant, jurant de mal en pis,  
Voilà que le son d'une cloche  
Tintant, leur dit un mort approche.  
Si que l'un d'eux sifflant à part lui son varlet :  
« Va-t'en vite là-bas, voir, » dit-il, « quel mort c'est  
Qui vient par ce tintin chiffonner mon oreille,  
Et surtout, cette fois, tâche faire merveille,  
Et m'apporter, tête à l'évent  
Le nom de feu cet ex-vivant ! »  
« Seigneur, » fit le varlet, « à moi vous pouvez croire,  
J'ai su ce nom avant qu'ici vous vinssiez boire ;  
C'était, pardi, c'était un de vos compagnons,  
Et de vos longues nuits un des fiers lumignons ;  
Comme il était assis sur sa chaise, et fort ivre  
De sa vie une dame a clos hier le livre,  
Cette dame a pour nom : La Mort !  
Elle brisa son cœur en deux, et sans effort,  
Et puis s'en fut, sans tambour ni trompette,  
Continuer ailleurs son affreuse cueillette.

Et, Maître, de parler si par vous m'est permis,  
J'ose vous dire humblement mon avis :  
C'est qu'il me paraît nécessaire  
D'être en garde toujours contre un tel adversaire.  
De ma mère jadis ce fut l'enseignement,  
Et pour ma part j'y crois vraiment ! »  
Sur ce dit l'hôtelier : « Oui, par Sainte Marie !  
L'enfant dit vrai, la Mort cette furie  
A tué cette année au village voisin  
Hommes, femmes, enfants ; — et le fait est certain,  
Je crois qu'en ce village elle a pris domicile ;  
Et c'est fâcheux, à penser c'est facile,  
Qu'avant qu'elle n'ait pu sans façon massacrer  
Un homme, — nous n'ayons avant pu la flairer. »  
« Eh ! par les bras du Christ ! est-il si difficile, »  
A dit un ripailleur, « forcer son domicile ?  
Moi je veux la chercher et par monts et par vaux,  
J'en fais vœu, digne Christ ! à tes clous ! à tes os !  
Voyons, écoutez, camarades,  
Nous trois ne faisons qu'un, nous frères en rasades,  
Unissons-nous par serment tous les trois  
Pour occire une bonne fois  
La Mort, cette ignoble femelle,  
Qui de nos jours vient souffler la chandelle. »

Et voilà nos trois faisant le serment  
De vivre et mourir, et ce, crânement,  
Comme s'ils étaient tous trois frères d'armes,  
Sans peur de danger, sans vaines alarmes ;  
Et voilà qu'ils vont, ivres de fureur  
De vers ce village ; — et comble d'horreur !  
Ils ont tous juré, — juré sur leurs âmes  
Par le sang du Christ, par jurons infâmes  
D'éteindre la mort, de la massacrer  
S'ils pouvaient seulement par-là la rencontrer.

Julie, comme ils allaient passer une barrière  
Environ un mille de-là,  
Voilà  
Qu'un pauvre vieux vers eux s'avançant solitaire  
Les rencontra. « Seigneurs, vous garde Dieu ! »  
Dit le vieillard avec humble posture.  
« Qu'est-ce à dire ? manant à la triste figure. »  
Dit le plus fou des trois, « pourquoi vieillard morbleu !  
Traîner aussi longtemps un semblant d'existence ? »  
— « Pourquoi ? dit le vieillard après un court silence :  
Parce que je ne puis trouver  
N'importe où, — dans cité, village,  
Un homme qui, pour me sauver  
Avec moi veuille échanger d'âge.  
Delà vient que, bon gré, malgré,  
Vieux je reste, et je relierai  
Tant que la volonté suprême  
De Dieu le prescrira : car la Mort elle-même  
Hélas ! ne veut pas de mes jours.  
Aussi toujours, toujours, toujours,  
Sans jamais arrêter ma marche  
Comme un pauvre captif je marche,  
Frappant de mon bâton, et ce, matin et soir  
Au seuil endormi de ma mère  
La Terre,  
En disant dans mon désespoir :  
Vous qui m'avez porté longtemps dans votre ventre,  
Mère, permettez que j'y rentre :  
Voyez, je dépéris, oh ! quand donc mes vieux os  
Pourront-ils à la fin s'asseoir dans le repos ?  
Avec vous j'échangerais, mère,  
Mon beau bahut pour un suaire.  
Elle ne veut pourtant pas se rendre à mes vœux,  
Voilà pourquoi je suis si vieux.  
Mais ce n'est pas une raison, Messires,

Pour rendre un pauvre vieux l'objet de vos satires,  
 À moins qu'il ne soit l'agresseur,  
 Soit par ses actions, soit par propos moqueur.  
 Vous savez qu'il est dit aux saintes écritures,  
 Ne rendez les vieillards plastron pour vos injures ;  
 Au contraire devez vous lever devant eux  
 Afin de les honorer mieux :  
 Traitez donc, Messeigneurs, vous pimpants de  
         jeunesse,  
 Traitez avec moins de rudesse  
 Un pauvre et malheureux vieillard,  
 Afin que, quand serez plus tard  
 De pauvres vieux, si venez à vieillesse,  
 On vous comble de soins malgré votre faiblesse,  
 Et Dieu soit avec vous où porterez vos pas !  
 Et maintenant adieu, je veux aller là-bas. »  
 « Parbleu ! non pas t'en iras, vilain rustre, »  
 Dit un des ripailleurs,  
 « ou perds mon nom d'illustre !  
 De par St. Jean, le vieux avec la Mort  
 Qui sur nos amis jette un sort  
 Doit, ma parole, avoir quelqu'accointance ;  
 Peut-être est-il son espion... d'urgence  
 Il nous faut dire, vieux, par le saint sacrement !  
 Où la Mort se repose en son retirement,  
 Ou certes tu mourras. — « Eh bien ! eh bien ! Messires,  
 Si de la Mort voulez surprendre les sourires,  
 Prenez ce chemin tortueux,  
 Elle attend sous un chêne et vos cœurs et vos vœux.  
 Que Celui qui sauva le monde  
 Vous sauve tous les trois de son étreinte immonde,  
 Et vous amende ! » — Ainsi dit le vieillard  
 Et nos trois ripailleurs de courir sans retard  
 Au galop, au galop, et jusqu'à perdre haleine  
 Jusques au pied du fameux chêne



Où gisait reluisant ce merveilleux trésor  
Sept boisseaux de florins, — de florins neufs, tout  
d'or !

Les voilà tous les trois assis faisant la chaîne  
Autour du chêne ;  
Sans maintenant faire le moindre effort  
Pour chercher à trouver la Mort.

« À jeun Frères, » des trois dit tout d'abord le pire  
Mon bon sens est fort grand à vous je dois le dire ;  
Or donc, écoutez-moi : — ce trésor par hasard  
Nous donne une fortune, — une fortune à part,  
Pour, tant que nous vivrons, mener joyeuse vie,  
En dépit des cancons, en dépit de l'envie ;  
Eh ! par la dignité précieuse de Dieu !  
Qui nous eut dit ce matin, par exemple,  
Qu'à Plutus nous pourrions ce soir ouvrir un temple ?  
Or, si cet or pouvait s'en aller de ce lieu  
Jusque dans ma maison, ou jusques dans les vôtres,  
Car nous sommes trois bons apôtres,  
Nous serions tous les trois, vraiment trois fois  
heureux !

Porter cela chez nous de jour serait scabreux ;  
On pourrait bien dire à tout prendre  
Que sommes des voleurs, et sans façon nous pendre.  
Ce trésor, mes amis, doit à notre réduit  
Être transporté, mais de nuit.  
Donc tirons à la courte paille  
Qui de nous trois ira chercher de la mangeaille,  
Du pain, du vin, et cœtera  
À la ville prochaine, et vite reviendra.  
Les deux renés ici feront fidèle garde  
Sur ce trésor ; et pour peu qu'il ne tarde,  
Nous pourrons mes amis, nous pourrons dès ce soir,  
Porter le cher trésor chez nous ; c'est mon espoir ! »

L'un d'eux prit donc trois brins, fit une entaille,  
 Et les voilà tirant la courte paille :  
 Le sort tomba sur le donneur d'avis  
 Qui de vers la cité s'en fut, et sans sursis.  
 Lui parti, l'un d'eux dit à l'autre :  
 Je ne veux point te chanter patenôtre,  
 Mais tu le sais, fûmes toujours amis,  
 Nous avons partagé les plaisirs et les larmes,  
 En un mot tous les deux nous sommes frères d'armes,  
 Je vais donc ouvrir un avis  
 Qui fera pour ton avantage.  
 Le camarade est parti, tu le sais,  
 Et quand il reviendra d'accomplir son message,  
 Il faudra partager cet or entre trois ; Mais  
 Si je puis, cher ami, manigancer la chose  
 Si bien, que tout cet or soit à nous deux,  
 J'aurai bien mérité de toi, je le suppose ? »  
 — « Mais, oui, ce serait merveilleux, »  
 Répondit l'autre, « mais cela n'est pas facile,  
 Le camarade qui, pour nous deux court la ville  
 Sait bien que nous gardons cet or,  
 Et qu'il a droit au tiers de ce trésor ;  
 À son retour que pourrons-nous lui dire ? »  
 « Eh ! eh ! » reprit le premier mécréant,  
 « Tenons conseil ensemble, et que rien ne transpire ! »  
 — « Tope là, j'y consens, et foi de fainéant  
 Je ne trahirai rien, compte sur ma parole ! »  
 — « J'arrive donc alors au fait sans parabole, »  
 Dit le premier ; « tu sais le dicton est commun,  
 Que deux valent le double d'un ;  
 Donc, toi, moi, faisons deux : or quand le camarade  
 Reviendra de sa promenade  
 Bien fatigué, bien las, en jouant fonds sur lui,  
 Pendant ce temps je prends moi son corps pour étui,  
 Et j'y loge en entier ma dague.



« Seigneurs, vous garde Dieu ! »  
Dit le vieillard avec humble posture.

Alors, ceci n'a rien de vague,  
 Tout cet or est à nous, c'est à toi, c'est à moi,  
 Et nous pouvons tous deux sans trouble et sans émoi  
 Jouer aux dés, le plaisir y convie,  
 Et nous gaudir toute la vie. »  
 Et nos deux mécréants furent d'accord entr'eux,  
 D'égorger le troisième et partager à deux.  
 Le plus jeune pourtant s'avavançait vers la ville,  
 Et dans son cœur ému fautait une sébille  
 De florins, de beaux florins d'or,  
 Toujours, toujours, encor, encor :  
 « Mon Dieu, » se disait-il, « si ce bel or qui brille  
 Il était à moi seul, — que serais joyeux drille !  
 Sous le trône de Dieu non pas un par ma foi  
 Qui vivrait si content que moi ! »  
 Et sur ce, le démon, cet ennemi de l'homme,  
 Qui perdit Eve un jour rien que pour une pomme,  
 Lui conseilla tout bas d'acheter du poison  
 Sans bruit et sans éclat pour mettre à la raison  
 En leur versant pleines rasades,  
 Ses deux excellents camarades.  
 Et disons-le, dans cette occasion  
 Le tentateur n'eut pas grand' chose à faire,  
 Tant le tenté brûlait de se défaire  
 De ses deux bons amis sans affectation.  
 Le voilà donc allant chez un apothicaire  
 En quête de poison pour décimer ses rats.  
 « Ce sont, » dit-il, « ce sont tous d'affreux scélérats  
 Qui sur ma basse-cour, sans tambour ni trompette  
 Amusent leurs loisirs ; -je crois même, entre nous,  
 Avoir à faire à certaine belette  
 Qui sur mes beaux chapons fait la nuit la dînette ;  
 Et je voudrais bien, vertuchoux !  
 occire enfin une telle vermine. »  
 « J'ai tout ce qu'il vous faut, du moins je l'imagine,

C'est une composition  
Solide qui remplit fort bien sa fonction, »  
Lui répondit l'apothicaire ;  
« Il n'est créature sur terre  
Qui puisse résister à cette potion  
Dont l'effet est soudain comme un coup de tonnerre. »  
Notre homme en beaux deniers a payé le poison ;  
Puis il s'en va vers la maison  
Du coin, acheter trois bouteilles,  
Il verse le poison dans deux toutes pareilles,  
Avec du vin ; puis sans plus de façon  
Il emplit la troisième exprès pour sa boisson,  
D'un breuvage excellent ; car dans la nuit prochaine  
Il veut à sa maison emporter son aubaine.  
Et puis fort content du drôle de tour,  
Près des siens bientôt il est de retour.

À quoi bon ici faire verbiage ?  
Les deux l'ont occis en riant, je gage ;  
Et puis cela fait : « Le voilà qu'il dort ! »  
Dit l'un maintenant, « à boire et ripaille !  
Nous l'enterrerons bien vaille que vaille  
Après le repas cet adoré mort ! »  
Et nos deux gredins, de boire, de boire  
Et d'engloutir d'à, dans leur avaloire  
Le vin bon, le poison, si qu'ils furent tous deux  
En grimaçant occis les malheureux.  
Mais il est douteux qu'Avicenne  
Ait décrit dans ton livre aussi cruelle antienne  
De douleurs d'empoisonnement,  
Que le chant souffreteux des deux monstres  
vraiment !  
Ainsi les assassins, deux vilaines canailles,  
Près de l'empoisonneur eurent leurs funérailles.

O maudit péché plein de malédiction !  
O traître homicide ! ô machination !  
Luxure et jeu ! vile gloutonnerie !  
Juron, blasphème, ivrognerie !  
Pourquoi faut-il, hélas ! perverse humanité !  
Qu'envers ton Rédempteur tu sois sans charité !

Maintenant, bonnes gens, le bon Dieu vous pardonne,  
Vos crimes insensés, votre cupidité,  
Puisse aussi le pardon qu'en ce jour je vous donne,  
Vous guérir par sa sainteté,  
Pourvu que toutefois vous me veniez en aide,  
En m'offrant Nobles, Sols ou Pièces de Tolède,  
Bagues ou cuillères d'argent  
Agrafes, car ne suis pas exigeant ;  
Sous cette sainte bulle inclinez donc la tête !  
Vous, épouses, venez, venez à ma requête,  
M'apporter votre laine, et je les inscrirai  
Sur mon rouleau vos noms, et du ciel azuré  
Lors vous irez cueillir, partager les délices ;  
Si vous absous, redeviendrez novices  
Comme en vos premiers jours, oui, j'ai ce grand  
pouvoir,  
Si par vos dons augmentez mon avoir.  
Messires, écoutez, c'est ainsi que je prêche,  
Et Jésus-Christ de par sa sainte crèche  
Vous accordera ce guerdon,  
Je ne vous trompe pas, d'obtenir son pardon.  
Messires, j'oubliais un mot dans mon histoire :  
Dans mon porte-manteau, j'ai, vous pouvez m'en  
croire,  
Bulles, Reliques, Chapelets,  
Têtes de saints, Os, Osselets,  
Qui m'ont été donnés, ce n'est point une attrape  
À Rome par la main du Pape.

Si l'un de vous veut par dévotion  
Faire offrande, il aura mon absolution,  
Qu'il s'avance à mes pieds, et puis qu'il s'agenouille,  
Et la porte du ciel je la lui déverrouille.  
Ou bien, si mieux aimez, prenez en cheminant  
À chaque ville indulgence nouvelle,  
Mais garnissez toujours, toujours mon escarcelle,  
C'est là, vous comprenez, c'est le point dominant.  
Et pour vous c'est honneur que dans ces circonstances  
Vous ayez avec vous un Vendeur d'Indulgences,  
Alors que chevauchez et par monts et par vaux,  
Qui puisse vous absoudre, et tenir en repos ;  
Car il peut bien arriver d'aventure  
Que l'un de vous tombe de sa monture  
Et se casse le cou ; vous comprenez alors  
Quel bonheur c'est pour vous, que si de votre corps  
Sort précipitamment votre âme,  
Je sois là pour l'absoudre, et de par Notre Dame  
Lui délivrer ses passeports.  
Voyons, je suis d'avis que tout d'abord notre Hôte  
Comme étant fort en gueule, aussi bien qu'en péché,  
Et de plus un peu débauché,  
Vienne en se repentant me confesser sa faute :  
Allons, monsieur notre Hôte, allons, venez ici,  
Venez ici, faites offrande ;  
Sinon je te mets à l'amende  
Allons viens, te ferai merci,  
Et tu baiseras toutes mes Reliques,  
Mes Têtes de Saints, et mes Os mystiques,  
Allons à ta bourse ! allons, grippe-sou  
Allons vite à moi quatre fois un fou ! »  
« Nenni da, nenni da ! beau Vendeur d'Indulgences ;  
Plutôt du Christ la malédiction !  
Que tomber dans tes lacs, croire à tes assurances,  
Et comme un sot gober ta prédication !

Crois-tu vraiment que ferai la folie  
De baiser le bas de ton dos ?  
Quand bien même il serait tout barbouillé de lie,  
C'est d'un saint, dirais-tu, ce qui reste de l'os !  
Non par la Croix que trouva Sainte Hélène,  
De mentir avec moi tu n'auras pas l'aubaine.  
Je voudrais couper de ma main  
Tes oreilles, archi-vilain,  
Qui viens ici me chanter pouilles,  
Et des deux faire des andouilles ! »  
À ces propos de parpaillot  
L'interpellé ne souffla mot,  
Tant il se sentit en colère.  
« Et maintenant, » dit l'Hôte, « il ne peut plus me  
plaire  
De plaisanter avec toi gros dindon  
Dont l'ire s'allume au moindre lardon. »  
Mais voyant que chacun de rire,  
Le digne Chevalier leur dit : « C'est un délire  
Ainsi de se disputailler,  
En vilains mots surtout se chamailler.  
Allons, voyons, vous, Vendeur d'Indulgences,  
Soyez de belle et bonne humeur ;  
Et vous qui m'êtes cher, vous Hôte de mon cœur,  
Plus de fiel, plus de déplaisances.  
Embrassez-vous tous deux comme de bons amis,  
Et rions tous, ventre Saint Gris ! »  
Et tous les deux s'étant donné l'absoute,  
Chacun gaiement continua la route.





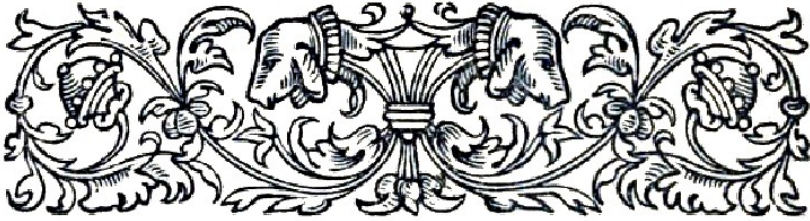
## Prologue du patron de navire.

**N**otre Hôte se haussant dessus ses étriers  
Dit : « Ce conte est fort bon, et des plus  
singuliers ;  
Voyons donc, toi, Curé, qui dis si bien la  
messe,

Vite dis-nous un conte, et remplis ta promesse.  
Par les os ! je vois bien que vous les érudits,  
Avez de la science, et savez maints récits. »  
Le Curé répondit : « Quelle mouche le pique  
Cet homme, pour jurer de façon si cynique ! »  
Notre Hôte répartit : « M'est avis palesembleu  
Que je flaire un Lollard, gare au sermon, mon Dieu ! »  
« Oh ! il n'en fera rien, » soudain se prit à dire  
Avec un gros juron le Patron de Navire ;  
Nous croyons tous ici, pardi, dans le grand Dieu !  
Et n'avons pas besoin chez nous d'un boutefeu  
Qui sous l'humble couvert de prêcher l'Évangile,  
Vienne de-ci de-là nous échauffer la bile,  
Faire germer l'ivraie en notre pur froment,  
Et nous vexer en plus quelquefois bigrement.  
Donc Hôte, écoute-moi, je te préviens d'avance  
Que mon très joyeux Moi va tous vous mettre en  
danse,

En vous narrant morbleu conte de ma façon ;  
Cela ne traitera ni de philosophie,  
Ni de termes de loi, ça donne le frisson,  
Ni de jugés non plus, je vous le certifie,  
De médecine encor bien moins, car mordicus  
Mon estomac est veuf de tous les mots en us.





## Conte du patron de navire.

**J**adis vivait, non pas dans un village,  
Mais bien à St. Denys  
Près Paris,  
Un fort riche marchand ; qui dit riche, dit  
sage ;

Car entre nous, dans tout pays,  
Qui possède de la richesse  
Par-dessus le marché possède la sagesse.  
Il avait une femme, une belle beauté,  
Aimant le monde et sa gaîté ;  
Deux choses qui, par parenthèse,  
Coûtent beaucoup, ne vous déplaise,  
Mais rapportent fort peu ; ce qu'on récolte au bal  
Ou dans un beau festin, n'est grand' chose au total.  
Le plaisir du festin, du bal la pirouette,  
C'eil comme sur un mur l'ombre, la silhouette,  
Cela palTe bien vite, et ne revient jamais ;  
Mais malheur à celui sur qui tombent les frais,  
Le bêta de mari pour sa belle poupée  
Doit toujours financer, faire franche-nippée  
À chaque occasion, comme pour son honneur,

Et dans ces beaux atours madame la coquette  
Danse gaiement, agrippant la fleurette  
Et quelquefois même la fleur.  
Que si le mari d'aventure  
Ou ne peut, ou ne veut gaspiller son argent  
Pour la toilette et la voiture,  
Un autre doit, car le cas est urgent,  
À Madame venir en aide,  
Subvenir à ses frais, c'est là le seul remède ;  
On appelle cela tirer sur l'amoureux,  
Mais ce tir est parfois scabreux.

Ce bon Marchand avait une maison princière,  
On y faisait très bonne chère,  
Sa femme, je l'ai dit, était une beauté,  
Ce qui fait que le gîte était beaucoup hanté.  
Ce n'est pas étonnant, c'est très facile à croire,  
Mais oyez mon histoire.

Grands et Petits parmi les visiteurs,  
Qui de ce soleil d'or se chauffaient aux ardeurs,  
Était un Moine au beau visage,  
Trente printemps formaient son âge.  
Ce jeune Moine, et ce digne Marchand  
Ensemble étaient liés, que c'en était touchant.  
Notez que tous les deux nés au même village,  
Se disaient l'un et l'autre être de parentage,  
Et qu'aucun des deux n'eut dit non,  
Tant chacun avait bon renom.  
Ce qui fait que ces deux, objets dignes d'envie,  
S'étaient juré fraternité  
Pour une éternité,  
Ou pour mieux dire tant que durerait leur vie !

Ce Moine, Dom Jéhan, était très généreux,

À répandre l'argent il paraissait heureux.  
Parmi la valetaille, et toute la megnie,  
On le trouvait fort bonne compagnie,  
C'est qu'à chacun il donnait, il donnait,  
Et cela faisait bon effet ;  
Si que chacun content de sa venue,  
Après de lui s'empresse et le salue,  
Comme l'oiseau quand il voit le soleil  
Se lever tout vermeil  
Se plaît à saluer la nue.  
Mais passons là-dessus,  
Pour le moment cela Suffit — motus !

Voilà qu'il arriva que pour un long voyage,  
Pour Bruges, ce Marchand devant bientôt partir,  
Au couvent de Paris fit porter un message  
À Dom Jehan pour l'avertir  
À St. Denys venir s'ébattre  
Un jour ou deux ou trois ou quatre  
Avec sa femme et lui ; le tout sans nul retard,  
Très prochain étant son départ.

Ce Dom Jehan, c'était un homme de prudence,  
Du couvent un des inspecteurs,  
De leurs fermes chargé recouvrer les valeurs,  
Obtint de son abbé licence,  
Et le voilà quittant Paris  
Puis arrivant à St. Denys.  
Ce cher cousin rempli de courtoisie  
Arrive avec cruche de malvoisie,  
Du bon vin de vernage, et du coin le plus vieux,  
De la volaille, aussi des fruits délicieux,  
Ce Moine et ce Marchand je les laisse s'ébattre  
Un jour ou deux ou trois ou quatre.

Dès le troisième jour se lève le Marchand  
Et vers son comptoir il se rend,  
Pour s'occuper de choses nécessaires,  
Et régler un peu ses affaires.  
Il veut savoir comment fut dépensé son bien,  
S'il a fait des profits ou s'il n'a gagné rien.  
Devant lui sont ses sacs, ses livres,  
Car riche est son trésor, et s'il a peu de cuivres,  
En revanche il a mordicus  
Beaucoup, beaucoup, beaucoup d'écus.  
De son comptoir il a fermé la porte  
Pour n'être dérangé par le moindre quelqu'un  
Qui dans ce cas, serait fort importun.  
occupé de la sorte,  
Au milieu de son or notre homme reste assis,  
Escomptant les profits, et voire ses soucis ;  
Le quart au moins de la journée  
Invisible à sa maisonnée.

Dom Jehan s'est levé ce jour de bon matin,  
Et se promène en long, puis en large au jardin.  
Courtoisement d'abord il a dit sa prière,  
C'est là pour lui la chose nécessaire.  
Dans le jardin dans lequel il marchait  
Bien doucement, soudain paraît la ménagère.  
En sa compagnie elle avait  
Une petite fille, encore si jeunette  
Qu'aux repas on devait lui mettre la serviette.

« Oh ! Dom Jehan, mon cher cousin,  
Qui vous prend donc ainsi vous lever si matin ? »  
— « Ma cousine, » fit-il, « cela nous doit suffire  
Dormir cinq heures dans la nuit ;  
Pour Messieurs les maris autre chose est à dire,  
Ils dorment l'œil ouvert, car la peur les poursuit,

Comme fait le lièvre en son gîte,  
Qui ne dort que d'un œil et vite,  
Rêvant de chiens de chasse et de ces lévriers  
Qui le traquent en ses terriers.  
Mais, dites-moi, chère cousine  
D'où vient cette pâleur ? Oh ! cela se devine !  
Sans doute avec vous le cousin  
A travaillé de minuit au matin ;  
À la veille d'un long voyage  
De Messieurs les époux c'est allez là l'usage. »  
Il dit ceci d'un ton plaisant,  
De ses propres pensers cependant rougissant.

« Nenni da, mon cousin, » dit cette belle épouse,  
« Avec moi, nenni da, point il n'en est ainsi ;  
Mais de ces plaisirs-là je ne suis point jalouse,  
Et n'ai de goût aucun pour ce jeu, Dieu merci !  
Sur cela je pourrais bien chanter, » lui dit-elle,  
« Hélas ! hélas ! trois fois hélas !  
Non ; je m'ennuie, et vrai pour une bagatelle  
Je donnerais ma vie, ayant tant de tracas. »

« cousine, » dit ce Moine, « oh ! Calmez votre peine,  
Jeune et belle doit-on désirer le trépas ?  
Contez-moi vos chagrins franchement, et sans gêne,  
Un bon conseil parfois peut sortir d'embaras ;  
Ce que vous me direz toujours saurai le taire,  
Le jure sur mon bréviaire. »

« Et moi, par Dieu, vous fais serment  
Jamais ne dire un mot vraiment  
De ce qu'il vous plaira me faire confidence,  
Et non pas seulement par crainte de l'enfer,  
Non pas non plus qu'étant cousin, vous m'êtes cher,  
Mais parce que dans vous j'ai toute confiance. »

Un bon baiser scella ce serment mutuel,  
Sur ce, chacun se dit le faux, ou le réel.

« Si j'en avais loisir, oh ! mon cousin, » dit-elle,  
« Et que nous fussions autre part,  
Je vous raconterais une page peu belle  
De ma vie, et combien, je vous le dis sans fard,  
Malgré cependant mon peu d'âge,  
J'ai dû souffrir depuis que je suis en ménage  
Avec mon cher époux tout cousin qu'il vous soit ! »

« Pour être son cousin, nenni da, » dit ce Moine  
« Par Dieu ! par St. Martin ! par le grand St. Antoine !  
À cette parenté nul de nous n'a de droit.  
Je l'appelai cousin, par St. Denys de France !  
Pour avoir près de vous une meilleure chance  
D'être accueilli courtoisement,  
Sur ma profession, car vous fais le serment  
Que vous aimai toujours profondément.  
Dites votre chagrin, il pourrait nous surprendre,  
Vite, dépêchez-vous, ne me faites attendre. »

« O Dom Jéhan ! ô mon très cher amour,  
À vous parler vrai, sans détour,  
J'aimerais bien mieux, » lui dit-elle,  
« Vous cacher ce secret ; mais baste il me bourrelle,  
Il faut qu'il sorte par Jésus !  
Le calice déborde, et ma foi n'y tiens plus !  
Mon mari, Voyez-vous, et m'ennuie et m'assomme,  
C'est pour moi le plus vilain homme  
Qui soit sous la voûte des cieux.  
Il ne me sierait pas, comme je suis sa femme,  
Dire à n'importe qui ce qu'il fait sur mon âme,  
Soit au lit, soit en d'autres lieux,  
Une femme ne doit, c'est ainsi que je pense,



Parler de son mari qu'avec grande révérence ;  
Sauf que je vous dirai ceci,  
Excusez si je parle ainsi,  
C'est qu'il n'a pas pour moi, je le dis de ma bouche,  
En aucune façon la valeur d'une mouche.  
Mais ce qui me vexe le plus,  
C'est qu'il est ladre ce Crésus.  
Or vous savez fort bien quoique vous soyez Moine,  
Que toute femme veut six choses, sans exoine,  
Que toujours elle doit trouver dans un mari :  
Si ce mari veut être un favori  
Il doit être hardi, généreux, riche et sage,  
Courtois avec sa femme, et quelque soit son âge,  
Au lit toujours dispos. Mais par notre Sauveur !  
Afin de m'habiller d'une telle manière  
Que je puisse lui faire honneur,  
De cent francs je suis en arrière,  
Et dimanche prochain il me les faut payer,  
Ou bien je suis perdue et livrée à l'huissier.  
Et cependant plutôt faire une vilénie,  
J'aimerais mieux ouïr ma propre néénie.  
Si mon mari fait ça, je n'ai plus qu'à mourir,  
Donc prêtez-moi cent francs, — le dis pour en finir.  
Pardi ! Prêtez-les moi, soyez certain d'avance  
Qu'un jour je vous rendrai, pour ce, telle plaisance  
Qui vaudra bien plus qu'un doublon ;  
Que s'il n'en est ainsi, que de Dieu la vengeance  
Tombe sur moi terrible, et qu'en mauvaise chance,  
J'égale au moins feu Ganelon  
De France ! »

Ce Moine très courtois lui répondit ainsi :  
« Ma chère Dame, oyez ceci,  
Et croyez-en mon assurance :  
J'ai tant compassion de votre désarroi,

Que je vous jure ici ma foi,  
Et cela sans nul subterfuge,  
Que dès que le mari sera parti pour Bruges,  
Je vous apporterai céans  
Cent francs ! »  
Et lui disant ces mots il la prend par la taille,  
Et sur sa joue il fait ripaille :  
« Maintenant quittons-nous, » reprit-il doucement,  
« Et si ne voulez que je meure,  
Faites-nous tôt dîner, mon estomac vraiment  
Me dit qu'au quart du jour, il en est certes l'heure ;  
Allez charmante, allez, gardez-moi votre foi,  
Et ne vous chagrinez, pouvez compter sur moi. »

« Fidèlement je tiendrai ma parole,  
Messire, » a-t-elle dit. Puis elle court et vole  
Aussi joyeuse qu'un pinson  
À la maison ;  
Aux cuisiniers disant de faire diligence  
D'aéiiver le dîner d'urgence ;  
Puis elle va relancer son mari  
De sa chambre jusqu'à la porte,  
Et frappe hardiment. — « Qui frappe de la sorte ? »  
A dit l'homme tout ahuri.  
— « Qui ? Mais c'est moi, » fit-elle, « Pierre !  
Ouvrez, c'est votre ménagère.  
Combien de temps, monsieur, jeûnerez-vous encor ?  
Et vous amuserez à caresser votre or ?  
Que le diable ait sa part dans tous vos vilains  
comptes,  
Dans vos additions, et dans tous vos escomptes !  
Vous avez, m'est avis, assez des dons de Dieu,  
Allons, laissez vos sacs, et descendez un peu.  
Pour Dom Jehan songez qu'il est grand le mécompte,  
De le faire jeûner n'avez-vous pas de honte !

À la messe venez, et puis allons dîner. »

« Femme ! » a dit ce mari, « tu ne peux deviner  
Tout ce qu'il faut d'instinct dans nos affaires,  
Combien nos chances sont précaires,  
À peine, par St. Ive ! un de nous réussit  
Sur dix, et peut au moins conserver son crédit  
Intact, jusques à son vieil âge.  
Nous pouvons faire, nous, un assez bon visage,  
Et préserver nos biens, je le crois, sans danger  
Autant que nous vivrons ; quitte à nous arranger  
Si le temps tournait à l'orage  
À faire incognito notre pèlerinage  
À l'étranger.

Donc il me faut et prudence et faconde  
Pour ne pas m'égarer dans cet étrange monde ;  
Car le commerce est bien chanceux,  
Et retirer son épingle en ses jeux,  
N'est certes pas une petite affaire ;  
Il faut donc veiller à bien faire.

Je veux partir demain dès la pointe du jour  
Pour la Flandre, et bientôt je ferai de retour ;  
C'est pourquoi femme, en mon absence  
Soispolie envers tous, exerce ta prudence  
À garder notre bien, gouverne la maison  
Honnêtement ainsi que de raison,  
Tu ne manques de rien, habits et victuailles  
Et j'aurai soin que sous les mailles  
De ta bourse, il y ait de l'or. »

Et sur ce, fermant son trésor,  
Il descend, ne voulant pas tarder davantage.  
Une messe est bâclée, à la viande, au breuvage  
Chacun fait fête ; et ce Marchand  
Fait bien manger ce Moine... Il le savait gourmand !



« cousine, » dit ce Moine, « oh ! Calmez votre peine, Jeune et belle doit-on désirer le trépas ?

Après la poire et le fromage  
Dom Jehan amenant ce Marchand à l'écart,  
Lui dit : « cousin, je vois que sans retard  
Vous voulez vous mettre en voyage,  
Que le bon Dieu ! que le grand Augustin !  
Soient vos guides dans le chemin.  
Ayez bien soin de vous, ne prenez d'aventure  
Par la chaleur qu'il fait que saine nourriture,  
Et gardez-vous de tout excès,  
Même de boire un peu trop frais.  
Si vous absent, de par la ville  
Soit de jour, soit de nuit je puis vous être utile  
En aucune façon, ça disposez de moi,  
Vous obliger sera ma loi.  
Mais avant de partir, vous serait-il possible  
Sans vous gêner, cousin, de me prêter cent francs,  
Pour dix ou douze jours, non pas pour plus longtemps,  
Je voudrais acheter, si cela m'est loisible,  
Pour peupler une ferme appartenant à nous,  
(Et je voudrais qu'elle appartint à vous),  
Quelques bestiaux, je vous rendrai la somme  
N'en doutez pas, au jour fixé, foi d'homme !  
Mais cousin que ce prêt  
Si vous le voulez bien, reste entre nous secret ;  
Ces bestiaux sont fort beaux. Voudrais dans la soirée  
Les payer pour ne pas manquer cette curée ;  
Et maintenant, cousin, merci de votre accueil,  
Et que sur vous de Dieu soit l'œil ! »

Avec grand' courtoisie, et politesse exquise  
Ce Marchand répondit : « Dom Jehan, entre nous,  
Votre requête est mince, et mon or est à vous,  
Non seulement mon or, mais bien ma marchandise ;  
Prenez ce que voulez, et ne m'épargnez pas,  
Mais vous savez très bien, le dis sans embarras,

Qu'à nous autres marchands l'argent est la charrue ;  
Sans de l'or dans leur caisse ils font le pied de grue ;  
Donc, me rendez cela, selon votre pouvoir ;  
Ces cent francs, dans l'instant, vous allez les avoir. »  
Il les lui fit porter selon son assurance,  
Et de ce prêt, sauf eux, aucun n'eut connaissance.  
Tous deux burent ensuite, et furent au jardin  
Faire un tour en causant ; puis pour son monastère  
Dom Jehan partit à la fin.

Dès que du jour s'annonça la lumière  
Le lendemain de grand matin,  
Le Marchand à cheval d'un pas assez rapide  
Ayant son apprenti pour guide,  
Chevauchait vers Bruges Il y fut  
Sitôt qu'il put.  
Arrivé dans la ville, il y fait ses affaires,  
Achète, emprunte, vend, s'y frôle à ses confrères,  
Ne joue aux dés, ne danse, ni ne boit,  
Mais se conduit ainsi qu'un bon Marchand le doit,  
Menant une vie exemplaire ;  
Donc je le laisse à Bruges y cultivant l'affaire.

Cependant le dimanche après  
Que ce digne Marchand fut parti pour la soire,  
À St. Denys, advint nous dit l'histoire,  
La tonsure émoulue, et le menton bien frais  
Messire Dom Jehan. C'est toujours une fête  
Dans la maison quand il s'arrête,  
Car il n'est si petit valet  
Auquel ce bon Moine, il ne plaît.  
Bref, pour aller au fond de l'aventure,  
La belle épouse accorde à ce beau Dom Jehan  
Pour les cent francs qu'il lui procure,  
La faveur de venir lui conter un roman

La même nuit, et sous la même couverture ;  
C'était, comme on le voit, le payer en nature.  
La nuit d'un voile ténébreux  
A couvert leurs ébats joyeux ;  
Aussitôt qu'il fait jour, sans demander son reste  
Notre Moine pimpant et leste,  
Gavé, mais non repu, de la manne céleste,  
Est parti, n'éveillant certes aucun soupçon.  
À la megnie, était-ce un cas de conscience ?  
Il donne, *in petto*, pour rançon  
Des marques de munificence,  
Et va vers son couvent, je pense ;  
Pour le moment n'ai plus à m'occuper de lui.  
Ce bon Marchand pour charmer son ennui,  
Lorsque la soirée fut finie,  
Revint à St Denys sans plus cérémonie.  
Il arrive chez lui quand sonnait l'Angelus.  
Il dîne avec sa femme, et soudain lui raconte  
Ses achats ; il lui faut pour apurer son compte  
Emprunter de l'argent, car sous peu, mordicus,  
Il a promis payer vingt mille écus.  
Aussi faut-il qu'il aille à Paris la grand'ville  
Près de quelques amis, emprunter, c'est facile  
La somme qu'il lui faut en sus  
De ce qui lui reste en sa caisse.  
Aussitôt à Paris, avec grande vitesse  
De son bon cœur suivant l'élan,  
Il va d'abord chez Dom Jéhan,  
Non pour lui demander d'argent la moindre espèce,  
Mais pour savoir seulement en effet,  
S'il allait bien, comment il se portait,  
Et lui raconter ses affaires,  
Comme on fait entre amis, comme on fait entre frères.

Dom Jéhan lui fait fête, et très joyeux accueil :

Et lui, de lui conter, gai comme un écureuil  
Comme quoi ses achats sont de la marchandise  
Exquise ;  
Mais qu'il lui faut trouver un emprunt pour le mieux,  
S'il le trouve il est plus qu'heureux !

Dom Jehan répondit : « J'éprouve grande liesse  
En santé, cher cousin, à vous voir de retour,  
Comme je vise au ciel, si j'avais la richesse  
Ces vingt-mille écus là vous les auriez ce jour,  
Car vous m'avez été l'autre fois serviable  
En me prêtant votre or de façon toute aimable,  
Et pour cela je porte à votre avoir  
Bien des remerciements ; mais j'ai remis, foi d'homme !  
À votre femme cette somme  
L'autre jour et sur son comptoir.  
Et maintenant vous quitte, il faut me le permettre,  
Pour sortir notre Abbé m'attend ;  
À ma belle cousine, » a-t-il dit en partant  
« Mes compliments veuillez les lui remettre. »

Ce Marchand à la fois prudent et très adroit,  
A trouvé de l'argent, a payé ce qu'il doit,  
Il avait su gagner pendant ce court voyage  
Mille francs pour le moins, peut-être davantage,  
C'était riche bague à son doigt,  
Aussi retourna-t-il fort gai dans son ménage.

Sa femme le guignait de l'œil  
Et du logis l'attendait sur le seuil,  
C'était toujours là sa coutume.  
Et comme il était riche, il employa la nuit  
À faire avec sa femme un fort joyeux déduit.  
Il était tard, je le présume,  
Quand il se mit au lit ; mais sitôt qu'il fit jour



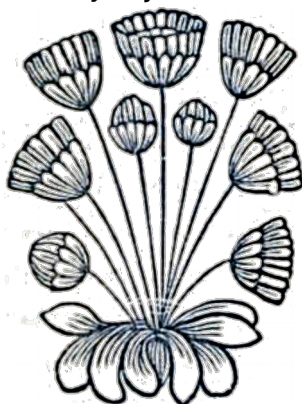
Ce Marchand commença par embrasser sa femme  
Sur le visage, et puis ma foi d'amour  
Très chromatiquement lui fit chanter la gamme,  
En modulant le thème, et toujours crescendo,  
Si que la dame subito  
dit : « Assez ! allez ! laissez-moi, je me pâme,  
Cessez, monsieur ! ne veux de *da capo* ! »  
« Par Dieu ! femme, j'y pense, ai sujet de colère  
Contre vous, » a-t-il dit, « quoique dans ce moment  
Vous gronder, ne le pourrais, chère,  
Car venez de chanter délicieusement,  
Et lorsque j'entendais vos roulades étranges  
J'étais aux anges !  
Et savez-vous pourquoi je vous en veux, mon cœur ?  
C'est que vous êtes cause, et cause involontaire,  
Je ne l'ignore pas, de certaine froideur  
Entre notre cousin, et votre serviteur.  
Dom Jehan, je ne puis le taire,  
M'a paru froid ; aussi pourquoi  
Avoir oublié de me dire  
Qu'il vous avait payé pour mon compte, pour moi  
Cent francs !... chère, c'est du délire !...  
Moi j'ai dit à Jehan qu'avais besoin d'argent,  
Et qu'un emprunt m'était urgent,  
Sans penser, vrai, je te l'assure  
À ces cent francs, aussi j'ai vu sur sa figure  
Qu'il n'était pas content ; une autre fois, vois-tu  
Si quelque débiteur te paye en mon absence,  
À me le dire toujours pense,  
Fais de nécessité vertu,  
De peur que, par ta négligence,  
Je ne demande, par ma foi,  
Ce que l'on pourrait bien t'avoir payé pour moi ! »

Sans trouble aucun, cette commère

Dit hardiment : « Nargue de ce faux frère !  
Ce Moine Dom Jehan, oui, m'a donné de l'or,  
Il me semble le voir encor,  
Mais Dieu sait que j'ai cru, vrai ! que cette misère  
Il la donnait à moi pour l'excellente chère  
Que nous lui faisons faire ici,  
Et que c'était pour mon usage.  
Mais puisque par le fait suis à votre merci  
Je vais aller au but tout droit, c'est le plus sage.  
Vous avez, cher, des débiteurs  
Qui sont plus lents que moi, quoiqu'ils soient des  
meilleurs,  
Moi je veux vous payer cela sans que j'y faille  
De jour en jour, et si j'y manque par hasard,  
Et que sans le vouloir, je me trouve en retard,  
Suis votre femme, da ! Marquez-le sur ma taille,  
Contre moi faites une entaille ;  
Et sur mon honneur je paierai  
Sitôt vraiment que le pourrai.  
Car ma foi ! cet argent, j'en ai fait des dentelles,  
Des robes, et le dis, d'utiles bagatelles,  
Le tout mon cher seigneur,  
Pour votre honneur.  
Donc divertissons-nous, ne vous mettez en rage,  
Je vous donne, Voyez, mon gentil corps en gage,  
Que de gens voudraient bien avoir si beau débit !  
Faites-en plus ou moins usage,  
Car mon comptoir, à moi, c'est notre lit !  
Ce que je donnerai le porte à mon crédit.  
Allons, pardonnez-moi, faites-moi bonne mine,  
Et pour cent francs n'allez boudier votre voisine ! »

Ce brave Marchand vit qu'il fallait mordicus  
Passer l'éponge là-dessus.  
« Femme ! » dit-il, « je te pardonne !

Mais ne sois pas, entends-tu bien,  
Aussi prodigue de mon bien,  
C'est à regret toujours, vois-tu, que je le donne ! »  
Ainsi finit mon conte, et recevez mon vœu,  
Et que ce soit la volonté de Dieu :  
C'est qu'ayez mainte taille  
À laquelle puissiez chaque jour faire entaille ! »



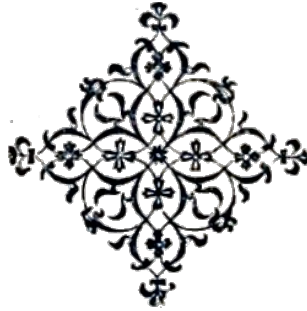


## Prologue de l'abbesse.

**D**e par les os du Christ ! » dit notre  
Hôte, « bien dit !  
Ce conte prouve ton esprit,  
Gentil marin, cher Patron de Navire !  
Puisses-tu ne jamais naufrager, mon  
beausire !

Dieu donne au Moine accidents et malheurs,  
Et nous préserve tous de ses saintes faveurs !  
Ah ! ah ! mes compagnons, gardez-vous bien de  
croire

De tous les Moines au grimoire !  
Ce Moine a fait au même le mari,  
Et cette femme donc ! oh ! quel amphigouri !  
Croyez-moi, règle générale,  
Fuyez-moi la moinaire ainsi qu'on fuit la gale !  
Mais brisons là-dessus. Voyons autour de nous  
Qui nous réglera d'un conte vertuchoux ! »  
Sur ce, courtoisement, avec délicatesse  
Se retournant soudain vers Madame l'Abbesse,  
Si je croyais, » dit-il, "ne faire déplaisir,  
Je vous demanderais, si voulez consentir  
À nous raconter quelque' histoire. »



« Volontiers, »  
reprit-  
elle.



## Conte de l'abbesse.



Seigneur ! notre gloire !  
Non seulement ton nom est répandu partout,  
Dans l'univers entier, » dit-elle, « c'est  
notoire,  
Et parmi les plus grands, mais encore  
surtout

Parmi les plus petits ; l'enfant à la mamelle  
Dans ses minimes cris dit ta gloire éternelle,  
Et vers toi dans ses jeux s'élève son va-tout.

Donc, et pour de mon mieux chanter ici l'éloge  
De toi, mon doux Jésus, et de la fleur de lis  
Qui vierge te porta, nous le dit l'eucologe ;  
Je veux narrer à tous un de ces saints récits  
Qui dans le fond des cœurs éveillent la sagesse,  
La douce sympathie et l'heureuse liesse  
Et pourraient convertir des pécheurs endurcis.

O mère de bonté ! toi qui devant Moïse  
Buisson non consumé brûlait d'un feu discret,  
Par ton humilité qui de lumière exquise  
Fis descendre en ton sein le céleste reflet  
Qui te donna soudain de Dieu la sagesse,  
De par la volonté de son omnipotence,  
Rends ma voix faible encor digne de mon sujet.

Vierge ! de ta bonté, de ta magnificence,  
De tes douces vertus, de ton humilité,  
Aucune langue humaine en sa toute puissance,  
Ne la dira jamais l'histoire en vérité :  
Car bien souventefois, avant notre prière  
Ton intercession nous obtient la lumière  
Qui nous mène à ton fils, source de charité !

Mon savoir est si faible, ô bienheureuse Reine,  
Pour célébrer ta gloire, et chanter tes vertus,  
Qu'avant d'y parvenir, je mourrais à la peine ;  
Mais comme un pauvre enfant de douze mois au plus,  
Qui ne pouvant parler anequine et bégaye,  
Et que le moindre mot subitement effraye,  
Ainsi suis-je ! — Aide-moi de par ton fils Jésus !

Dans une grande ville, au milieu de l'Asie  
Était tout un quartier occupé par les Juifs,  
Ils étaient protégés de par la courtoisie  
D'un seigneur du pays, et pour ces seuls motifs  
Qu'il trouvait intérêt dans leur usure immonde.  
Parmi ces mécréants, allait, venait le monde,  
L'endroit étant ouvert à tous, même aux oisifs.

Dans ce vilain quartier existait une école  
Pour les enfants chrétiens, les plus petits petiots,  
Auxquels on enseignait et la sainte parole,  
Et cet art primitif, l'art d'épeler les mots,  
On leur montrait encor quelle était la manière  
De chanter en mesure, une hymne, une prière,  
Comme on fait aux enfants pour les rendre dévots.

Parmi tous ces enfants était un fils de veuve,  
Un petit Clerc en herbe, et son plus doux soulas,

De la persévérance il était une preuve,  
chaque jour à l'école il dirigeait ses pas ;  
De la mère de Dieu quand il voyait l'image  
À travers son chemin, ce cher enfant très sage  
Humble s'agenouillait disant Ave tout bas.

Ainsi donc cette veuve avait appris d'urgence  
À son petit enfant d'adorer à jamais  
La mère du seigneur, et dès sa tendre enfance  
Le petiot adorait dans son cœur ses bienfaits ;  
Car un enfant apprend toujours avec vitesse  
Lorsque son âme est pure et pleine de simplesse,  
Témoin St. Nicolas, du Christ jeune profès.

Comme ce cher enfant dans son tout petit livre  
Épelait l'alphabet, en son école assis,  
Tout à coup il entend une voix qui l'enivre,  
La voix chantait : *Mater alma Redemptoris !*  
On apprenait alors aux plus grands cette antienne,  
L'enfant s'approche, écoute, et bien qu'il ne  
comprenne  
De suite apprend par cœur jusqu'à *Stella maris*.

Il ne savait ce que ce latin voulait dire,  
Car il était si jeune, il n'avait que sept ans,  
À peine ce petit commençait-il à lire ;  
Un jour désirant donc en connaître le sens,  
Pour la mère du Christ ; aussi dit-il sans cesse  
Tout le long du chemin : « *Salve stella maris !* »

Le serpent Satanas, cet ennemi de l'homme  
Qui dans le cœur des juifs fait ton nid l'assassin !  
Se gonfla, puis il dit : « Juifs, vous êtes en somme  
Un tas de rien du tout ! de souffrir qu'un gamin  
Se promène à sa guise en votre juiverie



Chantant *stella maris* en l'honneur de Marie,  
Et vous nargue ainsi tous avec un tel refrain ? »

Alors ces vilains juifs s'arrangèrent de sorte  
À supprimer bientôt et l'hymne et le refrain,  
De ce monde en mettant cet enfant à la porte.  
Ils ont à cet effet fait choix d'un assassin.  
Comme l'enfant passait près d'une allée obscure,  
L'affreux juif le saisit, le broie, et le triture,  
Dans une fosse et puis jette le corps soudain.

Je dis qu'on le jeta dans une garde-robe  
Où chaque jour ces juifs allaient vider leurs corps.  
O peuple archi-maudit ! que l'enfer vous englobe !  
Vous qui pouvez commettre un meurtre sans remords !  
Tôt ou tard cependant un meurtre se découvre,  
Dieu ne permet jamais que la terre le couvre ;  
Quand le sang parlera, que ferez-vous alors ?

« À la virginité, jeune martyr, » dit-elle,  
« Toi maintenant soudé, tu peux chanter toujours  
Au doux agneau sans tache, une chanson nouvelle ;  
Car, comme dit St. Jean, dans un des beaux discours  
Que dans Patmos il fit ; devant l'agneau sans tache  
Ceux qui chantent heureux portant un blanc panache,  
Charnellement jamais n'ont vu fouiller leurs jours ! »

Toute la nuit durant la veuve se lamente,  
Après son cher petit, mais il ne revient pas ;  
Aussi dès le matin le front plein d'épouvante,  
Elle va vers l'école, et le demande hélas !  
À chacun et à tous. Chantant Sainte Marie  
On lui dit l'avoir vu devers la juiverie,  
La pauvre mère alors vite y porte ses pas.

Avec grand désespoir, et peine bien amère,  
Elle va, s'informant partout de son chéri,  
Dans la maison du riche, ou bien dans la chaumière,  
Cherchant s'il n'avait pas trouvé là quelqu'abri ;  
Et toujours invoquant du Christ la bonne mère,  
Dans le fond de son cœur elle était en prière ;  
Parmi les maudits juifs elle a jeté son cri :

À chacun de ces Juifs d'une voix suppliante  
Elle demande si l'on vit hier son fils  
Passer et repasser toujours d'humeur charmante,  
Chantant pour s'amuser *Aima Redemptoris* ;  
Chacun lui dit que non ; mais Jésus par sa grâce  
Lui donna le penser dans un bien court espace  
De crier à son fils, assez près des lambris

Où le corps du petiot gisait dans une fosse.  
Vous tous qui m'écoutez, Voyez quel est de Dieu  
L'immuable pouvoir ! et combien il rehausse  
Même un pauvre petit qui naquit en bas lieu ?  
Cet or de chasteté, ce bijou d'innocence,  
Avec le cou coupé, chante plein de puissance  
*Alma Redemptoris* avec un noble feu.

Or, Voyez ! les Chrétiens passant de par la rue  
Entrent pour témoigner, s'émerveiller du fait,  
Le bruit croît et s'étend, et la foule se rue  
Et vite ment l'on va s'enquérir du préfet.  
Il vient presque aussitôt au chétif habitacle,  
Adore l'éternel témoin de ce miracle,  
Et de ces vilains juifs il ordonne l'arrêt.

Ce pauvre cher enfant avec piteuse plainte  
Fut ramassé, chantant *Alma Redemptoris*,  
En grand' procession, et porté dans l'enceinte

Du plus prochain couvent, sous ses sacrés parvis.  
Sa pauvre mère, hélas ! non loin de la litière  
Elle est évanouie en proie à sa misère,  
Et moderne Rachel pleure sur ses débris.

Avec mille tourments de façon infamante  
Ce préfet fit périr tout ce vil tas d'hébreux  
Complices de ce meurtre, et jeta l'épouvante  
Parmi tous les fauteurs de ce forfait hideux ;  
Ils sont écartelés par des chevaux sauvages,  
On les hue, on les tue au milieu des outrages,  
Puis ensuite on les pend au gibet tous ces gueux !

Devant le maître-autel il gît là dans sa bière  
Pendant toute la messe, hélas ! cet innocent !  
L'Abbé, la messe dite, avec croix et bannière  
Va vite l'enterrer suivi de son couvent ;  
Et quand sur sa dépouille il jeta l'eau bénite,  
Voilà que de l'enfant surgit la voix subite,  
Chantant *Alma Mater* comme de son vivant.

Cet Abbé, très saint homme ainsi que l'est un  
Moine,  
Ou comme il devrait l'être, entre nous qu'il soit dit,  
Commence à conjurer l'enfant. « Par Saint Antoine ! »  
Dit-il, « mon cher enfant, et par le Saint Esprit !  
Je t'embrasse. Voyons, dis-moi quelle est la cause  
Que tu chantes toujours malgré ton ecchymose,  
*Alma Redemptoris*, dis, mon gentil petit ? »

« Mon gosier est coupé, jusques à la lanière  
Qui nous soutient le cou, » dit soudain cet enfant,  
Et devrais être mort, ou tout du moins me taire  
Depuis que fus occis, mais c'est ébouriffant  
Le seigneur Jésus veut (comme on voit dans les livres)

Que sa gloire ne passe ainsi que de blancs givres,  
Voilà pourquoi je chante et d'un air triomphant !  
Cette mère du Christ, puits de miséricorde  
Que moi j'aimai toujours, vint dans ce vilain lieu,  
Quand de mon pauvre cou le juif coupait la corde,  
Me dire de chanter cette hymne au nom de Dieu ;  
Pendant que je mourais donc je chantais l'antienne,  
Et je crois entre nous (qu'aucun mal n'en advienne !)  
Qu'elle mit sous ma langue une épice de feu !

Voilà pourquoi je chante, et ce n'est un caprice,  
Car je chante en l'honneur de la mère de Dieu,  
Jusqu'à ce que quelqu'un m'ôte enfin cette épice  
Qui sous ma pauvre langue est un tifon de feu ;  
Car la Vierge m'a dit : Petiot quand de ta bouche  
On ôtera ce grain, ne deviens pas farouche,  
Je viendrai te chercher pour te conduire Adieu ! »

Ce brave et digne Abbé, sus ! lui coupe la langue :  
Il rendit l'âme alors, doucement, gentiment ;  
L'Abbé lui prit le grain, cause de sa harangue,  
Et le garda pour lui très précieusement :  
Et lorsque le bonhomme eut vu ce grand miracle,  
Face à terre il tomba devant le tabernacle,  
Et puis il adora le Très Saint Sacrement.

Tout le couvent aussi gisait là sur la pierre,  
De la mère du Christ en chantant la grandeur,  
Tous se lèvent alors, ils ôtent de la bière  
Le corps de ce martyr, et pour lui faire honneur  
Ils apportent soudain de marbre en une tombe  
Ce gentil petit corps, une douce colombe !  
Que nous guide vers lui Jésus le Rédempteur !

O Hugues de Lincoln, ô toi pauvre jeune homme



Comme l'enfant passait près d'une allée obscure,  
L'affreux juif...

Naguère méchamment égorgé par les Juifs,  
Prie aussi pour nous tous, pleins de péchés en somme,  
Et qui ne valons rien, ce sont faits positifs,  
Afin qu'en sa bonté Jésus-Christ nous accorde  
Sa grâce omnipotente et sa miséricorde,  
En l'honneur de Marie, à nous pauvres chétifs !





## Prologue de sire Thopas.

**A**Lors que Dame Abesse eut conté  
ce miracle,  
Chacun fut sérieux, c'était merveille à voir !  
Jusqu'à ce que notre Hôte, aussi  
bien notre oracle

Se mit à plaisanter pour ne broyer du noir.  
Et m'avisant : Pourquoi cette boudeuse lèvres ?  
Homme ! chercherais-tu, dis, par hasard un lièvre  
Que tes yeux sur la terre ont l'air se laisser choir ?

« Approche ici, viens ça, faites place à cet homme,  
Messires, » reprit-il, « sa taille par ma foi  
Est d'ampleur, on voit bien que c'est un gentilhomme,  
C'est un poupon solide à donner de l'emploi  
À femme en miniature et de gentil visage,  
Il semble un peu timide, et, sans doute, est fort sage,  
Il ne fait de mamours à personne, je voi ?

Puisque d'autres ont dit, dis-nous donc quelque  
chose,  
De suite conte-nous un bon conte, bien gai. »  
— « Mon très cher Hôte », fis-je, « à cela ne

m'oppose,  
Ne soyez mal content, ne sais qu'un virelai  
Ou ballade rimée, appris en mon enfance  
— « Va donc pour la ballade ! » a dit l'Hôte, « je  
pense  
Que nous serons contents, dis-nous ça sans délai. »







# Conte de sire Thopas.

## Chant premier.

**E**coutez, Messeigneurs, et vous aussi,  
Mesdames,  
Si vous êtes de bonnes âmes  
Je m'en vais pour votre soulas  
Vous présenter un Preux qui donnait force  
entailles

Dans les tournois, dans les batailles ;  
Il avait nom Sire Thopas.

Un jour il était né ce nouvel Alexandre  
Au-delà de la mer, en Flandre  
Dans les marches de Poppeling ;  
Très généreux seigneur était monsieur son père,  
Et quant à madame sa mère  
Ça devait être du sterling.  
Sire Thopas était vigoureux, par nature,  
Il avait de plus la figure  
Blanche comme un pain du matin,  
Ses deux lèvres étaient rouges comme la rose,  
Son nez bien pris, et point ne glose,  
Son incarnat de pur carmin.

Ses cheveux et sa barbe au safran comparables  
Et de longueurs très respectables  
Sur sa poitrine noblement  
Descendaient ; ses souliers faits de cuir de Cordoue  
Pouvaient fort bien braver la boue,  
Et la bravaient, et crânement ;

Ses bas d'un fort beau brun il les tirait de Bruges,  
Sa robe de drap d'or, je juge,  
Avait dû coûter gros, morbleu !  
Il était bon chasseur en forêt, en rivière,  
Bon archer à la main légère,  
Et lutteur comme on en voit peu.

Pour lui d'un bel amour, maintes jeunes fillettes  
Se dessèchent dans leurs chambrettes,  
Elles feraient mieux de dormir ;  
Car le cher Chevalier, très drôle est le contraste,  
N'est pas libertin, mais bien chaste,  
Et comme l'aubépine il est prompt à rougir.

Voilà que ce Thopas un beau jour de sa vie  
De chevaucher eut grande envie,  
Très vrai, comme je vous le dis !  
Sur son gris destrier d'un effet pittoresque  
Ayant en main lance mauresque,  
Regardez, il se juche, et puis

Large épée à son flanc, voilà soudain qu'il pique  
D'une façon très fantastique  
Devers une belle forêt ;  
Dans la forêt étaient cerfs aussi bien que lièvres,  
Animaux passablement mièvres,  
Et comme il chevauchait à l'est

Un grand malheur faillit arriver à ce Sire,  
Ainsi que je vais vous le dire.  
Il pouffait dans cette forêt  
Des herbes, la réglisse, et la valériane,  
Et des simples dont la tisane  
À l'ale donne du toupet.

Tous les oiseaux chantaient sur un mode assez tendre  
C'était plaisir de les entendre,  
Et l'Autour, et le Perroquet,  
Et le Mauvis aussi, le Pigeon, la Grivette  
Chacun disait sa chansonnette  
Ou les notes de son caquet.

Sire Thopas alors en oyant l'élégie  
Du Mauvis, eut la nostalgie  
D'un amour encore inconnu ;  
Si qu'il piqua des deux vivement sa monture,  
Comme un vrai fou, je vous le jure,  
La faisant saigner, c'est connu !

Sire Thopas bientôt épuisé de fatigue  
Sur le gazon pose une gigue,  
Tant féroce était son humeur,  
Et tandis qu'il s'étend en guignant le nuage,  
Son destrier prend du fourrage  
Pour se remettre un peu le cœur.

« O Benedicite ! Sainte Vierge Marie !  
Pourquoi de ton artillerie  
L'amour fait-il donc feu sur moi ?  
J'ai rêvé cette nuit que sous ma couverture  
Une fée à gente figure  
Venait me donner de l'émoi.

certes je veux avoir une Reine de fées !  
Les femmes les mieux attifées  
Ne feraient pas à ma hauteur,  
C'en est fait, oui je veux une Reine de Fées,  
C'est là le plus beau des trophées  
Que puisse gagner un grand cœur ! »

Il remonte à ces mots comme on dit sur sa bête,  
Par monts, par vaux allant en quête  
Du beau rêve qu'il caressait ;  
Au galop, au galop bien longtemps il chevauche,  
Si qu'enfin il crut voir l'ébauche  
Du cher pays qu'il reluquait.

Tant au nord qu'au midi ce preux Chevalier flaire  
Des yeux, du nez, si son affaire  
Est dans ce très sauvage endroit ;  
Car dans tout ce pays on ne voyait nul homme,  
Et nul enfant non plus, en somme ;  
Et pas même le moindre toit.

Mais cependant soudain voilà qu'il aperçoit  
Un géant de grande encolure,  
Il se nommait Sire Oliphant  
Et n'avait pas l'air bon enfant.  
« Par Tervagant ! » dit-il, « Jouvencel, te le jure,  
De ton coursier, je vais broyer les os,  
Si tu ne sors de ce domaine :  
De la féerie existe ici la Reine,  
Et de plus sa musique, ainsi tourne le dos. »

Le Jouvencel a dit : « Laisse là ton pathos,  
Je veux quand j'aurai mon armure  
Te rencontrer ici demain,

Et j'espère mauvais gamin  
Ferme te houspiller sur ma foi te le jure ;  
Te percerai, si je puis, l'estomac,  
Aussi ton énorme bedaine,  
Avant midi prochain miton mitaine !  
Ta vilaine âme ira de Caron dans le bac ! »

Vite Sire Thopas se rejette en arrière,  
Ce géant lui jetait la pierre,  
Car il était mauvais coucheur ;  
Mais ce Sire Thopas du bon Dieu par la grâce,  
Eut vite gagné de l'espace  
Et par ainsi n'eut de malheur.

Écoutez, Messeigneurs, tous écoutez mon conte,  
Beaucoup plus gai, certes à mon compte,  
Que n'est le chant du Rossignol ;  
Car je vais vous narrer à tous en confidence  
Ce que le Thopas fit, par chance,  
Alors qu'il revint sur son sol.

Il commande à ses gens de le fêter, et preste,  
Car il lui faut le battre, zeste !  
Avec un Cerbère géant !  
Pour l'amour, la beauté, la candeur et la grâce,  
D'une dame à gentille face,  
Et d'un regard peu fainéant.

« Mes ménestrels, » dit-il, « Venez à ma rescousse  
De joyeux contes, vous, la source !  
Tandis que je m'arme morbleu,  
Venez me raconter des Cardinaux, des Papes  
Les ébouriffantes agapes,  
Et d'amour parlez-moi du Dieu ! »

On lui chercha d'abord de la bonne piquette,  
Que n'eut pas fourni la guinguette,  
Et qui plus est de l'hydromel ;  
Et puis on lui chercha des boissons sentant l'ambre,  
Et bien empreintes de gingembre ;  
Et d'un effet surnaturel !

Ensuite l'on plaça sur sa peau fine et blanche  
Une chemise du Dimanche,  
Et sur la chemise un haubert ;  
Et par-dessus le tout encore une alumelle,  
Qui ne lui blessait pas l'aisselle,  
Le rebord étant large ouvert ;

Et par dessus encore une cotte de mailles  
À défier toutes entailles,  
Ouvrage de quelqu' enchanteur ;  
Et par dessus encor sa blanche cotte d'armes,  
Sur laquelle on voyait les armes  
Qui s'étaient dans leur splendeur.

Tête de sanglier auprès d'une escarboucle  
Portant de huit rais sur la boucle,  
Tel était son brillant écu ;  
Alors ce Preux jura sur le pain et sur l'ale,  
Et sur les beaux yeux de sa belle,  
Que le géant serait vaincu.

Ses deux jambarts étaient de cuir bouilli, d'ivoire  
Le fourreau de son grand lardoire,  
Et son casque d'airain poli ;  
Sa felle en os était en bossette arrangée,  
Et sa bride bien ouvragée  
Reluisait sans faire aucun pli.

Sa lance était de bois de cyprès très joli,  
C'était un bon engin de guerre,  
Fort aigu ; quant à son cheval  
Il était ce fier animal  
D'un beau gris pommelé, de couleur assez claire.  
Très doucement s'en va Sire Thopas.  
Voilà mon premier chant, Messires,  
Que si vous voulez d'autres dire,  
Mon second chant est prêt à vous donner soulas.

## Chant second.

Maintenant vous messieurs, et vous aussi, mesdames,  
Par charité mes bonnes âmes,  
Taisez-vous tous, écoutez-moi ;  
Je vais parler de joute et de chevalerie,  
D'amour et de galanterie  
Sujets à donner de l'émoi.

Nous avons de romans de grande renommée  
À vrai dire une noble armée,  
Et d'abord Sire Plein d'amour,  
Et Sires de Libeaux, de Guy, Bévis, mille autres  
Également fort bons apôtres,  
Mais j'ai de bonnes raisons pour

Mettre Sire Thopas au plus haut du pinacle.  
Aussi ne connaissant d'obstacle  
Il enfourcha son destrier ;  
Sur son cimier était une fine tourelle,  
Un lis était fiché sur elle ;  
Dieu le garde ce Chevalier !

Comme il était vraiment d'humeur aventureuse  
Et certes pas du tout peureuse,  
Il se coucha sans sourciller,  
Sur le sol un peu dur ; son destrier superbe  
Pendant ce temps-là broutait l'herbe,  
Son casque était son oreiller.

Lui-même buvait l'eau qui coulait de la source  
Pour se rafraîchir de la course,  
Comme fit le Preux Perceval,  
Car battait un grand cœur sous sa mamelle gauche  
Jusqu'à ce qu'un beau jour —







## Prologue de Mélibée.

**A**ssez ! » fit l'Hôte, « assez ! Pour Dieu ! plus  
de cela !  
Je suis si fatigué de tout ce rien qui vaille,  
De ces mots plus que creux de toute la  
racaille,

Qu'il te faut, nom d'un nom, de suite arrêter là !  
Tout cet affreux pathos n'est pour nous tolérable,  
Ce sont rimes de chien, je les envoie au diable ! »

« Pourquoi, » fis-je, « notre Hôte entraver mon narré  
Et m'interrompre ainsi de cet air effaré,  
Puis que là je te dis la plus belle ballade  
Que je connaisse au monde ? à chaque camarade  
Tu laissas la parole » — « Et je te la reprends  
Parce que tu ne fais que gaspiller du temps,  
Tes rimes de rebut ne valent une figue,  
Ça vexé l'auditeur, l'endort et le fatigue.  
Tu ne rimeras plus : — veux-tu nous raconter  
Quelque chose, voyons, qui se puisse accepter ?  
Où l'on trouve à la fois l'utile et l'agréable.  
En prose, dis-nous ça, pardi ! ce n'est le diable ! »

« Oh ! » dis-je, « volontiers ; par les os du Seigneur !

Je veux vous raconter une petite chose  
Selon votre désir qui ne fera qu'en prose,<sup>6</sup>  
Mais que vous aimerez, je le crois, sur l'honneur,  
Autrement vous seriez ma foi trop difficiles.  
C'est un conte moral, et de vertus tranquilles,  
Que l'on a raconté de diverse façon  
En syriaque, en grec, en latin, en saxon,  
Du narrateur selon le faire et la manière,  
Et je dirai bien plus selon le caractère.  
Je prends pour m'expliquer du Christ la Passion,  
Les faits restent les faits, dans la narration,  
Quoique bien des détails différent l'un de l'autre  
Selon que l'écrivain se nomme St. Mathieu,  
St. Jean, St. Luc, St. Marc ; n'importe quel apôtre  
Narrant la Passion du divin fils de Dieu.  
Si les mots sont divers le sens reste le même,  
Voilà donc, Messeigneurs, l'excuse de mon thème ;  
Je conte à ma façon ; insister là-dessus  
Serait perdre du temps ; je commence, motus. »

---

6 Dans le discours d'introduction aux *Contes de Cantorbéry* (Aldine édition) par Sir Harris Nicolas se trouve la remarque fort juste que Chaucer après avoir critiqué dans *Sire Thopas* les rimailleurs de son temps, a, par une modestie bien entendue, évité de donner ses propres vers comme un modèle de style ; et par suite s'est borné à raconter en prose une traduction du français du *Livre de Mélibée et de Dame Prudence*, traduction du reste arrangée selon le goût de Chaucer, et avec des variations à lui propres. Nous avons pensé que retraduire en vers la traduction du livre français faite par Chaucer, modifiée par lui, il est vrai, serait ne rendre justice ni au texte original (qui se trouve d'ailleurs dans le *Ménager de Paris*, comme nous l'avons fait remarquer dans l'introduction de notre premier volume), ni à Chaucer lui-même. Nous restons donc en vers la prose de Chaucer, en prenant avec lui moins de libertés qu'il n'en prit jadis avec l'auteur français ; tout en abrégeant souvent, nous avons eu soin de conserver religieusement l'essence des idées principales du grand poète. — C. De C.



## Conte de Mélibée.

**M**élibée, un jeune homme, ayant de la  
puissance,  
De la richesse aussi, de sa femme Prudence  
Eut pour couronner son hymen,  
Une fille, Sophie, une rose d'Eden.

Voilà qu'un jour prenant la poudre d'escampette,  
Il fut tout seul aux champs fouler l'herbette,  
Laisant sa fille alors en pleine floraison,  
Avec sa femme à la maison,  
Mais sur elles deux, portes closes,  
Pourquoi ? Vrai ! je n'en fais les causes.

Trois de ses ennemis l'ayant vu s'éloigner,  
Sur la maison de suite ont posé des échelles,  
Et sont entrés sans barguigner  
Par les fenêtres dà, pour surprendre les belles  
Et pour ne pas les épargner.  
Ils vous battent la femme à la faire saigner,  
Puis à la fille ils font cinq blessures mortelles,  
À l'oreille, à la bouche, au nez, aux pieds, aux mains,  
Puis comme étaient venus, pas du tout par la porte,  
En laissant la fille pour morte,

Ils s'en vont les trois assassins ! »

Quand rentra Mélibée, après sa promenade,  
Qu'il vit tout ce dégât fait avec escalade,  
Il se mit à pleurer, à crier comme un fou  
Déchirant ses habits comme faits d'amadou ;  
Autant qu'elle l'osât, lors sa femme Prudence  
Lui dit de se calmer, de prendre patience,  
Mais ses discours produisaient pou,  
En mots désordonnés se faisait jour sa rage,  
Et de pleurer, ma foi, bien davantage !

Cette épouse Prudence, en oyant tous ces cris,  
À point se rappela les maximes d'Ovide,  
« Au remède d'amour, » un de ses bons écrits,  
Il a cet argument solide :  
« Celui-là n'est qu'un sot qui voudrait, le sans cœur,  
Empêcher une mère exhaler sa douleur,  
Quand elle perd son garçon ou sa fille ;  
Pendant un certain temps qu'en pleurs elle fourmille,  
C'est pour le mieux, laissez-la pleurer tout son saoul,  
D'arrêter le torrent ne soyez pas si fou,  
Quand elle aura pleuré toutes ses larmes,  
Le beau temps reviendra ; n'en prenez pas  
d'alarmes ! »

Voilà pourquoi Prudence à son mari permit  
De pleurer, de crier, de déchirer son linge  
Même de rider sa méninge,  
Pendant un certain temps ; mais dès qu'elle le vit  
À force de crier, épuisé de fatigue,  
À ses pleurs abondants voulant mettre une digue,  
Elle lui dit : « Hélas ! mon cher Seigneur,  
Vrai, vous vous conduisez comme un grand imbécile,  
Eh ! faut-il donc ainsi se griffer de douleur ?  
Qui fait ? peut-être votre fille

Guérira-t-elle, et si le veut le sort  
Qu'elle meure, faut-il, vous périr pour sa mort ?  
Sénèque nous dit que le sage  
Ne doit s'affliger trop jamais  
Quand il perd ses enfants ; ni trop faire étalage  
De ses inutiles regrets,  
Mais que patiemment, il doit tout au contraire  
Poitriner ses douleurs, et sur elles se taire ! »

Ce Mélibée a répondu soudain :  
« Qui donc ne pleure pas quand il a du chagrin ?  
À Jésus-Christ ne me compare,  
Mais n'a-t-il pas pleuré son bon ami Lazare ? »

Prudence a répliqué : certes n'ignore pas  
Que raisonnablement on peut verser des larmes  
Quand on a des chagrins, des ennuis, des alarmes,  
Ou de maux un trop grand amas.  
Fut l'apôtre St. Paul, un galant gentilhomme,  
Un certain jour écrivit aux Romains  
Que dans la vie un homme  
Avec les gens joyeux doit s'égayer, tout comme  
Des affligés il doit partager les chagrins.  
Pleurer un tantinet, c'est bonne compagnie,  
Mais pleurer à sanglots, c'est bon pour la megnie !  
Il faut donc ne pleurer que convenablement,  
Et non pas outrageusement.

La doctrine du Christ nous l'enseigne Sénèque :  
« Au noir chagrin, sur toi, ne donnes hypothèque, »  
Dit-il ; « ton ami mort, ne laisse pas tes yeux  
Être humide de pleurs, c'est désavantageux.  
Quand tu perds un ami, parbleu la ville est bonne,  
Songe à le remplacer par une autre personne,  
C'est bien plus sage ça, c'est d'un goût plus exquis

Que sur l'ami perdu chanter de profundis. »  
Donc croyez-en votre femme Prudence,  
Sachez vous gouverner de par la sapience !  
Souvenez-vous que Jésus le Seigneur,  
Dit : « Qu'un homme joyeux, bien allègre de cœur,  
Se conserve pimpant jusque dans la vieillesse ;  
Mais qu'au contraire un homme accablé de tristesse  
N'ayant alors plus de repos,  
Perd ses belles couleurs, et n'a plus que les os. »  
Il dit encor : « Que la douleur de l'âme  
Du corps le mieux portant éteint soudain la flamme. »  
Et Salomon, ce sage Roi  
A ce dicton bien sensé par ma foi !  
« De même, » dit-il, « que des mites  
Qui se fauillent dans la toison des brebis  
Abîment, rongent nos habits,  
(Et ces mites pourtant sont bêtes bien petites),  
Ainsi, fachez-le, la douleur  
Gâte, abîme et ronge le cœur ! »  
Ainsi donc nous devons tous prendre en patience  
La mort de nos enfants, la perte de nos biens ;  
Quand Job eut tout perdu, ses enfants, sa substance,  
Qu'il n'avait plus même des riens,  
Et que sur son fumier, le pauvre homme malade  
N'avait pas même une panade,  
Il disait cependant : 'Béni soit le Seigneur,  
Malgré mes maux n'en suis pas moins son serviteur ! »  
Mélibée aussitôt répondit à Prudence :  
« Tous vos discours, ma femme, ont grande sapience,  
Ils sont tous, j'en conviens, farcis de vérité,  
Mais, entre nous, je suis tellement embêté,  
Tant troublé de chagrin que je ne fais que faire. »  
« Faites, très cher, le nécessaire, »  
Reprit Dame Prudence, « appelez vos amis,  
Vos parents, tous ceux-là qui sont fidèles, sages,

Dites-leur vos chagrins, et suivez leurs avis ;  
Salomon parmi ses adages,  
A celui-ci : « D'après conseil agis,  
Et de te repentir tu n'auras les soucis. »

Alors par le conseil de sa femme Prudence  
Ce Mélibée eut soin convoquer et d'urgence  
Beaucoup de gens, et de gens à tous crins,  
Et des chirurgiens, aussi des médecins,  
Quelques vieux ennemis rentrés en apparence  
Dedans son amitié, voire quelques voisins  
Qui lui rendaient respect, mais beaucoup plus par  
crainte  
Que par assertion ; — avec ça maints flatteurs,  
Maints subtils avocats, éloquents, beaux parleurs,  
Dont le sarcasme tue et la parole éreinte,  
Très experts dans la loi, mais qui sont bons coucheurs  
Alors qu'ils sont vos défenseurs.

Et quand de tous ces gens fut complet l'assemblage,  
Ce Mélibée à cet aréopage  
Raconta ses chagrins, ses affreuses douleurs,  
D'une voix où gisait des pleurs,  
Mais comprimés par convenance ;  
Et d'après son discours, ton muet désespoir,  
Il était certes aidé de voir  
Que de ses ennemis, de leur cruelle offense,  
Son cœur voulait tirer une prompte vengeance.  
Néanmoins dans un cas pareil  
À l'assemblée il demandait conseil.  
Un des chirurgiens, homme prudent et sage,  
Ayant reçu comme d'usage  
Licence de parler, se leva, puis voici  
Ce qu'à ce Mélibée, il dit ; oyez ceci :

« Le beau de notre état, Voyez-vous bien, Messire,  
À nous autres chirurgiens  
Est de garder sur nous assez d'empire  
Pour faire notre mieux envers tous les humains,  
Dont le salut est remis en nos mains.  
Nous guérissons souvent ces adversaires  
Qui laissant trop déborder leurs colères,  
Ont déchiré leur corps, ont labouré leur chair  
Dans un duel avec du fer ;  
Notre art à nous n'est de nourrir la guerre,  
Oh ! nenni dà ! tant s'en faut qu'au contraire ;  
Apporter un dictame au mal le plus vilain,  
En un mot comme en cent, c'est notre unique affaire.  
Mais quant à votre fille, ayez-le pour certain,  
Quoiqu'elle soit grièvement blessée,  
De bientôt la guérir nous avons la pensée,  
Et nous la guérirons morbleu,  
S'il plait à Dieu ! »

Les médecins aussi sur la matière  
Parlèrent à peu près de la même manière,  
Si ce n'est qu'ils dirent en plus  
Que les contraires ont quelquefois des vertus,  
Que par le feu souvent on guérit un ulcère,  
Et par émollients la pierre.

Les voisins pleins d'envie, et tous ses faux amis  
Ses flatteurs avec eux unis,  
Empirèrent le cas louant de Mélibée  
(Dont ils riaient, mais à la dérobée),  
La richesse et la force et l'immense grandeur,  
Et de ses ennemis déniaient la valeur,  
Disant ouvertement qu'il devait, chose claire,  
De suite commencer la guerre.



Alors un avocat très sage et très futé  
Se levant dit : « Seigneurs, en vérité  
L'objet qui nous rassemble en ces lieux en conclave  
Est une chose, et sérieuse et grave,  
Pour le tort déjà fait, pour le tort à venir,  
Et pour tous les malheurs qu'il en peut survenir,  
Les deux partis ayant et richesse et puissance.  
Par ces raisons, dans cette circonstance  
Se fourvoyer serait d'un grand péril,  
C'est pourquoi Mélibée, écoutez, » lui dit-il,  
« L'opinion que nous suggère  
En bien l'examinant cette fâcheuse affaire.  
En premier lieu vous donnons le conseil  
De vous tenir sur votre défensive,  
Puis en votre maison de faire garde active,  
Et d'être toujours sur l'éveil,  
D'avoir enfin, c'est chose impérative  
Garnison suffisante, et capable au besoin  
Aux assiégeants de donner du tintouin.  
Mais pour vous conseiller de susciter la guerre  
Immédiatement, suivant votre colère,  
Mon avis est qu'en aussi peu de temps  
Nous ne pouvons juger sans graves accidents ;  
Voilà pourquoi nous faisons la demande  
D'ajourner le jugé du cas ;  
La sagesse le recommande  
Pour ne tomber dans l'embarras ;  
Car le proverbe dit : Ce juge seul est sage,  
Qui comprend vite un cas, mais le juge à loisir ;  
Bien qu'il soit déplaisant de laisser un outrage  
Quelque temps impuni, mieux encor vaut choisir  
Vengeance différée, à trop prompt repentir.  
Quand pour savoir ce qu'il en fallait faire  
Fut amenée au doux Seigneur Jésus  
La femme prise en adultère,

Jésus savait fort bien parmi les cris confus  
De la foule en colère,  
Ce qu'il devait répondre à ce flot populaire,  
Et tout à coup pourtant il ne répondit pas,  
Il bêcha deux fois dans la terre  
Avant de décider le cas.  
À ces fins demandons d'ajourner à quinzaine  
Notre délibéré, ne jugeons d'une haleine ;  
Plus tard, avec l'aide de Dieu  
Nous vous conseillerons sans risquer désaveu ! »

Les jeunes gens alors de suite se levèrent  
Et d'une voix tous ils se récrièrent :  
« Il faut battre le fer aussitôt qu'il est chaud,  
À qui nous fait insulte il faut répondre haut ;  
Si voulons conserver pur notre caractère ;  
Puis ils firent du bruit, en criant : Guerre ! guerre ! »  
Alors l'un des vieillards fit signe de la main  
Qu'il désirait parler, puis il a dit soudain :  
« Messieurs, parmi vous, il est maint gentilhomme  
Qui vient ici nous crier guerre en somme  
Sans pouvoir prévoir, c'est certain,  
Un jour quelle en sera la fin.  
Ce mot hurlé bien fort : La guerre !  
Il paraît beau, hérissé de colère,  
D'abord dans le commencement ;  
Mais savez-vous suffisamment  
Ce qu'il porte en son flanc d'affreuses représailles,  
Et d'affreux guet-apens, et d'affreuses batailles ?  
Savez-vous qu'il est maint enfant  
Qui couve encor dans le sein de sa mère,  
Qui périra jeune dans sa carrière  
Parce qu'il est jeté ce mot ébouriffant  
Guerre !  
Ou qui végétera morne dans la misère,

Et traînera dans le deuil et toujours  
Ses jours ?  
Donc il est bon qu'on délibère,  
Et qu'on prenne un avis que sagesse agréa,  
Avant de prononcer : *Jacta est alea* »

Et lorsque ce vieillard, ce sage,  
Avec des arguments ainsi que c'est l'usage,  
Voulut appuyer son discours,  
Sur presque tous les bancs se fit un grand tapage,  
Et chacun s'efforça d'en arrêter le cours.  
Prêcher devant des gens qui ne veulent entendre,  
Outre que c'est prêcher dans le désert,  
C'est s'exposer encore à bien vilain concert  
Et parfois à fâcheux esclandre ;  
Car Jésus dit qu'au beau milieu des pleurs  
Faire de la musique est chose inopportune ;  
Ce qui veut dire que lorsqu'on a l'infortune  
De parler à des auditeurs  
Qui n'ont pas le désir d'entendre,  
Autant ma foi vaudrait se pendre,  
Ou bien chanter devant gens en proie aux douleurs.  
Quand donc ce sage vit qu'il n'avait d'auditoire,  
Il poitrina dans son sein son grimoire,  
Et se rassit, honteux de ce déboire,  
Car quelque part dit aussi Salomon :  
« Quand on n'a de public à quoi bon le sermon ? »  
Se contentant à part soi de se dire :  
Un bon conseil au port presque toujours chavire.  
Notez que Mélibée avait, c'était fâcheux,  
Dans sa manche des gens assez peu vertueux,  
Pour lui conseiller à l'oreille,  
En son particulier, la veille,  
Ce que le lendemain, et *coram populo*,  
Ils désapprouvaient subito.

Quand Mélibée eut vu que son conseil d'urgence  
Avisait pour la guerre, et pour prompt vengeance,  
Il confirma de suite, et pleinement  
Cet avis qui cadrait avec son sentiment ;  
Ce que voyant, Dame Prudence  
À son mari faisant une humble révérence,  
Lui dit d'un ton câlin : « Mon cher Maître et Seigneur,  
Ne vous hâtez pas trop, autrement j'aurais peur  
Qu'il ne vous arrivât malheur,  
Mais daignez à l'instant m'accorder audience ;  
Car Pierre Alphonse, un écrivain moral,  
Dit : 'Ne te hâte pas pour le bien, pour le mal  
Que tu reçois d'autrui, de l'acquitter ta dette,  
En agissant ainsi tu gardes ton ami,  
Et toujours tu tiens en vedette  
Ton ennemi.'  
Le proverbe aussi dit : Celui-là seul est sage,  
Qui de ne se hâter sait avoir le courage ;  
Jamais il n'advient de profit  
À qui laisse sans frein galoper son dépit.  
Ce Mélibée à sa femme Prudence,  
Soudain en ces mots répondit :  
« Ce n'est ma volonté dans cette circonstance  
D'agir, » dit-il, « par ton avis ;  
Pour dix mille raisons et bien d'autres encore,  
Car l'on m'estimerait non plus qu'une pécore  
Si je voulais, cela ne soit permis !  
Changer un jugement formulé par des sages.  
Des anciens je sais trop par ma foi les adages ;  
Des femmes je fais peu de cas,  
Bien qu'elles soient parfois charmantes,  
Car elles sont toutes méchantes.  
Salomon ne nous dit-il pas  
Qu'il ne trouva parmi tout ce sexe volage

Pas une femme bonne et sage.  
Dans mille hommes, au moins il put en trouver un  
Qui fut bon, et c'est quelque chose !  
Si me gouvernais, je suppose,  
Par ton conseil, eh ! mais chacun  
Croirait que t'ai donné sur moi droit de maîtrise,  
Me garde Dieu de faire une telle sottise !  
Car Jésus dit que le mari  
Qui fait de sa femme son maître  
est un sot qui sera marri  
De sa faiblesse, et perdra son bien-être.  
Et Salomon dit aussi lui :  
Si tu ne veux avoir d'ennui  
Garde-toi de donner du pouvoir sur toi-même  
À ta femme, à ton fils, que ce soit-là ton thème ;  
Et surtout retiens bien ceci :  
De tes enfants jamais ne sois à la merci.  
Et puis encore une autre chose,  
Si je voulais agir par tes avis,  
Il faudrait, et cela pour cause,  
Qu'on ne sut au-dehors ce que fais au logis,  
Or des femmes la genglerie  
Ne fait onc rien céler fors ce qu'elle ne sait,  
Ceci n'est pas de la galanterie,  
Mais c'est vrai dans la forme, et c'est vrai dans le fait.  
Outre cela le philosophe  
Dit qu'en mauvais conseils les femmes sont d'étoffe  
À sustenter le genre humain,  
Ne voulant donc encourir catastrophe,  
Ne suivrai tes conseils, tiens cela pour certain. »

Lorsque Dame Prudence  
Avec grande douceur, et grande patience,  
Et sans mauvaise humeur  
Eut entendu ce que lui disait son Seigneur,

Elle lui demanda d'urgence  
De lui répondre la licence.  
Et puis elle lui dit : « À votre premier point  
Facilement on peut répondre à point :  
Que de changer d'avis n'est pas une folie,  
Plutôt qu'engendrer des regrets  
Il vaut bien mieux, je le publie,  
Modifier quelquefois ses projets,  
L'homme inepte est celui qui ne change jamais !  
Et quand même dans une emprise  
Vous eussiez eu résolution prise,  
Si vous trouvez quelque chose de mieux,  
Vous amender ? Mais c'est toujours heureux !  
Pour cela, ne serez, vous jure,  
Traité de menteur, de parjure ;  
Et quand bien même encor vous eussiez pris conseil  
De grand nombre de gens, en pompeux appareil,  
Ce n'est pas encore une cause,  
Pour que ne changiez la chose,  
Si dans votre bon sens vous trouviez par hasard  
Décision méritant plus d'égard.  
Notez que très souvent quelques gens d'aptitude,  
Donnent meilleur conseil que vaste multitude  
Où l'on claboude, où l'on jette des cris,  
Et qui n'enfante enfin que de mauvais avis.  
Passons au second point. Vous nous dites charmantes,  
Pour affirmer plus fort que nous sommes méchantes.  
Donc vous nous méprisez de fait.  
Or le proverbe dit, (ce n'est une bêtise) :  
'Celui qui tout desprise  
À tous desplait !'  
Et Sénèque aussi dit : 'Qui cherche sagesse  
Ne doit déprécier personne que je pense,  
Mais il doit enseigner à tous  
Son érudition, les fruits de sa science

Sans présomption vertuchoux !  
Et quand il ne sait pas lui-même quelque chose,  
Il doit s'en enquérir, en rechercher la cause  
Fut-ce d'un plus petit que lui.'  
Et Messire, souffrez que vous prouve aujourd'hui,  
Que depuis que le monde est monde,  
Quoiqu'on en die, et qu'on en fronde  
Il y eut mainte femme, un tel fait est certain,  
Qui fut l'honneur du genre humain.  
Si nous eussions été toutes méchantes,  
Déplaisantes, impertinentes,  
Dites, notre Seigneur Jésus  
Dans le sein d'une femme eut-il donc pris naissance ?  
Si de la femme il n'eut estimé les vertus,  
Eut-il après sa mort, en bonne conscience,  
À la femme apparu plutôt  
Que d'apparaître à ses apôtres ;  
Des raisons j'en aurais mille autres  
À faire valoir, et bien haut  
Pour démontrer des femmes le mérite.  
Et quoique Salomon ait fort peu d'eau bénite  
Pour nous, et qu'il prétende enfin  
Que parmi tout le sexe féminin  
Il ne trouva jamais une femme de bonne,  
Je dis, sans faire tort à sa sage personne,  
Que maint autre homme a dit : 1Sous la voûte des  
cieux  
Les femmes sont ce qu'on trouve de mieux !'  
Du reste Salomon, n'a-t-il voulu que dire,  
Comprenez bien cela, Messire,  
Que la perfection ne saurait exister  
Que dans le sein de Dieu, qu'il y faut s'abriter.  
Et maintenant permettez que je passe  
À votre troisième raison,  
Cette raison, très cher, c'est de la déraison.

Vous dites, en effet, que si dans cette passe  
Vous adhérez à mon avis  
On croirait que tout m'est permis,  
Et que sur vous m'avez concédé la maîtrise ;  
Messire, sauf votre respect  
Cela n'est pas du tout correct ;  
Ce n'est rien moins qu'une sottise.  
Car de par Dieu ! s'il en était ainsi,  
Qui demande conseil serait à la merci  
Du conseiller, jamais n'ayant son libre arbitre.  
Qui s'annihilerait de cette façon-ci  
Vous le savez fort bien ne serait qu'un bétitre.  
Votre quatrième raison  
Me semble bien hors de saison ;  
Des femmes, dites-vous, la rare genglerie  
Sait cacher seulement ce que sans flatterie  
Elles ne connurent jamais :  
C'est comme si vous vouliez dire,  
Que sur nous n'ayant nul empire  
Ne savons garder de secrets.  
Ces laides paroles, Messire,  
On peut seulement les écrire  
Des femmes qui se font un besoin des caquets ;  
De ces curieuses femelles,  
Bien méchantes, et sur lesquelles  
On a, je crois, un beau jour fait  
Ce quolibet :  
Qu'un homme, du logis est chassé pour trois choses,  
La fumée et la pluie, alors qu'à grandes doses  
L'eau s'infiltré à foison  
Dans la maison ;  
Et puis par les méchantes femmes,  
Tisons d'enfer toujours en flammes.  
C'est de ces femmes-là qu'avec beaucoup de tact  
Salomon dit à l'homme : Évitez leur contact !



Car certes mieux vaudrait, seul dans un désert vivre,  
Et n'ayant que le ciel pour livre,  
Qu'avec elles avoir jamais aucun rapport,  
Dût-on même être le plus fort.'  
Et, Messire, entre nous, vous savez bien je pense,  
Que ne suis de ces femmes-là,  
Vous avez moultefois éprouvé mon silence,  
Aussi ma grande patience,  
Et que je fais me taire alors qu'il faut cela !  
À vous dire le vrai votre raison dernière,  
La cinquième, je crois, si mon compte est exact,  
Ne vaut pas plus que la première,  
Et n'annonce pas plus de tact.  
Vous dites que nous autres femmes  
Probablement étant toutes infâmes,  
Vainquons l'homme en mauvais conseils.  
Faire raisonnements pareils  
C'est outrepasser la mesure  
De déraisonner, chose sûre.  
Comment quand votre femme a trouvé dans son cœur  
Un bon conseil qui fauve votre honneur,  
Et vous retient de faire une action blâmable,  
Votre femme a fait mal Mais c'est épouvantable  
Que vouloir établir telle moralité !  
Je vous le dis en vérité,  
Vous ne comprenez pas du tout le philosophe :  
Quand il dit qu'en mauvais avis,  
Les femmes vainquent leurs maris,  
Il veut dire par St. Christophe !  
Que dans des cas in extremis  
Les maris sont forcés d'être enfin raisonnables,  
Qu'à leurs femmes ils font amendes honorables.  
Et comme il vous plait nous blâmer,  
Nous, que vous devriez aimer,  
Je veux vous démontrer que dans la vie entière,

Nos conseils sont très bons, quand on les considère.  
Malgré tous les 'on dit', de très petits esprits,  
Et les indignités de très petits écrits,  
Disant que les conseils donnés par une femme  
Sont ou trop cher, ou bien trop bon marché,  
Pourtant, je le dis sur mon âme,  
De mon sexe j'ai vu plus d'un homme entiché.  
Et vous aurez beau dire, il est parmi les nôtres,  
Des cœurs plus vertueux, plus discrets que les  
vôtres ;

Et mainte femme a su plus d'une fois  
Par sa discrétion apprivoiser des Rois.  
Ce fut par le conseil de sa prudente mère  
La fine mouche Rebecca,  
Que Jacob un beau jour avec art escroqua  
La bénédiction d'Isaac son vieux père,  
Et qu'il obtint ainsi sans affectation  
Sur les siens domination.  
Dame Judith veuve ingambe et jolie,  
Ce fut grâce à ses bons avis  
Qu'elle délivra Béthulie,  
Et qu'Holoferne après avoir fait chère lie  
Avec elle, et sablé nombre de vins exquis,  
En moins se trouva de sa tête,  
Quand il voulut savourer sa conquête,  
Et qu'il s'éveilla moult occis  
Dans un brûlant sentier bien loin du Paradis.  
Abigail délivra Nabal de la colère  
Du Roi David assez mauvais coucheur,  
Souventefois d'un chien de caractère,  
Et lui sauva la vie aussi bien que l'honneur.  
Esther par ses conseils débordant de sagesse,  
D'Assuérus sut gagner la tendresse,  
Et rehausser selon l'ordre de Dieu  
Le peuple hébreu.

Voyez encor, quand Dieu le père  
 Eut créé l'homme avec un peu de terre,  
 Il se dit ce n'est pas décent  
 Qu'un homme fait tout seul à battre la campagne,  
 Et qui plus est pour lui c'est peu réjouissant,  
 Créons-lui donc une compagne.  
 Par là qu'il vous soit donc prouvé,  
 Que Dieu le père eut mieux trouvé  
 Que l'invention de la femme,  
 Si la femme n'était, bien haut je le proclame,  
 En dépit du tiers et du quart  
 De l'homme la meilleure part.  
 Tenez un Clerc a fait, non pas en vile prose,  
 Mais à mon avis, en beaux vers,  
 Que les hommes devraient retenir les pervers !  
 L'éloge de la femme, éloge grandiose,  
 Écoutez-le voici la chose :  
 Sur la terre est-il un trésor  
 Qui soit plus précieux que l'or ? —  
 L'onyx ! — Et que l'onyx ? — Ce n'est pas la paresse.  
 C'est la sagesse !  
 Sur la terre est-il un trésor  
 Beaucoup plus précieux que l'or,  
 Que l'onyx, et que la sagesse ?  
 — 'Oui, c'est la femme, ici je le confesse,  
 Elle vaut mieux que l'or, la sagesse et l'onyx !'  
 — ' Et que la femme est-il quelque chose sur terre  
 Qui puisse la valoir ?' — 'Non, ce serait chimère  
 Que de chercher, car, par le Styx !  
 On chercherait en vain ; la femme est un phoenix !'  
 Donc par maintes raisons, vous pouvez voir, Messire  
 Que les femmes malgré tout ce qu'on en peut dire,  
 Sont de fort bon conseil, ont de grandes vertus ;  
 Et maintenant que dirai-je de plus ?  
 Que si vous voulez bien, et c'est une vétille,

Suivre en tout mes conseils, vous rendrai votre fille  
Saine et fauve, et si bien vous serai de soulas,  
Que vous retirerez de l'honneur de ce cas. »

Ce long débordement de longue parlerie,  
Dit avec tant de crânerie,  
Frappa ce Mélibée, et voilà qu'il a dit :  
« Je vois bien, ma chère Prudence,  
Que vous avez une rare éloquence,  
Et du Roi Salomon l'esprit.  
Car le grand Salomon, un fier ami de l'ordre,  
Dit qu'un discours prononcé sans désordre  
Est suave rayon de miel  
Qui donne à l'âme, au corps un bien matériel.  
Dunque reconnaissant ta grande sagesse,  
Et ta sincérité, Prudence,  
Dorénavant pour moi tu feras le soleil,  
Je veux me gouverner rien que par ton conseil. »  
« Puisqu'il en est ainsi, » reprit soudain la femme,  
« Je vais vous enseigner pour le bien de votre âme,  
Comme devez vous gouverner.  
Vous devez tout d'abord devers Dieu vous tourner,  
Vous adresser à lui par la prière,  
Pour qu'il vous enseigne à bien faire,  
Ainsi que feu Tobie à son fils l'enseigna,  
Lorsque l'ange l'accompagna.  
St. Jacques dit aussi, j'en ai bien souvenance,  
Mais à dire le vrai, je ne saurais dire où :  
Si vous avez besoin de sagesse,  
Adressez-vous à Dieu, sa suprême obligeance  
'Si devant lui, vous pliez le genou,  
Viendra toujours à votre aide.'  
Vous chasserez alors de votre cœur  
Trois choses qui toujours engendrent le malheur,  
Précipitation, convoitise et colère,

Trois gros péchés, qu'il vaut mieux ne pas faire.<sup>7</sup>  
 Et lorsque sagement vous aurez pris enfin  
 Un parti, croyez-moi, tenez-le pour certain,  
 À vos amis, gardez-vous d'en rien dire,  
 C'est toujours imprudent, Messire,  
 À moins que cependant par manière d'acquit  
 À le communiquer vous n'ayez du profit.  
 Car Jésus dit : 'Ne dis pas ta folie,  
 Ni ton secret à ton meilleur ami,  
 Encor moins à ton ennemi  
 Car vis-à-vis de toi si chacun d'eux se plie  
 À des discours approbateurs,  
 Sitôt le dos tourné ces beaux complimenteurs,  
 Se moqueront de toi, de ton outrecuidance,  
 Et se riront en ton absence  
 Des projets qu'ils ont dit devant toi les meilleurs.'  
 Un autre Clerc encor dit : 'Que dans ce bas monde,  
 À peine on peut trouver sur la terre et sur l'onde  
 Un cœur assez discret  
 Pour garder un secret.'  
 Le livre dit aussi, le livre de sagesse :  
 'Que donnant ton secret tu le sors de prison  
 Pour le laisser courir sans rime ni raison  
 La prétentaine avec l'ardeur de la jeunesse.  
 Qui connaît ton secret te tient dedans ses lacs,  
 Si tu veux en sortir, en vain tu le voudras.'  
 Donc vous ferez bien mieux poitriner en votre âme,  
 Votre secret plutôt que le confier dame !  
 À n'importe qui vertu-choux !  
 Qui s'en servira contre vous.  
 Oyez à ce sujet ce que nous dit Sénèque :  
 'Si tu ne peux,' dit-il, 'renfermer ton secret

---

7 Nombre de redites se trouvent dans ce conte en prose, nous avons cru parfois devoir en retrancher quelques lignes qui nous ont paru entraver le récit. – C. de C.

Dans cette ferrure intrinsèque  
Qu'on appelle le cœur, comment veux-tu criquet  
Qu'un autre le garde fidèle ;  
Le jeu n'en vaut pas la chandelle !'  
Pourtant, si par hasard, en disant ton secret,  
Tu crois pouvoir gagner par là quelqu'importance,  
Ne va pas le jeter comme un vil paltoquet  
À la tête des gens, agis avec prudence :  
Ne laisse pénétrer si tu veux guerre ou paix,  
Ne dis ni ci, ni ça, laisse-moi dans l'épais  
Ton consulté, pour qu'il ne sache  
S'il doit te conseiller la sauge ou la bourrache ;  
Les donneurs de conseils sont toujours des flatteurs  
Quand ils ne sont pas des écornifleurs.  
Après cela passe en revue  
Tes amis du logis, tes amis de la rue,  
Et prends-moi tes conseils au mieux  
Des plus sages et des plus vieux.

Je dis que tout d'abord si voulez avoir chance  
D'obtenir de sages avis,  
Parmi votre conseil vous aurez la prudence  
D'avoir toujours de sincères amis.  
Car Salomon dit : 'Que tout comme  
Et la bouche et le cœur de l'homme  
Trouvent plaisir à déguster les mets  
Les plus sucrés, les plus doux au palais,  
De même un bon conseil est ainsi qu'un dictame,  
Et qu'il donne toujours de la douceur à l'âme.'  
Il dit aussi : 'Qu'un véritable ami  
Qui sur nos intérêts n'est jamais endormi  
Vaut mieux que l'or et l'argent certes,  
Que c'est une défense en cas de guerre ouverte,  
Et qu'en un mot c'est un trésor  
Qui vaut plus que lon pesant d'or.'

Puis il vous faut savoir par de sûrs témoignages,  
Si vos amis sont et discrets et sages ;  
Car le livre le dit : 'Ne demande concours  
Dans tes conseils qu'à ceux qui sont sages toujours.'  
Et par cette raison vous Voyez qu'il est sage  
D'avoir en vos conseils hommes d'un certain âge,  
Car les vieillards ont tous beaucoup vu, c'est connu,  
Et partant beaucoup retenu.  
Il est escript en Job : 'Que pour la sagesse,  
Elle est dans les vieillards, ainsi que la prudence.'  
Tullius dit : 'Ce n'est l'agilité du corps,  
Ni la force non plus, ni les vaillants efforts  
Qui toujours ont été les causes  
Ici-bas des plus grandes choses,  
Non certes, mais, c'est par le bon conseil  
Aussi par la science, et par son noble éveil,  
Par l'autorité des personnes  
Lorsqu'elles sont vertueuses et bonnes.  
C'est que ces qualités, ce sont des faits constants,  
L'âge ne les détruit, tant s'en faut qu'au contraire,  
Elles croissent avec le temps,  
Car le temps à nos yeux fait jaillir la lumière.'  
Puis, règle générale, il vous faut appeler  
À vos conseils, amis prêts à vous épauler  
Mais en connaissance de cause ;  
Donc chacun d'eux doit être au courant de la chose  
Que vous voulez élucider,  
Si désirez qu'il puisse vous aider.  
Car Salomon qu'il faut toujours se recorder,  
Dit : 'Parmi tes amis, en eusses-tu dix-mille,  
Tu dois en choisir un, c'est le plus difficile,  
Pour te donner conseil d'abord,  
Et recevoir ta confiance ;  
Ton secret, tu pourras le dire après, je pense,  
À d'autres, si tu veux, et sans te faire tort,

Si tous les consultés ont et l'expérience,  
Et la sagesse et la prudence.  
Et n'agis pas toujours par un seul conseiller,  
Une affaire parfois il la faut débrouiller  
Au moyen d'un grand entourage,  
Et de bon nombre de partage.'  
Car Salomon dit encor quelque part :  
'Souventefois pour le gain d'une cause,  
Il faut l'examiner, en creuser chaque clause,  
Pour en dissiper le brouillard,  
Et plus les conseillers sont nombreux, mieux la  
chose !'

« Puisque je vous ai dit, Messire, maintenant,  
Qui doit vous conseiller, je veux incontinent  
Vous dire pour votre gouverne,  
Quels ils sont les conseils que devez rejeter.  
D'abord comme une baliverne  
L'avis d'un sot, il vous faut l'écarter ;  
'D'un sot,' dit Salomon, 'n'auras qu'une sottise,  
Prends bien garde à sa marchandise.'  
Le livre dit aussi : 'Que l'essence d'un sot  
Est de se croire très finot,  
Et de croire par contre un chacun imbécile.'  
De même qu'on éloigne une mouche futile,  
Vous devez rejeter aussi tous les flatteurs  
Qui de vos défauts flagorneurs  
De vous font mille apothéoses  
Plutôt que vous montrer la vérité des choses.  
C'est pourquoi Tullius dit : 'Que dans l'amitié  
Ce qu'il y a de plus funeste,  
Ce qu'on doit fuir à l'égal de la peste,  
Ce qui fait horreur et pitié,  
C'est, (notez bien cela !) la basse flatterie,  
La hideuse flagornerie.'



Donc rejetez-moi les flatteurs,  
Des nobles sentiments ce sont les destructeurs.  
Le livre dit : Crains la douce parole  
Du flatteur à l'air bénévole,  
Bien plus que le rude sermon D'un ami qui ne veut que  
le bien de ton nom.'

Salomon dit : 'Que d'un flatteur la bouche  
la boîte au venin, tuant ce qu'elle touche.'  
Est dit encor : 'Celui qui par fade douceur  
De son ami cherche à capter le cœur,  
Ressemble alors à la vipère  
Qui fascine l'oiseau que pour proie elle espère.'  
Donc poursuit Tullius : 'Éloigne les flatteurs,  
Et suis de leurs conseils les appas séducteurs.'  
Et Caton dit aussi : 'Retiens pour ta guidance,  
Qu'il ne faut jamais d'un flatteur  
Croire aux paroles de douceur,  
Ou d'agrément, ou de plaisance.'

« Et vous rejetterez aussi, je vous le dis,  
Les bons conseils de vos ex-ennemis,  
Venus même à résipiscence,  
Et vos amis en apparence.

Le livre dit : 'Que jamais, c'est certain,  
Notre ennemi d'hier n'est l'ami de demain.'

Ésope dit : 'À ceux-là ne te fie  
Qui furent dans le temps en bisbille avec toi,  
Ne leur dis ton secret.' — Sénèque dit pourquoi.

'Il ne se peut,' dit-il, 'je vous le certifie,  
Que sur un terrain où longtemps fut un grand feu,  
De chaleur mal éteinte, il n'en demeure un peu.'

Adonc Salomon dit : 'C'est par hypocrisie  
Que te flatte aujourd'hui ton ennemi d'hier,  
En te jetant au nez de l'encens l'ambrosie  
Il se moque de toi, mon cher ;  
Son but est d'obtenir sur toi, stupide buse !

Mais cette fois de par la ruse,  
La victoire qu'il n'avait pas  
Par la guerre ou par les combats.'  
Et Pierre Alphonse dit : 'Ne te fais onc compère,  
Avec tes anciens ennemis,  
Si tu leur fais du bien, n'aura de ce semis  
Pour récolte que la colère.'

« Et vous devez aussi rejeter les avis  
De vos servants, à vous soumis ;  
Car, Voyez-vous, par aventure,  
Par crainte ou par amour ils outrent la mesure  
De leur dette envers vous  
Cela soit dit, bien entre nous.  
Car ainsi dit un philosophe austère  
Il n'existe sur terre  
Nul hère  
Parfaitement sincère  
Envers celui qu'il craint par trop :  
Chassez le naturel, il revient au galop.'  
Et Tullius dit : 'Qu'il n'est de puissance  
De Rois ou d'Empereurs, si grande en apparence,  
Qui puisse durer quelque temps  
Si dans l'infime peuple elle n'a d'adhérents.'

« Vous ne croirez non plus les gens à rouges trognes,  
Oh ! défiez-vous des ivrognes !  
Eux, ils ne savent rien cacher  
Et ce qu'ils ont appris il le leur faut cracher :  
Salomon dit : 'Où demeure l'ivresse,  
Nul secret n'est gardé, défiez-vous sans cesse.'  
N'accepterez non plus le conseil de celui  
Qui dans l'intimité vous conseille une chose,  
Et qui devant autrui  
Conseille le contraire, et malgré qu'on en glose :

Car un ancien qui s'y connaissait dà  
Feu Monsieur de Cassiodore,  
A laissé sur son agenda  
Cette maxime un peu sonore :  
'C'est gréver son ami  
Et non pas à demi,  
Que dans l'intimité lui souffler une chose,  
Que, *coram populo*, recommander on n'ose !'  
Vous honnirez aussi le conseil des méchants,  
Ce sont gens à hideux penchants  
Car le Livre nous dit, ce n'est pas baguenaude :  
'Le conseil des méchants toujours est plein de fraude.'  
Et David dit : 'Bienheureux est celui  
Qui des méchants, non plus que des mégères  
Peut toujours s'éviter l'ennui ;  
Ce sont vilaines gens, et serpents et vipères.'

« Vous aurez soin aussi rejeter les avis  
Des jeunes gens, c'est encore indécis,  
Et Salomon dit : Que dans leur simplesse,  
Vous cherchiez en vain de l'éte la richesse.'

« Maintenant que vous ai fait voir mon cher  
Seigneur  
De quels gens vous devez en tout bien, tout honneur,  
Prendre votre conseil, aussi quelle est la sorte  
Que vous devez consigner à la porte,  
Je vais vous enseigner d'après Marc Tullius  
Ce que vous devez faire en plus.  
D'abord, et la première chose  
Est de dire le vrai, sans bravade et sans glose,  
Car si vous poitrinez l'auguste vérité,  
Ne pouvez d'un conseil avoir l'autorité.  
Puis des conseils donnés peserez l'importance,  
Et verrez, si pouvez avec quelque prudence

Les adopter.<sup>8</sup> — Puis si les jugez sains  
Verrez si vous pouvez les conduire à vos fins.  
Car le proverbe dit, et le proverbe est sage :  
'Qui trop embrasse mal étreint !'  
Et Caton dit aussi dans son âpre langage :  
'Arrête-toi, plutôt qu'être déceint !'  
Et Pierre Alphonse dit : 'Que si tu peux par chance  
Faire une chose dont conferves repentance,  
Mieux vaut dire mille fois non,  
Que la laisser faire en ton nom.'  
Vous pouvez donc alors comprendre,  
Qu'il ne faut jamais entreprendre  
Rien qui ne puisse avoir effet,  
Autrement c'est agir comme un vrai paltoquet !  
Et lorsque vous aurez résolution prise,  
Agissez pour mener à bien votre entreprise,  
Toujours, toujours, toujours, toujours ;  
De votre activité n'interrompez le cours,  
Avec de la persévérance  
On fait en sa faveur vaciller la balance.

« Maintenant il est temps que vous fasse savoir  
Quand et comment devez changer votre vouloir  
Sans qu'on puisse jamais vous en faire un reproche,  
Sans que rien pour cela ne cloche.  
Un homme peut toujours changer d'avis  
Si la cause sur le tapis  
Malgré lui, ce n'est son affaire,  
A pris un autre caractère,  
Car la loi dit : 'Si vient nouveau biais  
On doit agir sur nouveaux frais.'

---

8 Nous répétons ici que Dame Prudence est infiniment loquace, et que cette maladie, intolérable en prose, est peut-être plus encore intolérable en vers, voilà pourquoi nous avons cru devoir prendre la liberté d'abrégé quelque peu ce trop long discours. — Note du Traducteur.

Et Sénèque aussi dit : 'Si par mauvaise chance  
Ton ennemi le connaît ton dessein,  
Soudain  
De le changer ne te fais conscience.'  
Quand le conseil encore est un conseil menteur,  
Ou qu'il provient de cause déshonnête,  
Faites néant à la requête,  
Untel conseil est de nulle valeur ;  
Car la loi dit : 'Que toutes les promesses  
Qui pour leur base n'ont la stricte honnêteté,  
Font des promesses laronesses  
Qui tombent devant l'équité.'  
Et tenez-vous pour dit qu'un dessein immuable  
Est la plupart du temps un dessein condamnable. »

Ce Mélibée en entendant parler  
Si sagement Dame Prudence,  
Lui répondit : Je ne puis le celer,  
Tu m'as, avec grand'sapience,  
Enseigné convenablement  
Comment en thèse générale  
Je dois me gouverner ; et ta mercuriale  
A mon parfait assentiment :  
Mais en thèse particulière  
Tu devrais bien me dire, ma très chère,  
Sur tous les conseillers réunis en ces lieux,  
Quel est ton sentiment, sont-ils selon tes vœux ? »

« Mon cher Seigneur, » dit-elle, « je vous prie  
En toute humilité, de ne pas m'en vouloir  
Si par hasard dedans ma parlerie,  
Je vous blessais sans le savoir,  
Croyez-le, j'en serais marrie ;  
Car Dieu sait bien que mon intention  
Est mériter votre approbation.

J'espère donc que votre bienveillance  
M'accordera sa bénigne indulgence.  
Je dirai donc sans passion  
Qu'à proprement parler dans cette conjoncture  
Votre conseil, la chose est sûre,  
S'est fourvoyé, c'est mon opinion.  
En premier lieu, vous n'avez été sage,  
En rassemblant tant de donneurs d'avis,  
Il eut fallu pour un tel arbitrage  
N'appeler tout d'abord que quelques gens choisis.  
Mais vous avez mandé si grande multitude,  
Qu'entendre tant de gens est une rude étude.  
Vous avez pataugé, cher Seigneur, m'est avis,  
Lorsqu'au lieu d'avoir eu quelques bons vieux amis  
Pour épilucher cette querelle,  
Vous avez assemblé des têtes sans cervelle,  
Qu'avez été convoquer de tous lieux  
Pour en former un assemblage  
D'étrangers, d'intriguants, de jeunes gens douteux,  
De flatteurs éhontés, d'ennemis dont la rage  
Suinte à travers leur bavardage,  
Et se révèle en dépit d'eux.  
Vous avez pataugé, le dis avec franchise,  
En apportant en plein conseil  
La hâte, la colère, aussi la convoitise,  
Et tout le hideux appareil  
De ce vilain trio capable de détruire  
La paix en semant le délire.  
Vous avez pataugé, je dois encor le dire,  
quant à vos conseillers vous avez sans pudeur  
Montré le nu de votre cœur ;  
Montré que ne vouliez que vengeance et que guerre,  
Et tous ces conseillers désireux de vous plaire,  
Ont crié guerre comme vous,  
Et boursouflé votre courroux.

Vous avez pataugé, je le répète encore,  
Lorsque vous prenant au phosphore  
Des vains discours de vos flatteurs,  
Vous avez accueilli leurs propos imposteurs,  
En faisant fi de la vieillesse,  
Et des conseils pleins de simplesse  
De vos bons, de vos vieux amis ;  
Faisant de leurs discours un vain salmigondis,  
Pour n'écouter que ces mots : 'Guerre ! guerre !'  
Vociférés de féroce manière.  
Tout comme un chien couchant,  
Pour le grand nombre vous penchant,  
Quoique connaissant bien l'adage  
'Que dans le petit nombre est la raison du sage ;'  
Que dans de tels conseils, c'est une vérité,  
Les sots depuis Adam sont en majorité ! »

Mélibée à ces mots répondit : « Je l'accorde !  
J'ai pataugé ; mais ainsi qu'on le dit :  
'À tout péché miséricorde !'  
Ne demande pas mieux qu'agir par ton esprit.  
'C'est humain de pécher,' dit un ancien adage,  
'Mais de persévérer longtemps dans le péché,  
Oh ! pour cela ça n'est pas sage,  
De notre âme au Démon c'est faire bon marché.' »

Aussitôt à cette sentence,  
A répondu Dame Prudence :  
« Examinez d'abord, parmi votre conseil  
De la raison qui fut mieux l'interprète,  
Qui vous donna l'avis le plus honnête,  
Et vous tint le mieux en éveil  
Contre ces passions qui font perdre la tête.  
Et commençons d'abord par les chirurgiens,  
Et par les médecins, ce sont eux, m'en souviens,

Qui les premiers sur la matière  
Discoururent d'un cœur sincère.  
Ils ont dit sagement, et très discrètement,  
Et devez honorablement  
Les traiter dà ; quand on a la richesse,  
On doit bien l'employer ; et quoique vos amis  
Vous ne devez souffrir qu'ils vous donnent gratis  
Tous les trésors de leur sagesse.  
Mais, entre nous, touchant les propositions  
Des médecins disant que chez certains malades  
Souvent on guérit par des oppositions  
Les sentiments les plus maussades,  
Je voudrais bien savoir comment ce texte-là  
Vous l'entendez, dites-moi donc cela ? »

« Ma foi ! j'entends ainsi. » repartit Mélibée,  
« Que si mon ennemi vient à la dérobee  
Me faire peine et contrariété,  
Je dois lui rendre la pareille,  
Le lendemain, en vérité,  
Afin de le punir du méfait de la veille.  
C'est la seule moralité  
De ce texte que je conseille ;  
Il guérit le mal par le mal  
Rien, à mon sens, n'est plus moral. »

« Voyez ! Voyez un peu ! » dit la Dame Prudence,  
« chaque homme torture à plaisir  
Pour les plier à son désir  
Les paroles d'une sentence.  
Les médecins n'ont jamais dit  
Ce que voulez leur faire dire,  
Il y a certes du délire  
De leurs discours à détraquer l'esprit.  
Car la méchanceté n'est du tout le contraire



De la méchanceté, parbleu la chose est claire :  
C'est un unique sentiment,  
Un mauvais sentiment vraiment.  
La vengeance n'est pas contraire à la vengeance,  
Ni l'injure à l'injure, ou l'offense à l'offense,  
C'est évident comme le jour ;  
Une vengeance donc, je le dis sans détour,  
S'aggrave encor par une autre vengeance,  
Une offense par une offense.  
Mais le dire des médecins  
N'avait pas d'autre objet qu'arriver à ces fins :  
Que le bien au mal est contraire,  
Comme la paix l'est à la guerre,  
Comme la vengeance au pardon,  
Cette noble vertu dont le ciel nous fit don ;  
En un mot comme la discorde  
Est le contraire en tout de l'esprit de concorde.  
Donc la méchanceté fera par la bonté  
Guérie entièrement, et pour l'éternité ;  
La guerre par la paix et la discorde affreuse  
Par le tant doux élan d'une âme affectueuse.  
Et l'apôtre St. Paul, de l'église un fanal,  
Dit : 'Ne rends pas injure pour injure,  
Encor moins le mal pour le mal,  
Mais en faisant le bien, annoblis ta nature.'

« Passons maintenant aux avis  
À vous octroyés par les vieillards et les sages,  
Et les hommes de loi, tous ceux-là vos amis,  
Qui vous ont dit les avantages  
De vous sauvegarder, et comme de raison  
De sauvegarder la maison ;  
Ayant soin en cela d'agir avec prudence,  
Aussi de faire diligence.  
Messire, quant au premier point

Vous concevez qu'un homme en guerre,  
N'a ma foi rien de mieux à faire  
Que de prendre pour son adjoint  
Notre Seigneur Jésus, ou sa très digne mère.  
David a dit : 'Si Dieu ne garde la cité  
Veiller sur elle est vanité !'  
Or, vous devriez donc, Messire,  
Demander, cela va sans dire  
Protection, secours, à vos meilleurs amis,  
Car feu le grand Caton était de cet avis :  
'Si veux trouver,' dit-il, 'secours et garde,  
Va les chercher auprès de ton ami de cœur,  
Un ami véritable est plus qu'un corps de garde,  
Aidé par lui, ne craindras de malheur.'  
Après cela, c'est l'A. B. C. de la prudence,  
Vous aurez soin de toujours vous garer  
D'inconnus, de menteurs, qui savent attirer  
Les niais par leur impudence.  
Car Pierre Alphonse dit : Ne prends pas en chemin  
Un inconnu pour charmer ton voyage,  
À moins de le connaître avant bien davantage ;  
Et sur toi, s'il se fait qu'il mette le grappin,  
Qu'à ta société s'impose l'aigrefin,  
Mets ton esprit, ta finesse en usage,  
Et dans la conversation,  
Sache, si tu le peux, sa vie antérieure,  
Informe-toi de lui, sans affectation,  
Quel est son nom, son état, sa demeure,  
Surtout ne sois assez benin  
Pour lui dire où tu vas, quel il est ton chemin,  
Dis-lui, tout au contraire,  
Si tu te rends ailleurs, je vais à tel endroit ;  
Porte-t-il une lance ? Il faut du côté droit  
Te tenir avec soin, et si comme à la guerre  
Il porte épée, il te faut être adroit

Et te tenir du côté gauche,  
 Tant qu'avec toi cet inconnu chevauche.'  
 Si vous vous conduisez d'après ces errements,  
 Vous ne craindrez jamais fausser vos sentiments.  
 Après cela, ne faut avoir l'outrecuidance  
 De mépriser par trop vos ennemis ;  
 Tout homme sage, m'est avis,  
 Doit de son ennemi redouter la puissance.  
 Salomon dit : 'Mal adviendra  
 À celui qui par trop d'audace  
 Ou par présomption, ne s'embarassera  
 D'un ennemi savoir la trace.'  
 Vous aurez soin aussi toujours contrecarrer  
 Les pièges et les embuscades ;  
 De ne jamais non plus par de vaines bravades,  
 Par un vil espion vous laisser chavirer.  
 Car Sénèque dit : 'Que le sage  
 Qui sait craindre le mal, sait éviter le mal.'  
 Et quand même seriez, (ce n'est paradoxal,  
 Ce que je dis, non plus enfantillage,)  
 Dans un lieu que vous croiriez sûr,  
 Il faut toujours garder votre personne,  
 Et la garer, Dieu me pardonne !  
 De l'ennemi, même le plus obscur ;  
 Car Sénèque le dit : 'On est toujours victime  
 De l'ennemi qu'on croit le plus infime.'  
 Ovide dit : 'Que le plus grand taureau  
 Peut être occis de façon très proprette  
 Par l'infime Dame Belette.'  
 Et le Livre dit à nouveau :  
 'Qu'une petite épine  
 Du plus superbe Roi peut déchirer la peau,  
 Et qu'un limier qui le chagrine,  
 Au sanglier vexé fait fuer sang et eau.'  
 Je ne dis pas pourtant que deviez d'aventure

Être par trop poltron, faire triste figure  
Sans qu'il y ait nécessité :  
Le Livre dit, et c'est grand' vérité :  
'Que bien des gens feraient de tromper, leur affaire,  
S'ils ne craignaient contr'eux quelque ruse de guerre.'  
Après ce, vous devez vous garder des moqueurs  
Et des intrigants et du reste.  
Il est écrit, dans les meilleurs auteurs :  
'Fuis les moqueurs à l'égal de la peste.'

« Et maintenant venons au second point :  
De vos conseillers les plus sages,  
Vous ont dit qu'il fallait à point  
Mettre votre maison à l'abri des outrages.  
Je voudrais bien savoir comment,  
Vous entendez, Seigneur, cet avertissement ? »

Répondit soudain ce Messire :  
« Je comprends, que cela veut dire,  
Que je devrais entourer ma maison  
De bastions, et de tours à foison,  
Comme l'on fait aux citadelles  
Qui par cela relient pucelles ;  
Avec un mur solide, avec un bon rempart,  
On se rit au besoin et du tiers et du quart ! »

À cette opinion, soudain Dame Prudence  
Répondit : « Sur cela voici ce que je pense.  
De tours, de bastions pour cercler sa maison  
Il faut du temps, il faut de l'argent à foison,  
Et ce grand travail fait, ça ne vaut rien qui vaille,  
Ça ne vaut pas plus qu'une paille,  
Si derrière ces murs n'est une garnison  
De vieux amis prudents et sages,  
Réunifiant tous les courages.

Pour se garder ses biens et soi,  
Quand on est riche ou qu'on est Roi,  
Le meilleur des remparts est l'amour qu'on inspire  
Aux vassaux, aux voisins, parbleu ça va sans dire.  
Car Tullius a dit : 'En fait de garnison  
Celle que l'ennemi ne peut mettre en déroute,  
Dont un porte-blason  
Est toujours sûr, et qui rien ne lui coûte,  
C'est l'amour qu'il inspire aux siens  
Qui lui fait des amis de tous les citoyens.'

« Quand au troisième point, Messire,  
Où vos vieux conseillers ont cru devoir vous dire :  
'Dans ton emprise hâte-toi lentement !'  
M'est avis, pour ma part, qu'ils ont dit sagement ;  
Car Tullius nous dit, et retenez son thème :  
'Que dans un cas extrême  
Il faut agir avec discrétion !'  
Et moi je dis : 'Avec délibération :  
Devez agir avant courir à la vengeance,  
Cercler votre maison, et venger votre offense.'  
Tullius dit : 'On sort vainqueur d'un altercat  
Quand on s'est préparé bien avant le combat !'  
Puis écoutez encore  
Ce que nous dit Cassiodore,  
Il nous dit avec grand'raison :  
Que la plus forte garnison  
Est celle qui, dans sa pensée,  
Fut le plus longtemps exercée.'

« Mais parlons maintenant de ces fameux avis  
Donnés par vos voisins, par vos ex-ennemis,  
Par vos flatteurs dont l'impudente audace  
Vous donnent en secret un bon conseil, qu'en face  
Ils craindraient d'avouer ; parlons des jeunes gens

Ces girouettes à tous vents,  
Qui n'ayant rien à faire  
Voudraient à vos dépens essayer de la guerre.  
Vous avez pataugé, je vous l'ai dit, très cher,  
En appelant ces gens à vos conseils ; — c'est clair !  
Néanmoins, descendons maintenant à l'affaire,  
Ce qui s'appelle à la matière ;  
En suivant l'examen que prescrit Tullius,  
Vous analyserez le cas comme un rébus.  
Vous connaissez déjà ceux qui firent l'offense,  
Leurs adhérents aussi, dont le nombre est immense.  
En vérité tous ceux dont les avis  
Vous poussaient à faire la guerre  
S'ils étaient vos amis,  
L'étaient fort peu, ne l'étaient guère.  
Car bien que vous soyez riche et même puissant,  
certes vous êtes seul au monde ;  
Vous n'avez qu'une fille, et n'avez d'autre enfant,  
Pas un seul parent qui réponde  
Moralement de vous, ou qui puisse en un cas  
Inspirer la terreur, si de votre trépas  
Dans leur ardeur illégitime,  
Vos ennemis un jour rêvaient le crime.  
Vous savez bien aussi que vous, une fois mort,  
Votre fortune passe à d'autres,  
Or, lorsque ces gens-là dedans leur coffre-fort  
Auront leur part les bons apôtres !  
Iront-ils donc venger votre trépas ?  
Pour cela, ne le croyez pas !  
Vos ennemis tout au contraire  
Sont trois, et puis ils ont enfants, frères, cousins,  
D'autres proches encor ; de clients, de voisins  
Un cortège supplémentaire ;  
Tuez-en un, ou deux, ou trois,  
Il en restera moultefois

Plus qu'il n'en faut pour vous occire.  
J'admets, je préviens votre dire,  
Que très ferme et très sûre est votre parenté,  
Que celle de vos adversaires  
N'a pas autant de fermeté,  
Et que vos adhérents étant plus téméraires,  
Ont plus de chance de succès.  
Mais de vos ennemis examinez de près  
Quelle est la parenté ? Vous verrez sans grand'peine  
Que d'anneaux en anneaux chacun se tient, s'enchaîne  
Par d'indissolubles liens,  
Que n'ont pas des chaînons par trop aériens ;  
Les vôtres sont de cette sorte,  
Ils ne sont pas ferrés, la trame en est peu forte,  
Ce qui fait que vos ennemis  
Seront toujours plus forts que vos amis.  
Et puis pesons aussi si ces prétendus sages,  
En vous donnant conseil de venger vos outrages,  
Immédiatement avaient raison ou tort ?  
certes il ne vous faut grand effort !  
Pour être convaincu que dans cette occurrence  
En vous conseillant la vengeance  
Ils vous conseillaient mal. En droit, en équité,  
On ne peut se venger, c'est un fait arrêté,  
Qui n'a besoin de commentaire,  
Et que par suite il ne faut taire,  
Sans un ordre du juge, — un ordre discuté.  
Et de plus si venons à cette chose  
Que Tullius nomme consentement,  
Vous devez bien peser si juste est votre cause,  
Si vous pouvez inconsidérément  
À vos donneurs d'avis offrir l'investiture  
De votre propre jugement.  
On ne doit se conduire en tout qu'avec droiture ;  
Et, par sa seule autorité,

C'est là l'exacte vérité,  
Nul n'a pouvoir de venger son injure.

« Après le point nommé consentement  
Par Tullius, l'ai dit précédemment  
Est le troisième point appelé conséquence.  
Vous devez concevoir, parbleu, que la vengeance  
Que vouliez exercer sans nul discernement  
Était grosse de conséquences,  
De guerre et de péril, et de désespérances,  
Dont ne pouvons penser en ce moment.  
Et si nous passons d'aventure  
Au quatrième point nommé l'engendrement,  
Par Tullius, pensez donc que l'injure  
Qui vous fut faite, a trouvé sa nature,  
Sa raison d'être enfin parmi vos ennemis  
Dans leur haine envers vous, ou bien dans leur mépris.  
Que si vous en tiriez vengeance,  
La vengeance engendrant une nouvelle offense  
Ils s'en suivraient chagrins nouveaux,  
Argent mal dépensé, ne fais combien de maux.  
Et maintenant s'il faut aller au fond des choses,  
Quand au point que Tullius nomme causes,  
Et c'est le dernier point ; vous devez bien savoir,  
Ce n'est pas là le pot au noir,  
Que l'injure par vous reçue,  
A certes une cause absolue,  
Soit celle que les Clercs appellent *oriens*,  
Soit celle dite *efficiens* ;  
Soit encore, il ne faut se perdre dans la nue,  
Ou bien la cause *longinqua*  
Ou bien la cause *propinqua*,  
C'est-à-dire, en deux mots, ou la cause éloignée,  
Ou bien la cause proche, à nos yeux témoignée.  
Dans la cause éloignée, il est aisé de voir



Dieu Tout Puissant, auteur de toutes choses,  
Auteur des effets et des causes ;  
Quant à la cause proche on peut bien concevoir  
Sans que pour la trouver soit besoin de chandelle,  
Que ce sont vos trois ennemis ;  
La cause accidentelle est la haine mortelle  
Qu'ils semblent vous porter, du moins, c'est mon avis.  
Quant aux causes matérielles  
Ce sont de notre enfant les blessures cruelles  
Cinq en nombre, songez-y bien,  
Dans le cours de notre entretien  
Tout à l'heure en vous parlant d'elle,  
Reviendrai là-dessus : pour la cause formelle,  
C'est la façon dont s'y sont pris  
Vos ennemis,  
Apportant de grandes échelles,  
Pour escalader les poutrelles  
De votre maison, vous absent ;  
Et quant à la cause finale,  
C'était, c'est là mon sentiment,  
Et certes ici, je le signale,  
De tuer votre fille ; et c'est en dépit d'eux  
Qu'ils ont manqué leur coup ces gens affreux !  
Mais pour parler de la cause éloignée,  
Dire quelle fin les attend  
Eux, aussi bien que leur lignée,  
Je ne puis affirmer quoique ce soit ; pourtant  
Nous devons supposer au moins par conjecture  
Qu'ils viendront à méchante fin,  
Le livre des Décrets, dit, je crois en latin,  
Que chose sûre,  
À qui commence mal il n'advint jamais rien  
De bien !'

« Que si me demandez, Messire,

Pourquoi Dieu, le bon Dieu, permit que tous ces trois  
Vous fissent cette injure et ce mal à la fois,  
Pertinemment ne pourrais vous le dire.  
Car l'apôtre nous dit : 'De Dieu les jugements  
Sont bien profonds ; en est caché le sens,  
Et c'est fatuité que vouloir les comprendre,  
Ou les apprécier tant on peut se méprendre.'  
Néanmoins d'après certains faits,  
Je crois que Dieu dans sa justice  
A souffert que par subreptice  
Vous arrivassent ces méfaits,  
Par quelque cause raisonnable,  
C'est pour moi vérité palpable !

« Votre nom Mélibée, et cela c'est réel,  
Analysé veut dire : homme qui boit du miel,  
Or vous en avez bu dans coupe bien profonde,  
Des douceurs, des honneurs et des biens de ce monde,  
Si qu'en étant grisé, Jésus votre Sauveur  
Vous l'avez oublié ne lui rendant honneur  
Autant que le deviez. Vous n'avez pas pris garde  
Non plus, sans doute par mégarde,  
À ce que dit Ovide ; il dit : 'Que sous le miel  
Des biens du corps, se tient caché le fiel,  
Qui s'infiltré dans l'âme, et subito la tue.'  
Et Salomon lui, s'évertue  
À dire à tous comme à chacun :  
'Que si jamais quelqu'un  
A du miel à revendre, et que trop il en mange,  
Cela le bouffira d'une façon étrange ;  
Si qu'à la fin il pourra bien périr  
De son excès à s'en gaudir.'  
Ce qui fait que n'ayant pas su relier en grâce,  
Le Christ de vous a détourné sa face,  
Et par suite a permis que vous soyez puni,

Contre l'adversité sans être prémuni.  
Car vous avez péché, le dis avec franchise,  
Contre le Seigneur Christ et contre son Église,  
Par ces trois ennemis de notre humanité  
Par la chair, par le diable, ainsi que par le monde,  
Vous leur avez permis, ce, par perversité,  
D'entrer par la fenêtre en votre corps immonde,  
Sans vous défendre en rien contr'eux,  
Si bien qu'ils sont entrés tous trois tumultueux,  
Et puis, qu'ils ont blessé dans cinq endroits votre âme,  
Entrant par les cinq sens en votre cœur infâme.  
Étonnez-vous après cela,  
Que notre Seigneur Christ n'ait pas mis le holà,  
Quand vos trois ennemis vinrent par la fenêtre  
Au beau milieu du jour, non pas en tapinois,  
Et ne vous voyant pas paraître  
Blessèrent votre fille ; et cela par cinq fois ? »

« certes, » dit Mélibée, « il me paraît visible  
Qu'avec les armes de la Bible  
Tu voudrais m'engager, par tes avis subtils  
En montrant à mes yeux les maux et les périls  
Qui pourraient résulter de ma juste vengeance,  
À laisser dormir mon offense.  
Mais si toujours un opprimé  
Considérât à point nommé  
Les dangers et les maux suites d'une vengeance,  
Impunie à jamais resterait une offense ;  
Et ce serait fâcheux, car la moralité  
Serait que les méchants avec impunité  
Peuvent commettre tous les crimes,  
Et faire à leurs souhaits d'innombrables victimes.  
Quand sont punis assassins et voleurs,  
C'est un exemple pour les autres malfaiteurs. »

« Je ne disconviens pas, » reprit Dame Prudence,  
« Que dans des cas donnés, moultefois la vengeance,  
Quoique source de maux, n'ait la moralité ;  
Mais s'en fuit-il de-là que l'homme à volonté  
Ait droit de se venger lui-même ?  
Non ; mieux vaudrait l'impunité  
Que soutenir un tel dilemme.  
Aux juges seulement est dévolu le droit  
Aux malfaiteurs d'appliquer une peine ;  
Et de même que nul ne doit  
Prendre en main sa vengeance au seul gré de sa haine,  
De même aussi le juge en nulle occasion  
Sans commettre une infraction  
À tes devoirs, ne doit renvoyer un coupable  
Sans infliger punition,  
Autrement il serait blâmable.  
Car Sénèque nous dit : 'Épargner les méchants,  
C'est aux bons porter préjudice !'  
Cassiodore aussi dit : 'Pour arrêter le vice,  
Arrêtez les mauvais penchants ;  
À faire mal l'homme prend garde,  
Quand il n'ignore pas que la loi le regarde !'  
Un autre dit encor : 'Qui craint de bien juger,  
Ou qui se laisse aller à trop grande indulgence,  
Fait des méchants, en augmente l'engeance,  
Et double le commun danger.'  
Oyez St. Paul, il dit dans son épître  
Adressée aux Romains : 'Un bon juge est l'arbitre  
Des destins qu'à l'homme a fait Dieu,  
Ce n'est pas sans raison en mains s'il tient la lance,  
C'est pour des gens de bien assurer la défense,  
Et punir les méchants et les gens sans aveu.'  
Donc sur vos ennemis si désirez vengeance,  
Aux juges recourez, adressez-vous aux lois,  
Les lois les puniront en consacrant vos droits. »

« Je ne veux pas du tout pour venger mon offense, »  
Repartit Mélibée, « avoir recours aux lois,  
Je prends note, et retiens comme dès mon enfance  
M'a traité la fortune ; elle m'a mainte fois  
Tiré d'un mauvais pas, d'une passe scabreuse  
Je lui demanderai, j'en prends à témoin Dieu  
Qu'elle m'aide à sortir d'une façon heureuse  
De la honte où je suis plongé, j'en fais l'aveu ! »

« Certes, si m'en croyez, » reprit Dame Prudence,  
« Vous n'aurez point recours en cette circonstance  
À la fortune, en aucune façon,  
Car de Sénèque écoutez la leçon :  
'Au grand jamais, ' dit-il, 'n'étaye ta rancune  
Sur la fortune !'  
Et puis Sénèque encor dit, souvenez-vous en :  
'Plus la fortune est claire, et plus elle est brillante,  
Plus radieux parait son talisman,  
Plus elle est bien souvent et fragile et cassante !'  
Ne vous fiez donc pas à ses beaux yeux,  
Car son regard est captieux.  
Vous dites que dès votre enfance,  
La fortune eut pour vous marques de déférence,  
Raison de plus pour vous en défier,  
Car Sénèque nous dit : 'C'est un fait singulier  
Que quand il est nourri par la fortune  
L'homme devient un lot, c'est chose fort commune !'  
Donc puisque vous voulez malgré tout vous venger,  
Mais sans avoir recours au juge,  
Et puisque la fortune est un bien passager  
Auquel vous ne pouvez vous fier sans danger,  
Je ne vous vois d'autre refuge,  
Que de vous adresser à Dieu  
Qui venge tous les torts ; il a dit à l'hébreu :

'Remets à Dieu le soin de ta vengeance,  
Il l'exécutera par son omnipotence !'

Mélibée à ces mots répondit : « C'est certain,  
Si ne me venge pas, par cela j'encourage  
Mes ennemis à faire, et dans un temps prochain  
Envers moi qui n'en peut, encor nouvel outrage.  
Car il est écrit quelque part :  
'Si tu ne prends vengeance d'une injure  
Une autre est prête, je t'assure,  
À tomber sur toi certes, et plus tôt que plus tard.'  
Et si j'avais tant d'endurance  
Que de rester sous le coup de l'offense,  
On m'en ferait tant, tant, tant, tant,  
Que de supporter tout ne le pourrais pourtant ! »

« Je vous l'accorde certes, » a dit Dame Prudence,  
« Trop d'endurance point ne vaut,  
Ça ne serait pas comme il faut :  
Mais malgré tout chacun ne doit prendre vengeance  
Pour son injure propre. Au juge de juger,  
Seul au juge appartient le droit de vous venger.  
S'il ne punissait pas, il serait un transfuge  
Ce juge.  
Le moraliste dit, et ce, sans subterfuge :  
'Juge qui ne sait pas corriger le pécheur,  
En fait un double malfaiteur.'  
On conçoit en effet que si par endurance,  
Les juges et les souverains  
Laisaient dans leur pays pulluler cette engeance  
De malfaiteurs et d'assassins,  
Ceux-ci bientôt se conduiraient de sorte  
Que juges, souverains feraient mis à la porte  
De leurs chez eux,  
Et qui plus est occis les malheureux.

Mais supposons un instant que par chance,  
On vous permette la vengeance.  
Je dis qu'en ce moment, malgré votre vouloir  
De vous venger n'auriez pas le pouvoir,  
Car bien plus forts que vous étant vos adversaires,  
Vous auriez sur les bras de mauvaises affaires ;  
Donc il vaut mieux patiemment souffrir  
Que sottement s'exposer à mourir !

« De plus vous savez bien, n'ai besoin de le dire,  
Que de lutter avec un étranger,  
Un plus puissant que foi, c'est être fou, Messire ;  
Qu'il y a péril et danger  
Alors qu'on lutte à force égale ;  
Et que c'est lâcheté brutale  
Que de lutter avec un plus petit que foi.  
Concluez que l'on doit éviter toute lutte,  
Comme on évite une dispute.  
Car Salomon, oracle de la loi,  
Dit que 'c'est bien, que c'est honnête  
De s'abstenir de bruit, ou d'être un trouble-fête.'  
Si plus puissant que vous, vous cause amer grief,  
Plutôt que vous venger, supportez ce méchef.  
Car écoutez sur ce sujet Sénèque,  
Et contre lui ne faut qu'on se rebèque :  
'C'est courir un danger, dois vous en prévenir,  
Avec plus grand que foi qu'avoir maille à partir,'  
Dit-il. Et Caton donc : 'Si l'on te fait injure,  
Et que l'injuriant soit plus puissant que toi,  
Reçois l'injure sans murmure,  
Et sans t'enquérir du pourquoi,  
Car il se peut qu'un beau jour d'aventure,  
De cet injuriant tu reçoives secours ;  
Il faut être prudent toujours.'

« Mettons que vous ayez la force et la licence  
De vous venger, moi je dis qu'en ce cas  
Devriez endurer et prendre en patience  
Les torts qu'on vous a faits, et ne vous venger pas.  
D'abord, si descendez dans votre conscience  
Y verrez vos péchés, y verrez votre offense  
Envers Dieu, qui permit dans cette occasion  
Que vous eussiez ainsi juste punition.  
Car dit avec grand' raison le poète :  
'Si lorsque franchement faisons notre examen  
Nous trouvons qu'avons fait le mal à l'aveuglette,  
Nos tribulations sont l'acquit d'une dette,  
Quand nous les recevons nous devons dire : Amen !'  
Et, si fidèle est ma mémoire,  
Sur ce projet parle ainsi St. Grégoire :  
'Un homme doit considérer toujours  
Le nombre des péchés qu'il commet tous les jours,  
Alors il prendra patience  
Aux tribulations, en aura l'endurance.'  
St. Pierre dit aussi : 'Jésus-Christ a souffert  
Quoiqu'il fut innocent, érudit et disert ;  
De patience il fut le modèle et l'exemple,  
Quand on le maudissait, il ne maudissait pas,  
Et quand on le battait, il bénissait tout bas ;  
Sa charité fut toujours ample.'  
Et tous les saints qui sont en paradis,  
En eurent-ils, eux, de la patience  
À supporter les maux de nombreux ennemis  
Qui se riaient de leur souffrance !  
De plus sachant fort bien que les maux ici-bas  
Ne durent pas plus que la vie,  
Et que la vie est courte, il me semble en ce cas  
Que devriez, le bon sens y convie  
Patiemment endurer les tracas  
Et les ennuis que dans ce monde on trouve,



Et qu'il faut que chacun éprouve  
S'il veut avoir chance d'aller au ciel.  
Après cela, nous dit l'apôtre,  
De Dieu la joie est bonheur éternel  
Et ce bonheur peut devenir le nôtre.'  
Croyez aussi très fermement  
Que celui-là n'est pas bien élevé vraiment  
Qui ne fait prendre patience.  
Car Salomon nous dit : 'Ayez cette assurance  
L'homme sans cesse patient  
Sait gouverner sa vie avec grande prudence.'  
Et dans un autre endroit, il dit : 'L'impatient  
Est plein de bruit, plein de colère,  
L'homme patient au contraire  
Ne s'en va pas toujours criant,  
Mais il se calme et se modère.'  
Il dit encor ce même Salomon :  
C'est le plus beau de son sermon,  
'Qu'il est plus précieux d'avoir la patience  
Que la force et que la puissance.  
Celui qui peut avoir maîtrise sur son cœur,  
À plus de dignité que le plus grand vainqueur  
Qui de son bras par la force brutale  
Peut prendre une ville royale.'  
Et St. Jacques aussi dit : 'Que la patience est  
La vertu des parfaits.' »

« Je le crois en effet »  
Rétorqua Mélibée à la Dame Prudence,  
« Qu'avoir grande provision  
De patience,  
C'est là le droit chemin vers la perfection ;  
Mais la vie est un labyrinthe,  
Et chacun n'est pas apte arriver à Corinthe.  
Du nombre des parfaits je n'en suis, entre nous,

De me venger je suis jaloux,  
Et mon cœur n'aura pas de repos, je te jure,  
Que ne me sois vengé de leur injure.  
Ce fut un grand péril pour mes trois ennemis  
Que de me faire injure ; ils risquaient d'être occis,  
Et cependant ils eurent le courage  
Avec sang-froid donner cours à leur rage.  
On a mauvaise grâce à vouloir m'arrêter  
Lorsqu'en vers eux désirant m'acquitter  
Avec quelque péril, et non pas sans courage,  
Je veux auili leur rendre outrage pour outrage. »

« Oh ! » fit Dame Prudence, « Oui, vous avez pouvoir  
Parler comme il vous plait, mais vous avez beau dire,  
En aucun cas, entendez-vous, Messire,  
Un homme quand il est l'esclave du devoir  
Ne doit rendre jamais outrage pour outrage.  
Cassiodore dit, et lui c'était un sage :  
'Pour se venger du mal, celui qui fait le mal  
Commet un péché capital.'  
Donc vous ne devriez mettre aux pieds cet adage,  
Mais vous devriez, croyez-moi,  
Ne vous venger que par la loi,  
Car si vous persistez à venger cet outrage,  
Par un accès, à froid, de rage,  
De la vertu faisant trop bon marché  
Vous vous perdez, vous faites un péché ;  
Voilà pourquoi Sénèque a dit avec sagesse :  
L'homme doit éviter sans cesse  
De rendre le mal pour le mal,  
Agir en sens contraire est l'acte d'un brutal !'  
Que si vous avisez que le bon droit exige  
Qu'un homme doit dans un litige  
Repousser le combat par un égal combat,  
Violence par violence,

Vous êtes dans le vrai, si c'est un altercat  
Qui de suite exige défense,  
Car alors ce n'est pas certes de la vengeance,  
Mais du bon droit luttant contre un assassinat.  
Et dans ce cas encore il faut bien prendre garde  
De nous laisser au nez trop monter la moutarde ;  
Il faut prendre précaution  
De rester dans la modération,  
Pour n'être pas accusé de l'offense  
D'avoir avec excès dépassé la vengeance.  
Pardi ! vous le savez tout aussi bien que moi,  
Que dans ce moment-ci ce n'est pour la défense  
Que vous vous préparez, mais bien pour la vengeance,  
Et de vous modérer vous n'y pensez pas, quoi !  
Donc, à vos yeux dusse-je être un peu monotone,  
Je le dis et redis comme un acte de foi,  
C'est dans tel cas, que patience est bonne.  
Car Salomon nous dit : Qui n'est pas patient  
S'amasse de grands maux, certes à bon escient ! »

« Oui, » dit le Mélibée, « un homme trop colère  
Qui viendra se glisser, sans qu'il ait rien à faire  
Dans un combat, doit finir mal,  
J'en conviens avec toi, c'est un fait anomal.  
Car la loi dit de façon positive :  
Qu'à celui qui prend la prérogative  
De s'immiscer dans des débats,  
Qui dans le fond, ne le regardent pas,  
Mal en advient ; pas d'autre alternative !  
Dominus Salomon que tu cites toujours  
Dit : 'Que celui qui de façon courtoise  
D'un autre se glisse en la noise,  
Prend le bon sens par le rebours.  
Il est pareil, merveille des merveilles !  
À l'imprudent qui prend par les oreilles

Un chien à lui tout étranger ;  
Il est mordu, non sans quelque danger.  
Ainsi me semble-t-il qu'il est juste, je pense,  
Que celui qui, par son impatience  
Se glisse en tapinois dans le combat d'autrui  
N'en retire que de l'ennui.  
Mais tu le fais très bien, c'est de ma propre offense  
Que je prétends tirer vengeance.  
Donc ce n'est étonnant si je suis mécontent,  
Et si je me crois compétent  
À me venger de mon injure.  
Je suis parbleu, cela c'est chose sûre,  
Plus riche et plus puissant que mes trois ennemis,  
Et je puis me venger, du moins c'est mon avis.  
Tu fais très bien que l'argent qu'on possède  
À tous les maux en un remède,  
Car Salomon nous dit : Que dans un cas urgent,  
On obtient tout, de par l'argent ! »

En voyant déborder ce torrent d'éloquence,  
Ainsi parla Dame Prudence :  
« Certes, » dit-elle, « cher époux  
Que vous soyez puissant et riche,  
Très volontiers, j'en conviens avec vous ;  
Et la richesse est une fiche  
De consolation, pour ceux qui savent bien  
L'employer en faveur de ceux-là qui n'ont rien.  
Car ainsi que le corps d'un homme ou d'une femme  
Ne saurait exister sans l'âme,  
Ainsi l'on ne saurait vivre, je le crois bien  
De rien.  
Et puis d'ailleurs, par la richesse  
Un homme peut augmenter et sans cesse  
Ses amis, ses clients et ses gens, c'est certain.  
Avec de l'or devient beau le vilain !

Voilà pourquoi nous dit Pamphile :  
'Qu'un bouvier soit bien riche, et qu'il ait par la ville  
Une fille, elle peut entre mille choisir  
Le mari qui le mieux pourra la divertir,  
Nul n'aura garde d'aventure  
La refuser, c'est chose sûre !'  
Et ce Pamphile dit encor :  
'Tant que tu rouleras sur l'or,  
Tu trouveras des amis par douzaine,  
Mais quand ton or aura couru la prétentaine,  
Tu resteras seul et bien seul,  
Veuf de tous tes amis, hormis ton épagueul.'  
Il dit encore ce Pamphile :  
'Avec de l'or un serf, un sot, un imbécile  
Sont rendus nobles et savants,  
Et réputés de bons vivants.  
Et de même que la richesse  
Est à vrai dire un brevet de sagesse,  
De même aussi la pauvreté  
Est un brevet d'iniquité ;  
Car grande pauvreté, ça vous contraint un homme  
À voler un navet, à voler une pomme.'  
Voilà pourquoi Cassiodore dit :  
'La pauvreté comme un esprit maudit  
Vous creuse au-dessous d'elle une foule d'abîmes,  
C'est la mère de tous les crimes.'  
Voilà pourquoi Pierre Alphonse aussi dit :  
'Alors qu'un homme libre, est, par revers subit  
Contraint d'accepter sa pitance  
D'ennemis, attendu l'urgence  
De son horrible pauvreté,  
C'est de ce monde, je le pense,  
La plus piteuse adversité !'  
Innocent dit aussi : 'Que c'est chose bien dure,  
Pour un mendiant, d'aventure,

De demander à son prochain  
Son pain ;  
S'il ne demande sa pâture  
Il meurt de faim,  
De honte il meurt souvent, alors que la nature  
Malgré lui le contraint à nous tendre la main.'  
Aussi dit Salomon : 'Il vaut mieux mourir certes  
Que d'avoir telle pauvreté,  
Que de risquer tenir sa main ouverte  
En vain, devant la froide charité.'  
Par toutes ces raisons, par bien d'autres encore  
Que je pourrais vous dire, en vérité,  
Mais que je ne me remémore,  
Je vous accorde donc que ma foi c'est un bien  
Que posséder de la fortune,  
Puisqu'alors on a le moyen  
De soulager quelquefois l'infortune ;  
Donc je vais vous montrer comment  
Vous devez vous conduire, obtenant des richesses  
Honnêtement ;  
Et comment vous devez user de vos largesses.

« D'abord et d'un, — il faut sans grand désir  
Vous les procurer ces richesses  
Tout doucement, à loisir  
Car c'est mauvais d'avoir trop grande fois d'espèces,  
Et se hâter trop brusquement  
Est risquer son salut immédiatement.  
Qui désire trop vite acquérir des richesses  
A recours dès l'abord à des scélératesses,  
Et pour avoir plutôt tout l'or du grand Mogol,  
Bien vite il s'abandonne au vol.  
'Donc,' nous dit Salomon, 'qui veut être trop riche  
Trop tôt,  
Ne peut être innocent ; et vous verrez qu'il triche

Bientôt !'

Il dit aussi : 'Que la richesse  
Qui vient trop précipitamment,  
Aussi s'en va très lestement  
Et dans les mains rien ne nous laisse ;  
Mais que le bien qui nous vient lentement,  
Croît, multiplie, et fructueusement.'  
Or, vous acquererez, Messire,  
De la richesse par l'esprit et le labeur,  
Sans faire tort, car cela va sans dire,  
Au travailleur.

Tullius dit : 'Que c'est contre nature  
D'augmenter son profit aux dépens du prochain.'  
Ne devez être oisif ; le travail d'aventure  
Peut seul pourvoir au lendemain.  
'L'oisiveté,' Salomon vous l'enseigne,  
Du crime est la hideuse enseigne ;  
Le laboureur est sûr, lui, de manger du pain,  
L'homme oisif, c'est un fait certain,  
Mourra de faim.'

Sur l'oisif écoutez ce que dit le poète,  
Du destin le poète est souvent l'interprète :  
'L'homme oisif,' nous dit-il, 'est vraiment moins qu'un  
chien,

Il se grise d'ennui, se soûle de paresse,  
Dans l'hiver il a froid sans cesse,  
A trop chaud dans l'été, bref s'arrange si bien,  
Que dans ces deux faisons, il ne fait jamais rien.'  
De-là vient que Caton nous dit : 'Mère des vices  
Est Madame l'Oisiveté,  
Fuyez dans tous les temps, fuyez ses artifices,  
Ou par elle serez maté !'

C'est pourquoi St. Jérôme, un saint, mais un bon diable,  
Nous dit : 'Soyez toujours au travail indomptable,  
Pour mettre en suite le démon,

Travailler ça vaut mieux qu'écouter un sermon.  
Pour lors en amassant, cumulant la richesse,  
Vous ferez bien d'éviter la paresse.  
Et quand aurez acquis de l'or par votre esprit,  
Ou par votre labeur, ou par votre crédit,  
Avec discrétion vous devrez vous conduire,  
N'être pas ladre ou parcimonieux,  
Mais ne vouloir non plus par trop reluire,  
En vous montrant sottement généreux.  
Car ainsi que l'on blâme avec grande justice,  
Et l'avare et son avarice,  
De même on doit blâmer celui qui sans pudeur  
Dépense tout son bien comme un dissipateur.'  
Ce qui fait que Caton dit : 'Conduis ta richesse  
Avec prudence, avec sagesse,  
C'est honte d'avoir pauvre cœur  
Et bourse bien garnie, et d'user de rigueur  
Pour le pauvre alors qu'il t'implore.'  
Et puis ailleurs il dit encore :  
'Dépense, mais modérément,  
Celui-là qui prodigue follement  
Les biens qu'il a, s'il la perd sa fortune,  
Un jour sera forcé faire un trou dans la lune,  
Et tombera du dol,  
C'est certain, dans le vol.'  
Je dis donc que devez éviter l'avarice,  
Entre nous, un bien hideux vice ;  
Car comme moi, le savez bien,  
Que de ce monde en l'autre on n'a pas le moyen  
Avec foi d'emporter un rien.  
Aussi St. Augustin nous dit-il : Un avare  
À l'enfer moi je le compare,  
Plus l'enfer mange du pécheur  
Plus il en veut le glouton malfaiteur.'  
Ne méritez donc pas le vilain nom de chiche,



Mais de donner par trop ne soyez si godiche.

Tullius est de cet avis :

'Qu'il ne faut trop donner, ni non plus être avare,  
Honni soit-il celui qui trop d'or accapare,'

Dit-il, 'ou celui qui n'en connaît pas le prix !'

« Ensuite en colligeant, amassant vos richesses,  
Puis en vous en servant pour vous et vos largesses,  
Il faut toujours avoir trois choses dans le cœur,  
Avant tout, et d'abord, Jésus, notre Seigneur,  
Après Jésus, la conscience,  
Et puis le bon renom ; trois choses d'importance.  
quant à Dieu votre créateur

Devez toujours l'aimer, l'avoir en votre cœur,  
Et vous arranger de manière

À ne l'offenser mie, à ne lui pas déplaire ;

Car Salomon nous dit : 'Vaut mieux l'amour de Dieu  
Que d'avoir trésors et richesse.'

Et le prophète dit : 'Si tu n'as feu ni lieu,

Console-toi dans ta détresse,

Mieux vaut être un brave homme et n'avoir un écu,  
Plutôt que d'être riche, et d'être un malotru.'

Je dis de plus qu'il faut, c'est chose naturelle,

Vous appliquer, toujours et crânement

À gagner de l'argent avec un nouveau zèle,

Mais consciencieusement.

Car l'apôtre nous dit : Que le contentement

Le plus grand que puissions éprouver en ce monde,

Est la tranquillité profonde

Que nous donne la paix du cœur !'

Et le sage nous dit : 'D'un homme la substance

Est une bonne chose, ayant quelque valeur

Si le péché n'a pas terni sa conscience.'

quant à garder intact un bon renom,

À ce sujet voici ce que dit Salomon :

'Bon renom vaut mieux que richesse,  
Il te faut donc le retenir sans cesse :  
Préserver son renom et garder son ami,  
C'est avoir du bonheur, et non pas à demi.'  
Et certes il n'est pas gentilhomme,  
Que dis-je ? il n'est pas même un homme  
Celui-là quel que soit son nom  
Qui ne cherche après Dieu, de tous la providence,  
Après aussis conscience,  
Sauvegarder son bon renom.'  
Au dire de Cassiodore :  
'Un bon renom, c'est ce qui nous honore !'  
Aussi St. Augustin, dit-il : L'homme a besoin  
De deux choses ma foi, d'urgence,  
C'est d'une bonne conscience  
En lui, puis au-dehors d'en avoir pour témoin  
Son prochain quelqu'il soit, et d'en chercher l'éloge.  
Et ne croyez pas qu'on déroge  
En cherchant un suffrage ou de près ou de loin ;  
Celui qui son renom ne prise,  
N'est qu'un manant en dernière analyse !'

« Messire, maintenant, le vois certes parbleu !  
Que sur vos biens comptez vaille que vaille  
Pour susciter guerre et bataille  
certes contre la loi de Dieu.  
(Ne vous conseille pas commencer ces prouesses  
En vous fiant à vos richesses  
Pour pouffer la guerre en avant,  
Car c'est d'une tête à l'évent  
Que de se lancer dans la guerre.  
Écoutez bien, un philosophe a dit :  
'Celui-là qui se laisse aller à la colère  
Et qui pour batailler compte sur son crédit,  
Pourra bien décompter, je l'engage à me croire,

Avant de s'être assuré la victoire.'  
Salomon dit aussi : 'Que plus on a d'argent,  
Alors qu'on fait la guerre,  
Plus le besoin devient urgent,  
D'en dépenser, c'est chose claire.'  
Et quoique sache bien qu'au moyen de votre or  
Vous aurez des soldats encor, encor, encor,  
Il n'en est pas moins vrai que commencer la guerre  
Si l'on peut vivre en paix, n'est du tout nécessaire ;  
Car des combats fait-on jamais quelle est la fin ?  
La victoire n'est pas où se trouve le nombre,  
Des foules de soldats fuient parfois comme une ombre,  
Le destin des combats est de Dieu dans la main.  
Souvenez-vous, ô Mélibée,  
Souvenez-vous avant de risquer cet enjeu  
Du fort que fit à Judas Machabée  
(Il était chevalier de Dieu) !  
Le Seigneur Tout-Puissant qui donne la victoire.  
Voici ce qu'à ses gens, si bonne est ma mémoire,  
Dit ce Judas, dit cet hébreu :  
'Nous sommes quelques-uns, là-bas ils sont sans  
                nombre,  
Mais avec nous est Dieu ; — nous les mettrons à  
                l'ombre !'  
Ce qui fait dire à Salomon :  
'La victoire toujours étant fort incertaine,  
C'est vraiment tenter le démon  
Que guerroyer pour contenter sa haine.'  
Car vous Voyez dans les sanglants combats  
Ainsi que dans les moindres altercats,  
Qu'il arrive tant de merveilles  
Tant de périls, tant de chances pareilles,  
Qui changent d'instant en instant  
Le fort du plus poltron, le fort du plus vaillant,  
Que faire la guerre est folie.

Voilà pourquoi Salomon dit : 'N'oublie  
Homme ! que celui-là,' dit-il,  
'Qui se plaît au péril, périra du péril.' »

« Par tes belles raisons, » repartit Mélibée,  
« Par l'exemple de Machabée  
Je vois bien que la guerre est fort peu de ton goût,  
Et même ne te plaît pas du tout ;  
Mais je n'ai pas encore appris de toi, Prudence,  
Ce que dois faire en cette circonstance. »

« Ce que vous devez faire, ah ! c'est aisé parbleu !  
Avec vos ennemis, c'est, je vous le conseille  
De faire la paix, de par Dieu !  
Que cela ne vous émerveille !  
St. Jacques dit : 'Que par la concorde et la paix  
Des mortels les désirs, ils sont tous satisfaits,  
Et qu'une très petite aisance,  
Deviens bientôt de l'abondance ;  
Mais qu'avec la discorde, il en est autrement,  
Que les querelles sont de l'or l'enterrement.'  
Et vous savez très bien que dans ce monde,  
Des choses la meilleure est une paix profonde.  
Voilà pourquoi, Jésus le fils de Dieu  
Dit : Bienheureux sont ceux qui prêchent en tout  
lieu  
La douce paix et la concorde  
Car ils auront aux cieux miséricorde.' »

« Oh ! » reprit Mélibée, « à présent je vois bien  
Que mon honneur, mon nom, pour vous cela n'est  
rien ;  
Certes n'ignorez pas que mes trois adversaires  
Par leur outrage ont commencé ces guerres,  
Et savez très bien qu'en ce cas,

Qu'ils ne demandent point éviter ces combats ?  
Voulez-vous donc que j'aïlle, oubliant ma disgrâce,  
À leurs pieds leur demander grâce ?  
Ce ne serait alors du tout à mon honneur,  
Car si trop d'orgueil nuit, aussi trop de douceur  
Engendre le mépris ; et souvent la faiblesse  
Est réputée être de la bassesse. »

Dame Prudence alors surgit,  
Puis avec un certain dépit,  
Dit : Sauf votre respect, Messire,  
J'aime, je puis ici le dire,  
Votre honneur et votre profit,  
Votre renom, votre crédit,  
Comme doit les aimer votre femme et compagne ;  
Et ne crois pas que batte la campagne,  
En vous conseillant désormais  
La paix.  
Car voici ce que dit le sage :  
'La discussion, c'est l'usage  
Commence par un autre, et doit finir par toi.'  
Et le prophète dit : 'Comme article de foi,  
Fais le bien, fuis la guerre,  
La guerre est un fléau, la guerre est un ulcère.'  
Pourtant il ne dit pas que Vous,  
Vous devriez plutôt, calmant votre courroux,  
Harceler vos trois adversaires,  
Pour obtenir la paix, pour cesser toutes guerres,  
Qu'eux-mêmes ne devraient par des moyens plus doux  
Solliciter la paix auprès de vous.  
Elle le fait trop bien votre femme Prudence  
Que vous avez le cœur si dur  
Que ne voudriez pas laisser là la vengeance,  
Et solder le présent au profit du futur.  
Pourtant Salomon dit : 'Qui n'a pas d'indulgence

Pour le prochain, un jour finira mal, c'est sûr !'

Quand Mélibée eut vu Dame Prudence  
Lui parler avec véhémence,  
Il en prit soudain du souci  
Et de suite lui dit ceci :  
« Il ne faut te fâcher, Prudence,  
De ce que je t'ai dit, ne veux te faire offense ;  
Mais je suis en colère, et chacun le fait bien  
Quand on est en colère, on est certes excusable  
Si par hasard, on dit, que diable !  
Des choses qui ne valent rien !  
Car le prophète dit : 'Quand trouble est notre vue,  
On ne voit rien distinctement.'  
Or, l'ire je le sais, nous donne la berlue,  
Donc je puis bien ne pas voir clairement.  
Allons, conseille-moi, vrai ! je suis prêt à faire  
Tout ce qu'il te plaira, ma chère,  
Si tu me reprends d'un défaut  
Je dois t'aimer pour cela davantage ;  
Car Salomon nous dit, et cela c'est d'un sage :  
'Que celui-là qui reprend aussitôt  
L'homme qui fait une folie,  
Dix mille fois mieux vaut  
Que le flatteur qui la pallie. »

Dame Prudence alors : « C'est pour votre profit  
Que montre en ce moment et colère et dépit ;  
Car Salomon nous dit : 'L'air morose d'un sage  
De corriger un fou souvent a l'avantage.' »

Répondit Mélibée : « Au résumé dis-moi  
Quel il est ton conseil ? et j'en ferai ma loi. »

« Lors avant tout je vous conseille, »

Lui dit Dame Prudence, « et c'est mon plus cher vœu,  
De faire, mon ami, votre paix avec Dieu.  
Si vous faites ainsi, ce ne serait merveille  
Que bientôt vos trois ennemis  
Ne fussent à vos pieds soumis.  
Car Salomon nous dit : 'L'homme que prend en grâce  
Le Seigneur notre Dieu,  
En tout réussit quoiqu'il fasse,  
Et de ses ennemis soudain s'éteint le feu ;  
Si que ces ennemis viennent à sa rencontre  
Lui demander la paix sans malencontre.'  
Laissez-moi donc aller trouver vos ennemis  
De mon plein chef, et sans du tout leur dire  
Que c'est d'après votre vouloir, Messire :  
En les voyant connaîtrai, m'est avis,  
Bientôt leur intention sûre,  
Et vous conseillerai beaucoup mieux d'aventure. »

Dit Mélibée : « Ainsi soit-il ! fais ton vouloir,  
Car en tes mains je remets mon pouvoir ! »

De son mari voyant la complète adhérence  
À ses projets, Dame Prudence  
Avec l'esprit rusé du sexe féminin,  
Pensa comment à bonne fin  
Elle pourrait amener cette affaire ;  
Et sans plus ample commentaire  
Fit savoir aux trois ennemis  
Qu'elle voulait, mais hors de son logis,  
Leur parler à tous trois, d'une façon secrète.  
Et quand elle les vit, sa parole discrète  
Leur fit voir sagement le grand bien de la paix ;  
De la guerre les maux ne finissant jamais :  
Elle dit qu'ils devraient avoir grand' repentance  
Et de l'injure et de l'offense

Faites à Mélibée, un si digne seigneur,  
Puis à sa fille, un ange de candeur.  
De la Dame Prudence en oyant ces paroles  
Si douces et si bénévoles,  
Ces ennemis furent d'abord surpris,  
Et puis ravis,  
Si que c'était merveille  
De voir leur joie, elle était sans pareille.

« Ah ! Dame ! » firent-ils, « Vous nous avez fait voir  
Ce que depuis David nous eussions dû savoir,  
La bénédiction que la douceur procure  
Quand on s'en sert pour venger une injure.  
En nous offrant, et de votre plein gré  
D'arriver à la paix, vous nous avez montré  
Une bien rare et bien grande indulgence.  
Nous voyons maintenant parbleu que la science  
De Salomon, et son savoir  
Sont vrais, ainsi qu'on peut le voir :  
Car il dit quelque part : 'Que les douces paroles  
Sont de la paix les auréoles,  
Qu'elles multiplient les amis,  
Et diminuent les ennemis.'  
« certes, » ajoutèrent-ils, « nous mettons notre cause,  
Notre acte, et notre affaire aussi  
Tout à fait à votre merci,  
Et sommes prêts, oyez la chose,  
Au Seigneur Mélibée offrir  
À ses ordres obéissance,  
Avec l'expression de notre repentir.  
Adonc daignez, noble Dame Prudence,  
Nous vous en supplions, porter à Monseigneur  
L'aveu de ces méfaits, le priant en son cœur  
Prendre pitié de notre doléance.  
Mais comme il se pourrait pourtant



Que contre nous il fut en si grande colère  
À cause des méfaits de toute cette affaire,  
Qu'il exigeât de nous rachat exorbitant,  
Daignez, Dame Prudence,  
De par votre pitié, de par votre clémence,  
Intercéder pour nous, afin que nos amis  
Et nous ne soyons pas ruinés et punis  
Par trop sévèrement pour avoir fait l'offense  
Dont nous nous repentons, de ce n'avez doutance. »

« Oh ! » dit Dame Prudence, « il est fort dangereux  
Et toujours très aventureux,  
Se mettre à la merci d'un ennemi, je pense.  
Car Salomon nous dit : 'Ayez de ce croyance,  
Peuples, gens, gouverneurs, ' dit-il,  
'Même dans le plus grand péril  
Sur vos corps ne donnez ni pouvoir ni maîtrise,  
À fils, à femme, ami, car ce serait sottise.'  
Or, puisque Salomon défend  
Mettre son corps en la puissance  
D'un ami, d'une femme en toute circonstance,  
À plus forte raison, sans nul doute il entend  
Qu'à son ennemi sur la terre  
C'est être par trop débonnaire  
Que de livrer son corps ; mal en advient parfois.  
Je vous conseille toutefois  
De Monseigneur ne pas avoir de défiance,  
Il est humble, il est bon, généreux et courtois,  
Nullement désireux d'arrondir son aisance ;  
Dans tout il est fort circonspect  
Et n'a qu'un seul désir inspirer le respect.  
De plus je sais, ou plutôt je suis sûre,  
Qu'il ne fera, dans cette conjoncture,  
Rien que par mon conseil ; le but de mon labeur  
Sera, s'il plait à Dieu, notre Seigneur,

De plaider si bien votre cause,  
Qu'entre vous tout fera bientôt couleur de rose. »

Lors ils acclamèrent tous trois  
Et d'une seule et même voix :  
Nous nous mettons Dame très respectée,  
Dessous votre giron, et c'est chose arrêtée,  
« Nous sommes tous prêts à venir  
Tel jour il vous plaira choisir  
À vous, Madame, ainsi que dans l'espèce  
À Monseigneur, à sa noblesse,  
Pour formuler, et river fortement  
Notre prochain engagement,  
Afin que nous puissions, usant de la clémence,  
De votre noble époux clore cette vengeance. »

Dame Prudence, en entendant ces mots,  
Crut devoir lever la séance.  
À ces ex-ennemis alors donnant campos,  
Elle leur prescrivit d'urgence,  
De se retirer en silence ;  
Puis elle s'en fut de ce pas  
Non pas ouvertement, mais à la dérobée  
Bien vite raconter le cas  
Au Seigneur Mélibée.  
Elle lui dit comment tous ses trois ennemis  
Étaient de leurs péchés repentants, — très soumis  
Et tout prêts à souffrir la peine  
Qu'il leur voudrait imposer, — ajoutant  
Qu'elle invoquait son âme humaine  
Pour avoir pitié d'eux pourtant !

Dit Mélibée alors : « Celui qui d'une offense  
Se repent et l'avoue, en clamant l'indulgence,  
Par cela même est digne de pardon,

Et l'offensé s'honore en en faisant le don.  
Car Sénèque nous dit : 'Avoir la conscience  
Confesser son péché, c'est quasi l'innocence.'  
Il dit ailleurs, ne sais plus trop dans quel endroit :  
'Celui qui se confesse  
De son péché n'en a déjà plus la rudesse,  
Et lui pardonner chacun doit.'  
Donc à la paix je consens et j'adhère,  
Mais il est bon, du moins le considère,  
Que nous ne fassions rien sans demander l'avis  
De nos amis. »

Dame Prudence alors fut moult aise et joyeuse,  
Et dit d'une voix toute heureuse :  
Vous êtes, mon très cher, c'est moi qui vous le dis,  
Bien avisé d'appeler vos amis ;  
Car ainsi que par eux reçûtes assistance  
De conseils, alors que vous désiriez vengeance,  
De même devez maintenant  
Que vous advient la paix, malgré leur persistance  
À vous aiguillonner à venger votre offense,  
Prendre leur conseil éminent,  
Et dans ce cas avoir leur concurrence ;  
Car la loi dit : Rien n'est mieux délié jamais,  
Que par celui qui fit le nœud tout frais. »

Et de suite Dame Prudence  
Sans délai, ni retard, sans nulle intermittence,  
Fit quérir leurs parents, fit quérir leurs amis,  
Et dit à tous dans un discours concis  
Et non pas à la dérobée,  
Mais bien devant le seigneur Mélibée,  
Où l'affaire en était ; demandant leurs avis.  
Et lorsque ces parents, et lorsque ces amis  
Eurent avec grand soin et grande diligence

Examiné le tout, en bonne conscience,  
À Mélibée ils donnèrent conseil  
Ne point de la vengeance attiser le réveil,  
Mais d'accepter la paix, et recevoir en grâce  
Et pardon ses trois ennemis.

Et quand Dame Prudence eut à la fin appris  
Que son seigneur ne gardant plus de trace  
De son courroux, adhérait aux avis  
De ses amis,  
Elle fut enchantée, et tout à fait joyeuse,  
Et dit dans cet émoi qui la rendait heureuse :  
« Il est un vieux dicton que ne crois pas mauvais :  
'À demain ne remets jamais,  
Ce que dans ce jour tu peux faire.'<sup>9</sup>  
Donc mon conseil est que sans plus long commentaire,  
Vous fassiez prévenir vos trois ex-ennemis,  
Que s'ils veulent traiter de paix, et non de guerre,  
Sans délai, ni retard, et sans pensée arrière,  
Près de vous tous les trois feront soudain admis. »

Sitôt dit, sitôt fait. Et lorsque le message  
De Mélibée advint à ses trois ennemis,  
Il les trouva chacun des trois fort sage,  
Très repentant, et très soumis.

---

9 Nous avons cru pouvoir emprunter ces deux vers à notre fable XLVI, "Le Paysan et L'Avocat" (voir nos "Fables Nouvelles", publiées par Whittaker and Co. Deuxième édition, p. 100) ; toutefois nous prenons acte de ce fait attendu qu'ayant une très grande probité littéraire au vis-à-vis de nos confrères ès lettres, nous voulons agir aussi loyalement vis-à-vis du public at large, et ne pas lui donner, sans au moins plaider *Guilty*, une même sentence dans la même forme et sous le même habit. "Péché avoué étant à moitié pardonné," dit Sénèque, si nous en croyons Mélibée, nous espérons que le public nous donnera l'absolution, notre confession étant faite *bonâ fide*. — C. de Ch.

Incontinent, et sans désordre  
Pour obéir de Mélibée à l'ordre,  
Ils suivirent les messagers  
Avec des sentiments très francs, non mensongers.

Avec quelques amis qui leur fervent de suite,  
Et qui feront pour eux garants de leur serment,  
Après de Mélibée ils arrivent de suite,  
Et Mélibée alors leur dit soudainement :  
« En vérité, » dit-il, « sans raison ni sans rime,  
Contre les miens et moi vous avez fait un crime,  
Vous êtes entré tous les trois  
Dans ma maison, et ce n'est pas courtois,  
Car c'était par la violence,  
Et pour ce crime avez mérité la potence.  
Donc maintenant, je veux savoir de vous,  
Si, malgré mon juste courroux,  
Vous vous en remettez pour juger de l'offense  
À moi votre Seigneur, à ma femme Prudence,  
Pour la punition, et pour le châtement  
D'abus d'un tel débordement. »

Lors de tous les trois le plus sage,  
Répondit ; et voici quel il fut son langage :  
« Sire, » dit-il, « nous savons bien tous trois  
Que nous avons péché contre toutes les lois  
Divines et humaines  
En laissant au galop aller toutes nos haines,  
Surtout contre un si grand seigneur  
Que vous. Pour ces péchés, aussi pour cette offense,  
Vous avez droit d'honneur  
Faire peser sur nous votre haute puissance,  
Car pour tous ces méfaits sommes dans notre tort,  
Et je l'avoue, avons tous mérité la mort.  
Mais cependant par cette bienveillance,

Cette grande bonté, cette grande indulgence,  
Dont vous avez partout renom,  
Et mes amis et moi, car je parle en leur nom,  
Nous soumettons de votre seigneurie  
Au jugement, sans autre plaidoirie,  
Suppliant votre cœur et noble et généreux,  
D'être pour nous miséricordieux,  
Et de nous accorder pardon de notre offense,  
En voyant notre repentance ;  
Car nous n'ignorons pas que votre humanité  
Dépasse de beaucoup notre perversité ! »

Mélibée en oyant cette bonne prière,  
Avec empressement les releva de terre,  
Puis reçut leur serment, leurs obligations,  
De leurs amis aussi les attestations,  
Puis il leur assigna d'urgence  
Un certain jour  
Pour de nouveau reparaître à sa cour  
Afin d'y recevoir sentence :  
Et sur cette péroraison  
Chacun regagna sa maison.

Quand en vit le moment, notre Dame Prudence,  
Elle voulut savoir de son Maître et Seigneur,  
En sondant le fond de son cœur,  
Ce qu'il pensait dans cette circonstance  
Exiger de ses ennemis  
Soumis,  
Pour satisfaire à sa vengeance.

Le Mélibée a dit : « Je pense  
Les priver de leurs biens, » dit-il,  
« Et puis les envoyer patauger dans l'exil. »

« Bien contre la raison serait telle sentence, »  
A rétorqué Dame Prudence :  
« Vous êtes assez riche, et n'avez, m'est avis,  
Besoin du bien d'autrui pour dorer vos lambris.  
Vous pourriez bien par là, ce ne serait pas rare,  
Acquérir le renom d'un ladre et d'un avare,  
Et 'l'avarice est péché capital,'  
Dit l'apôtre, 'et par elle on va tout droit au mal.'  
Donc il vaudrait bien mieux pour vous, pour votre  
gloire,  
Perdre autant de vos biens que de cette façon  
Les dépouiller en guise de rançon,  
Par un larcin légal aussi peu méritoire.  
Car mieux vaut perdre avec honneur  
Du bien, que d'en gagner par honte et déshonneur.  
Chacun doit avoir soin au civil, à l'armée  
De gagner ou garder sa bonne renommée ;  
Il est écrit dans Salomon :  
Que pour garder, préserver son renom,  
Il faut et sans cesse et sans cesse  
Par belles actions en grandir la noblesse.'  
Et quant à ce vilain penser  
D'exiler vos trois adversaires,  
Cela répugne d'y penser  
Et ferait fort mal vos affaires,  
Vu qu'ils vous ont donné sur leurs corps plein pouvoir,  
Et que cet abandon vous impose un devoir,  
Celui d'avoir en cette conjoncture  
Et beaucoup de raison et beaucoup de mesure.  
Car il est écrit dans la loi :  
'Qui de son privilège abuse,  
Qu'il soit méchant, ou qu'il soit buse,  
Le perdra tout-à-coup sans exciter d'émoi !'  
Cependant admettons ici que dans l'espèce,  
Vous ayez droit, de par la loi

Leur imposer l'exil, ce que je ne crois, moi,  
Très franchement je le confesse ;  
Je dis que dans ce cas  
Pour vos intérêts même, en aucune manière,  
Agir ainsi ne le devriez pas,  
À moins tout comme avant d'être prêt pour la guerre.  
Adonc si vous voulez indubitablement  
Que l'on vous rende obéissance,  
Il faut juger bien plus courtoisement  
Et mitiger votre sentence.  
Car il est écrit, ne l'oubliez pas :  
'Que chez les humains, dans nombre de cas,  
On gagne bien plus par la courtoisie  
Que par la vengeance ou l'hypocrisie.'  
Donc je ne saurais trop vous dire, Monseigneur,  
Appliquez-vous à vaincre votre cœur  
Dans cette extrémité ; c'est une circonstance  
Où ferez bien employer la clémence.  
Car Sénèque nous dit : 'Celui qui fort vainqueur  
De son combat avec son cœur  
Remporte une double victoire  
Et qui toujours lui fait honneur et gloire.'  
Tullius dit encor : 'Que pour un grand seigneur  
Être humble et débonnaire  
Et savoir aisément maîtriser sa colère,  
C'est montrer les vertus d'un grand et noble cœur !'  
Donc, si vous m'en croyez, donnez audience  
À des sentiments plus humains,  
Et laissant reposer cette fois la vengeance,  
Pour l'en faire sortir n'ouvrirez pas vos mains.  
Car Sénèque nous dit, si j'ai bonne mémoire,  
(Sénèque avait beaucoup de bon sens et d'esprit) :  
'Celui-là vainc sans nul profit,  
Qui se repent de sa victoire !'  
Donc implantez dans votre cœur



Indulgence et miséricorde,  
Afin que Dieu notre Sauveur  
Au jour du jugement par pitié vous accorde  
De tous vos péchés le pardon,  
Et du ciel vous fasse le don.  
Car St. Jacques nous dit : 'Qui n'a pas d'indulgence,  
Ici-bas, pour ses ennemis,  
Au ciel ne trouvera d'amis  
Et ne pourra clamer du bon Dieu la clémence !' »

Mélibée entendant tous les sages avis  
Que lui donnait Dame Prudence,  
Et dans son for les tenant pour exquis,  
Enfin pencha pour l'indulgence,  
Et chassant de son cœur tout sentiment haineux,  
À deux battants l'ouvrit aux pensers généreux,  
Remerciant Dieu dans son âme  
De posséder aussi discrète femme.  
Et lorsqu'enfin advint le jour  
Où ses trois ennemis parurent à sa cour,  
Il les reçut avec grand' bienveillance,  
Et leur dit, non sans éloquence :  
Bien que de votre part la folie et l'orgueil  
Vousaient porté tous trois à me faire une offense,  
Cependant vous voyant en avoir repentance  
Je vous admets en grâce, et vous fais bon accueil.  
Je vous pardonne donc votre récent outrage,  
Et dès ce jour ne me souviens  
Des cruels torts que vous fîtes aux miens ;  
Je n'en dirai pas davantage.  
Que le bon Dieu, notre Sauveur,  
Daigne nous pardonner nos péchés et nos crimes,  
Comme les pardonnons nous aussi de bon cœur,  
À ceux qui sous nos pieds ont ouvert des abîmes,  
Le Seigneur est si bon, il est si généreux,

Et surtout si miséricordieux,  
Qu'en lui mettons notre espérance,  
Au séjour du bonheur nous avons confiance  
Qu'il nous conduira sans péril. »  
Ainsi soit-il !





## Prologue du conte du moine.

**D**U Seigneur Mélibée et de Dame Prudence  
Et de ses bons amis, et de sa bienveillance  
Quand j'eus fini narrer l'histoire, moi  
Chaucer,  
Notre Hôte aussitôt dit : « Par tout ce qui  
m'est cher,

Et par St. Madryen ! je ne saurais m'en taire  
Je préférerais bien que notre ménagère  
Eut entendu ce conte, et là morale austère,  
Plutôt que dans ma cave avoir d'ale un baril.  
Car notre ménagère, hélas ! n'a pas, dit-il,  
Les sublimes vertus de la Dame Prudence,  
Son défaut n'est d'avoir par trop de patience !

« Par les os du Seigneur ! quand je bats mes varles  
De suite elle m'apporte un, deux ou trois cotrets  
Afin que puisse avoir des bâtons de rechange  
Et puisse chatouiller leur dos s'il leur démange.  
Que s'il se fait, oui-dà, que l'un de nos voisins  
Ne la salue alors qu'elle entre dans l'église,  
Ou de quelque façon lui cause des chagrins,

Quand elle est de retour chez nous, gare la crise !  
Elle rugit, tempête, et m'appelle poltron :  
'Je dois venger ma femme, être son chaperon !'  
Me dit-elle en colère ; et de me chanter pouilles  
Et de me dire alors : 'Tiens, prends-les les quenouilles,  
Et vite va filer, moi je prends ton couteau,  
Et je m'en servirai mieux que toi bécasseau'  
Du matin jusqu'au soir voilà quelle est la vie  
Qu'elle me fait pardi ! ce n'est objet d'envie !  
'Hélas !' dit-elle, 'hélas ! dire que mon destin  
Était m'acoquiner à ce vilain pantin  
Qui se laisse tourner comme une manivelle,  
Et n'ose de sa femme épouser la querelle !'  
À chaque instant du jour, sans rime ni raison,  
Bon gré, malgré, me faut sortir de la maison,  
À moins que cependant, comme un vrai diable à quatre  
Et toujours et toujours je ne veuille me battre :  
Ne serais point surpris si ce maudit lutin  
Ne me faisait tuer un jour quelque voisin,  
Et ne me réduisit à fuir la péronnelle !  
Car bien que n'ose, hélas ! me révolter contr'elle,  
Le coutelas en main je suis fort dangereux,  
Tant elle a le savoir me rendre furieux !  
Car par ma foi, de bras elle est bigrement forte,  
Et quand elle vous bat, ce n'est pas de main morte !  
Mais brisons là-dessus, c'est un vilain sujet,  
Qu'il est bon de laisser, de par le Nazareth !

« Soyez de bonne humeur, » fit-il, « Monseigneur  
Moine,  
Et baillez-nous un conte, il nous faut de l'avoine !  
Jà parait devant nous dans le bleu de l'éther  
Le cartel crénelé du bon vieux Rochester.  
En avant chevauchez, au pas, au pas sans cesse  
Ne gêtez notre jeu, par excès de vitesse !

Mais, par ma foi, vraiment, ne fais pas votre nom,  
Ne fais pas si je dois vous nommer Seigneur Dom  
Jéhan, ou bien Thomas, ou bien Alban non certes,  
À mon doute béant, la porte n'est ouverte !  
Voyons à ce désir un peu hors de saison,  
Répondez-moi, très cher, quelle est votre maison ?  
Peut-on savoir le nom de Monsieur votre père ?  
Bien dodue est ta main, et ta peau fine, Frère,  
Ta monture est gentille, et tu ne parais pas  
Être un grand pénitent, ni surgi du trépas !  
Sur ma foi tu dois être, au moins je le suppose,  
Sacristain, cellérier, ou bien quelqu'autre chose ;  
Car je le dis ici, dans mon opinion,  
Tu dois être chez toi sans opposition  
Maître et Seigneur, non pas un reclus, un novice,  
Mais bien un gouverneur dispensant la justice :  
Avec cela, Tu-Dieu ! tes muscles sont fameux,  
Ta charpente est osseuse, et tes bras plantureux !  
Honni soit qui te mit, mon cher, dans la moinaille,  
Il eut pu faire, sur, une franche canaille  
D'un fameux citoyen, qui, ferme comme un roc,  
Des poules d'un quartier eut dominé le coq !  
Car j'en suis bien certain si pour toi d'aventure,  
Vouloir était pouvoir, sans hésitation,  
Je le proclame, en fait de génération  
Ton zèle eut joliment créé d'après nature !...  
Hélas ! pourquoi faut-il que tu portes, mon cher,  
Une aussi large chape !... et de par Lucifer  
Et tous tes diables dà !... le dis, si j'étais Pape,  
Non pas seulement toi, mais tous les porte-chape  
Fussent-ils tonsurés largement au milieu  
De leur énorme crâne, ils seraient de par Dieu !  
Tenus de prendre femme, et labourer leur terre  
De la bonne façon, sans laisser de jachère ;  
Car la religion engloutit le bon grain ;

Et s'il n'est plus de coqs adieu le genre humain !  
Nous autres avortons, bourgeois à barbe grise,  
Nous ne pouvons valoir tous ces frais gens d'église ;  
D'arbres déchiquetés, on ne peut, m'est avis,  
Attendre jeunes plants, mais des jets rabougris ;  
Ce qui fait que nos fils sont de si mince fibre,  
Qu'ils n'engendrent souvent que du mauvais calibre.  
Étonnez-vous après que nos femmes morbleu !  
Défient en tâter de ces hommes de Dieu !  
certes, bien mieux que nous, ils peuvent, c'est leur  
gloire,  
De Madame Vénus acquitter le mémoire ;  
Car c'est fait reconnu, la ville et le faubourg  
Savent que ne payez en sous de Luxembourg :  
Mais ne vous fâchez pas, Seigneur, si je plaisante,  
La vérité parfois, en riant argumente ! »

Ce digne Moine prit ce discours croustilleux  
Le mieux du monde, et dit : Je ferai de mon mieux  
Pour vous narrer, Messieurs, à mon tour  
quelqu'histoire,  
Une ou deux, même trois, si bonne est ma mémoire.  
Je pourrai vous narrer, si voulez m'écouter,  
De St. Édouard la vie, elle est à méditer.  
Ou bien je vous dirai d'abord des tragédies  
Dans ma cellule en ai des encyclopédies.  
Une tragédie est, à proprement parler,  
Une suite de faits, ne saurais le celer,  
Qui sont venus à nous de par les plus vieux livres,  
De ces heureux du temps jadis, devenus ivres  
Par la prospérité, par ses mille faveurs,  
Et puis qui sont tombés dans les plus grands malheurs.  
Une tragédie est en vers de nobles mètres,  
De six pieds de longueur, on les nomme hexamètres ;  
Quelquefois cependant, une tragédie est

Tout bonnement en prose, et produit son effet,  
D'autres en font encore en vers de toute sorte,  
Qui peuvent bien avoir leur mérite... n'importe !  
Je ne vous dis cela que pour vous engager  
À ne me condamner avant de me juger.

« Et maintenant oyez, — s'il vous plait de m'entendre  
Ce que je vais vous dire, et daignez me comprendre.  
De vous narrer ces faits par ordre d'action  
Je le répète ici, n'ai la prétention.  
Sur mon passage prends Rois, Empereurs, ou Papes,  
Guerrières ou Guerriers, d'étapes en étapes,  
Selon qu'à ma mémoire en vient le souvenir,  
Veuillez donc m'excusant, n'en avoir déplaisir !





## Conte du moine.

**J**e veux ressuscitant la tragédie antique  
Évoquer ces Puissants qui portèrent tunique,  
Qui longtemps se targuant de leur  
prospérité  
Tombèrent tout-à-coup en pleine adversité :  
Car certes contre nous quand tourne la fortune,  
Nul ne peut enrayer sa roue inopportune ;  
Donc que nul ne se fie à la prospérité,  
Des exemples nombreux font voir sa cécité.

LUCIFER.

Je veux par Lucifer encore qu'il fut ange  
Commencer, que cela, Messieurs ne semble étrange ;  
Car bien que la fortune, on peut le concevoir,  
Sur un ange du ciel n'ait certes aucun pouvoir,  
Par son péché, pourtant, est tombé dans la fange  
Si bas, ce Lucifer jadis un si bel ange !  
Que maintenant, horreur !... devenu Satanas,  
Au fin fond de l'enfer il crie en vain hélas !

ADAM.

Voyez-moi cet Adam formé de par l'essence  
Archi-sainte de Dieu, non pas par la semence



De l'homme impur ; sur tout il a pouvoir acquis ;  
Sauf un seul arbre, il est maître du Paradis.  
Jamais un homme au monde eut-il semblable chance ?  
Et malgré ce, pourtant, par sa mal gouvernance,  
En écoutant par trop madame Eve, c'est clair,  
Le voilà le sujet du guignon, de l'enfer !

SAMSON.

Voyez aussi Samson qui fut de par l'archange  
Bien avant sa naissance annoncé, — chose étrange !  
Au bon Dieu consacré pendant qu'il put y voir  
Il fut dans la splendeur, bien grand fut son pouvoir.  
Il était sans égal ; de force et de courage  
Nul au monde ne put en avoir davantage,  
Aux femmes, par malheur, il narra son secret,  
Et son secret connu, vite au même il fut fait.

Samson ce fier à poils de si belle venue  
Qui sans armes un jour, de sa main toute nue  
Égorgea le Lion, animal peu câlin  
Qui des gens de sa noce entravait le chemin,  
Une femme pourtant l'enjôla, la féline !  
Jusqu'à ce qu'elle fut la vilaine coquine,  
Son secret, pour le vendre à ses vils ennemis,  
Et pour prendre un autre homme un de ses  
bons amis !

Samson, un certain jour, étant fort en colère,  
À tous ses ennemis du bien ne voulait guère,  
Donc pour les vexoter, il prit trois cents renards,  
Et puis à chaque queue il mit force pétards,  
Puis il les lâcha tous, admirez sa malice !  
Après avoir d'abord allumé l'artifice :  
À la queue ayant chaud, et même un peu par trop  
Voilà tous les renards de courir au galop,

Incendier les blés, les oliviers, la vigne ;  
De mettre tout en feu ; c'était là leur consigne :  
Alors Samson tua mille hommes de sa main,  
Pour arme n'ayant, quoi ! que l'os d'un vieux roussin !  
Et comme il avait lois, Dieu de cette mâchoire  
Fit sortir un jet d'eau qui lui permit de boire  
À bouche que veux-tu : ce qui certainement  
L'empêcha de mourir de foisen ce moment.

De Gaza certain soir il vient devant la porte,  
Et soin des Philistins ! sur son dos il l'emporte,  
Et puis va la placer pour mieux leur faire affront  
Dominant la cité tout au sommet d'un mont,  
Si qu'on pouvait la voir ma foi de chaque rue.  
Noble Samson alors tu n'étais dans ta mue !  
À des femmes si tu n'eusses dit ton secret,  
Tu n'eusses pas fini comme un sot paltoquet.

Ce plantureux Samson ne but jamais la goutte  
Dans aucun cabaret, cela ne fait nul doute ;  
Sa tête ne fut onc victime des ciseaux,  
Sa barbe du rasoir n'éprouva les niveaux ;  
Dans ses cheveux épais et dans sa rude écorce,  
Selon l'ordre divin, seule gisait sa force ;  
Aussi pendant vingt ans favorisé du ciel  
Il posa son grappin de fer sur Israël.

Mais las ! bientôt il dut pleuvoir d'amères larmes,  
Lorsque de Dalilée étant épris des charmes,  
À la drôlesse un jour, ou plutôt un beau soir  
Il dit qu'en ses cheveux résidait son pouvoir.  
Elle, sur son giron, avec grande tendresse  
L'endormit doucement en chantant la traîtresse !  
Puis alors le tondant, le livra tout honteux

À ses vils ennemis. — On lui creva les yeux.  
Avant d'être tondu Samson était un homme  
Qu'aucun lien n'eut pu certes mater en somme,  
Maintenant il est mis dans un noir souterrain  
Où cet ex-fier à bras tourne las ! le moulin !  
Ô mon pauvre Samson, toi de l'humaine espèce  
Naguère le plus fort, oh ! quelle est ta détresse !  
Tombé, tombé, tombé si bas dans le malheur,  
Tes yeux doivent pleurer maintenant plus d'un pleur !

La fin de ce Samson fut triste d'aventure,  
Voici ce qu'il advint ; c'est d'après l'écriture.  
Ses ennemis un jour dans un brillant festin  
Firent de lui Samson leur bouffon, leur pantin :  
Le festin avait lieu dans un temple admirable,  
À la fin ce Samson les sachant saouls à table,  
Secoua deux piliers cric ! crac ! le monument  
S'affaissa tout-à-coup, en tuant crânement  
Ses trois mille ennemis, et ce Samson lui-même  
Qui sous ses grands débris trouva l'instant suprême.

Maintenant ne veux plus parler de ce Samson.  
Mais je vous dis à tous : retenez la leçon,  
Sachez en profiter, et n'allez dire aux femmes  
Les secrets que devez poitriner en vos âmes.  
Quand un homme veut vivre avec sécurité,  
À la femme il ne doit rien dire en vérité !

HERCULE.

D'Hercule les travaux bien haut portent la gloire,  
Il gagna ton renom par plus d'une victoire ;  
De la force en son temps certes il était la fleur,  
Et de l'Antiquité fut le plus grand vainqueur.  
Du Lion de Némée il occit l'arrogance,  
Du Centaure abattit l'orgueil et la jactance,

Et tua ces Oiseaux qui mangeaient, les gloutons !  
Près du lac Stymphalis voyageurs et moutons.

Il fut rendre benin le triple chien Cerbère,  
Du Dragon endormit l'inflexible paupière,  
Fit manger Busiris à son propre cheval,  
Tua l'Hydre de Lerne, un vilain animal,  
Vainquit Achélous, tua Cacus, Antée,  
Le tout pour satisfaire aux désirs d'Eurysthée,  
Puis il occit encor le sanglier cruel,  
Et porta sur son dos pendant longtemps le ciel.

Jamais homme depuis que ce monde est ce monde,  
Pour tuer les méchants n'eut plus verte faconde,  
Aussi son bon renom sur les ailes du vent  
Courut tout l'univers du couchant au levant ;  
Lui-même il s'en tut voir, je crois, chaque royaume,  
Visita les palais, aussi bien que le chaume,  
Puis aux deux bouts du monde il plaça, ce héros,  
Une double colonne en fin de ses travaux.

Ce noble champion se courbait sous l'empire  
D'une belle maîtresse ayant nom Déjanire.  
Elle était, dit un Clerc, très agréable à voir.  
À l'infidèle époux elle envoie un beau soir  
Et proprette et pimpante une fine chemise.  
Hercule, en l'admirant, l'endosse sans remise,  
Hélas ! trois fois hélas ! d'un poison très subtil  
Cette chemise était enduite, aussi fut-il

Soudain grillé, rôti des os jusqu'à la moelle<sup>10</sup>

10 Quelques grammairiens font de ces mots : "Moelle" — "poêle" — trois syllabes, tout en disant qu'ils doivent se prononcer comme s'ils étaient écrits : "Moile" — "poile. » Nous, nous ne faisons que deux syllabes de chacun de ces mots. Nous avouons ici avoir pris, rarement toutefois, et le

Comme un pauvre goujon que l'on frit dans la poêle.  
La chemise, on le dit, du plus fin des tissus  
Était d'un fabricant fameux, Monsieur Nessus.  
quant à la Déjanire, on l'a dit innocente.  
Toutefois ne pouvant à la chaleur brûlante  
Résister plus longtemps, Hercule, palsembleu !  
Pour s'éteindre plutôt se noya dans le feu.

Ainsi périt ce digne et ce vaillant Hercule,  
De la fortune par un vrai coup de bascule.  
Cet homme au nez duquel on jette des hourras !  
Bien moins qu'en un clin d'œil est souvent mis à bas.  
Très sage est donc celui qui seul peut se connaître !  
Voyez-vous la fortune agit parfois en traître,  
Et quand elle nous flatte et nous fait des mamours,  
Elle est bien près de nous protéger à rebours !

#### NABUCHODONOSOR.

Plume ne peut narrer, langue ne saurait dire  
Le trône tout puissant, le magnifique Empire,  
La grande majesté, le sceptre, le trésor  
Qu'il avait ce grand Roi Nabuchodonosor.  
Il conquit par deux fois Jérusalem la belle,  
Et du Temple emporta chaque fois la vaisselle ;  
La fière Babylone était son fier séjour,  
Il y mettait sa gloire, il y tenait sa cour.

---

plus rarement que faire s'est pu, quelques libertés de ce genre avec la grammaire, lorsque la grammaire était bégueule et pédante, et que ses prescriptions allaient à l'encontre du sens commun. En grammaire comme en politique, nous ne saurions, de gaîté de cœur, nous courber sous le joug d'un despotisme stupide, qui n'a pour principe que sa raison d'être, principe souvent très mal fondé, pour exiger d'un chacun obéissance aveugle et absolue.

Note du Traducteur.

Les enfants d'Israël des premières familles  
Il les fallait châtrer, pour lui c'était brouilles !  
Parmi tous ces enfants la gloire d'Israël  
Le plus sage de tous certes était Daniel,  
Du Roi car il savait interpréter les songes  
Mieux que les Chaldéens, qui de grossiers mensonges  
Se faisaient éditeurs, sans savoir le pourquoi  
De ces songes fréquents qu'avait l'orgueilleux Roi !

Ce Roi bouffi d'orgueil fit faire une statue  
D'or massif, et vraiment d'une belle venue,  
Et puis il commanda tant aux jeunes qu'aux vieux,  
De rendre à cette image un culte obséquieux.  
Ceux qui n'obéiraient devraient par parenthèse  
Être jetés tout vifs dedans une fournaise.  
À ce culte insensé, mais jamais Daniel  
Ne voulut consentir, ni les fils d'Israël.

Ce Roi des Rois tout fier de sa rare importance,  
Pensait que Dieu jamais dans sa toute puissance  
Ne pourrait lui ravir pouvoir ou majesté,  
Mais il tomba soudain dans la brutalité.  
De poils fauves son corps se couvrit, dit la glose,  
Nul ne le reconnut sous sa métamorphose,  
Il était devenu bête à manger du foin,  
Et se vautrait dehors sans vergogne et sans soin.

Comme des plumes d'aigle était sa chevelure,  
À des griffes ses mains ressemblaient d'aventure,  
Et cela dura bien sept ans, avant que Dieu  
Ne lui rendit l'esprit. Alors il fit l'aveu  
Qu'au Seigneur seul était la force et la puissance,  
Il remercia Dieu, fit ample pénitence,  
Eut bien peur de pécher, puis avant de mourir  
Il fut qu'aux mains de Dieu reste notre avenir !

BALTHAZAR.

Son fils, un vaniteux, d'humeur rogue et très fière,  
Il monta sur le trône à la mort de son père.

C'était un idolâtre ayant nom Balthazar,  
Et dont l'orgueil narguait et le tiers et le quart.

Le haut rang qu'il avait lui fallait croire en somme  
Qu'il était presque un Dieu ; qu'il était plus qu'un  
                  homme,

Mais la Fortune un jour d'un coup le mit à bas,  
Lui vola son royaume, et l'occit dans ses lacs.

Un soir comme il donnait à tous tes gentilshommes  
Un festin digne en tout des plus fins gastronomes,  
Il fit venir à lui Meilleurs ses officiers,  
Et leur dit : « Vite allez chercher dans mes casiers  
Ce qu'à Jérusalem lorsqu'elle fut rebelle  
Mon père fut du Temple enlever de vaisselle,  
Dans ces vases si beaux, il faut de notre mieux  
De leurs faveurs d'alors remercier les Dieux. »

Sa femme, ses seigneurs, même ses concubines  
Buvaient des meilleurs vins les perles argentines,  
Quand sur un mur jetant les yeux ce Balthazar  
Vit une main sans bras écrivant au hasard  
Elle écrivait fort vite, et d'une étrange sorte  
Trois mots qu'avec frayeur il vit dessus la porte ;  
Et soudain à ses yeux bondirent ses excès ;  
Les mots inscrits étaient : *Mane ! Tekel ! Pharès !*

Tous les Magiciens, les Prêtres, les Augures,  
Ne purent expliquer ces graves écritures,  
Alors ce Balthazar fit venir Daniel  
Qui soudainement dit : Roi ! le Dieu d'Israël,  
À ton père envoya royaume, honneur et gloire,

Il ne craignit pas Dieu ; c'est pourquoi, c'est notoire,  
Dieu lui ravit son trône, et le jeta bien plus  
Dans la crotte et la boue, humilié, confus.

Son habitation fut avec des bourriques,  
Il mangeait ! Quoi ?... du foin, et des chardons étiques ;  
Avec des animaux partageait ses loisirs  
Et cuvait avec eux tous ses vilains désirs,  
Jusqu'à ce qu'à la fin il apprit la puissance  
De Dieu que s'affaissa sa hideuse arrogance ;  
Alors le Tout Puissant, ayant pitié de lui,  
Lui rendit son royaume et finit son ennui.

« Toi, son fils, fus témoin de ces métamorphoses,  
Toi Balthazar tu fais à fond toutes ces choses,  
Et tu poses malgré comme un rebelle à Dieu,  
D'offenser sa grandeur semblant te faire un jeu !  
Hardiment, sans émoi, tu bus dans sa vaisselle,  
Ta femme et tes catins et leur vile séquelle  
Vous avez tous avec des vins délicieux  
D'une façon maudite honoré les faux Dieux,

« Aussi doit t'advenir punition immense,  
Et de Dieu cette main t'annonce la vengeance,  
Crois-moi ces mots inscrits *Mane ! Tekel ! Pharès !*  
T'annoncent, Roi déchu, la fin de tes excès !  
Ton royaume est donné. Les Mèdes et les Perses  
Vont te punir bientôt de tes humeurs perverses.  
Et cette même nuit le Roi fut égorgé,  
Et Darius lui prit son rang sans son congé !

Messeigneurs, vous pouvez tirer de cette histoire  
Cet exemple frappant qu'il importe de croire :  
C'est que la Seigneurie est mot vide de sens,  
Que souvent la Fortune est un vrai guet-apens,



Car tous ces bons amis que donne la Fortune,  
Disparaissent soudain quand parait l'infortune ;  
Le malheur subito les change, m'est avis,  
Si, qu'ils sont bien souvent nos plus chauds ennemis.

ZÉNOBIE.

Des Persans ont écrit : « La Reine de Palmyre,  
La grande Zénobie, était, on peut le dire  
Le type le plus beau de Royale splendeur,  
Et n'eut point en ce monde une égale en valeur. »  
Fière, elle descendait du sang des Rois de Perse,  
Elle était très instruite, et de savant commerce,  
Et bien que sa beauté n'éblouit pas les yeux,  
Ne se vit port plus noble et plus majestueux.

Elle fuyait déjà dès sa plus tendre enfance,  
Des femmes les loisirs, et dans sa pétulance  
S'en allait dans les bois à la chasse aux oiseaux  
Que vite elle tuait fort bien par Atropos !  
Elle était si vaillante en acquérant de l'âge,  
Qu'elle allait courre l'ours et le lion sauvage,  
Qu'elle tuait souvent avec son coutelas,  
Ou bien qu'elle étouffait simplement dans ses bras.

Elle traquait un ours jusque dans son repaire,  
Et dans les monts la nuit s'en allait solitaire  
Coucher sous un buisson ; elle luttait aussi  
Contre n'importe qui, sans demander merci :  
Ma foi ! rien ne pouvait lui résister en somme,  
Si qu'elle fut garder fort bien, contre tout homme,  
Et son noble pouvoir, et sa virginité,  
Et jamais ne céda sa fière autorité.

Mais à la fin pourtant les gens de sa famille  
Malgré son vif désir de rester toujours fille,

Lui firent épouser un Prince Odonatus,  
Qu'elle honora longtemps d'un superbe refus.  
Toutefois quand tous deux furent en mariage  
Unis de par la loi, loin de se faire ombrage,  
Ils vécurent, dit-on, dans la prospérité  
L'un dans l'autre trouvant joie et félicité.

Si ce n'est cependant que cette Zénobie,  
Qui n'avait rien du tout de semblable à Lesbie,  
Ne consentit jamais que son époux courtois  
Avec elle couchât plus d'une fois par mois.  
Son but était moral, honni soit qui le fronde !  
Il était, c'est certain, d'accroître un peu ce monde ;  
Aussi quand elle vit que son Odonatus  
N'avait pas su lui faire un enfant par Vénus !

Elle lui repermit, de retenter la chose,  
Ce que l'Odonatus retenta, je suppose,  
Et puis elle attendit encor quarante jours,  
Et puis lors repermit toujours, toujours, toujours  
Que cet Odonatus retenta l'aventure,  
Une fois seulement ; — « ce n'était que luxure  
Faire souvent joujou, » disait-elle, « vraiment,  
Et les hommes aimaient trop indiscrètement. »

Par cet Odonatus, malgré cette lubie,  
Elle eut pourtant deux fils, la Reine Zénobie,  
Qu'elle éleva fort bien, les bourrant de latin,  
Aussi d'égyptien, et de grec superfin :  
Mais je viens maintenant au fait de mon histoire,  
Dans l'univers entier, on n'eut pu, c'est notoire,  
Trouver, en bien cherchant, un guerrier plus fameux,  
Que n'était cette Reine au port majestueux.

Tout son riche attirail ne saurais le décrire,

Elle était en renom la Reine de Palmyre,  
Tant pour les vêtements, que pour tes bijoux d'or,  
Pour la vaisselle aussi ! — Que vous dirai-je encor ?  
Et quoi qu'elle eut un goût prononcé pour la chasse,  
Elle aimait cependant les plaisirs de la classe ;  
Distillant d'un rouleau d'énorme papyrus  
Maintefois le savoir, et le suc des vertus.

Maintenant pour traiter en courant cette histoire,  
Sachez-le, Zénobie acquit beaucoup de gloire  
En vainquant, soumettant avec Odonatus  
Grand nombre de cités, imposant aux vaincus  
Des tributs à paver pour les frais de la guerre,  
Sans jamais les lâcher les tenant dans leur ferre ;  
Et tant qu'Odonatus vécut, leurs ennemis  
Furent toujours par eux subjugués et punis.

Quiconque veut savoir le succès de les armes,  
Contre le Roi Sapor, trouvera de grands charmes  
En suivre le narré dans ce savant auteur  
Qui conta les exploits, qui conta son malheur,  
Dans Pétrarque, en un mot, un maître en l'art d'écrire,  
Et qui sur ce sujet écrivit, puis le dire,  
Plus d'un sublime vers qui grava dans les cœurs  
Ses très grandes vertus, et les très grands malheurs.

Son Odonatus mort, cette Reine des Reines,  
D'une main ferme tint de les États les rênes,  
Et se battit si bien contre ses ennemis,  
Que bientôt il n'y eut plus dans tout le pays  
Un seul prince, un seul Roi (soit dit par parenthèse),  
Qui d'obtenir la paix certes ne fut fort aile.  
Si, que chacun d'entr'eux, pour n'être maltraité  
Crut plus prudent d'entrer avec elle en traité.

Galien, Claudius, deux Empereurs de Rome  
Ne pensèrent jamais lui disputer la pomme ;  
Non plus l'Hyrcanien, ni l'Abyssinien,  
Ni l'Arabe non plus, non plus le Syrien,  
L'Égyptien non plus, ni le Roi d'Arménie,  
N'eurent jamais désir de lui faire avanie,  
De peur que de ses mains elle ne les vainquit,  
Leur fit payer tribut, ou bien ne les occit.

Le fier Heremanno, Timolao son frère,  
Ses deux fils, héritiers d'Odonatus leur père  
Promenaient leur orgueil dans des habits fort beaux  
De superbe drap d'or, et tout à fait royaux.  
Mais la Fortune est femme, et par suite inconstante,  
Ce qui fit que bientôt cette Reine puissante  
Du haut de son pouvoir, du haut de sa grandeur,  
Un triste jour, hélas ! tomba dans le malheur !

Quand mourut Claudius, comme Empereur de Rome  
Advint Aurélien, un héros, un grand homme.  
Vers Zénobie alors ce courageux Romain  
Avec ses légions fut se frayer chemin.  
Après deux grands combats, il la mit en déroute,  
Et quand elle fuyait interceptant sa route,  
La prit, et dans les fers elle et ses deux enfants,  
La mit, puis ramena ses soldats triomphants.

Dans le nombreux butin qui fut fait dans Palmyre  
Ce grand Aurélien confisqua, dois le dire,  
De la Reine déçue, et le riche trésor,  
Et son char merveilleux, son char incrusté d'or.  
Et devant son triomphe elle marchait la Reine,  
Ayant des chaînes d'or, mais supportant sa peine  
Avec grande noblesse, et grande dignité,  
Et portant haut son front empreint de majesté.

Qu'est la Fortune ? hélas ! Dire que cette Reine  
Sur Rois, sur Empereurs qui trônait souveraine  
Naguère, est à présent en spectacle aux regards  
Surpris, émerveillés de flots humains épars.  
Celle qui si longtemps porta le casque en tête,  
Marche près du vainqueur de sa propre conquête ;  
Celle qui se parait d'un sceptre orné de fleurs,  
N'a plus qu'une quenouille humide de ses pleurs.

NÉRON.

Quoiqu'aussi vicieux que démon puisse l'être,  
Néron de l'univers n'était pas moins le Maître,  
Suétone le dit, sa domination  
Du midi s'étendait jusqu'au septentrion.  
De rubis, de saphirs, aussi de perles blanches  
Ses vêtements étaient cousus jusques aux manches,  
Car il se complaisait ce chenapan fameux  
Dans un luxe inoui de bijoux précieux.

Jamais un Empereur ne fut sur cette terre  
Plus avide que lui du clinquant éphémère,  
Plus qu'un seul jour il n'eut voulu porter jamais  
Le même vêtement, fut-il beau, fut-il frais ?  
Pour pêcher dans le Tibre, il avait d'aventure  
Des filets de fil d'or de fine contexture,  
Toutes ses volontés avaient force de loi,  
Car la Fortune était son esclave, ma foi !

Pour ses menus plaisirs il incendia Rome.  
Pour voir comme en mourant pouvait crier un homme,  
Il fit un certain jour tuer maint sénateur ;  
Il égorgea son frère ; il séduisît sa sœur ;  
De sa mère trois fois il fit ouvrir le ventre  
Pour voir, horreur ! l'endroit où, comme dans un antre,

Il fut conçu, le monstre ! et nulle larme aux yeux  
Du cruel fils ne vint devant ce fait hideux !

Mais il dit seulement : Ma foi, je le proclame,  
Ma mère, en son vivant, était fort belle femme  
Et ce fut regardé merveille en vérité  
Qu'il voulut à sa mère accorder la beauté.  
Puis il se fit donner du vin vieux de Falerne,  
Et puis à sa santé le but d'un air paterne.  
Quand le crime se vautre ainsi sous le pouvoir,  
L'humanité longtemps gémit sans nul espoir.

Cet ignoble Empereur il eut dans son jeune âge  
D'un mentor accompli l'admirable avantage,  
De la moralité qui fut la fleur des pois,  
Si nous en rapportons aux livres d'autrefois.  
Aussi tant que sur lui ce mentor eut maîtrise,  
Ce Néron fut soumis, de politesse exquise,  
Si qu'en lui l'on n'eut pu deviner l'Empereur  
Parjure, incestueux, assassin et voleur !

Ce Sénèque dont parle, et qui fut un grand homme,  
Un des plus grands, je crois, dont put s'honorer Rome,  
Avait dit à Néron un jour : « Qu'un Empereur  
De la vertu devait posséder la grandeur,  
Et détester surtout l'affreuse tyrannie. »  
Pour ce propos, traité par lui de félonie,  
Néron le fit saigner des deux bras dans un bain,  
Pour se débarrasser de son esprit taquin.

Contre son précepteur Néron dans sa jeunesse  
S'était souvent montré d'humeur assez diabolique,  
Et puis de son humeur avait eu du chagrin,  
« Il en était fâché, » disait-il, le gredin !  
Néanmoins ce Sénèque, un brave homme, un vrai

sage,  
Quand de Néron lui vint de mourir le message,  
Plutôt qu'autre tourment choisit ma foi le bain,  
Et noya dans ses eaux son grec et son latin.

Voilà qu'un beau matin madame la Fortune  
Trouva que de Néron l'âme était trop commune  
Pour soutenir dès lors plus longtemps son orgueil,  
Et se dit : « De son sort pardi ! je me bats l'œil,  
Protéger ce vilain, de ma part est godiche !  
À ce bel Empereur faisons donc une niche,  
Culbutons le soudain cet infâme assassin,  
Et dans son propre sang qu'il se baigne à la fin ! »

Et le peuple aussitôt, tout le peuple de Rome  
Contre ce vil Néron surgit comme un seul homme !  
Et quand il vit cela, cet affreux paltoquet  
S'en fut à son palais pour éveiller le guet.  
Mais bien qu'il cria fort, mais bien qu'il frappa vite,  
Onc ne lui répondit, esclave ni vélite ;  
Si bien que s'entendant jeter la porte au nez,  
Il s'en fut au galop, c'est vous en dire assez.

Et le peuple criant de plus fort, de plus belle,  
Ces cris de ce Néron troublèrent la cervelle,  
Car il entendait bien, mêlé de maint juron :  
« À bas le chenapan ! à bas ! à bas Néron ! »  
Alors cet Empereur dans sa lâche colère  
À ses Dieux maintenant faisait une prière ;  
C'est que l'incestueux, l'assassin, le voleur,  
Le parjure, le monstre il avait peur ! bien peur !

Si qu'en cherchant partout une caverne, un bouge  
Pour s'y réfugier, -auprès d'un grand feu rouge  
Il vit dans un jardin deux rustres se chauffant,

Et dans son désespoir vous les apostrophant,  
Il les pria tous deux d'une manière honnête,  
D'être assez bons garçons pour lui couper la tête,  
Puis après de jeter son corps occis au feu.  
Dit la Fortune alors : « Enfin le monstre est feu ! »

HOLOFERNE.

Jamais sous aucun Roi ne se vit Capitaine  
Qui fut plus fort, et qui courant tout d'une haleine  
Soumit plus de cités, fut de plus fier renom  
Qu'Holoferne, d'alors certes le plus beau nom.  
Il était bourioufflé d'orgueil, je dois le dire,  
Mais c'est que la Fortune avait si doux sourire  
Pour lui, que se croyant ce grand coupe-jarret  
À jamais son amant, de tout il se moquait.

Non seulement le monde en avait vraiment crainte,  
Parce qu'il pressurait dans son horrible étreinte  
De tous la liberté, les biens, l'argent, et l'or,  
Mais parce que pour lui Nabuchodonosor  
Étant le Seigneur Dieu, — chacun selon son dire,  
Devait ou l'adorer ou subir le martyre.  
Or sauf à Béthulie où Joachim trônait,  
De peur d'être pendu, partout on adorait

Nabuchodonosor ! Mais écoutez le reste :  
Voyez comme s'y prit la vengeance céleste !  
Dans sa tente gisait après joyeux déduit  
Parmi ses officiers Holoferne une nuit,  
Ivre mort en son lit ; quand Judith une femme !  
Vous lui coupa la tête ; et tranquillement dame !  
La mettant dans son sac, regagna son logis  
Laissant cet Holoferne absolument occis !

ANTIOCHUS.



D'Antiochus que sert de rappeler le lustre ?  
Puisque ce grand méchant fut surnommé l'illustre !  
Que sert de vous narrer sa haute Majesté  
Et son stupide orgueil si haut collet monté :  
Ouvrez l'histoire sainte, article : Macchabées ;  
De vers Jérusalem Voyez ses enjambées,  
Et vous saurez pourquoi de sa prospérité  
Il tomba dans la peine et dans l'adversité !

Il était tellement boursoufflé de jactance,  
Que montait jusqu'aux cieux sa superbe arrogance,  
Et qu'il croyait pouvoir atteindre à Jupiter  
Et courber sous son joug tous les flots de la mer.  
Il détestait surtout le peuple Israélite,  
Et pour l'exterminer tout lui semblait licite,  
Aussi le traquait-il vivement en tout lieu  
Pensant qu'impunément il pouvait braver Dieu.

Parce qu'un certain jour Nicanor, Timothée  
Reçurent par les Juifs une énorme frottée,  
Il conçut tant d'ennui contre le peuple hébreu,  
Qu'il se fit préparer son char, et jura Dieu  
Que sur Jérusalem voulant cuver sa rage  
Il allait de ce pas la réduire en servage,  
Mais il fut déconfit bientôt l'Antiochus,  
Et se trouva lui-même en état de blocus.

Pour sa punition la Puissance Invisible  
De Dieu, sur lui tomba de façon si terrible,  
Qu'un feu caché tordait et mordait ses boyaux,  
Et lui faisait souffrir d'intolérables maux.  
Et la punition n'était pas trop sévère  
Pour ce Roi qu'aveuglait une injuste colère,  
Et qui, nargue des maux ! ne voulut s'abstenir  
De son intention, dont il eut dû rougir.

Car sur le champ il fit prévenir ton armée,  
Mais la gloire s'en va bien souvent en fumée ;  
Et d'un seul souffle Dieu dissipa son orgueil  
En lui faisant d'un coup visager le cercueil.  
Il tomba de son char, une horrible blessure  
Lui déchirant le corps, il ne put d'aventure  
Tout meurtri qu'il était, jamais plus chevaucher ;  
Dans une chaise était porté ce vil boucher.

De Dieu le poursuivait tellement la vengeance,  
Que sur son corps pourri des vers l'affreuse engeance  
Pullulait et grouillait, grouillait et pullulait,  
Si que ce Roi puissant énormément puait ;  
Et que ceux de sa cour, et même sa mégnie  
Se trouvaient obligés lui fausser compagnie :  
En s'infestant lui-même, il connut, cet oseur,  
Qu'il était châtié par la main du Seigneur.

Ce vil Antiochus débauché sans vergogne,  
Devint pour son armée une sale charogne,  
Si que tous ses soldats par l'odeur chiffonnés,  
Le fuyaient comme peste, en se bouchant le nez ;  
Très misérablement, en battant la campagne  
Il périt ce brigand au haut d'une montagne,  
Rongé de son vivant par les vers du cercueil,  
Juste punition de son stupide orgueil !

ALEXANDRE.

D'Alexandre le Grand chaque homme, c'est notoire,  
S'il n'est plus un enfant connaît la large histoire,  
Il vainquit en courant tous les peuples divers,  
Et rendit son vassal tout ce vaste univers.  
De l'homme il abattait la stupide arrogance,  
Partout où se montrait sa terrible puissance ;

Aussi de tous côtés les bons et les mauvais  
Venaient-ils à l'envi vers lui quérir la paix.

De tous les conquérants ce fut le plus grand certes,  
Pour lui la renommée eut toujours porte ouverte,  
Car vrai le monde entier a tremblé devant lui.  
Son renom fut si grand qu'on en parle aujourd'hui !  
C'était la fleur des pois de la chevalerie ;  
Hors les femmes, le vin, la polissonnerie,  
Il était vertueux : c'était un fier à bras  
Ne se mouchant du pied, très friand de combats.

À quoi me servirait vous dire les histoires  
Des Princes et des Rois dont il huma les gloires,  
À quoi bon vous parler du fort de Darius,  
De mille autres encor par lui toujours vaincus ?  
Je dis que son grand nom alla de par le monde  
Des poètes du temps éveiller la faconde,  
Et si voulais parler de tous ses grands exploits  
Je serais à parler un an, ou deux, ou trois.

« Pendant douze ans, huit mois, il régna, » dit  
Plutarque,  
« Ce fut de son vivant un très puissant monarque :  
Fils de Philippe il fut généreux et courtois,  
Et certes le plus grand des héros d'autrefois. »  
Qui l'eut pensé jamais, hélas ! noble Alexandre !  
Que par ses propres gens un jour dans un esclandre  
Victime du poison, tu tomberais occis  
Et deviendrais un as, toi qui fus double six !

Qui me fournira donc de larmes un déluge  
Pour pleurer ce héros tombant dans le grabuge  
occis, empoisonné sans rime ni raison,  
Quand son Empire avait un si vaste horizon,

Qu'il reculait toujours grand qu'était son courage !  
Qui m'aidera narrer un si cruel outrage !  
Ma foi ! je conduerai pour ma péroration,  
Que c'est vraiment affreux se servir de poison !

JULES CESAR.

Par la virilité, la force et la sagesse,  
Par un génie immense, aussi par la souplesse,  
D'une humble extraction jusques à la grandeur  
César sut s'élever conquérant et vainqueur.  
Il fournit l'occident, et par mer et par terre,  
Et le rendit de Rome esclave tributaire ;  
De Rome ensuite il fut le premier Empereur,  
Jusqu'à ce qu'on l'occit ce grand triomphateur.

Puissant Jules César ! qui dans la Thessalie  
Courant sus à Pompée, a su, point ne l'oublie,  
Forcer tes preux et lui dire : « Fouette cocher !  
En Égypte, il nous faut, vite aller nous cacher ! »  
Profitant outre ça de ta bonne fortune  
Pour brider l'orient, river son infortune,  
Attifer ses malheurs pour servir ses desseins,  
Et tout assujettir pour mieux plaire aux Romains !

Je veux pourtant laisser ta gloire impériale  
Un peu, César, pour voir les fuites de Pharsale,  
Et pleurer sur Pompée, un noble gouverneur  
De Rome, et ton beau-père, et ton compétiteur.  
Pourquoi faut-il hélas ! que Ptolémée, un lâche  
De le faire tuer ait entrepris la tâche,  
Dans l'espoir odieux qu'un meurtre sans pudeur  
Pourrait lui rapporter, ô César ! ta faveur ?

De nouveau donc César vainqueur revint à Rome  
Où certes il eut un beau triomphe le grand homme !

Mais voilà que Brutus, ainsi que Cassius  
Guignent pour ce César le fort de Romulus ;  
Et bien secrètement, ont, c'était difficile,  
Contre lui conspiré, d'une façon subtile ;  
Ayant soin de fixer par avance le lieu  
Où chacun occirait ce héros, demi-Dieu.

Or, ce Jules César, non pas par gloriole,  
Mais selon sa coutume, il monte au Capitole ;  
Alors soudainement Cassius et Brutus  
Le percent de poignards : que vous dire de plus ?  
On le raconte, il eut du coup vingt-trois blessures  
Qui n'étaient certes pas que des égratignures ;  
Il ne pouffa qu'un cri, qu'un seul, pas un de plus,  
Et dit tout uniment : « Et toi mon fils ! Brutus ! »

Ce Jules avait le cœur si vertueux, si mâle,  
Qu'encore qu'il sentit déjà le dernier râle,  
Il s'entoura si bien des plis de son manteau,  
Avec tant de décence, et c'est vraiment fort beau,  
Qu'aucun ne vit, c'est sur, ce qu'on cache à la vue,  
Tant qu'on n'est pas réduit à l'état de statue ;  
Ce trait prouverait seul que ce grand Empereur  
De son vivant toujours respecta la pudeur.

Lucain et Suétone ont écrit cette histoire,  
Valérius aussi, si j'ai bonne mémoire,  
Depuis A jusqu'à Z. Ces deux très grands héros  
Après de grands bonheurs, ont eu de fort grands  
maux ;  
Mais la Fortune est femme, et par suite inconstante,  
Et c'est un Merle blanc que la trouver confiante :  
Nul ne doit se fier par trop à ses faveurs,  
Témoins, vous le Voyez, ces plantureux vainqueurs !

CRESUS.

Ce très riche Crésus, jadis Roi de Lydie,  
Et que craignait Cyrus comme une maladie,  
Un triste jour pour lui fut pris par son orgueil,  
Et conduit au bûcher, mais étant sur le seuil  
Du dit bûcher, advint une averse si rude,  
Que le feu s'éteignit contre son habitude :  
Il fut ainsi sauvé ; — mais à son traquenard  
La Fortune le prit ; il fut pendu plus tard.

Échappé du bûcher ce riche pauvre hère  
N'eut rien de plus chaud que recommencer la guerre,  
Il croyait que puisque la Fortune à ses vœux  
Avait été propice, il devait être heureux  
Désormais sans conteste. Et puis il eut un rêve  
Si beau pendant la nuit, que sans prendre de trêve,  
À sa vengeance il mit en entier tout son cœur,  
Croyant que ce beau rêve était en sa faveur.

Il rêva qu'il était juché sur un bel arbre,  
Que le grand Jupiter bien que froid comme un marbre,  
Lui lavait le côté, le devant et le dos,  
Et que pour le sécher Phœbus fort à propos  
Avec un grand respect lui tendait les touailles,  
Ce qui lui réchauffait gentiment les entrailles.  
De science Crésus sachant sa fille un puits  
Lui dit : Explique-moi ce rêve fille et puis

La fille dit : « Papa l'arbre, en donne mon pleige,  
Veut dire un haut gibet : Jupiter de la neige,  
De la pluie, et Phœbus ses touailles en main,  
Veut dire les rayons du soleil, c'est certain.  
Donc tu feras pendu, vois-tu, papa ; la pluie  
Te lavera le corps pour que Phœbus l'essuie. »  
Sa fille on l'a nommait Phanie, ainsi lui dit

Ce qui le menaçait, c'est dans un livre écrit.

Et pendu fut Crésus, ce roi riche et superbe ;  
Et mort il ne valut certes pas un brin d'herbe.  
De fait la tragédie est un de profundis  
Où les Rois, les Tyrans dans leur in extremis  
Pleurent sur tous les tons, souvent au clair de lune,  
Le croc-en-jambe que leur donne la Fortune,  
Quand on la croit fixée elle vous fait faux bond,  
Et se dérobe à vous en se voilant le front.

PIERRE D'ESPAGNE.

Ô noble Pierre ! ô toi la gloire de l'Espagne !  
La Fortune longtemps ne fut pas ta compagne,  
Quoiqu'elle te plaçât si haut en Majesté !  
Les hommes doivent bien, c'est une vérité  
Déplorer ton trépas. Ton vil bâtard de frère  
Dans sa tente un beau jour t'égorgea, chose claire,  
Par laide trahison ; et pour te succéder,  
À te voler tes biens osa se dégrader.

Celui qui le trama l'abominable piège  
Dans ses armes portait sur un blanc champ de neige  
Une Aigle noire avec un flamboyant Lion ;  
Ce fut là l'artisan de la lâche action :  
Non pas Olivier et non pas non plus Charle,  
Tous deux braves, loyaux, comme l'histoire en parle  
Mais bien le Ganalon d'Armorique, je crois,  
Corrompu par de l'or, pour occire des Rois !

PIERRE DE CHYPRE.

Pierre de Lusignan qui prit Alexandrie  
Par ta haute maîtrise et ta chevalerie,  
À maint payen tu fis, Grand Roi, bien du bobo,  
Ce qui des tiens pourtant te valut le haro !

Fortune ainsi tu fais parfois tourner ta roue,  
D'un trône tu nous fais basculer dans la boue,  
Car tes gens, ils t'ont fait passer le goût du pain  
Dans ton lit, méchamment, avant le lendemain !

BARNABAS VISCONTI.

Barnabas Visconti de Milan la superbe,  
Qui fort longtemps fut Duc, quoique d'humeur acerbe,  
Ne dirai-je donc pas dans ces vers tes malheurs,  
Puisque tu fus grimper au sommet des grandeurs ?  
Un des fils de ton frère, et qui mieux est ton gendre,  
T'a fait en sa prison, un certain jour descendre,  
Pour y trouver la mort ; mais ne fais pas comment,  
Si ce fut par le fer ou le poison vraiment ?

UGOLIN DE PISE.<sup>11</sup>

Nulle langue ne peut, tant elle est douloureuse,  
Du preux Comte Ugolin narrer la mort affreuse.  
Non loin de Pise on voit encor surgir la tour  
De la prison où fut mis ce Comte un beau jour,  
Avec ses trois enfants, dont l'aîné, c'est notoire,  
Était à peine âgé de cinq ans, dit l'histoire.  
Fortune ! hélas ! c'était odieux, inhumain,  
Que mettre oiseaux pareils en un lieu si vilain.

Il était condamné ce Comte à barbe grise  
À mourir en prison ; car l'Évêque de Pise,  
(Son nom était Roger), un satané coquin !  
Avait d'un faux rapport flétri cet Ugolin,  
Si que le peuple outré se rua d'aventure  
Sur le calomnié, qui pour sa nourriture,

---

11 Nous faisons observer ici que l'artiste qui a illustré ce conte a dû suivre la version donnée par Chaucer de préférence à celle de Dante.

Note du Traducteur.



Avait si peu, si peu pour ses enfants et lui  
Qu'il lui fallut mourir et de faim et d'ennui.

Voilà qu'il arriva qu'il entendit par chance  
À l'heure où le geôlier apportait sa pitance,  
Ce geôlier qui fermait la porte à double tour,  
Il conclut de cela qu'à compter de ce jour  
On le laissait mourir de faim le pauvre diable,  
Et ce triste penser lui fut désagréable :  
« Hélas ! » dit-il, « hélas ! pourquoi donc suis-je né ?  
Et là-dessus pleurant il fut moult chagriné.

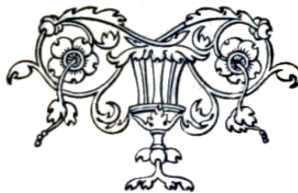
Son enfant le plus jeune, en voyant sa misère,  
(Il n'avait que trois ans), lui dit : « Pourquoi, cher  
père !  
Pleurez-vous donc ainsi ?... Quand viendra le geôlier ?  
Un aussi long retard commence à m'ennuyer.  
Je te dirai, papa, que la faim me galope,  
Si ça dure longtemps, vais tomber en syncope :  
Plût à Dieu maintenant que je pusse dormir,  
'Qui dort dine,' dit-on, c'est mieux que de languir.' »

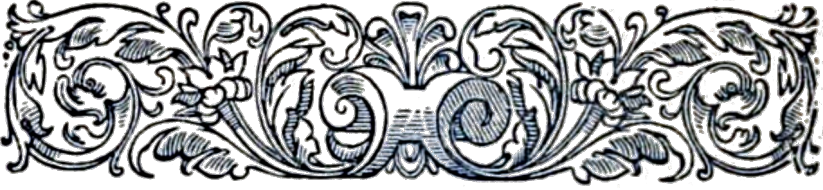
Ainsi de jour en jour cet enfant se lamente  
Dans des maux inouis, dans une fièvre ardente,  
Jusqu'à ce qu'à la fin : « Je meurs, cher père, adieu ! »  
Dit-il, « console-toi, je vais voir le bon Dieu ! »  
Et quand il vit cela ce trop malheureux père,  
Il se mordit les bras dans sa vaine colère,  
Disant : « Fortune ! à toi j'impute mes douleurs,  
Ta roue en tournant mal a causé mes malheurs ! »

Les deux enfants restant, voyant ainsi leur père  
Se mordre à belles dents dirent : N'est nécessaire  
Papa de te manger, mange-nous tout d'abord  
Ni mon frère ni moi ne plaindrons notre sort ;

Tu nous donnas, papa, n'est-ce pas l'existence,  
Reprends donc notre chair, mange à ta suffisance ! »  
Ainsi parlèrent-ils. Un jour ou deux après  
Les chers petits enfants, ils étaient ad patres !

Mourut ainsi de faim en dernière analyse  
Pleurant ses trois enfants cet Ugolin de Pise ;  
Car la Fortune fut, pour le dire en passant,  
Bien mégère pour lui Comte autrefois puissant :  
En voilà que je crois une de tragédie !  
Si vous en voulez plus lisez la mélodie  
Qu'en admirables vers Dante l'Italien  
Écrivit sur ce texte ; il écrivit si bien !





## Prologue du prêtre de l'abbesse.



H ! » dit le Chevalier, « cessez, cessez,  
Messire,  
Nous en avons assez, plus qu'allez à vrai  
dire ;

Car un peu de chagrin, c'est mon avis du  
moins,

C'est assez pour chacun, la vie a tant de soins !  
Pour moi, je vous l'avoue, en bonne conscience  
Je ne saurais entendre avec indifférence  
Parler de tous les gens, qui du haut des splendeurs  
Tombent soudainement au fin fond des malheurs,  
Et sont à leurs tourments, à leurs douleurs en proie ;  
Tout cela n'est pas gai. Mais c'est sujet de joie  
De voir un pauvre diable arriver au bonheur,  
Et d'un très humble état monter à la grandeur.  
Un pareil conte au moins fait voir la vie en rose,  
Ça vaut mieux que broyer du noir, que je suppose ! »

« Oui, » fit notre Hôte, « par la cloche de St. Paul  
Le bagout de ce Moine, il ne vaut pas un sol !  
Il nous a raconté comment d'un noir nuage  
La Fortune parfois se couvre le visage,

Il nous a raconté de tragiques horreurs,  
Qui ne sont certes pas pour plaire aux auditeurs ;  
Et d'ailleurs à quoi bon se lamenter sans cesse  
Sur des faits accomplis ! car c'est une tristesse,  
C'est un ennui pour tous que ne devons souffrir,  
Que d'entendre toujours crier, gémir, mourir.  
Messire Moine, assez, assez de ces grimoires,  
Toute la compagnie a trop de vos histoires ;  
De semblables discours ne valent un fétu,  
C'est bien plus embêtant ma foi que la vertu !<sup>12</sup>  
Adonc, Messire Moine, à vous qu'on nomme Pierre  
Moi l'Hôte, ici vous fais de tout cœur la prière  
De nous dire autre chose, et de plus gais propos,  
Car foi d'homme ! n'était le drin drin des grelots  
Qui de tous les côtés pendent de votre bride,  
Je l'avouerais, vraiment, car suis d'humeur candide,  
De sommeil et d'ennui susse de mon cheval  
Tombé dans un borbier, tant avez conté mal.  
Si que, pour moi du moins, la fin de votre histoire  
Fut restée à néant. Or, 's'il n'a d'auditoire  
Un prêcheur fera bien rengainer son sermon,  
Disent les Clercs, 'eut-il tout l'art d'un Salomon :  
Car prêcher au désert quand nul ne nous écoute,  
C'est montrer des couleurs à l'œil qui n'y voit goutte !  
Je m'y connais assez, pour savoir mordicus !  
Que contes bien narrés sont toujours bien venus  
À mon oreille, qui les aime et ne s'en lasse ;  
Allons, Messire, allons !... un conte sur la chasse !... »

« Nenni dà ! » dit le Moine, « ai vidé mon coffret,  
Qu'un autre maintenant conte ainsi que j'ai fait. »

---

12 Nous pensons que ce vers du traducteur au long s'applique  
conte de Mélibée, dans lequel Madame Prudence est  
vertueuse usque ad nauseam !

Note de l'éditeur.

Lors dit notre Hôte, avec un ton plein de rudesse,  
En s'adressant soudain au Prêtre de l'abbesse :  
« Ça près de moi, toi Prêtre, approche Sire Jean !  
Voyons, raconte-nous, vite selon mon plan,  
Quelque chose de gai, sois amusant, allègre,  
Bien que ta rosse soit bien vilaine et bien maigre.  
Mais qu'est-ce que cela ? si le pauvre animal  
Chevauche doucement, et va d'un pas égal ? »

« Messire Hôte, » répond le Prêtre de l'Abbesse,  
« Je veux être blâmé si je n'ai de liesse ! »  
Et sans plus de délai, ce brave sire Jean  
Du conte que voici déroula le ruban.





## Conte du prêtre de l'abbesse.

**U**ne veuve assez pauvre, — assez riche  
d'années,  
Non loin d'un bois vivait ses destinées,  
Dans une humble chaumière, assise en un  
vallon,

Où sévissait d'ailleurs rarement l'aiglon.  
La Veuve dont ici je raconte l'histoire,  
Depuis la mort de son époux,  
Menait une vie, entre nous,  
Digne, simple, et fort méritoire ;  
Car ses rentes et son bétail  
Étaient en gros comme en détail  
Fort peu de chose,  
Mais son économie étant, je le suppose,  
Fort grande, et fort grand son travail,  
Elle venait à bout, en vivant de brouilles  
De se nourrir, ainsi que ses deux filles.  
On n'eut pu voir en son bercail  
Qu'une seule brebis, trois vaches, trois truies.  
Aux murs de sa maison pendaient noires fuies,  
Surtout dans la chambre d'en bas

Où la Veuve prenait ses maigrelets repas.  
Jamais n'entra chez elle une sauce piquante,  
Aucun morceau friand dont le seul aspect tente,  
Sa nourriture était à l'avenant  
De sa cotte, costume un peu trop permanent.  
Le trop manger jamais ne la rendit malade,  
Contre la maladie on a sûre parade  
Lorsque toujours on mange peu,  
Et qu'on ne boit que l'eau, le vin blanc du bon Dieu.  
Contentement du cœur cil fort bonne hygiène,  
Qui nous tient le corps en haleine.  
La goutte donc n'eut pu l'empêcher de danser,  
Si la vieille à la danse eut voulu se lancer.  
De lait et de pain bis sa table était servie,  
Un morceau de bacon, des œufs, voilà la vie  
De cette Veuve au jour le jour.

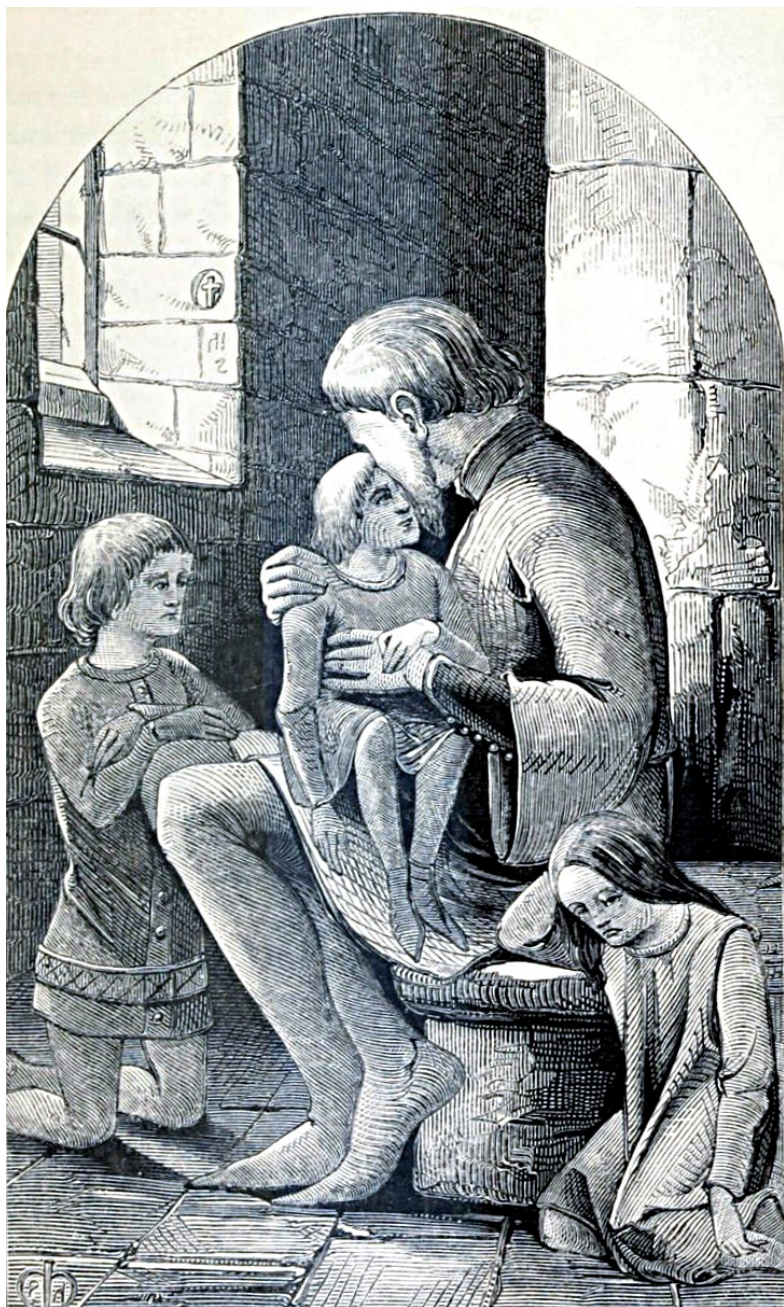
Après de sa chaumière était sa basse cour  
Toute de lattes entourée,  
Et vraiment très bien aérée ;  
Un fossé sec se voyait au-dehors,  
Il en défendait les abords.  
Dans cette basse cour était une merveille,  
On peut le dire, à nulle autre pareille,  
Un Coq surnommé Chanteclair,  
Qui pour coqueriquer dans toute la contrée  
N'avait pas son égal ; c'était le Jupiter  
Des Coqs vivant sous la voûte éthérée ;  
Sa voix avait des sons plus pleins et plus soyeux  
Que l'orgue de l'église au chant majestueux ;  
Et son coricoco vibrait de sa logette  
Plus certain que d'un couvent la clochette.  
Par nature il savait quand arrivait l'été,  
Si qu'il chantait, — c'était un benedicite !  
Rouge comme corail était sa crête altièrè,

Elle était crénelée, arrogante et guerrière.  
Son long bec était noir, mais d'un beau noir, bien pur,  
Et sa jambe et sa patte étaient couleur d'azur,  
Ses ongles blancs de belle transparence,  
Sa couleur or bruni d'admirable nuance.

Ce gentil Coq avait sous son gouvernement  
Sept Poules, tout autant, pour son amusement ;  
C'étaient ses sœurs et ses amantes,  
Et leurs robes de foie et d'or étaient charmantes.  
Celle parmi les sept qui sur son joli cou  
Avait collier plus beau que tout l'or du Pérou,  
Et qui de ses appas certes était très fiérote,  
Avait pour nom la belle Pertelote.  
Elle était très courtoise, avait un air discret,  
Était fort sociable, et si bien se tenait  
Depuis qu'elle avait eu sa première semaine,  
Que Chanteclair l'aimait d'une ardeur souveraine,  
Si que jamais il ne se trouvait mieux,  
Qu'en faisant avec elle un colloque amoureux,  
Aussi fallait-il voir quelle elle était sa joie,  
Quand le matin à son amour en proie,  
D'un vif coricoco pour hâter son réveil  
D'avance il saluait le lever du soleil.

Dans ce temps-là, me le suis laissé dire,  
Les bestiaux, les oiseaux,  
Les végétaux, les animaux  
Tout ça, parlait, chantait et même pouvait rire.  
Or, voilà qu'il advint à l'aube d'un beau jour  
Comme ce Chanteclair trônait parmi sa cour  
Sur le haut degré d'une échelle,  
Ayant auprès de lui Pertelote la belle,  
Que le dit Chanteclair se mit à ramager  
Comme quelqu'un qui flaire un horrible danger





« Je meurs, cher père, adieu ! » Dit-il, « console-toi, je vais voir le bon Dieu ! »

Dans un cauchemar, dans un rêve.  
La belle Pertelote en l'entendant ainsi,  
Roucouler et glousser, lui dit : « Qu'est donc ceci ?  
Qu'avez-vous donc cher cœur que vous ne donnez  
trêve  
À ce roucoulement qui vient on ne fait d'où,  
Vous êtes un dormeur forcené, mon bijou ! »

Chantedclair répondit : « Excusez-moi, Madame,  
Ne le prenez surtout pas à mal sur mon âme,  
Je rêvais que j'étais dans bien mauvais pétrin,  
Si que mon cœur en est tout froissé ce matin.  
Que Dieu, » fit-il, « de moi détourne cet orage,  
Et protège mon corps de si vilaine cage.  
Je rêvais comme quoi me promenant un jour  
Tranquillement, dans notre basse cour,  
J'avisai tout à coup sortant d'une cachette  
Un animal, espèce de levrette,  
Qui, le monstre ! voulait s'emparer de mon corps  
Et me tuer, malgré mes vains efforts.  
Sa couleur, à vrai dire, était fort indécise,  
Un peu jaune, un peu rouge, aussi quelque peu grise ;  
Ses oreilles étaient couvertes d'un poil noir,  
Son museau très petit, il faisait mal à voir !  
Ses deux yeux flamboyants paraissaient des lanternes,  
Et rendaient les miens ternes ;  
Ah ! je frissonne encor pensant à ce danger,  
C'est ce qui m'a fait ramager. »

« Avoi ! » dit Pertelote, « Avoi ! Sans cœur ! » dit-elle,  
« Par le Dieu qui m'entend vous avez en ce jour  
Perdu mon cœur et mon amour,  
Et comme suis et belle et faite au tour,  
Le jeu pourtant en valait la chandelle !  
Mais je ne puis aimer un poltron par ma foi,

Donc je le dis encore : Avoi !  
Car moi j'en appelle à mon sexe,  
Toute femme dira que ce qui plus la vexe,  
C'est d'avoir vertuchoux  
Un poltron pour époux.  
Toutes nous désirons quand faisons vos conquêtes,  
Messieurs, avoir en vous, non des sots, non des bêtes,  
Mais des maris vaillants, riches et généreux,  
Avers ni vantards, ni trop avantageux :  
Comment osez-vous dire à moi votre maîtresse  
Que quelque chose au monde vous oppresse,  
En un mot que vous avez peur ?  
D'un homme donc, n'avez-vous pas le cœur,  
Quoique vous en ayez la barbe ?  
Avoi ! mon cher ! allez prendre de la rhubarbe !  
Et sur quoi basez-vous encor votre frayeur ?  
Sur un vain songe,  
Et vous savez pourtant que tout songe est mensonge,  
Qui ne provient le plus souvent  
Que de se trop goinfrer, défaut d'un bon vivant,  
Qui cause des vapeurs, plus une plénitude  
D'âcres humeurs, j'en ai la certitude.  
Ce songe dont vous vous plaignez  
Dont à tort vous vous effrayez  
Vient du trop plein de votre bile,  
Pour deviner cela point ne faut être habile.  
Or fâchez que les gens bilieux, tous pardi !  
Depuis dimanche soir jusques à samedi,  
Rêvent de feux follets, de lutins, et de diables,  
De taureaux enragés, de monstres incroyables  
Qui veulent les mordre et happer,  
Desquels ils ont toujours grand' peine à s'échapper ;  
Voilà ce que produit la bile et l'humeur noire,  
Et des vaisseaux sanguins l'humide sécréttoire.  
Je pourrais vous parler de bien d'autres humeurs,

Qui font qu'en son sommeil un homme a des vapeurs  
Qui parfois lui causent dommage,  
Mais voulant abréger, n'en dirai davantage,  
Si ce n'est pourtant que Caton,  
Et Caton certes était un sage,  
Ne croyait point aux songes, nous dit-on.  
De côté, maintenant, laissons ce verbiage,  
Messire, » lui dit-elle, « et parlons positif,  
Il vous faut prendre un laxatif ;  
Oui, pour l'amour de Dieu, sur ma foi, sur mon âme,  
Un laxatif, voilà votre dictame.  
Lorsque l'on a la bile en mouvement,  
Ce n'est le cas faire du sentiment,  
Mais bien de se purger, on ne saurait mieux faire ;  
Et comme n'avons pas ici d'apothicaire,  
Je vous indiquerai pour obvier au mal  
Deux herbes qui feront pour vous un cordial  
Tout en vous tenant diantre !  
Libre le ventre ;  
Et ces herbes vraiment j'ai mille raisons pour  
Les trouver dans la basse cour.  
N'allez pas faire fi d'à ! de mon ordonnance,  
D'être très bilieux vous avez l'apparence,  
Gare que le soleil en son ascension  
En vous trouvant replet d'humeurs âcres et chaudes,  
Ne vous donne un beau jour une indigestion,  
Et que ne puissiez plus après ça chanter laudes.  
Pendant un jour ou deux aurez des digestifs  
De vers-après prenez vos purgatifs,  
Du fumeterre, et de la centaurée,  
Des graines de sureau, des graines de cormier ;  
Et ne vous effrayez pas de la diarrhée,  
N'avez-vous pas tout près notre tas de fumier !  
Ajoutez à cela quelques feuilles de lierre,  
Et de nouveau bientôt pendrons la crémaillère,

Pour festoyer avec gaîté  
Votre retour à la santé ;  
Soyez allègre, époux ; au nom de votre père !  
Ne prenez plus à mal l'innocente chimère  
Des songes d'une nuit d'été ! »

« De votre grand savoir, à vous merci, Madame ! »  
Dit Chanteclair ; « toutefois Dom Caton,  
Qui regardait un songe aussi peu qu'un toton  
Quoiqu'il fut sage, a bien pu sur mon âme,  
Errer, car errer est humain,  
Dit un vieux proverbe latin.  
De maints auteurs fameux dans les livres, on trouve  
Plus d'une assertion qui prouve  
Qu'un songe en quelquefois un avis solennel  
Qui nous est donné par le ciel.  
Ce dire il n'est du tout besoin qu'on le démontre  
Par arguments, car plus d'un fait en montre  
En ce monde la vérité.  
L'un des plus grands auteurs que certes on puisse lire,  
Qui des lettres porta très haut la dignité,  
Cicéron, je dois vous le dire,  
Raconte que deux compagnons jadis  
Se mirent en chemin pour un pèlerinage,  
Pensant, comme ils étaient amis,  
Égayer entr'eux le voyage.  
Voilà qu'en une ville ils arrivent le soir,  
Où se trouvait de gens si grande multitude,  
Si peu d'hébergements, qu'ils ne purent avoir  
Un logement pour deux, selon leur habitude.  
Or, dans un cas pareil nécessité fait loi,  
Et chacun des amis dut trouver un chez foi  
Pour cette nuit ; si bien que l'un dans une étable  
Au fin fond d'une cour, endroit peu confortable,  
Dût se caser, pendant que le hasard

Qui nous gouverne tous, et qui fait notre part,  
Car c'est toujours là sa méthode,  
Faisait trouver à l'autre un logement commode.

Voilà que bien longtemps avant qu'il ne fut jour  
Celui-ci dans son lit rêve soudain ce rêve :  
Comme quoi son ami sans lui donner de trêve  
Lui criait : 'Viens ! — Au fin fond de la cour,  
De bœufs dans une étable,  
Endroit affreux et misérable,  
Je vais être égorgé ; mon ami, viens, accours,  
Ou bien c'en est fait de mes jours !'  
Cet homme aussitôt se réveille,  
Mais aussitôt sorti du cauchemar affreux,  
Il referme vite les yeux,  
Tenant pour vaine, illusion pareille.  
Cependant par deux fois ce songe vint à lui,  
Ebranlant sa raison, lui jeter de l'ennui.  
À la troisième fois son compagnon tout pâle,  
Lui dit comme en un dernier rôle :  
'Maintenant suis occis, vois mes larges blessures,  
De mon cerveau vois les fractures ;  
De bonne heure demain mon ami lève-toi,  
Près la porte de ville, assez près de l'octroi  
Tu verras de fumier une pleine charrette,  
Mon corps est là mis en cachette,  
Arrête hardiment charrette et conducteur,  
Vois-tu, mon or a cauié mon malheur.'  
Alors il lui dit d'aventure  
Tous les détails du crime. Et c'était chose sûre !  
Car le matin aussitôt qu'il fit jour,  
Le rêveur éveillé s'en fut bien vite pour  
Rejoindre son ami. Le voilà dans l'étable.  
Il l'appelle trois fois ; lors le palefrenier :  
'Votre ami, n'est plus là,' dit-il, 'chose incroyable,

Il est parti ce matin le premier,  
Et maintenant doit être assez loin de la ville !'

Notre rêveur conçut des soupçons aussitôt,  
Mais quoiqu'ému, parut tranquille,  
Et sans ajouter un seul mot  
Devers l'octroi s'en fut. Il voit là la charrette  
Si bien décrite par le mort,  
Et par un courageux effort  
Voici que soudain il l'arrête :  
'Mon compagnon,' dit-il, 'cette nuit fut occis ;  
Sous ce fumier les assassins l'ont mis,  
Vengeance ! vengeance ! justice !  
De ce crime vengeance, officiers de police !'  
Et le peuple s'émut, et lors ayant jeté  
À terre le fumier, on vit qu'en vérité  
Au milieu du fumier tout sanglant, tout humide,  
Gisait le mort déjà pâle et livide !

De Dieu par la permission,  
Le meurtre toujours se découvre,  
Quand bien même un voile le couvre  
Pendant un an ou deux ; c'est ma conviction.  
Donc on saisit le charretier de suite,  
Et le palefrenier avant qu'il ne prit fuite ;  
Et par l'assassinat ces coquins confondus,  
Haut par le cou furent pendus.

Ce fait tend donc à prouver que les songes  
Sont à craindre parfois, et ne sont des mensonges,  
Car j'ai lu dans le même auteur  
(Et je ne blague pas, ma parole d'honneur !)  
Que deux hommes ayant à faire un long voyage,  
Qui de la mer exigeait le passage,  
Furent forcés s'arrêter dans un port

Le vent ne permettant de s'embarquer à bord.  
Or, un jour vers le soir il advint que la brise  
Fraîchit, et que le vent d'une façon exquise  
Souffla pour nos deux voyageurs,  
Qui guillerets, du ciel escomptant les faveurs,  
Allèrent se coucher bénissant leur étoile,  
Pouvoir le lendemain mettre enfin à la voile.  
Mais à l'un d'eux il arriva  
Ce que voici par Jéhovah !  
Il dormait quand soudain il aperçut un homme,  
Près de son lit lui commandant en somme  
De ne bouger : 'Si t'embarques demain  
Tu seras,' lui dit-il, 'noyé, sois en certain !'  
À son réveil notre homme en bon apôtre  
Raconta vite à l'autre  
Ce qu'il avait rêvé le priant avec feu  
De rester pour l'amour de Dieu,  
Et de différer son voyage.  
Mais l'autre compagnon reprit d'un air railleur :  
J'ai mon cher par trop de courage,  
Et surtout un trop vaillant cœur  
Pour m'effaroucher d'un vain songe ;  
Un songe n'est rien que mensonge ;  
À chaque instant rêvons de singes, de hiboux,  
Et de sujets plus ou moins sous  
À réaliser impossibles,  
Et qui plus est fort incompréhensibles.  
Mais puisque m'aperçois que c'est là ton plaisir  
Ici rester, et perdre la marée,  
J'en suis fâché pour toi, mais soit fait ton désir,  
Adieu ! moi je me fie au souffle de Borée !'  
Disant les mots que viens de chroniquer,  
Notre homme courut s'embarquer,  
Mais il était à peine à moitié du voyage,  
Que le vaisseau sombra, que périt l'équipage,



Non loin d'autres vaisseaux hélas !  
Du même port partis qui ne périrent pas.  
Donc chère et belle Pertelote,  
Apprends par ces deux faits bien vieux, gardes-en  
note,  
Qu'il ne faut jamais faire si  
D'un songe quelque'il soit, ni lui porter défi !

Du fils de Kénulphus, de Kenelm lis la vie,  
À ce faire, je te convie,  
Tu verras que Kenelm ce fils d'un noble Roi  
Vit son meurtre à lui-même, et sans en prendre émoi,  
Avant la fatale journée  
Qui vit trancher sa destinée.  
Sa nourrice lui dit : 'Gare à la trahison,  
Un point noir est à l'horizon.'  
Mais Kenelm, il n'avait que sept ans pour tout âge,  
Si saint était son cœur, que ce fut bien dommage  
Que de ce songe il fit hélas !  
Fort peu de cas.  
Par Dieu ! je donnerais volontiers ma chemise  
Pour que cette légende exquise  
Tu pusses la lire un beau jour  
Pertelote ! mon bel amour !

Vois-tu, je te le dis, ma chère,  
Macrobius, un écrivain sincère,  
Qui fut l'auteur au temps jadis  
Du « *Somnium Scipsonis*, »  
Affirme que les songes  
Loin d'être des mensonges,  
Du ciel sont souvent les avis  
À nous donnés *in extremis*.  
Dans l'ancien testament regarde,  
Et tu verras que Daniel

Dans ses songes de nuit trouvait pour sauvegarder  
La parole de l'Éternel.  
Si de Joseph tu lis l'histoire,  
Tu comprendras qu'il y faut croire ;  
Témoin le Panetier et témoin l'Échanson  
Du Roi Dom Pharaon. Trisse fut la chanson  
Du Panetier ; et quand j'y songe  
Mal lui survint de par ce songe.  
Qui veut étudier l'histoire des États  
Dans les rêves verra nombre d'assassinats  
Prévus et divulgués d'avance,  
Et qu'eussent pu prévoir-prévenir la prudence.  
Voyez Crésus, pourtant un fort grand Roi,  
Un jour voilà qu'il rêve quoi ?  
Qu'il trône non dans ton palais de marbre,  
Mais bien juché sur le sommet d'un arbre  
De ce moment, c'est un homme perdu,  
L'arbre c'est un gibet, et Crésus est pendu !  
Voyez cette pauvre Andromaque,  
Elle rêve qu'Hector, son époux, un vrai braque,  
Mais d'un courage altier,  
Sera tué, s'il s'en va ce guerrier  
Le lendemain se battre... Et cette digne épouse  
De sauver son époux jalouse,  
Lui dit : 'Ne t'en va pas pour ce jour au combat,  
Il sera temps demain vider ton altercat.'  
Mais c'est hélas ! la pauvre femme  
Comme si pour chanter elle essayait la gamme,  
Cela ne sert à rien, point ne l'écoute Hector,  
Il vole au champ d'honneur comme un noble butor  
Pour mieux recevoir une pile,  
Et bref est occis par Achille.  
Cette histoire est trop longue, et pour la raconter  
Ici par trop longtemps il me faudrait rester,  
Et j'à voici le jour : mais pour conclure en somme,

Je le dis foi de gentilhomme !  
De cette vision j'aurai, c'est vérité,  
Adversité !  
Mais quand aux laxatifs, n'en veux tâter ma mie,  
Ce sont vilains poisons, et que je n'aime mie !  
Mais maintenant parlons joyeusetés,  
Et nargue des calamités !  
Aussi bien chère Pertelote  
En compensation des rêves ennuyeux,  
Dieu m'a donné, poulotte,  
Un bien merveilleux antidote,  
Cet antidote, c'est (soit dit entre nous deux),  
Ta beauté sans égale et tes deux jolis yeux  
Dont je suis si fort amoureux  
Que de mourir je le sens, je tremblote.  
Car aussi sûrement, vrai ! Qu' — "*In principio  
Mulier est NOSTRA confusio* :  
(Madame, ce latin veut dire  
Que la femme sur nous assoit son doux empire,)  
Quand je me sens la nuit à votre cher côté,  
De votre amour je bois la volupté  
Bien que de fait puissiez vous croire veuve,  
De mes feux ne pouvant vous octroyer la preuve,  
Notre perchoir  
Étant par trop étroit pour servir de boudoir ;  
Mais à votre contact je me sens tout de braise,  
Si qu'un songe pour moi ça n'est plus que fadaise ! »

Et sur ce gentil compliment  
De son perchoir subitement  
Il descendit, car rougissait l'aurore,  
Et s'éveillait chaque fille de Flore ;  
Et puis avec un gloussement  
Tout imbibé de sentiment,  
Pour leur conter fleurettes

Il appela mesdames ses Poulettes  
Ayant eu soin en galant troubadour  
De mettre en évidence  
Quelques beaux grains de blé, trouvés par chance  
Au milieu de la basse cour.  
La peur sur lui n'ayant laissé d'empreinte,  
Chantecclair vrai Bayard sans reproche et sans crainte  
Se pavanait en Roi  
Devant son sérail en émoi :  
Vingt fois de Pertelote il froissa la toilette,  
Avant six heures du matin,  
La traitant comme une grisette,  
Tant il était jaloux la bourrer de... latin.  
Parole ! il avait l'air d'un Sultan en goguette,  
De son ergot touchant très peu le sol,  
À peine daignait-il appeler d'un bémol  
Ses femmes partager quelque grain ou grenaille  
Quand il en faisait la trouvaille.

Comme un grand Roi dans son palais  
Je laisse Chantecclair au milieu de ses belles  
Qui pour lui n'étaient pas cruelles ;  
Et de ce pas m'en vais  
Vous raconter son aventure.

Quand commença ce mois dans lequel la Nature  
D'après la volonté de Dieu,  
Vit la première créature  
Se pavaner sous le ciel bleu,  
Mois que Mars chez nous on appelle,  
Et que furent pâlies au milieu des lilas  
De la jacinthe encor nouvelle,  
Et de brûlants ébats,  
Soixante-deux journées,  
L'une à l'autre enchaînées,

Il arriva que Chanteclair  
En relevant le nez en l'air,  
Entouré de ses sept sultanes,  
Si mieux aimez de ses sept courtisanes,  
Tourna les yeux vers le brillant soleil  
Qui dans Taurus se tenait tout vermeil,  
Et soit instinct, ou soit science,  
Il flaira *subito*  
Le premier quart du jour, et lâcha d'importance  
Un triomphant coricoco !

« Le soleil, » a-t-il dit, « a de sa longue échelle  
Déjà monté vingt-un degrés,  
L'univers se réchauffe au feu de sa chandelle  
Et nos vallons de fleurs sont diaprés :  
Mon bonheur ici-bas, écoute, Pertelote !  
Le chant du Rossignol, le chant de la Linotte,  
Vois les gentilles fleurs éclore sur tes pas,  
Mon cœur est plein de joie et de soulas ! »

Mais notez bien cela, toujours finit la joie  
Par un chagrin  
Soudain ;  
Nos jours ne sont pas tous filés d'or et de soie :  
Ah ! si j'étais prédicateur  
Je vous ferais un sermon sur l'honneur !  
Digne d'un si noble auditoire :  
Mais sans plus de délai j'arrive à mon histoire,  
Aussi vraie, et bien plus, ma foi qu'un almanach,  
Et que le vieux bouquin de Lancelot du Lac  
En vénération, le fais, parmi les femmes,  
Demoiselles, veuves, ou dames.  
Rempli d'iniquités, un perfide Renard  
Rusé comme pas un, malin et papelard,  
Depuis trois ans demeurant d'aventure

Du bois voisin sur la bordure,  
Conçut le noir projet de venir fin du jour  
À pas de loup, dans cette basse cour  
Où le beau Chantedclair, flanqué de ses femelles,  
S'amusait tous les jours à froisser leurs dentelles.  
Notre rôdeur de nuit s'est blotti sous un chou  
Attendant là comme un matou  
Qui guette une souris, cet instant qu'il délire  
Où du beau Chantedclair il pourra sans rien dire  
Faire sa proie, et l'emporter au bois.  
Ô traître meurtrier ! vilain Judas ! Tournois !  
Qui comme ce Sinon le destructeur de Troie  
Dans cette basse-cour as su se frayer voie !  
Pourquoi de ton perchoir, ô pauvre Chantedclair,  
T'aviser descendre, mon cher,  
Un jour où fis si mauvais rêve !  
Ne pouvais-tu prendre une trêve,  
Ne t'avaient-ils pas dit les cieux  
Que ce jour-là te serait dangereux ?  
Mais ce que Dieu fait par avance  
Doit advenir forcément et d'urgence,  
Nous disent certains Clercs ; quoique d'autres vraiment  
Sur ce sujet pensent différemment.  
Moi je ne puis du son tamiser la farine  
Comme le sont le grand St. Augustin,  
Boëtius ou bien l'évêque Bradwardin,  
Tous experts à juger d'une chose divine.  
Car moi je ne puis pas l'avoir  
Jusqu'à quel point de Dieu s'étend la prescience ;  
Et si le libre arbitre, ou l'absolu pouvoir  
De faire un quelque chose, en ai vrai la puissance,  
Par moi-même et par mon vouloir,  
Bien que le fâche Dieu, nous dit-on, par avance ;  
Ou bien encor, si cette prescience,  
De la Divinité, n'empêche pas le cours

De mes vouloirs de tous les jours.  
Mais ne saurais, le dis d'un cœur sincère,  
Sur l'èmbliable sujet faire aucun commentaire ;  
Sans divaguer ab hâc, sans divaguer ab hoc,  
Et ne puis l'oublier, mon histoire est d'un Coq,  
Qui prit conseil de madame sa femme,  
Le lendemain  
D'un jour, où sur mon âme  
Il avait fait un rêve allez vilain.  
Des femmes les conseils souvent par parenthèse  
Mettent un homme mal à l'aise ;  
Adam se plaisait fort, dit-on, en paradis,  
Il y serait encor sans Eve et son avis.  
Mais comme il pourrait bien se faire  
Qu'en blâmant les avis du sexe en général,  
Avec femme me fisse une méchante affaire,  
Ce que j'ai dit prenez que ne l'ai dit à mal.  
Lisez donc ces auteurs dont la verte éloquence  
A cherché de la femme à dénuder l'essence :  
Le discours de-là haut est le discours du Coq  
Et non le mien, de par St. Roch !  
Et je veux trop de bien au seul fils de mon père,  
Avec les femmes dà, pour entamer la guerre !

Dans le sable bien gentiment  
Pour se baigner gaillardement  
Aux regards du soleil sans baisser sa capote  
Avec ses sœurs git Pertelote,  
Tandis que le beau Chantedclair  
Comme sirène de la mer  
Chante gaiment, et que son œil clignote.  
Et voilà que soudain en jetant son regard  
Devers les choux, guignant un papillon volage,  
Il aperçut caché sous cet herbage  
Maître Renard.

Alors de par St. George  
Son gai coricoco lui rentra dans la gorge,  
Et de glousser tout subito  
Co-co-co-co-co-co-co-co,  
Quelque chose comme une plainte  
Geinte avec crainte.  
Car naturellement, je n'y vois point de mal,  
Un animal  
Désire fuir par instinct de nature,  
N'importe quelle créature,  
Qu'il voit pour la première fois ;  
Derrière un chou surtout si d'aventure  
Elle se tient en tapinois !

Ce Chantedair, un Coq assez peu brave,  
Et de la peur toujours esclave,  
Eut bien voulu, quand il vit le Renard  
S'en aller sans retard,  
Mais le Renard en fin et rusé personnage,  
Lui tint à peu près ce langage :  
« Courtois Sire, » dit-il, « pourquoi, mon bel ami,  
Vouloir vous en aller ? Suis-je votre ennemi ?  
certes ne suis pas méchant, Dieu m'en garde !  
Peut-on être méchant alors qu'on vous regarde !  
Ici ne suis venu surprendre vos secrets,  
Mais  
Uniquement pour vous entendre  
Chanter de cette voix si suave et si tendre,  
Qu'aucun des anges dans le ciel  
Ne peut rivaliser avec vous, c'est réel ;  
Avec cela, vous avez, c'est unique,  
Le sentiment de la musique  
Mieux que Boèce, et que tous les chanteurs  
En grand renom, et je dis les meilleurs.  
Feu Monseigneur votre cher père



Ainsi que votre illustre mère,  
Visitèrent tous deux mon modeste logis  
À mon très grand plaisir, je le dis à leur fils.  
Mais quant à bien chanter, si j'en crois mon oreille,  
Hormis par vous, n'ai jamais entendu  
Un si sublime chant, surtout si bien rendu  
Que ce chant que chantait à l'aurore vermeille  
Votre papa ; c'était une merveille !  
certes, je dois le dire, il chantait de tout cœur,  
Et pour donner à sa voix plus d'ampleur  
Sur ses ergots il se redressait dame !  
Qu'on eut cru qu'il allait à Dieu rendre son âme,  
Oh ! mais aussi qu'il était beau  
Alors qu'il fermait l'œil, son gai coricoco !  
Ajoutez qu'il avait outre son beau ramage,  
La réputation d'un sage,  
Qu'en rien on ne put l'effacer,  
Encor moins pour le chant jamais le surpasser.  
J'ai bien lu dans un vieil ouvrage,  
Je crois dans Dominus Brunei,  
Qu'un Coq fut venger un outrage  
Par un moyen fort naturel.  
Figurez-vous qu'un jour le fils d'un prêtre  
À la jambe lui fit bobo,  
À peine quand il portait guêtre,  
Lorsqu'il était moins qu'un zéro.  
Ce jeune prêtraillon quand il dut d'aventure  
Passer son examen pour gagner une cure,  
Donna l'ordre à son serviteur  
De l'éveiller sitôt que la voix vigilante  
Du Coq, annoncerait la clarté renaissante  
Du nouveau jour si beau dans sa splendeur.  
Or le Coq entendant la glose,  
Eut grand soin d'avoir bouche close,  
Ergo

N'entendant pas du Coq le gai coricoco,  
Le serviteur, (il était fort novice),  
De son maître prenant au mot le memento,  
Le laissa dormir à gogo  
Si bien qu'à son réveil, de par cet artifice,  
Le méchant prêtre avait perdu son bénéfice.  
Mais entre la subtilité  
De ce Coq, un esprit futé,  
Et de feu votre Auteur la profonde sagesse,  
Une comparaison serait en vérité  
Stupidité ;  
Votre père était de noblesse !  
Et maintenant, par charité,  
Daignez, oh oui ! daignez, Messire,  
Nous chanter quelque lai que nous puissions redire  
À la postérité ! »

Ce fou de Chantedclair ne se sentant pas d'aise  
En écoutant cette fadaise  
Se battait les ailes, le flanc  
Tant ces propos flatteurs lui chatouillaient le sang.  
Hélas ! Mes chers Seigneurs ! Vous aussi, belles Dames,  
Maints flatteurs sont chez vous qui chatouillent vos  
âmes  
Par des compliments louangeurs,  
Et qui vous plaisent plus, font chemin dans vos cœurs  
Bien plus ! oh ! bien plus certes,  
Que celui-là qui n'a sa bouche ouverte  
Que pour laisser passer, en son honnêteté,  
La vérité !  
Lisez, mes chers Seigneurs, lisez l'ecclesiaste,  
Un ouvrage moral et chasse,  
Vous y verrez que tout flatteur  
Est un infâme traître, est la peste du cœur !  
Ce Chantedclair sur ses ergots se dresse,

Puis tend le cou, ferme les yeux,  
Et pour prouver de sa voix la richesse  
Chante un coricoco large, majestueux,  
certes de la plus belle espèce.  
Dom Rousselle Renard s'élance au même infant,  
Saisit le Chantedair, par la gorge le prend ;  
Le juche sur son dos, et vers le bois l'emporte  
Au nez même de Pertelote.  
Ô<sup>13</sup> destin malheureux ! ô cruel désespoir !  
Pourquoi ce Chantedair est-il de son perchoir  
Descendu ce matin !... Pourquoi la Pertelote  
Usurpant ce jour la culotte,  
En affectant par trop grand cœur,  
A-t-elle donc fait si comme une sottie  
De ce songe terrible, engendrant la terreur,  
Quand c'était vendredi, jour qui porte malheur !

Ô Vénus ! des plaisirs, ô charmante Déesse !  
Puisque ce Chantedair était ton serviteur,  
Et puisqu'il s'escrimait sans cesse  
Pour récréer tes yeux, mériter sa faveur,  
À multiplier son bonheur  
Sans trop multiplier l'espèce,  
Pourquoi permettrais-tu, dis, charmante Vénus,  
Que le jour fixé pour son culte  
Occulte,  
Le Chantedair happé, ne chanta plus !  
Ô Geoffrey de Vinsaus que n'ai-je ta science  
Surtout tes vers si truffés d'éloquence,

---

13 Dans les trois paragraphes commençant par cette exclamation : O ! et dans les vers qui les suivent, Chaucer a eu l'intention de critiquer le traité sur l'art d'écrire la poésie, intitulé : *Nova Poetria*, traité écrit en vers sérieusement burlesques.

Note du Traducteur.

Pour le tancer pardi !  
Le vendredi !  
Car maintenant je me rappelle  
Quand fut occis le Roi Richard,  
Quel déluge de pleurs sortit de ta cervelle  
Sur le vendredi, le hasard,  
Aussi sur le bien méchant dard  
Qui vint devant Chalus couper vie aussi belle !  
Alors de Chantecclair je dirais avec art  
Comment cassa la chanterelle  
Ce certain vendredi, régna Roussel Renard :  
Peut-être alors j'aurais la chance  
De rendre l'univers l'écho de sa souffrance.  
On n'entendit quand fut pris Iliou  
Jamais tels cris, ni lamentation,  
Quand Pyrrhus saisissant le Priam par la barbe  
Le guérit pour toujours du goût de la rhubarbe,  
Que n'en poussèrent tour à tour  
Tous les gens de la basse-cour.  
Et souffrez ici que je note  
Les cris affreux de Dame Pertelote,  
Cris plus ébouriffants que ne furent les cris  
De Madame Hasdrubal alors qu'on prit Carthage,  
Et que son mari fut occis ;  
Et que dans ses transports de rage,  
Elle se jeta dans le feu  
Pour rejoindre son mari feu.  
Vous criâtes bien fort Poules infortunées,  
En voyant emporter votre maître et seigneur,  
Le doux charmeur de vos journées,  
Dont vous allait si bien l'ardeur !  
Comme autrefois, quand Néron brûla Rome,  
On vit crier dans leur terreur  
Après le meurtre de son homme,  
chaque femme de sénateur

Que rendait veuve ainsi le vilain Empereur !

Mais laissant là Néron de bien triste mémoire,  
Rentrons, si vous voulez, en plein dans notre histoire.

En entendant ces cris la veuve sans retard  
Et ses filles aussi d'accourir à la porte,  
Et de voir Dom Roussel Renard  
Qui sur son dos emporte  
Le pauvre Chanteclair ; et de crier haro !  
Haro sur le Renard ! puis de courir presto  
Après ce croqueur de poulettes ;  
Et maints autres aussi qui s'arment de baguettes,  
Courent sus au Renard, que poursuit de grand cœur,  
Et Talbot, et Gerland, et Taiäut le chasseur :  
La vache beugle et son veau crie,  
L'oie exaspérée injurie,  
Le cochon fait entendre un affreux grognement,  
Et le canard un sifflement ;  
Jamais à si soudaine alarme  
Ne répondit je crois un tel vacarme ;  
Et quand Jean Straw allait à la chasse au flamand  
accompagné de sa mégnie,  
De bruit il n'en faisait autant  
Que n'en fit cette fois toute la compagnie  
En traquant ce Renard ;  
Notez qu'en des cornets à bouquin par hasard  
Trouvés, les enfants du village  
Cornaient à qui mieux mieux, augmentant le tapage.

Maintenant, braves gens, je vous prie, oyez tous,  
Comment la Fortune, entre nous,  
Change en désespérance  
Le fol orgueil et l'espérance !

Le Coq qui voyageait sur le dos du Renard,  
Honteux d'avoir été pris à tel traquenard,  
Au Renard dit soudain : « Messire !  
Si j'étais que de vous, (certes autant que désire  
Que Dieu me soit en aide !) à tous ces gens là-bas,  
Je dirais : 'Zut ! présomptueux amas  
De mécréants, manants de toute sorte,  
Allez-vous-en chez vous ! Le Diable vous emporte !  
Maintenant qu'en ce bois, je me trouve chez moi  
Je me moque de votre émoi  
Je tiens mon Coq, l'ai gagné d'aventure  
Par mon esprit, la chose est sûre,  
Par ma foi je le mangerai  
Et malgré vous, oui, j'en déjeunerai !' »

Le Renard répondit : « Ton avis, je le goûte,  
Il en fera donc ainsi fait ! »  
Mais quand il dit ces mots, notre Coq sous la voûte  
Des beaux arbres de la forêt,  
Vola soudainement, ne laissant dans la bouche  
Du Renard à l'œil faux et louche,  
Qu'une plume de son duvet.

Lors le Renard se voyant fait au même :  
« Ô Chanteclair ! » dit-il, « ô vous que j'aime !  
Si je vous fis injure, en vous faisant bien peur,  
C'était pour plaisanter, ma parole d'honneur !  
Venez ici, venez ici, Messire,  
Descendez, je m'en vais vous dire  
Quelle était mon idée en vous faisant venir  
Dans ma gentille maisonnette,  
Où j'avais préparé pour vous une chambrette  
Où vous eussiez trouvé de quoi vous réjouir ! »

« Nenni dà ! » dit le Coq, « je serais archi-bête

Si de nouveau devenais ta conquête !  
Mon cher Renard fais en ton deuil,  
Ne me forceras plus à dignoter de l'œil  
Pour te chanter une romance.  
Il est rabattu mon orgueil !  
Et toi, de me happer désormais n'as la chance :  
Qui dignote de l'œil, quand il devrait voir clair  
Est un sot, foi de Chanteclair !  
Dieu lui donne guignon sur la terre et sur l'onde,  
Et que le diable le confonde ! »

« Dis plutôt, » reprit Dom Roussel  
« Que Dieu donne guignon sur la terre et sur l'onde  
Et que le diable aussi confonde  
Le sot et l'indiscret mortel  
Qui sur sa langue au lieu savoir fixer un scel  
Et bavarde et jacasse  
Comme une Agasse ! »

Vous Voyez ce que c'est, vous tous chers auditeurs,  
Que de se laisser prendre aux propos de flatteurs ;  
Et que, si tenez mon grimoire  
En trop profond mépris parce que c'est l'histoire  
D'une Poule et d'un Coq, qui plus est d'un Renard,  
Au moins conservez-en pour vous servir plus tard  
La moralité, — la morale,  
Que je trouve, moi, capitale ;  
St. Paul nous dit : « Toujours on recueille le fruit  
D'un écrit sagement conduit ! »  
Et maintenant que Dieu dont grande est l'indulgence,  
Nous rende bons ; et que sa bienveillance  
Un jour à tous ici nous accorde l'Eden.  
Amen !



## Prologue de la seconde nonne.

**M**ESSIRE Prêtre de l'Abbesse  
J'aime beaucoup, je le confesse, »  
Dit l'Hôte, « ce gentil conte de Chantclair,  
Je crois, entre nous, mon très cher,  
Que si n'étais marchand de très saintes  
ampoules,

Tu serais devenu fameux croqueur de poules !  
Car aussi bien à ton pouvoir  
À l'avenant si joignais le vouloir  
Il te faudrait, m'est avis, de poulettes  
Sept fois dix-sept au moins pour mater tes...  
gourmettes.

Quelle force ! Voyez ! dans ce prêtre courtois !  
Quels muscles ! quelle ampleur ! et quel cou par la  
croix !  
certes il a le regard d'un épervier, d'un aigle,  
S'il était mondain quel espiègle  
Il ferait dà ! partant quels seraient ses succès !  
Pour donner à son teint la couleur écarlate  
Il n'aurait besoin, je me flatte,  
Ni de Brasil, ni non plus de Kermès !  
Quoiqu'il en soit, cher Messire, à bon compte



Vous advienne du bien pour votre joli conte ! »

Après cela<sup>14</sup> d'une joyeuse humeur  
Notre Hôte en s'inclinant de gentille manière  
Dit à la Nonne : « Serviteur  
Madame ! si j'osais vous faire la prière  
De nous raconter ce matin  
Pour nous récréer une histoire,  
Cela charmerait le chemin,  
Et serait faire une œuvre méritoire. »  
— « Messire, volontiers, » a-t-elle dit soudain,  
« À tous ainsi qu'à vous mon désir est de plaire. »  
Puis elle commença sans plus de commentaire.

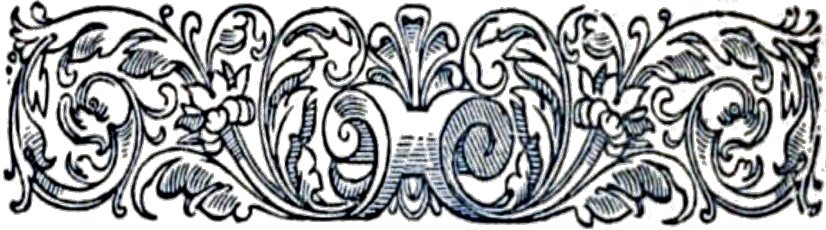


-\*-

---

14 Les vers qui terminent ce prologue ne sont pas de Chaucer, ils ont été trouvés par Tyrwhitt dans deux manuscrits examinés par lui ; nous avons cru devoir les traduire attendu qu'ils amènent plus naturellement le Conte de la Nonne.

— Chev. De Chatelain.



## Conte de la seconde nonne.

**D**es vices la nourrice est Dame Oisiveté,  
Vous la trouvez au seuil du palais des  
délices  
Vous en ouvrant la porte avec aménité,  
Sachant qu'en ce palais vous trouverez les  
vices

Qu'elle pare avec soin. Par notre activité  
Nous devrions bien tous empêcher que le Diable  
Ne nous happe d'un coup par ce péché damnable !

Car ce vilain Satan qui toujours à l'affût  
Pour nous happer sans cesse à nos trousses  
s'accroche,

Quand il reluque un homme oisif, et qui sans but  
S'en va le nez au vent les deux mains dans la poche,  
Sait très bien l'agripper, lui chiper son salut,  
Avant qu'il ne se doute hélas le pauvre hère  
Que du Démon il est l'esclave et le compère.

Quand même on ne craindrait pas du tout de mourir,  
On peut par la raison, on peut par la sagesse,

Voir que l'oisiveté, c'est à faire frémir,  
Est le germe des maux, enfantant la paresse  
Qui jamais n'a produit qu'un fils — le repentir.  
Un homme paresseux ne fait rien, c'est notoire,  
Que dévorer d'autrui le manger et le boire.

Et pour nous préserver tous de l'oisiveté,  
Cause de tant de maux, source de tant de vices,  
Je m'en vais vous narrer avec fidélité  
De la mère du Christ sous les sacrés auspices,  
Une sainte légende empreinte de beauté.  
De Cécile, ange au ciel, et martyre sur terre  
Je vais dire la vie, oui la vie exemplaire.

Toi qui fus des vertus et la neige et la fleur,  
Qui du grand St. Bernard as grandi l'éloquence,  
Vierge pure et sans tache, à ma voix, à mon cœur  
Inspire des accents qui portent confiance,  
Et de Cécile ici redisent la grandeur ;  
Comment sur le Démon elle obtint la victoire,  
Ainsi qu'on peut d'ailleurs le lire en son histoire.

Vierge et mère à la fois, et fille de ton fils,  
Guérison des pécheurs, puits de miséricorde,  
Dieu prit place en ton fein aussi pur que les lis  
Pour venir enseigner la paix et la concorde,  
Pour rouvrir à nos cœurs un nouveau paradis.  
Exaltée au-dessus de toute créature,  
Toi seule a relevé notre infime nature.

Dans le cloître sacré de tes flancs bienheureux,  
Le seul Dieu, trois en un, de l'homme prit la forme,  
Pour racheter de tous les péchés monstrueux,  
Et de son sang payer notre propre réforme.  
Dans ton sein tu portas par un bienfait des cieux

Par le plus saint miracle en restant vierge pure  
L'auguste créateur de toute créature !

En toi vit et fleurit l'ineffable bonté,  
L'excellence dans tout, et la miséricorde ;  
Et la compassion, aussi la charité,  
Et ces trésors d'amour, de paix et de concorde  
Qu'amasse dans les cœurs de Dieu la Trinité.  
Et bien souventefois avant que l'on t'implore  
De la paix à nos yeux tu fais luire l'aurore !

Étoile de la mer, prête-moi ton secours ;  
Ô Vierge immaculée, ô Vierge bienheureuse !  
Une pauvre exilée implore ton concours  
Pour ses très humbles vœux daigne être généreuse ;  
Des miettes d'une table on voit ça tous les jours,  
Les pauvres petits chiens se nourrissent sans cesse,  
Fais-moi donc charité quoique fois pécheresse.

Et comme *ab intestat* elle est morte la Foi,  
Donne-moi, s'il te plait, l'espace nécessaire  
Pour vivre en Dieu toujours avec un saint émoi :  
Toi, si pleine de grâce, accueille ma prière,  
Et fais mon avocat des cieus près du grand Roi !  
Toi, Vase des Élus, Toi du Sauveur la mère,  
Toi, la Reine du Ciel, d'Anne fille si chère !

De ta douce lumière éclaire la prison  
Où mon âme languit et succombe à la peine,  
Où mon esprit hélas ! se perd sans horizon,  
Où le poids de mon corps rend ma marche incertaine ;  
Où tout ce que je prends s'agglomère en poison.  
Espoir des affligés, donne-moi du courage,  
Aide-moi, car je veux achever mon ouvrage.

Vous tous qui m'écoutez cependant Messeigneurs,  
Excusez le narré simple de cette histoire,  
Je n'y mets aucun art pour mieux plaire à vos cœurs,  
Car pas à pas je suis celui qui de la gloire  
De Cécile la sainte a redit les grandeurs.  
Si terre à terre donc je vous dis sa légende,  
Ne m'en voulez par trop, ici vous le demande.

D'abord je veux vous dire, et c'est bien naturel<sup>15</sup>  
Qu'on trouve dans ce nom, ce beau nom de Cécile,  
En le décomposant ces gentils mots : "Ce ciel !"  
"Ce qui de chasteté," veut dire, il est l'asyle :  
Et ce que je dis là n'est superficiel  
Jadis chez tous les saints de bonne renommée  
L'anagramme toujours fut chose accoutumée.

Cécile étant : "Ce ciel," ça veut dire : "Éblouir ;"  
Le ciel nous éblouit quand le voyons sans voiles ;

---

15 Les calembours de mauvais goût faits dans le Moyen Âge sur les noms les plus saints, qui n'ont été surpassés en extravagance et en sottise que par les chants des Missionnaires en France, sous la Restauration, sont choses passablement ridicules pour les lecteurs modernes. Chaucer a cédé à la mode du temps, ou plutôt en suivant pas à pas La Légende Dorée, il en a adopté les *nébulosités* sans doute pour faire lui-même la critique de ces monstrueux jeux d'esprit fort stupides pour la plupart. Or les jeux de mots qui encombrant cette strophe et les deux suivantes, étant à peu près incompréhensibles, et par suite intraduisibles, nous avons cru pouvoir avoir recours à des équivalents, qui, nous l'avouons en toute humilité, ne valent pas mieux que les *Lya*, les *leos*, avec leur sens contourné de la légende dorée ; mais dont il est plus facile de trouver le sens, et qui donnent plus clairement une idée de l'esprit alambiqué de l'original, comme a pu le lire Chaucer dans la *Legenda Aurea*, ou dans le manuscrit français de la Légende Dorée.

Note du Traducteur.

Il nous donne le soir beaucoup à réfléchir,  
Lorsque nous le voyons tout saupoudré d'étoiles,  
Immense Immensité que l'œil ne peut saisir !  
Ainsi Cécile aussi fut par son noble exemple  
De la vertu conduire au magnifique temple.

De cette grande sainte en épelant le nom,  
Ou bien en l'écrivant dans des vers hexamètres,  
On peut voir qu'il contient tout d'abord un pronom,  
Et puis un nom, le tout compris dans ses six lettres ;  
Trois voyelles aussi, si qu'il tombe d'aplomb  
Les consonnes étant égales aux voyelles,  
Ces doubles trinités ne font qu'un nom entr'elles.

Dans le nom de Cécile, où se trouve "ce ciel,"  
Deux fois "La Trinité," — chose au moins singulière,  
On trouve encor "ce cil" d'un voile éventuel  
Entourant de son œil la trop vive lumière,  
Afin d'en tempérer l'éclat surnaturel.  
Dans le nom de Cécile, on voit encore "une ile"  
Pour les persécutés port de salut, asyle.

Et comme de l'église écrivent les docteurs :  
"Que le ciel rond, rapide, est brillant de lumière,"  
Ainsi cette Cécile aux splendides couleurs  
Était vive, affairée et toujours la première  
Alors qu'il s'agissait soulager les douleurs.  
De plus elle était ronde en sa persévérance,  
Et maintenant assez sur son nom que je pense !

Cette fille éclatante, on le raconte quoi !  
D'une origine illustre, et de souche romaine,  
Ayant été du Christ élevée en la foi  
Dès sa plus tendre enfance, on le croira sans peine  
Regardait l'Évangile avec un saint émoi,

Priaît et craignait Dieu, pour lui brûlait son cierge,  
En le suppliant bien la laisser mourir vierge.

Et lorsque cette vierge eût dû donner sa main  
Au Sieur Valérien encor jeune d'années,  
De plus fort beau garçon, je le tiens pour certain,  
Que le jour qui devait unir leurs destinées  
Fut enfin arrivé ; que fut conclu l'hymen ;  
Dessous sa robe d'or lui prenant bien la taille,  
Était rude cilice en revers de médaille.

Et pendant que de l'orgue on entendait les voix,  
Elle fit au bon Dieu cette simple prière :  
« Ô Seigneur ! » lui dit-elle, « oh ! tu sais que mon  
choix  
Est de rester sans tache, et n'avoir la misère  
D'être aux bras d'un époux !... Par la divine croix  
De ton fils ! sauve-moi ; car je crains la souillure,  
En tout bien tout honneur, et voudrais rester pure ! »

Pendant la nuit vint ; il fallait se coucher  
Avec le cher époux comme c'est la coutume :  
Lors Cécile lui dit : Ne saurais vous cacher  
Plus longtemps un secret, doux époux, le présume,  
Qu'en ce moment suprême où sonne le clocher,  
Ce secret sur le champ à vous je le confesse,  
Si de ne me trahir me faites la promesse. »

Valérien se mit à jurer ses grands Dieux  
Qu'il ne la trahirait, le cas fut-il extrême !  
Alors elle lui dit, c'était fort hasardeux :  
« J'ai, Voyez-vous Seigneur, un bon ange qui m'aime,  
Et qui garde mon corps, car il est fort soigneux,  
Avec un grand amour que je dorme ou je veille,  
Et sans se fatiguer, que c'est une merveille !

« Si donc il s'aperçoit, (il s'en apercevra  
Gardez-vous d'en douter,) qu'avez la vilenie  
De toucher à mon corps, de suite il vous tuera,  
Et votre vie alors sera close et finie.  
Mais si vous consentez, (et cela lui plaira),  
À m'aimer d'un amour tout à fait platonique,  
Lors il vous fera voir sa joie... et sa tunique !

Valérien de Dieu guidé par le conseil  
Lui répondit : « À toi, si veux que je me fie,  
Tu me laisseras voir dans tout son appareil  
Cet envoyé des cieux, pour que je m'édifie ;  
Si le vois, aussi vrai que je vois le soleil,  
Feraï ce que tu veux : autrement cette lame  
Si me trompez tous deux, vous occit, comprends  
femme ! »

Cécile répondit vite à Valérien :  
Si vous le désirez bientôt vous verrez l'ange,  
Car alors vous croirez au Christ, entendez bien,  
Et serez baptisé ; Pour que cela s'arrange,  
Allez donc de ce pas vers le peuple chrétien,  
À la Voie Appienne, un peu moins de trois milles,  
D'ici là les chemins ne sont pas difficiles ;

« Voyez les pauvres gens de ces lieux habitants,  
Dites-leur vous montrer Urbain le vieux bonhomme,  
De la part de Cécile, et pour besoins urgents ;  
Et quand verrez Urbain veuillez lui dire en somme  
Ce que viens de vous dire il y a peu d'instant.  
Il vous purifiera, puis à votre venue  
Mon ange s'offrira lui-même à votre vue ! »

Valérien de suite en homme bien appris,



Est allé vers l'endroit désigné par Cécile,  
Il trouve St. Urbain dans son humble logis,  
Des saints qui ne sont plus parmi la froide argile,  
Et sans plus de délai, non d'un air indécis  
Lui dit très franchement l'objet de son message.  
Urbain tout aussitôt dans un muet langage

Levant les mains au ciel, et des pleurs dans les yeux,  
Dit : « Ô Dieu Tout Puissant ! Jésus, plein de clémence,  
Semeur des bons conseils qui nous viennent des cieux,  
Le fruit de ces vertus, de cette bienveillance,  
Dont en Cécile mis le germe précieux,  
Récolte-le, Seigneur, vois comme cette abeille  
Diligente accomplit mainte et mainte merveille !

Car ce nouvel époux l'a-t-elle à peine pris  
Qu'elle l'envoie ici, comme un lion farouche,  
Et que le voilà doux comme un agneau soumis,  
Ne laissant découler que du miel de sa bouche. »  
Et soudain apparut sous ces pauvres lambris  
Portant un livre d'or à la main comme un pleige,  
Un beau vieillard couvert de vêtements de neige,

Et qui se tint debout devant Valérien.  
Lui, tomba tout à coup comme un mort sur la terre.  
Le saint vieillard alors lui servant de soutien,  
Lut dans son livre ouvert, éclatant de lumière :  
Un seigneur ! une foi ! voilà pour le chrétien !  
Un Dieu ! rien qu'un seul Dieu ! du monde entier le  
père !  
Régnant partout sur tous, — au ciel et sur la terre. »

Ces mots étaient écrits en caractères d'or.  
Quand le vieillard eut lu : « Dis, crois-tu cette chose  
Ou ne la crois-tu pas ?... Réponds-moi dans ton for, »

Dit soudain le vieillard. — « Je crois !... De moi dispose, »  
Reprit Valérien ; — « vers ton Dieu prends essor ! »  
Alors le saint vieillard s'éclipsa dans l'espace,  
Et puis le pape Urbain au seigneur rendant grâce,

Lui donna le baptême ; — et le Valérien  
S'en fut en son logis, -où ce n'est pas étrange  
Il trouva sa Cécile en secret entretien  
Avec un beau jeune homme, ou plutôt un bel ange,  
Qu'il aperçut de suite il n'était plus païen !  
L'ange tenait en mains deux superbes couronnes  
De roses et de lis, fleurs belles et mignonnes,

À chacun des époux il donna ce trésor.  
« Gardez-les bien, » dit-il, « car ces lis et ces roses  
Ornaient le Paradis, et conservent encor  
Le parfum et l'éclat de fleurs fraîches écloses,  
Et ce parfum si doux ne prendra son essor.  
À moins qu'on ne soit pur, ces couronnes tangibles  
Aux profanes regards relieront invisibles.

Et toi, Valérien, parce que sans faiblir  
Tu fus suivre sitôt la voix de la sagesse,  
Tu peux manifester si tu veux un désir  
Et Dieu l'accomplira, je t'en fais la promesse. »  
Lors Valérien dit : « Je voudrais affranchir  
Mon frère du péché de manière efficace,  
Et de connaître Dieu voudrais qu'il eut la grâce ! »

Et l'ange répondit : « Ainsi fera-t-il fait !  
Tous les deux vous aurez la palme du martyr,  
Et du Très Haut viendrez au bienheureux banquet. »  
Sur ce Tyburce vint, et d'abord, sans rien dire,  
Il huma le parfum qui si frais s'exhalait

Des fleurs qu'il ne voyait, des beaux lis et des roses  
Qui répandaient partout leurs odeurs grandioses.

Et puis ensuite il dit : « Je m'étonne vraiment  
D'où chez toi peut venir cette senteur exquise  
De roses et de lys qui très profondément  
S'infiltré dans mes sens comme une fraîche brise,  
Et me charme et m'émeut ; pourtant en ce moment  
Pour les fleurs la saison n'est pas très favorable ;  
Mais un si doux parfum est chose délectable ! »

Valérien reprit : « Nous avons tous les deux  
Une belle couronne et de lis et de roses,  
Mais que dans ce moment ne sauraient voir tes yeux ;  
Si tu les sens ces fleurs nouvellement écloses,  
C'est parce que le ciel daigne exaucer mes vœux.  
Tout comme je les vois, tu les verras, cher frère,  
Si sans délai tu crois à Dieu d'un cœur sincère. »

Tyburce répondit : « Est-ce une vérité  
Ce que tu me dis là frère ?... ou suis-je en un  
songe ?

— « C'est une vérité !... car nous avons été, »  
Reprit Valérien, « longtemps dans le mensonge.  
Mais sommes dans le vrai sans plus de cécité ! »

— « Comment fais-tu cela ? dit Tyburce, mon  
frère ? »

Reprit Valérien : « Tiens, de cette manière :

L'ange de Dieu m'a fait toucher la vérité,  
Et bientôt si tu veux renier tes idoles,  
Être chaste surtout, de la Divinité  
Frère tu connaîtras les plus divins symboles. »  
Et St. Ambroise loue avec sagacité  
De fou livre savant dans la noble préface

Ces deux couronnes qui de Dieu marquaient la grâce.

Écoutez ce que dit ce cher et saint docteur :  
« Pour recevoir, » dit-il, « la palme du martyr,  
Cécile abandonna le monde et son bonheur,  
Et fut avec Tyburce, avec un doux sourire,  
Broyer et les païens et leur culte imposteur.  
Deux couronnes de fleurs dons précieux d'un ange  
Formaient sur leur front pur une auréole étrange.

« Cécile, cette vierge, elle fut vraiment bien  
Au céleste bonheur amener ces deux hommes,  
De par la chasteté, ce voile aérien  
Qui nous conduit au ciel, tous autant que nous  
sommes ! »

Cécile alors en aide à son Valérien,  
À Tyburce inspira mépris pour les idoles  
Et lui donna la clé des plus saintes paroles.

« Celui qui ne croit pas, » dit Tyburce soudain,  
« Est une bête brute ; » et Cécile joyeuse  
En entendant ces mots, lui présentant la main :  
« Vous voir penser ainsi, certes me rend heureuse, »  
Dit-elle, en l'étreignant tout à coup sur son sein ;  
Et puis le regardant d'un air aimable et tendre,  
Elle lui dit ce que je vais vous faire entendre :

« Tyburce, je te prends ce jour pour allié,  
Comme l'amour du Christ m'a fait prendre ton frère  
Déjà pour mon époux ; à toi mon amitié !  
Et puisqu'enfin tu crois en notre commun père,  
Avec Valérien, va vite par pitié  
Te faire baptiser, quitte ainsi du vieux linge,  
À ton retour ici tu pourras voir notre ange ! »

Tyburce a répondu : « Frère ! dis-moi soudain  
Où me faut-il aller, et vers quelle personne ? »  
— « Vers qui ? » dit celui-ci, « mais vers le pape  
Urbain

À la voie Appienne, et je le cautionne  
Tu feras bien reçu. » — « Quoi ? c'est là ton dessein,  
Quoi ! tu me mènerais chez Urbain, chez ce pape ? »  
— « Oui, » dit Valérien ; « nous y ferons agape ! »

Reprit Tyburce alors : « Mais Urbain, n'est-ce pas,  
C'est celui dont à prix on mit souvent la tête,  
Et qui fut condamné moultefois au trépas,  
Si qu'il se tient caché de peur qu'on ne l'arrête,  
Car on le brûlerait vif le cher homme, hélas !  
S'il pouvait être pris, ainsi que sa mégnie  
Et nous, si formions aussi sa compagnie.

« Or donc, en recherchant, cette Divinité  
Dis-tu, cachée au ciel, nous serions dans ce monde  
Tous les deux brûlés vifs, ce n'est pas volupté  
Ce discours de Cécile enflamma la faconde,  
Si qu'elle répondit avec célérité :  
« Tyburce, on pourrait bien tenir à cette vie  
Si d'une autre meilleure elle n'était suivie,

« Mais il est, crois le bien, un autre monde ailleurs  
Qui ne fera jamais perdu, ne le crains, frère,  
Ainsi que nous l'a dit le Seigneur des Seigneurs  
Par son fils Jésus-Christ, et par sa sainte mère :  
On y arrive par le chemin des douleurs.  
L'esprit qui vient du Père a su douer d'une âme  
Tout être raisonnable, ici je le proclame.

Par ses dire, ses faits de Dieu le puissant fils  
À tous a déclaré quand il était sur terre,

Qu'une autre vie était pour nous en Paradis. »  
Lors Tyburce reprit : « Ô sœur aimable et chère,  
N'as-tu pas dit déjà, si ne t'ai mal compris,  
Qu'il n'y avait qu'un Dieu, du monde entier le Père,  
Régnant partout, sur tous, au ciel et sur la terre ?

« Pourquoi donc maintenant me parler de trois Dieux ? »

— « Tyburce, mon ami, » lui répondit Cécile,  
« Je vais avec plaisir te dessiller les yeux,  
Et la tâche, entre nous, ne m'est pas difficile.  
L'homme le plus vulgaire a trois dons précieux,  
La Mémoire, l'Esprit, de plus l'Intelligence  
Il ne fait qu'un pourtant : la suprême Puissance

« Peut être une Unité quoi qu'une Trinité. »  
Et la dessus Cécile avec grande éloquence,  
Lui prêcha sur le Christ, et sur la Charité,  
Sur son amour pour nous, sur sa grande endurance,  
Aussi sur le rachat de notre humanité ;  
Si que Tyburce enfin mordant ferme à la grappe  
Avec Valérien s'en fut trouver le pape.

Urbain le baptisa ; le rendit sur le lieu  
Apte à porter d'abord le nom de néophyte,  
Bref il en fit bien haut le Chevalier de Dieu ;  
Et le bon grain semé prit racine si vite,  
Que Tiburce voyait s'accomplir chaque vœu  
Qu'il formulait au ciel : — Inutile de dire  
Qu'il voyait l'ange aussi tous les jours lui sourire.

Ce serait bien trop long de vous narrer combien  
De miracles pour eux fit Jésus ; — moi de suite  
Pour abréger enfin, dirai que bel et bien,  
L'on envoya vers eux pour scruter leur conduite,

Et qu'on les fit venir chez le préfet païen,  
Certain Almachius, qui, d'après leurs paroles,  
Tous deux les fit conduire au temple des idoles,

Pour y sacrifier de suite à Jupiter,  
Faute de quoi, c'était du préfet la sentence,  
Ils feraient aussitôt occis de par le fer.  
Maximus officier du préfet, fut d'urgence  
Chargé de ces martyrs dont l'aspect restait fier,  
Si qu'il fut attendri par leur persévérance,  
Et qu'il pleura sur eux des pleurs en abondance.

Puis quand il eut appris ce même Maximus  
De ses deux prisonniers quelle était la doctrine,  
Des erreurs de sa vie il resta tout confus,  
Et les faisant venir à sa maison voisine,  
Il écouta prêcher le saint nom de Jésus ;  
Et lui, le tourmenteur, et toute leur mégnie  
Aux faux Dieux dès le soir ils faussaient compagne.

Et cette même nuit vint Cécile auprès d'eux  
Ayant soin d'amener avec elle un bon prêtre  
Qui les baptisa tous, les jeunes et les vieux,  
Puis sitôt que le jour commença de paraître  
Cécile avec ferveur leur dit : Allez aux cieux !  
Chers Chevaliers du Christ ! sur vous est la lumière,  
Allez ! vous avez fait votre temps sur la terre,

« C'est pour la vérité que vous allez mourir,  
Des glorieux martyrs vous attend la couronne,  
Allez jouir d'un jour qui ne doit plus finir,  
Et de la paix du cœur que seul le bon Dieu donne,  
Allez ! frères, amis, voici le jour venir ! »  
Et quand Cécile eut dit : « Jésus-Christ vous  
contemple !

On les emmena tous de Jupin vers le temple.  
Mais bref pour arriver à la conclusion,  
Près l'autel de Jupin quand ils furent ensemble  
Amenés, à genoux, avec componction  
Ils disent : « Béni soit ce jour qui nous rassemble,  
À Jésus, Roi du ciel, notre adoration !  
Et là sur le billot on leur coupa la tête,  
Et l'âme des martyrs des cieus surgit au faîte.

Et Maximus, témoin de ce supplice affreux,  
De suite raconta, les yeux mouillés de larmes,  
Qu'il avait vu soudain les âmes de ces deux  
Sur les ailes d'un ange éblouissant de charmes  
Monter doucetttement vers la clarté des cieus ;  
Si que l'Almachius cramoisi de colère  
Le fit rouer de coups, et briser comme verre.

À côte de Tyburce et de Valérien  
Cécile mit son corps dessous la même pierre,  
Dans les lieux consacrés pour le monde chrétien.  
Après Almachius donna l'ordre sévère  
De lui chercher Cécile, afin qu'au Dieu païen,  
Au grand Dieu Jupiter elle fit allégeance,  
Et lui sacrifia, le tout en sa présence.

Mais tous les envoyés de cet Almachius  
De Cécile entendant l'admirable doctrine,  
Devinrent convertis au culte de Jésus,  
Admirant dans leur cœur sa morale divine,  
Et de ce doux sauveur les sublimes vertus.  
« Dans le Dieu de Cécile, est notre confiance, »  
Disaient-ils, « sommes prêts, mourir pour sa  
croyance ! »

Or cet Almachius, un vilain animal,





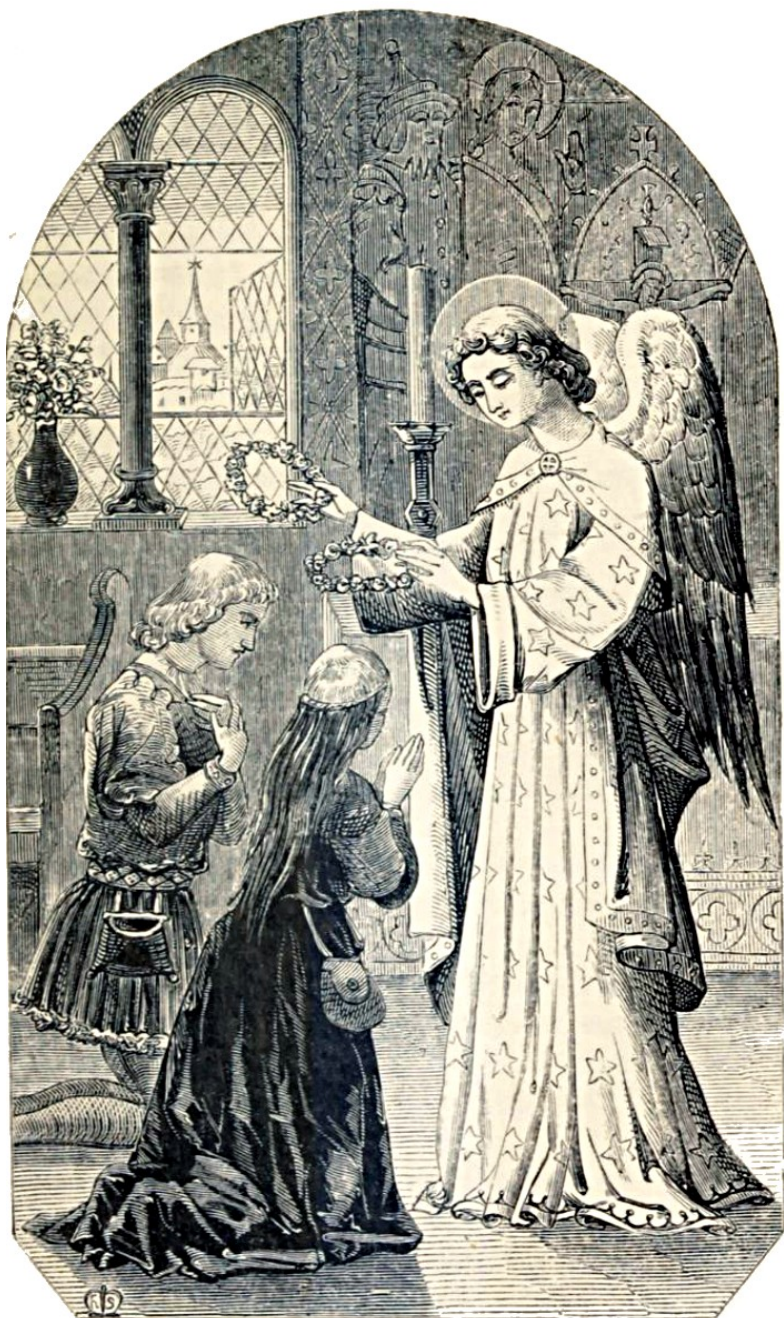
« Vos Princes bien à tort se mettent contre nous, »  
Reprit alors Cécile, et par folle sentence  
En dépit du bon sens déversent leur courroux  
Sur nous, qui n'en pouvons, malgré notre innocence,  
Parce que le vrai Dieu l'adorons à genoux :  
D'être chrétien chacun de vous nous fait un crime,  
Et de vos préjugés nous sommes la victime.

Mais nous qui connaissons que ce nom de chrétien  
Des plus nobles vertus est le sacré symbole,  
Pouvons-nous renier un tel dogme ? le mien ! »  
Almachius reprit : « Oiseuse est ta parole !  
Car tous tes beaux discours ils ne résument rien :  
Décide-toi, voyons, n'aime ta symphonie,  
Vrai, tu bavardes trop ; sacrifie ou renie ! »

Cécile en l'entendant se mit à rire alors :  
« Ô Juge ! » a-t-elle dit ! « ta folie est bien lourde,  
Si tu crois bêtement que pour sauver mon corps,  
De renier ma foi je commettrai la bourde,  
Peuple, vous l'entendez ! oh ! c'est un fin retors ! »  
Almachius outré : « Ne sais-tu, malheureuse,  
Jusqu'où va mon pouvoir, que deviens si hargneuse ? »

« De par nos Princes j'ai sur tous autorité,  
Je puis faire mourir ou je puis laisser vivre  
Selon mon bon plaisir, selon ma volonté,  
En me parlant pourquoi donc tant d'orgueil t'enivre ? »  
« Ce n'est avec orgueil, mais avec fermeté  
Que je te parle, Juge ! » a soudain dit Cécile,  
« Chez nous autres chrétiens l'orgueil n'a domicile.

« Que si tu ne crains pas d'ouïr la vérité,  
Je vais te démontrer, ce fera chose aisée,  
Ô Juge ! que tu mens. Selon ta volonté



L'ange tenait en mains deux superbes couronnes  
De roses et de lis, fleurs belles et mignonnes,  
À chacun des époux il donna ce trésor.

À ce peuple, dis-tu, car c'est là ta pensée,  
Sur lui de vie ou mort as droit, autorité :  
Tu mens, tu mens, tu mens ! ton pouvoir que n'envie  
Est borné seulement à nous ôter la vie.

« Dis donc si tu le veux, que tes Princes t'ont fait  
Ministre de la mort ; si tu dis autre chose,  
Tu mens ! — « Assez causé ! poursuit le Préfet,  
Renonce à tes erreurs, et finie est la cause,  
Avant de t'en aller, fais trêve à ton caquet,  
Sacrifie à nos Dieux : suis un peu philosophe  
Et je puis oublier ta méchante apostrophe ;

« Mais ne saurais souffrir qu'on insulte nos Dieux ? »  
Cécile répondit : « Ô sottie créature !  
Tu n'as pas dit un mot depuis que dans ces lieux  
Tu m'as fait amener, qui ne soit une injure,  
Ou bien une sottise, ou propos cauteleux :  
D'où je conclus ma foi que depuis le déluge  
On ne vit sur la terre un plus stupide juge.

Non, il ne manque rien à tes yeux alourdis,  
Ta cécité vraiment est tout à fait complète,  
L'idole que tu vois est de marbre, et tu dis  
Qu'elle est pour toi, c'est sûr, Divinité parfaite !  
Sur elle mets ta main, lèche la m'est avis,  
Et tu la trouveras une idole de pierre,  
Et tu voudrais qu'à ça, je fis le ma prière !

« C'est une honte à toi pour laquelle dans peu  
Te bafouera le peuple en sifflant ta sottise,  
Car on fait maintenant que là-haut le vrai Dieu  
A sa noble demeure, a sa sublime Église,  
Et que ton Jupiter moins qu'un chien sans aveu  
Est regardé partout ; cette stupide idole

De boue et de crachats ne vaut pas une obole ! »

Elle lui dit ces mots et bien d'autres encor  
Si bien qu'Almachius se mettant en colère :  
« Dans sa maison, » dit-il, « conduisez ce trésor,  
Et dans un bain de feu placez cette mégère  
Pour refroidir son sang qui prend par trop d'essor.  
Donc ainsi fut-il fait. Voilà Sainte Cécile  
Dans un bain enfermée attendant qu'on la grille.

Le jour, la nuit on fit sous le bain un grand feu,  
Mais, malgré la chaleur, Cécile était assise  
Dans le bain tout au frais, chantant, adorant Dieu,  
Faisant monter au ciel une musique exquise,  
Ce que le juge oyant, de rage il devint bleu,  
Et donna vite l'ordre à son corniculaire,  
Faire égorger au bain Cécile en sa colère !

Lors advint le bourreau qui la frappa trois fois  
De trois coups furieux, mais sans pouvoir l'occire,  
Et comme, c'est un fait, qu'en ces temps d'autrefois  
Trois coups étaient la dose, et qu'ils devaient suffire,  
Qu'un quatrième coup était contraire aux lois,  
Le bourreau s'en alla les deux mains dans ses poches,  
Non fini son ouvrage, en crainte de reproches.

Le cou très décollé, mais néanmoins pendant,  
La trouvèrent ainsi les gens de sa mégnie,  
Ils étanchent son sang coulant très abondant,  
Si que durant trois jours, et dans leur compagnie  
Elle vécut, hélas ! dans ce tourment ardent ;  
Et pendant tout ce temps cela passe créance,  
Elle leur enseigna la divine croyance.

Puis elle leur donna ce qu'elle possédait,

Et les recommanda de la bonne manière  
Au pape Urbain ; et dit : « J'ai demandé de fait  
Au divin Créateur de la nature entière  
Un délai de trois jours pour vous voir en effet,  
Et vous recommander les âmes que je laisse,  
Et pour qu'en ma maison on dise aussi la messe. »  
St. Urbain nuitamment s'en vint chercher son corps,  
Et puis très déceimment lui donna sépulture,  
Où dormaient en repos tous les martyrs alors.  
Après, selon son vœu, consacrant d'aventure  
Sa maison à Jésus. Et dans de saints transports  
Depuis ce temps lointain, dans cette noble enceinte,  
On rend hommage au Christ, aussi bien qu'à la sainte !





## Prologue du vavasseur du chanoine.

**L**orsque la Nonne eut fini son narré,  
Nous marchions d'un pas modéré,  
En proie à des pensers pleins de mélancolie,  
Quand nous fûmes atteints à Boughton-  
under-Blee,

Par un homme vêtu de noir,  
Sous les habits duquel on pouvait voir  
Un surplis blanc. Sa haquenée  
D'un beau gris pommelé paraissait surannée.  
Le cheval que montait son digne Vavasseur  
Pouvait à peine aller, écumait de sueur ;  
Il est vrai qu'il avait une double besace  
Sur la croupe, formant une allez lourde malle.  
Le Maître auquel était le Vavasseur,  
Dans un habit d'été prélassait là grandeur !  
À part moi je cherchais dès que le vis paraître  
Ce que cet homme pouvait être,  
Et ne le trouvai pas vraiment,  
Jusqu'à ce que je vis ne fais comment,  
Que son manteau faisait un tout avec sa chape,  
D'où je le tins pour un soldat du Pape,

Un Chanoine, sans-doute. Attaché sur son dos,  
Son chapeau secoué pendillait sans repos,  
Tout saupoudré de la poussière  
Qu'il avait fait surgir en courant ventre-à-terre.  
Sous son capuchon il avait  
De bardane une feuille énorme  
Pour le parfum qu'elle exhalait,  
Et peut-être aussi pour sa forme  
Qui de l'ardent soleil quelque peu l'abritait ;  
Car son front distillait  
Ainsi qu'un alambic, tout le long de la route,  
Des perles de sueur qui tombaient goutte à goutte.  
Quand il fut arrivé : « Dieu garde, » cria-t-il,  
« Cette nombreuse compagnie,  
Dames, Seigneurs, roturiers et mégnie. »  
Il ajouta d'un ton agréable et civil :  
« Voulant vous rattraper, j'ai dû, par aventure,  
Aiguillonnant ma peu vive monture  
Lui faire prendre le galop,  
Et je le crois même un peu trop.  
Mais en définitif, je ne me trouve à plaindre,  
Puisque suis parvenu, Messieurs, à vous atteindre. »

Rempli de courtoisie aussi le Vavasseur  
Dit : « Vous voyant sortir tous de l'hostellerie  
Ce matin, je le fis savoir à mon Seigneur,  
Qui désire avec vous, pour votre causerie  
Chevaucher, car il aime aussi la parlerie. »

« Ami ! » dit l'Hôte au Vavasseur,  
« Pour ton avis, Dieu t'accorde la chance,  
Car ton Seigneur parait avoir son importance,  
Il est sage, le pense, allègre aussi, le crois,  
Et doit pouvoir narrer un bon conte parfois ? »



« Qui cela ? mon Seigneur ! » — Il en sait, et de reste  
Des contes, et plus d'un, et par douzaine, peste !  
Si vous le connaissiez comme je le connais,  
Vous seriez bien surpris de ses gestes et faits !  
C'est qu'il sait travailler avec rare industrie,  
Dans des arts que personne, ici, je le parie,  
Ne pourrait amener à bien,  
À moins que d'en savoir par lui seul le moyen.  
Si vous le connaissiez, certes à sa connaissance  
Vous ne renoncerez, je pense,  
C'est un homme à n'en pas trouver dans son chemin  
Un semblable en dix ans... un homme !... Un homme  
enfin !... »

— « En ce cas, » dit notre Hôte, « apprends moi, je te prie,  
Ce qu'il est ; — est-il Clerc ? ou bien ne l'est-il pas ? »

« Il est plus grand qu'un Clerc ! le dis sans hâblerie, »  
Reprit ce Vavasseur ; « Hôte, par St. Gildas !  
Je veux en peu de mots vous donner, ça me presse  
Échantillon de son adresse.

Je dis que mon Seigneur est tellement malin,  
(Mais ne pourrez savoir de par moi sa science,  
Quoiqu'un peu, je l'avoue, aide à sa manigance,)  
Que, vous le Voyez bien, tout ce vaste terrain  
Sur lequel chevauchons, qui contient d'aventure  
Jusqu'à Cantorbéry cinq milles de mesure,  
Il pourrait, s'il voulait soudain donner l'essor  
À son vaste savoir le paver, chose sûre  
Non de cuivre ou d'argent... mais d'or !

Et quand ce Vavasseur eut tenu ce langage,

Notre Hôte s'écria : « Puisqu'il est aussi sage,  
Que tu nous le dis, ton Seigneur,  
Pourquoi, — dis-nous cela, mon digne Vavasseur,  
A-t-il de si laides culottes,  
Aussi de si vilaines bottes ?  
En un mot pourquoi ton Seigneur  
Est-il si mal vêtu que ça fait presque peur !  
S'il est, comme tu dis, de si haute prudence ?  
Car la prudence amène à l'opulence. »

« Pourquoi ? demandez-vous ? » reprit ce Vavasseur,  
« Parce que, Dieu me vienne en aide !  
Il ne prospérera jamais las ! mon Seigneur !  
Mais pour tous ici je ne plaide,  
Donc, soyez allez bon me garder le secret  
S'il vous plait.  
S'il faut vous dire ici mon dire,  
Il est trop érudit, Messire ;  
Or qui fait — qui fait à l'excès !  
Dans mon penser ne réussit jamais.  
Disent les Clercs : 'Trop savoir est un vice !'  
Et les Clercs disent vrai selon moi, c'est justice !  
Quand on a trop d'esprit on en use assez mal,  
Ainsi fait mon Seigneur, de savoir un fanal !  
Que le bon Dieu l'amende !  
Au ciel incessamment tous les jours le demande ! »

Notre Hôte dit : « Amen ! Ainsi soit Vavasseur !  
Mais puisque tu connais si bien de ton Seigneur  
Et le faire, et le savoir-faire,  
Dis-nous le, sans plus de mystère  
Ce qu'il fait qu'il est si malin  
Ton Suzerain ?  
Si ce n'est pas péché, voyons, dis-nous, sur l'heure  
Où se trouve votre demeure ? »

« D'une ville dans les faubourgs,  
Nous blotissant, » dit-il, « dans des coins, des ruelles,  
Tannières bonnes pour des ours,  
Où des bandits les vilaines séquelles  
En attendant les nuits viennent couver les jours,  
En un mot comme gens n'osant à la lumière  
Montrer leur nez, — la chose est claire ! »

« Maintenant, » dit notre Hôte, « encore un mot : dis-  
moi,  
Cher Vavasseur, pourquoi ta face  
Ressemble-t-elle à de la glace  
Tant et si bien qu'elle inspire un émoi  
Quelque peu voisin de l'effroi ? »

« Je t'en prends à témoin, » reprit-il, « ô St. Pierre !  
Toi le concierge du bon Dieu,  
Tu sais si ma tâche est sévère,  
Et si j'use mon teint à tant souffler le feu !  
C'est que dans un miroir ne vois point mon visage,  
Tant à multiplier d'à je me mets en nage !  
C'est que ce n'est pas tout plaisir  
Chercher faire de l'or, car ne vous en déplaie,  
Il faut alimenter une vaste fournaise,  
Et respirer senteurs à vous faire blêmir.  
Notez que dans le feu nous versons mainte chose  
Qui certes ne produit le parfum de la rose ;  
Nous pataugeons toujours, malgré notre désir  
De réussir ;  
Et toujours nous cherchons, mais la vérité nue,  
C'est qu'il ne reste rien au fond de la cornue :  
Si bien que nous manquons notre conclusion.  
À de braves bourgeois faisons illusion,  
Lors nous leur empruntons dix livres ou vingt livres,

Les traitant à peu près comme s'ils étaient ivres,  
Leur disant à ces malheureux  
Qu'une livre en nos mains en produit au moins deux.  
C'est faux ! c'est archi-faux ! mais tous ces imbéciles,  
À se laisser duper se montrent très faciles.  
Nous cependant, nous conservons l'espoir  
D'accomplir un jour le miracle,  
Mais jusqu'ici du matin jusqu'au soir  
Sommes tombés de débâcle en débâcle  
Dans un vrai pot au noir.  
C'est que cette science occulte  
À laquelle vouons un culte,  
Nous glisse dans les mains, c'est une vérité ;  
Si que ma foi ! courons à la mendicité ! »

Pendant que ce garçon devisait de la sorte,  
Ce Chanoine, un homme en dessous,  
Qui guignait le prochain d'un air à moitié doux,  
Et se glissait partout comme un cloporte  
Entendit tout ce que le brave Vavasseur  
Disait pour soulager son cœur.  
Caton, vous le savez, dit, et ce n'est pas louche,  
'Que qui se sent morveux se mouche !'  
Or, ce Chanoine lors, dit à son Vavasseur :  
« Tais-toi, si tu ne veux exciter ma colère,  
Tu n'es qu'un calomniateur,  
Qui t'a permis d'ailleurs dévoiler le mystère,  
Et de ce que je fais, et de ce que veux faire ? »

— « Oui dà ! » reprit notre Hôte ; — « eh ! l'ami ! Va  
toujours,  
À sa mauvaise humeur laisse-lui donner cours ! »

« Au fait, » dit-il, « fort peu je m'en soucie ;  
Sa colère pour moi, n'est qu'une facétie,

Et j'en ris de bon cœur ! »  
Et lorsque ce Chanoine eut à la fin de compte  
Vu que monsieur son Vavasseur  
Allait de ses secrets éventer la noirceur,  
Il s'enfuit au galop de chagrin et de honte.  
« Ah ! » fit ce Vavasseur, « nous allons maintenant  
En avoir de l'amusement !  
Puisqu'il a pris la poudre d'escampette,  
Pour s'en aller je ne sais où,  
(Le Diable lui torde le cou !)  
Au moins vous saurez sa recette ;  
Car jamais avec lui ne me frôlerai plus,  
Ni pour un sou, ni pour beaucoup d'écus.  
Pour m'avoir le premier attiré dans ce gouffre  
Qu'il ait honte et douleur, l'enfer l'ait dans son soufre !  
Car, Voyez-vous, c'est par ma foi,  
Chose sérieuse pour moi !  
Je le sens bien quelque chose qu'on dise,  
En poursuivant cet art j'ai fait une bêtise ;  
Et cependant le poursuivais toujours,  
Quoiqu'il me déçût tous les jours :  
Mais puisque mon Seigneur est parti... bon voyage !  
Vous saurez ce que sais de tout cet affinage. »

Donc avec ce Chanoine ai demeuré sept ans,  
Et n'en sais pas plus long pourtant de la science ;  
Par elle j'ai perdu plus vite qu'aux brelans  
Tout ce que possédais d'argent, de patience,  
Et bien d'autres ainsi que moi  
Au même ont été faits, ma foi !  
Autrefois, Voyez-vous, moi j'avais la coutume  
D'être pimpant dans mon costume,  
Je portais, et ce, tous les jours,  
De coquets, de gentils atours,  
Mon teint pouvait lutter, croyez-moi, point ne glose,

Avec l'incarnat de la rose,  
Maintenant mes habits sont délabrés et vieux,  
Et mon pauvre teint est vitreux :  
Bien plus encor de mes yeux un est borgne,  
Si que toujours il paraît que je lorgne ;  
Voilà ce que me vaut, je mets mon cœur à nu  
La recherche de l'inconnu.  
Cette science inopportune  
Qu'on appelle par Atropos !  
Transmutation des métaux,  
À tellement ébréché ma fortune  
Que ne pourrai certes payer jamais  
Tout l'or que j'empruntai quand cent ans je vivrais !  
Que chacun donc par moi s'éclaire,  
Et n'aille embarquer son avoir  
Dans cette maudite galère !  
Il n'en retirerait qu'un morne désespoir,  
Qu'un esprit détraqué, mesquin, pervers, avide,  
Et certes qu'une bourse vide.  
Et quand par sa folie il aurait de son bien  
Perdu la dernière parcelle,  
Qu'il ne lui resterait plus rien,  
Alors il chercherait, c'est chose naturelle,  
À faire dans ses lacs s'embourber le prochain,  
Car, soyez sûrs, il est plus d'un vilain  
Qui lorsqu'il est dans la débîne,  
Trouve en effet une joie assassine  
À voir tout comme lui tomber le genre humain.  
Un Clerc m'apprit jadis cette chose bien laide,  
Mais laissons ça !... que Dieu me soit en aide !  
Je vais en gros comme en détail  
Vous parler de notre travail.

Lorsque nous exerçons notre métier du diable,  
Nous paraissions crânement érudits,

Nous avons un grimoire à peine déchiffrable,  
D'étranges mots de savoir tout confits ;  
Je souffle alors le feu, je souffle, oui, je souffle,  
Pour arriver à le rendre brillant,  
Tant qu'à la fin j'en perds le souffle,  
Et que mon cœur est défaillant.  
Je ne saurais vraiment, exactement vous dire  
Quelle proportion d'argent, d'autres métaux,  
D'ingrédients et de matériaux  
Nous mettons dans la poêle à frire.  
Tantôt une once ou deux ou quelquefois un marc  
D'orpiment, d'os brûlés, moulus en poudre fine,  
Ou d'écaillés de fer, de substance alcaline,  
Que tripotons afin d'en obtenir le marc.  
Je ne saurais vraiment exactement vous dire  
Comment tout ce fouillis que ne puis pas décrire,  
De la poêle est mis dans un grand pot de fer  
Que de poivre et de sel tout d'abord on saupoudre,  
Des os brûlés avant d'y déverser la poudre,  
Et de chauffer le tout avec un feu d'enfer.  
Je ne fautais non plus exactement vous dire  
Comment ce pot de fer est hermétiquement  
Fermé, si bien que l'air n'y peut glisser son rire  
Mis qu'il est à la porte impitoyablement ;  
Ne peux vous dire d'aventure  
Et notre soin  
Notre tintouin  
En sublimant, je vous assure,  
Tous ces matériaux ; en les amalgamant,  
En les calcinant fermement  
Avec ce vif argent qu'on appelle Mercure.  
Mais malgré nos efforts pour amener à bien  
Ces opérations chimiques,  
Nos soins sont superflus, nos soins sont chimériques.  
Nous avons pour résultat — rien !

Notre orpiment, notre mercure,  
Notre litharge aussi, tout est vanité pure,  
En gros comme en détail  
Nul est notre travail.  
De nos esprits aussi l'ascension est nulle,  
Et notre résidu passe le ridicule,  
Si que ne récoltons de notre dur labeur  
Que déception, que sueur !  
Dans ce vrai métier de galère  
Existe un attirail nombreux,  
L'énumérer serait chose bien longue à faire,  
Si n'étais ignorant le ferais, mais je veux,  
Dussé-je n'y pas mettre d'ordre,  
Vous parler de ce beau désordre.  
Et d'abord nous avons borax et vert-de-gris,  
Bols blancs, bols gris, bols d'Arménie,  
Vases de terre et de verre, et tamis  
Et d'urinaux toute une colonie ;  
Nous avons fioles et goulots,  
Cucurbites, sublimatoires,  
Alambics et leurs accessoires,  
Et de toute grandeur des pots ;  
Nous avons aussi des cornues,  
Des gourdes plus ou moins pointues,  
Enfin des instruments si nombreux, si nombreux,  
Que se les procurer ça devient fort coûteux.

Nous avons la céruse ainsi que le bitume,  
De nombre d'ingrédients l'écume,  
De l'arsenic, et puis du fiel de bœuf,  
Du sel ammoniac, du soufre, de l'éteuf  
Non pas pour jouer à la paume,  
Mais pour emprisonner l'arôme  
De philtres précieux ; avons encor des eaux  
Qui tirent leurs couleurs de bien des végétaux ;



Et nous avons des herbes  
Et des plantes superbes,  
Et l'aigre-moine, et le sang-de-dragon,  
Et la Valérienne, encore l'estragon,  
La fleur de passion, ou plante du calvaire,  
Et même parfois la lunaire ;  
Nos lampes brûlent nuit et jour  
Pour opérer notre œuvre, et pour  
Que ne s'éteigne la fournaise,  
Et que toujours ardente soit la braise,  
Pour mieux parachever la calcination,  
Aussi des eaux l'albification,  
Nous avons de la sensitive,  
Et de la glaire d'œuf, du sel, de la chaux vive,  
Braise, urine, terre et fumier,  
Salpêtre et vitriol ; de la poudre d'acier,  
De l'alcali, des matières caillées,  
Et de tartre et d'alun de pleines corbeillées ;  
Des cheveux d'homme et des crins de chevaux,  
Du verre et du levain, et des poils d'animaux,  
Du moût de bière, et des potiers l'argile,  
Des intestins de crocodile,  
De la bouse de vache, et des crottins d'agneaux,  
Plus de l'arsenic rouge, et nombre de matières  
Produisant couleurs éphémères,  
Et nous servant si bien d'agent,  
Que nous pouvons donner une teinte citrine  
Même à l'argent.  
Avons encor de couleur purpurine  
Nos cémentations,  
Nos fermentations ;  
Nous avons nos lingots, et d'essai nos substances  
Pour constater la marche et les gradations  
De nos nombreuses manigances.

Aussi je vous dirai tels que les sus alors  
Le nom des quatre Esprits, et le nom des sept Corps,  
Ils sont ici placés par ordre de mérite :  
Le premier des Esprits est nommé Vif-Argent,  
Le fécond Orpiment ; son prochain acolyte  
Le Sel Ammoniac est un puissant agent,  
Le quatrième enfin, Messieurs, c'est le Soufre,  
Qui joue aussi son rôle dans ce gouffre.  
Je passe maintenant de ces Esprits retors  
À ce que nommons les sept Corps,  
Et je vous dirai sans lacune,  
Que le Soleil c'est l'Or, que l'Argent c'est la Lune ;  
Le Vif-Argent Mercure, et que Mars est le Fer,  
Le Plomb Saturne, et l'Étain Jupiter,  
Et le Cuivre Vénus par le nom de mon père !  
Le pourquoi de ces noms n'en sais pas le mystère !

Celui-là qui s'attelle à ce métier maudit,  
Y perdra tous ses biens, tenez-vous le pour dit !  
Vouloir faire de l'or, c'est chercher la ruine,  
C'est vouloir tout à fait tomber dans la débine.  
Dieu fait que même un Érudit,  
Fut-il un Frère, ou bien un Moine,  
Fut-il Prêtre ou Chanoine,  
Ayant désir savoir ce métier de lutin,  
Pâlirait du soir au matin  
Sur de vieux parchemins, ou bien sur de vieux livres,  
Il y perdrait non seulement ses vivres,  
Mais son or, son argent, qui plus est son latin.  
[1 faut être archi-fou, tous vous pouvez m'en croire,  
Pour s'enfoncer dans si vilain grimoire ;  
Et que l'on soit savant, ou qu'on soit ignorant,  
Le résultat en est le même au demeurant,  
Ignorant ou savant, chacun la chose est sûre,  
Dans l'opération fait chou blanc d'aventure.

Je ne crois pas avoir fait mention  
De certaine décoction  
De vert-de-gris et de limaille  
Et parfois de poudre d'écaille,  
Des huiles et des lotions,  
Des diverses ascensions  
Et des eaux vives,  
Et des eaux corrosives,  
Et du métal en fusion,  
Des substances émoullientes,  
Et de celles endurcissantes,  
Dans ma tête tout ça, vrai ! fait confusion.  
Pour vous faire au complet une nomenclature  
Des noms sans nom de la science obscure  
Dont je vous dis ici les faits,  
Ou plutôt les méfaits,  
Il me faudrait, je le présume,  
Un par trop énorme volume !  
Vous en ai dit assez, Meneigneurs, m'est avis,  
Pour évoquer des noirs royaumes  
Les plus affreux démons, les plus vilains fantômes,  
Et les plus féroces Esprits !

Oui, la pierre philosophale  
Que l'on nomme Élixir, pierre conjecturale  
S'il en fut onc, oui, par Dieu ! la cherchons,  
Mais pour la trouver dà sommes trop cornichons !  
Car, Voyez-vous, malgré notre science,  
Et notre fière outrecuidance,  
Moi j'en appelle au Roi du ciel,  
Non la pierre philosophale  
En fin finale  
Ne vient jamais à notre appel.  
Pour arriver à ce mécompte



Que si nous montrions avec quelque élégance  
On nous tuerait certainement ;  
Et de cette façon happant la confiance  
Ils agrippent souvent l'argent de l'ignorance !

Mais sur cela passons, et revenons par Dieu !  
À mon histoire.

Avant donc que le pot ne soit mis sur le feu  
Avec les ingrédients, car c'est tout un grimoire,  
Mon Seigneur, mais lui seul, trempe tout ce fouillis  
Dans une décoction noire :  
(Car Puisqu'il est parti, je puis bien, m'est avis,  
Vous parlez de tes faits et gestes,  
Ils me furent assez funestes :)  
Mon Seigneur a la réputation  
D'un habile homme, vous l'atteste,  
Quoique je fâche, sans conteste,  
Qu'il n'est venu jamais à la perfection.  
C'est que presque toujours alors que la matière  
Arrive à l'ébullition,  
Le pot, ou plutôt la chaudière  
Patati, patatras,  
Saute et vole en éclats,  
Et le fameux bouillon se répand, s'évapore  
Sur sa trace en laissant une odeur de phosphore.  
C'est que cette loupe aux métaux  
À la force souvent de nombre de chevaux ;  
Quand elle envoie au loin promener son écume  
De fer, de soufre et de bitume,  
Elle renverse tout et les murs et le toit  
Ne voulant plus être à l'étroit,  
Si qu'elle va fixer en terre  
De son trop plein le mélange adultère.  
Et Seigneurs, entre nous soit dit,

Je crois bien qu'en enfer où trône le Maudit  
Il ne peut y avoir plus d'ire et plus de rage,  
Vacarme plus affreux, plus énorme tapage  
Qu'il n'y en a chez nous quand faute le potage ?  
Chacun gronde et se tient pour très mal satisfait,  
Et l'un à l'autre qui plus est  
Sans ménagement dit son fait.  
Les uns disent que c'est la faute  
De la façon dont fut construit le feu ;  
D'autres disent : 'Mais non ! la pression trop haute  
À fait l'accident de par Dieu !'  
D'autres encor : 'La faute est au maroufle,  
Qui souffle ;  
Et dans ce cas, car j'étais le souffleur  
Moi j'avais peur.  
'Stupidité !' formulait un troisième,  
'Ils n'étaient pas assez trempés tous vos métaux !'  
'Nenni,' disait un quatrième,  
'Votre âtre n'était pas fait de matériaux  
Propres, devez le reconnaître,  
Il eut fallu du bois de hêtre !'  
Ne saurais dire, moi, c'est un fait positif  
De l'accident quel était le motif  
Pour lequel la marmite opérait sa culbute,  
Mais je constate ici quelle était la dispute.  
Sur tout ce bruit dominant, mon Seigneur  
Disait : 'Eh bien ! c'est un malheur  
Puisqu'a crévé notre chaudière  
Que faire ?  
Tous ces dangers, bien je le crois,  
Je les éviterai, c'est sur, une autrefois.  
La marmite était je le gage,  
Fêlée... Adieu donc au potage !  
Ne faut s'étonner de si peu,  
Déblayons tout, et rallumons le feu,

Ainsi que c'est l'usage,  
Et puis mes chers amis recommençons l'ouvrage !'  
Sur ce, l'on balayait, on passait au tamis  
Tous les débris.  
'Pardi !' disait un autre, il nous en reste encore  
Quelque peu du métal,  
Recueillons-le dans cette amphore,  
Une autrefois pourrons réussir... Au total !  
Pour récolter il faut semer, que diable !  
Un marchand sur la mer quelquefois formidable  
Se voit forcé confier son avoir,  
Et la mer, monstre épouvantable  
Très souvent l'engloutit dans son vaste avaloir,  
Et moins souvent le porte à terre,  
Car Borée est puissant, et grande est sa colère !'  
Paix là ! paix là ! dit mon Seigneur,  
Une autrefois aurai plus de bonheur !  
Réussirai par Notre Dame !  
Et s'il n'en est ainsi que j'en porte le blâme !'  
Un autre dit : Pardieu !  
Trop chaud était le feu !'  
Mais trop chaud ou trop froid ici j'ose le dire,  
Nous n'obtenons jamais le point de notre mire.  
Et quand nous sommes seuls pourtant,  
D'être des Salomon nous nous donnons le gant.  
Mais à vous tous ici le dis en confidence,  
Défiez-vous de l'apparence,  
Tout ce qui reluit n'est pas or,  
Et même n'est pas du similor ;  
Enfin foi d'homme !  
Souvent belle au regard est mauvaise une pomme.  
De même il en est parmi nous :  
Qui parait le plus sage, est souvent des filous  
Le plus adroit ou le plus hypocrite ;  
Le vol bien réussi, tel est son seul mérite !

C'est ce que je vous prouverai  
Avant la fin de mon narré.  
Il y a, Voyez-vous, parmi nous un Chanoine,  
Qui plus que le plus laid et le plus sale moine  
Infecterait, c'est vérité,  
De l'univers la plus large cité,  
Fut-elle grande comme  
Ninive, Alexandrie, ou bien Troie, ou bien Rome.  
Nul homme, vécut-il mille ans  
Ne pourrait vous narrer ses nombreux guet-apens,  
Il est faux, il est faux, on n'en a pas d'idée ;  
Il a l'esprit rusé certes plus qu'Asmodée,  
Si qu'il faut être aux trois quarts un démon  
Ou sage autant que Salomon,  
Pour ne pas dans les lacs tomber comme une bête,  
Tant avec art il vous embête !  
Il a déjà trompé nombre de gens,  
Qui n'étaient pourtant des enfants ;  
S'il vit quelque temps d'aventure,  
Encore il trompera plus d'une créature.  
Cependant alléchés par son obscur savoir  
Des hommes font maints milles pour le voir,  
Et rechercher sa connaissance,  
Sans seulement avoir doutance  
Qu'au fond du sac il n'y a rien  
De bien !  
Si donc vous plaît m'accorder audience,  
Je vais ici prouver ce que j'avance.  
Mais ô vous tous, Nobles, Religieux,  
Qui chevauchez avec nous par ces lieux,  
Abbé, Frère-quêteur ou Moine,  
N'allez pas croire que parce que d'un Chanoine  
Je vous narre les vilains faits,  
Mon projet soit de déverser le blâme  
Par des propos, des quolibets



Sur votre ordre... oh ! non pas, l'affirme sur mon âme !  
Car pardi ! dans chaque ordre il est quelque maudit,  
Parmi d'honnêtes gens il se glisse un bandit,  
Faut-il pour cela fuir le monde,  
Ou regarder l'humanité  
Comme un réceptacle crotté  
Où grouille seulement l'immonde ?  
N'ai point l'intention de vous calomnier,  
Mais ne saurais le dénier,  
Mon but dans cette circonstance,  
Est de tancer le mal, et d'importance.  
Car comme moi savez pertinemment  
Que du divin Jésus parmi les douze apôtres,  
Un seul fut faux, – Judas assurément ;  
Ce qui n'empêcha pas que fussent bons les autres.  
Ainsi de vous, Messeigneurs du clergé,  
Seulement croyez-moi vite donnez congé  
Au Judas qui pourrait, sous masque d'imposture,  
Se faufiler parmi vous d'aventure.  
Contre moi donc ne soyez pas marris,  
Mais écoutez ce que je dis,  
Mon conte est vrai, je vous l'assure. »



## Conte du vavasseur du chanoine.

**L** existait à Londres un heureux Capelan  
Qui vivait en disant messes du bout de l'an,  
Lequel était si bon de caractère,  
Si charmant au logis, et si prêt à tout faire  
Pour obliger, que — ne me croirez pas,  
La femme chez laquelle il prenait ses repas,  
Ne voulait qu'il payât habits ou nourriture,  
Quelque bien qu'il se mit d'ailleurs par aventure ;  
Si qu'il ne manquait pas, on peut bien le penser,  
D'argent à dépenser :  
Mais n'importe cela ; je veux par St. Antoine !  
Continuer l'histoire du Chanoine,  
Qui de ce Prêtre ayant bien du bonheur, ma foi,  
Amena l'affreux désarroi.

Un jour donc il vint ce Chanoine  
Vers la chambre du Prêtre, et sans bien grande exoine,  
Lui demanda s'il voulait sans retard  
D'or lui prêter un marc,  
Pour trois jours seulement. « Le rendrai, je le jure,  
Au jour marqué, » dit-il ; « que si j'étais parjure,

Je consens, » reprit-il, « je consens de tout cœur  
 Être pendu comme un voleur ! »  
 Le Prêtre donc remit le marc d'or. Le Chanoine  
 Avec tout le coulant et l'astuce d'un Moine,  
 Se confondit en bénins compliments,  
 Et prit congé faisant force remerciements.  
 Dès le troisième jour, il rapporta foi d'homme !  
 La somme,  
 Au Prêtre tout joyeux de repalper encor  
 Son or.  
 « certes, » dit celui-ci, « cela point ne me gêne  
 Prêter un Noble, deux ou trois,  
 À qui veut se donner la peine  
 Les rendre au temps fixé. C'est du dernier courtois !  
 À pareil homme sur la terre  
 Je dis, je n'en fais pas mystère,  
 Jamais ne saurais de mon bien  
 Refuser rien ! »  
 « Quoi ! » reprit soudain ce Chanoine,  
 « Moi ! je pourrais manquer à mes engagements ?  
 Ce serait du nouveau ! parbleu ! mon patrimoine  
 Est là pour tenir mes serments.  
 La foi ! pour moi c'est une chose  
 Que garderai toujours oh ! qu'on n'en glose !  
 Jusqu'à ce que je descende au tombeau.  
 Car, croyez-le, comme au Credo,  
 Il ne se trouve sur la terre  
 Nul hère  
 Qui pour m'avoir prêté de l'or ou de l'argent  
 En un besoin urgent,  
 Se soit jamais trouvé, sur l'honneur je le jure,  
 En danger de par moi d'une déconfiture.  
 Et maintenant, » dit-il, « cher Messire, entre nous,  
 Puisque fûtes pour moi si courtois et si doux,  
 Afin de m'acquitter de tant de bienveillance,

Je vous enseignerai, n'en ayez pas doutance,  
De multiplier le grand art,  
Comme je fais, je vous le certifie,  
Bien œuvrer en philosophie,  
Car mes talents sont grands dans ce savoir à part ;  
Soyez en sûr, et notez-le d'avance,  
Devant vous je ferai quelque œuvre d'importance. »  
— « Vrai ! » repartit le Prêtre ; « Ah ! vous feriez  
cela ?

La Vierge en soit bénie aux cieus et par-delà !  
J'accepte de tout cœur. » — À votre ordre, Messire,  
Il sera fait, comme je viens de dire »  
Repartit le Chanoine : « Amen ! »

Jugez de ce voleur par ce laid spécimen !

Une telle offre de services  
À mon avis sent tous les vices ;  
Ça pue ; et c'est la vérité  
Ca fent le bouc, la fausseté !  
Or ce vilain Chanoine  
En cette occasion puait comme un vieux Moine,  
Tant d'ignobles pensers se glissaient dans son cœur,  
S'il en possédait un, cet impudent blagueur !  
De sa perversité que le bon Dieu nous garde !  
Honni soit-il celui qui la vérité farde !  
Que savait-il hélas ! ce pauvre Capelan,  
Point il ne se doutait, et ce n'était merveille,  
Que ce Chanoine était un fourbe, un chenapan,  
Si qu'il n'eut vent du mal lui pendant à l'oreille.  
Ô Prêtre sot ! double sot ! triple sot !  
Je le vois tu vas être ébloui tout à l'heure,  
Par l'amour vil de l'or, par l'amour du lingot,  
Et tu vas tomber dans le leurre,  
Et dans le vilain traquenard

Que te tend ce rusé renard.  
Adonc pour arriver à montrer ta folie,  
De ce Chanoine aussi, vraiment ça m'humilie  
L'abominable fausseté,  
Je m'en viens dévoiler toute la vérité.

Mais maintenant vous allez croire  
Messire l'Hôte et vous, mon auditoire,  
Que ce Chanoine est mon Seigneur,  
Non sur ma foi, non sur l'honneur !  
Ce n'est pas lui ; c'est un autre Chanoine  
Plus futé, plus tricheur cent fois  
Que le mien ne fut onc ; c'était un fin matois  
Qui mangea plus d'un patrimoine.  
Parler de sa subtilité,  
Ça me fait mal, en vérité :  
Lorsque je narre sa traîtrise,  
Et de ses dupes la bêtise,  
De mon visage sens se rougir l'incarnat,  
Ou pour parler avec plus de franchise  
Je le sens s'échauffer ; car il est d'un blanc mat  
Depuis assez long-temps, grâce à l'infecte bride  
Qui s'exhalait de ces maudits fourneaux  
Pêle-mêle où cuisaient tant de vilains métaux.  
Maintenant du Chanoine au Prêtre  
Écoutez le discours, et jugez en du traître !

« Messire, sans vous commander, »  
Dit à ce Prêtre ce Chanoine,  
« De suite veuillez bien mander  
Votre valet ; — il nous faut d'antimoine  
Une once ; et deux ou trois au plus de vif argent ;  
Qu'il aille les chercher ; et qu'il soit diligent ;  
Puis de vos yeux verrez une merveille  
Que se refuserait à croire votre oreille. »

« Messire, » dit le Prêtre, « Amen ! »  
Et sans plus d'examen  
Il appela son domestique,  
Et lui donna l'ordre excentrique,  
Et le valet s'en fut, puis apporta bientôt  
Le vif argent et l'antimoine  
Qu'il remit au Chanoine ;  
Et de Satan ce vil suppôt,  
Demanda du charbon au brave domestique,  
Voulant au même instant commencer sa rubrique ;  
Et soudain de son sein retirant un creuset,  
Au Prêtre il le montra disant d'un air discret :  
« Approche !  
Cet instrument que je sors de ma poche,  
Tiens, le voici, prends-le ; mets-y de vif argent  
Une once, au nom du Christ ; sois toi-même l'agent  
Du grand savoir, et deviens de l'étoffe  
Dont on fabrique un Philosophe.  
Il en est peu certes à qui j'offrirais  
Les mettre ainsi dans mes secrets ;  
Car tu vas voir ici par ton expérience,  
Combien grande elle est ma science.  
Ce vif argent, je vais, tiens, si bien l'amortir,  
Là, devant toi, que sans mentir  
Je le rendrai, ce qui fera ta joie,  
De l'argent qui vaudra bien mieux que la monnaie  
Que toi, que moi, n'importe qui  
Dans sa bourse porte aujourd'hui.  
Il sera doux, il sera malléable,  
Ou tiens-moi pour un incapable !  
Par-devers moi j'ai là, mon cher,  
Une poudre — il est vrai qui me coûte assez cher,  
Mais qui de ma science  
Est, entre nous, l'essence.  
Dis à ton valet de sortir ;

Puis après ferme bien la porte,  
Tu le conçois certes, il importe  
Que nul œil indiscret ne puisse nous trahir.  
À nul il ne faut qu'on se fie  
Pour l'œuvre de philosophie. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.  
Le serviteur parti, la porte fut fermée,  
En un instant ce fut affaire consommée ;  
Seuls ils restèrent en effet.

Suivant l'ordre donné par ce maudit Chanoine  
Ce Capelan aussi bête qu'un Moine,  
Mit cette chose sur le feu,  
Soufflant, soufflant, soufflant morbleu  
Avec une ardeur incessante,  
Et se mettant en quatre je m'en vante.  
Notre Chanoine alors jeta dans le creuset  
Pour éblouir ce Prestolet  
De perlimpimpin une poudre  
Fait de craie, ou de soufre, ma foi,  
Un composé de ne fais quoi  
Et d'un jaune ... d'éclair qui précède la foudre ;  
Puis il lui dit de mettre au-dessus du creuset  
Tous les charbons ; car je veux, c'est un fait,  
De mon affection pour te donner un gage, »  
Dit-il, « que tes deux mains accomplissent l'ouvrage. »  
— « Ah ! » dit le Prêtre, « grand merci !  
Et quant aux charbons les voici. »  
Et ce disant, le pauvre Prêtre  
Content, joyeux, tout au bien être !  
Rangea chaque charbon très convenablement,  
Avec grand soin et sans désordre.  
Tandis qu'il remplissait cet ordre,  
Ce faux Chanoine impudemment

De son sein retirait un charbon fait de hêtre  
Dans lequel se trouvait un trou  
Pratiqué par l'adroit filou,  
Pour mieux subtiliser le Prêtre.  
Ce trou, de la fourbe l'agent,  
Le recouvrait une assez large entaille,  
Dans laquelle dormait une once de limaille  
D'argent.  
Et comprenez le bien ce leurre  
N'était l'œuvre de tout à l'heure,  
Oh ! non, c'était un guet-apens  
*Improvisé depuis longtemps.*  
Plus tard vous parlerai d'autres choses encore  
Qu'il avait avec lui ce démon que j'abhorre !  
Il voulait le tromper, c'était là son projet  
Bien avant d'arriver ; et le tour était fait  
Avant qu'il ne partit. Vraiment cela m'attriste  
Quand il me faut parler de ce faux alchimiste ;  
Je voudrais me venger de sa perversité.  
Mais ne le puis, en vérité,  
Cet oiseau de malheur ne loge pas, il perche,  
Et j'en suis toujours pour tous mes frais de recherche.

Messires, maintenant, et pour l'amour de Dieu  
Faites attention, je vous prie, à son jeu.

Il prit donc ce charbon dont parlais tout à l'heure,  
Et puis secrètement dans sa main mit ce leurre,  
Et tandis que le Prêtre arrangeait le charbon,  
« Tu fais tout de travers, mon bon,  
Ce n'est point étalé comme ça devrait être, »  
Dit soudain le Chanoine au Prêtre,  
« Laisse-moi m'en mêler un peu.  
Quelle chaleur as-tu pardieu !  
Tiens de suite prends-moi ce linge



Étanche ta sueur, ton front et ta méninge ! »

Et tandis que ce Prêtre avec grand'bonne foi  
S'essuyait quoi !

L'autre maudite soit sa face !

Mit soudain son charbon en place

Tout au beau milieu du creuset,

Et hardiment prit le soufflet

Souffla, souffla, c'est chose sûre

Outre mesure,

Si que tous ces charbons naguère à peine ardents

Devinrent tout à coup rouges, incandescents.

« Et maintenant, cher Prêtre ! allons quelque  
breuvage ! »

Dit-il ; « j'ai vraiment chaud ; oui dà, je suis en nage ;

Dans peu d'instant,

Tout fera pour le mieux, je gage.

En attendant buvons, et réjouissons-nous

Tandis que ce creuset nous fabrique des sous !

Et quand tout le charbon du hêtre

Fut consumé ; comme ça devait être

Dans le creuset

Sans que de rien ne se doutât ce Prêtre,

La limaille tomba ; le tour ainsi fut fait !

Ce Prêtre, ce novice

N'ayant soupçon de l'artifice !

Et lorsque ce Chanoine en eut vu le moment :

« Prêtre, » dit-il, incontinent

« Viens t'en ça, près de moi ; comme je le suppose

Tu n'as pas de moule à lingot,

Apporte-moi, voyons, un quelque chose

Comme une pierre à craie, et que je sois un sot,

Que toute ma science croule

Si je n'en forme pas un moule.

Également apporte-moi

Un vase, un bol, un baquet quoi !  
Tout rempli d'eau ; — tu verras, chose claire,  
Ce qu'advient de notre affaire ;  
Mais comme veux, en vérité,  
Que tu sois sur, chez moi c'est un point arrêté,  
De la manière dont j'opère,  
Que je ne veux tromper ta bonne foi,  
Et que franc est mon jeu, n'ayant aucun mystère  
Pour toi,  
Je veux t'accompagner, nous reviendrons ensemble,  
Dis mon bon, que t'en semble ? »  
Pour être bref, pour en finir,  
Et sur tous ces détails ne plus m'appesantir,  
Sur eux à double tour ils fermèrent la porte  
À l'autre chacun d'eux de fait servant d'escorte ;  
Et revinrent dans un instant.  
Pourquoi différerai-je à vous dire à présent  
Ce qu'alors il fit ce Chanoine ?  
Cela ne servirait à rien, par St. Antoine !  
Il prit donc la craie en ses mains  
Puis d'un moule à lingot lui donna l'apparence,  
Avec un instrument que pour la circonstance  
Il avait su, pour servir ses desseins,  
Dissimuler aux yeux du bonhomme de Prêtre.  
Puis enlevant la substance du feu,  
Il la fit découler comme un vrai boutefeu  
Dans le moule à lingot, le traître !  
Et puis jetant le tout dans un grand baquet d'eau :  
Vois si je suis un étourneau :  
Prêtre, » dit-il, « mets ta main et tâtonne  
Tu trouveras d'argent récolte bonne,  
Je l'espère du moins ; de par le noir démon !  
C'est de l'argent bien sur, et non pas du limon ! »  
Ce Prêtre fut bien content, dame !  
Lorsque dans le baquet cherchant avec la main,

Il y pêcha soudain  
D'argent fin une lame.  
« La bénédiction de Dieu,  
Celle aussi de sa Sainte Mère,  
Tombent sur vous, » dit-il, « c'est là mon vœu,  
C'est là le vœu d'un cœur sincère !  
Tombe sur moi leur malédiction,  
Si dans la supposition  
Où voudriez m'enseigner d'aventure  
Cet art miraculeux, et si noble et si beau,  
Ne vous suis, ici je le jure,  
Dévoué jusques au tombeau ! »  
Dit ce Chanoine alors : « Pour te donner la preuve  
Du bon vouloir que j'ai pour toi,  
Une seconde fois je vais tenter l'épreuve  
Afin que si par hasard moi  
J'étais absent, courant de par le monde,  
Tu puisses seul faire l'emploi  
De cette science profonde.  
Voyons, » dit-il au Prêtre, « à présent, mon ami,  
De vif-argent prends une autre once,  
Et si tu n'es pas endormi,  
Tu vas faire, je te l'annonce,  
Encore une lame d'argent,  
Mais au labeur sois diligent. »  
Très vivement ce Prêtre  
Aux ordres du Chanoine (il l'appelait son Maître  
Cet archi-Traître !)  
Souffla, souffla, souffla le feu  
De tout son pouvoir palsembleu !  
Pendant ce temps, notre rusé Chanoine,  
Ne mangeait comme on dit son froment en avoine,  
Avec un bâton creux le drôle s'amusait  
Et ruminait ;  
Il avait introduit dedans, cette canaille,

Comme dans le charbon, une once de limaille  
D'argent,  
Qu'il brûlait du désir urgent  
Dans le creuset répandre.  
Alors il fut si bien s'y prendre,  
(Que Lucifer  
Le grille un beau jour en enfer !)  
Qu'en ayant l'air d'arranger, j'imagine,  
Ce qu'il appelait la cuisine,  
Il plaça son bâton au-dessus du creuset,  
En un clin d'œil alors le tour fut fait ;  
Et d'argent la limaille  
Eut dans le dit creuset épandu sa grenaille.

Maintenant, Messieurs, je poursuis mon récit.

Lorsque ce Chanoine maudit  
Eut fait ainsi ce Prêtre au même,  
De celui-ci la joie extrême  
Je ne saurais la décrire vraiment.  
Pour ce Chanoine il fut assurément  
Tout sentiment.  
Notre aigrefin le voyant ivre  
D'un tel bonheur, lui dit : « As-tu du cuivre ? »  
— « Si je n'en ai, je m'en vais en chercher ! »  
« Bien ! mais il faut te dépêcher, »  
Dit soudain le Chanoine au Prêtre.  
Et celui-ci, vif autant que salpêtre,  
Car il avait le diable au corps,  
Tout en courant s'en fut dehors  
Chercher le cuivre, et l'apporta bien vite  
À notre Chanoine émérite,  
Qui se hâta de suite d'en peser  
Une once, afin de la faire infuser.  
Ma langue ne saurait dans une parlerie

Raconter les méfaits, raconter la rouerie  
De ce Chanoine astucieux.  
Avec pauvres d'esprit il paraissait mielleux,  
Mais il était au fond diabolique,  
Et dans son penser despotique.  
Cela me fait bien mal narrer sa fausseté,  
Mais le dois à la vérité  
Afin que chacun se défie  
De sa fausse philosophie.  
Donc cette once de cuivre il la mit au creuset,  
Puis y jeta sa poudre aux yeux du prestolet,  
Et puis lui fit souffler de la bonne manière,  
Si que le pauvre hère  
À tout cela pardieu !  
Ne vit rien que du feu !  
Dans le moule à lingot lors versant la matière  
De la chaudière  
Il jeta le produit nouveau  
Dans l'eau.  
Et de sa propre main autrefois qui fut blanche,  
Cherchant de-ci, de-là dans ce trouble crystal,  
Il laissa couler de sa manche  
Une lame d'argent, ce vilain animal,  
Ayant soin, il n'était pas ivre,  
Par contre coup de rempocher le cuivre ;  
Et puis au Prêtre il dit, c'était bien dans son jeu :  
« Avance donc très cher, et cherche de par Dieu !  
Vrai, c'est être blâmable,  
Que de ne m'aider quelque peu,  
Crains-tu de te mouiller ? va ce n'est pas le diable !  
Voyons ! dans ce baquet, mets comme moi la main,  
Es-tu donc si douillet que tu craignes ce bain ? »  
Le Prêtre alors, ardent à la poursuite,  
Chercha, trouva de suite  
La fameuse lame d'argent.

« C'est bien, » dit le Chanoine, « allons, car c'est  
urgent,  
D'attente n'aime pas la fièvre,  
Nous enquérir chez un orfèvre  
Quelle est de cet argent, fruit de notre labeur,  
La réelle valeur ?  
Je ne veux pas par St. Antoine !  
Ni par ma chape de Chanoine,  
Que nous soyons tous deux dans ce terrible émoi  
Savoir si cet argent est, ou n'est pas d'aloï ?  
Vers l'orfèvre avec les trois lames  
Ils s'en allèrent donc, Messieurs et Mesdames ;  
L'orfèvre en fit l'essai. La lime et le marteau,  
Et le feu qui plus est dirent : 'C'est bon ! c'est  
beau !' »

Qui fut joyeux ? ce fut le Prêtre ;  
Jamais oiseau voyant le jour paraître,  
Ne se réjouit plus ; jamais le Rossignol  
À la veille de Mai n'aiguïsa son bémol  
Avec plus de bonheur ; jamais gentille dame  
Ne fut plus disposée à moduler sa gamme ;  
Jamais non plus un Chevalier courtois  
Pour parvenir à plaire à quelque fin minois,  
Ou bien pour défendre une vierge,  
Ne fut plus empressé de mettre sa flamberge  
Auvent,  
Que ce Prêtre dupé de courir au-devant  
De cette science inconnue,  
Qui tout exprès pour lui descendait de la nue.  
À ce Chanoine aussi dans un soudain transport  
Il dit : « Par Jésus-Christ qui pour nous tous est mort,  
Je voudrais bien savoir afin d'en faire emplette  
Ce que coûte votre recette ? »  
« Je t'en préviens, ce secret est très cher ! »

Tout aussitôt, repartit le Chanoine,  
 « Car, hormis Moi, de l'Art le plus grand Magister,  
 En Angleterre il n'existe qu'un Moine,  
 Qui soit assez malin  
 Pour amener la chose à bonne fin. »  
 « Oh ! n'importe ! » reprit le Prêtre,  
 « Pour posséder ce beau secret  
 Combien dois-je payer, faites-le moi connaître ? »  
 « Oh ! » reprit l'autre, « c'est un fait !  
 C'est cher ! mais on ne peut le trouver dans les livres,  
 Et si tu désires l'avoir  
 Il faudra dès ce soir  
 Me payer dà quarante livres !  
 Encore si n'était pour toi mon amitié,  
 J'aurais augmenté de moitié  
 Le prix mesquin qu'aujourd'hui te demande. »  
 Vite, ce Prêtre fut en or chercher l'offrande.  
 Alors le Chanoine lui dit :  
 (Que ce Chanoine, entre nous, soit maudit !)  
 « Si tu m'aimes, je crois en avoir l'assurance,  
 Tu ne divulgueras jamais cette science,  
 Et m'en garderas le secret ;  
 Figure-toi, que si l'on connaissait  
 Et ma philosophie, et tout mon savoir-faire,  
 Je serais un homme perdu ! »  
 « Ainsi ne paierai point un service rendu, »  
 Reprit le Prêtre, Oh ! non, bien au contraire  
 Compte sur moi, du tout ferai mystère,  
 Et ce secret mourra dans mon sein invendu ! »  
 « C'est parler d'or ! adieu, » dit le Chanoine,  
 « Maintenant que tu peux tripler ton patrimoine,  
 Je te laisse sans nul souci,  
 Adieu Prêtre, à toi grand merci ! »  
 Le Chanoine partit, inutile de dire  
 Qu'il ne revint plus le beau sire !

Et que quand ce Prêtre benêt  
Voulut exploiter le secret,  
Qu'on ne trouvait pas dans les livres,  
Et qu'il avait, le sot ! payé quarante livres,  
Il n'y vit que du feu  
Parbleu !  
Et s'aperçut bientôt que sa recette  
Ne valait pas une allumette.  
Et c'est toujours ainsi que ce Chanoine affreux  
Dupe les gens, l'insidieux !  
Vous tous qui m'écoutez, si donnez audience  
À vos pensers, verrez qu'en chaque état  
certes il y a lutte et combat  
Entre les hommes vains et bouffis d'arrogance,  
Et ce métal qu'on nomme l'or.  
Ce qui m'étonne moi c'est qu'il en reste encor.  
Multiplier, des gens c'est la folie,  
Les pauvres sont rêveurs de faire chère lie,  
De leurs efforts mais que sort-il souvent ?  
Du vent !  
Si nébuleusement parlent les philosophes  
De tous les rangs, de toutes les étoffes  
De cette science en lingot,  
Que l'on n'en peut jamais trouver le mot.  
Ils peuvent jaboter ainsi que des corneilles,  
De leurs travaux obscurs célébrer les merveilles,  
De ce jargon mercurien  
Il ne sortira jamais rien.  
Celui-là qui possède quelque chose,  
Peut certes apprendre le Grand Art,  
Et de l'effet croyant bien posséder la cause  
Rêver son arrivée à l'état de richard ;  
Mais las ! bientôt le brillant songe  
N'aboutira qu'au plus grossier mensonge,  
Et de son bien, hier encor géant,



Demain verra le fin fond le néant !  
Voyez tel est le gain de ce jeu détestable :  
D'un homme aimable, gai, joyeux,  
Il fait soudain un homme soucieux ;  
Il fait la bourse, il renverse la table,  
Remplace par de l'eau tous les vins généreux,  
Et fait que tous les malheureux  
Qui se font dépouiller parfois d'un dernier gîte,  
Pour faire bouillir leur marmite  
Appellent sur eux tous la malédiction,  
De leurs forfaits juste punition.  
Stupides papillons qui vous brûlez les ailes  
À ces décevantes chandelles,  
Ne ferez-vous aucun effort  
Pour arrêter vos pas qui vont trouver la mort ?  
Vous avez beau rôder, je vous le certifie,  
Autour de la Philosophie,  
Vous n'entrerez jamais dans son jardin,  
Qui restera pour vous labyrinthe sans fin.  
Hardis comme Bayard l'aveugle  
Qui va clopin clopant que l'on beugle ou qu'on meugle,  
Et ne songe pas au danger  
Tant il se plait à patauger,  
Se buttant là contre une pierre,  
Ou bien tombant dans une ornière,  
Ainsi vous êtes tous vous qui cherchez encor  
De l'or !  
Oh ! si vos yeux ont la berlue  
Que votre esprit au moins ait bonne vue !  
Car à ce métier croyez bien,  
Vous ne gagnerez jamais rien ;  
Mais vous gaspillerez vos trésors, votre vie,  
Et vous mourrez de faim, — fort peu digne d'envie.  
Et maintenant je vais exposer à vos yeux  
Ce que sur ce sujet fertile en catastrophes,



Et tandis que ce Prêtre avec grand'bonne foi  
S'essuyait quoi !  
L'autre ... Maudite soit sa face !  
Mit soudain son charbon en place  
Tout au beau milieu du creuset,

Pensent les Philosophes  
Entr'eux.

Ainsi parle d'abord Arnold de Villeneuve,  
Et j'en trouve la preuve

Dans ce *Vade mecum*

Qu'il nommait : *Rosari-us Philofophorum*.

Il dit, certes la chose est sûre,

Qu'aucun homme ne peut occire du Mercure  
Avec succès,

Sans que ne le sache son frère.

Remarquez que ce fut le père

De la secte, le grand Hermès,

Qui le premier dit cette chose.

Il dit comme quoi, point ne glose,

Le dragon ne meurt pas, à moins d'être égorgé  
Avec son frère ; et que c'est obligé.

Or, je n'ai pas besoin de dire

Qu'il entendait Mercure en parlant du dragon ;

Les philosophes ont si singulier jargon

Qu'on ne peut s'empêcher d'en rire !

Et quant au frère du dragon,

De beauté ce n'était certes un parangon,

À vous dire cela je souffre,

C'était tout uniment le soufre,

Enfants tous deux

Du soleil, de la lune, astres brillants des cieux.

Adonc comprenez bien mon dire,

C'est qu'un homme qui veut s'occuper de cet art

Doit avant tout bien chercher à s'instruire

Du pourquoi de ces mots, et surtout de leur mire,

La langue de ces gens est une langue à part,

Pour qui ne la connaît, c'est un Colin-Maillard

Où sans scrupule

À l'aveuglette on se bouscule ;

Qui sans en bien savoir jusques au dernier mot

Veut essayer de la philosophie  
Se mystifie,  
Et n'est en trois lettres qu'un sot !  
Ce grand savoir, ajoute Arnold de Villeneuve  
On le cherche souvent, rarement on le trouve,  
C'est, voilà mon ultimatum,  
Le « *secreta secretorum* ! »

Aussi certain Zadith, de Platon un disciple,  
Un adepte en l'art du « Multiple, »  
Ainsi qu'on peut lire cela  
Dans l'ouvrage appelé *Chymica Tabula*,  
Un jour pria Ton maître  
De lui faire connaître  
Le nom de cette pierre inconnue à chacun.  
Et Platon de répondre alors à l'importun :  
« Prenez la pierre titanite. »  
« Quelle est-elle, » fit-il, « cette pierre insolite ? »  
« C'est, » répondit Platon, « de par Phoebus !  
Tout uniment la magnésie ! »  
« En est-il donc ainsi ? Mais *per ignotius*  
C'est *ignotum* autant que l'ambroisie. »  
« Mais, dites-moi, n'entends rien aux rébus,  
Quelle est-elle la magnésie ? »  
« C'est une eau, » dit Platon,  
« Qui vous a je ne sais quel ton,  
Car elle est composée  
De la fraîche rosée  
Des éléments, oui des quatre éléments. »  
« Dites-moi la racine et les linéaments  
De cette eau, » reprit-il, « bon Sire ? »  
« Nenni-dà ! » dit Platon, « ne veux point vous les dire !  
Et ne vous les dirai jamais ;  
Les Philosophes, leurs disciples en Hermès  
Jurèrent un beau jour ne les dire à personne,

Et de ne les écrire en aucune façon ;  
Car le Grand Art le Christ l'affectionne,  
Et pour lui veut en garder le poinçon :  
Il ne veut que ce soit comme une bagatelle  
Le secret de Polichinelle,  
Il veut en un mot le donner  
À l'homme s'il lui plait, selon sa fantaisie,  
Et le défendre à qui pourrait le profaner  
Ou pourrait en user avec discourtoisie. »

Donc, Messieurs, moi je conclus  
Que puisque le Christ, que Jésus  
Ne veut pas que les Philosophes  
Fussent-ils, dà, des St. Christophe  
Ou bien des St. Jean bouche-d'or,  
À leur langue donnent l'essor,  
Pour dire à l'homme où peut se trouver quand il  
cherche  
La pierre titanite objet de sa recherche,  
Que c'est courir un vilain jeu  
Que chercher à trouver ce que nous défend Dieu.  
Qui de Dieu se fait l'adversaire,  
À ce point-là de vouloir faire  
Ce que défend sa volonté,  
N'est, entre nous, qu'un entêté ;  
Dut-il multiplier pendant toute sa vie,  
Il ne sera jamais objet d'envie !  
Ici faisons un point. Au bout de mon rouleau  
Je suis. Dieu vous envoie à tous plaisirs nouveau !





## Prologue du pourvoyeur.

**S**AVEZ-vous où demeure un tout petit village  
Qui d'Harbledown porte le nom ?  
De la forêt de Bleau qui n'a mauvais renom  
Il se prélassa sous l'ombrage,  
Et de Cantorbéry se tient sur le passage.

C'est là que notre Hôte ma foi  
Se mit à s'amuser et dit : Messires, quoi  
Voyez donc comme elle se joue  
La grise dans la boue ?  
N'est-il quelqu'un d'assez humain  
Qui pour une prière, ou pour un peu de gain,  
Ne veuille incontinent préserver de l'ornière  
Le compagnon là-bas qui chevauche en arrière ?  
Un voleur bien facilement  
Pourrait le détrousser, lui voler sa jument.  
Par les os ! par les clous ! Voyez comme cet homme  
Sur son pauvre dada fait largement un somme ?  
Mais c'est le Cuisinier de Londres, ô malheur !  
Ici qu'il vienne à l'ordre, il aura du bonheur  
S'il échappe sans qu'il nous conte  
Un conte,  
Cela dût-il lui donner du tintouin,

Et ne valut d'ailleurs une botte de soin.  
 Cuisinier de mon cœur ouvre l'œil et l'oreille,  
 Mets-toi sur ton séant, — vit-on chose pareille  
 Dormir ainsi le jour ?-As-tu donc eu la nuit  
 De puces un essaim, ou trop joyeux déduit  
 Avec quelqu'infime carogne  
 Vis-à-vis de laquelle auras fait maint exploit ?  
 Ou simplement n'es-tu qu'un lourd ivrogne,  
 Que ne puisses te tenir droit ? »  
 Ce Cuisinier dont le visage  
 Était d'un pâle à faire peur,  
 Répondit à notre Hôte avec grande candeur :  
 Vrai, je n'en fais pas davantage,  
 Mais je sens à la tête une telle lourdeur,  
 Que je préférerais, foi d'homme !  
 Dans mon lit dormir un bon somme  
 Que de Chepe sabler le vin  
 Le plus divin ! »  
 Eh bien ! cher Cuisinier, sans déplaire à personne  
 Si puis te soulager, » lui dit le Pourvoyeur,  
 « Le ferai certes de bon cœur,  
 Si sa permission notre Hôte me la donne ;  
 Car ton visage est pâle, et ternes sont tes yeux  
 Mon vieux !  
 Outre que ton haleine  
 Est bien vilaine !  
 Par moi ne seras pas flatté  
 Et te dirai la vérité.  
 Voyez, Messires, comme il baille !  
 Sa bouche est un égout de vin et de ripaille.  
 Que n'as-tu mangé du pain sec ?  
 Homme puant ferme le bec,  
 Ou le diable d'enfer en voyant tel cratère  
 Se glissera par ta large portière  
 Pour jouer en ton corps un solo de rébec.

Ah ! ta maudite haleine elle nous asphyxie,  
Pour tes voisins, c'est cas d'apoplexie !  
Fi goret ! qu'il t'advienne mal !  
Messires, garez-vous de ce sale animal.  
Gentil sire va donc jôter à la quintaine,  
Ce jeu secouera ta migraine ;  
De singe vilain sac à vin  
N'es-tu donc pas honteux d'être aussi libertin ? »

Ce Cuisinier devint tout rouge de colère,  
En entendant ces mots, et fit au Pourvoyeur  
Un geste qui lui prédisait malheur,  
Car pour parler, il ne pouvait le faire.  
Et puis sa tête après retomba lourdement,  
Si bien que sa jument  
Vous le jeta tout uniment par terre.  
Là fut resté le pauvre hère  
Probablement la nuit entière,  
Mais ceux qui l'entouraient, non sans peine, c'est sûr,  
Parvinrent à la fin à le remettre sur  
la Grise,  
Qui paraissait très peu goûter la marchandise.

Alors notre Hôte au Pourvoyeur  
Dit : Puisque la boisson a sur lui pris maîtrise,  
Il ne pourrait narrer son conte, ce buveur.  
Je ne fais si son ambroisie  
Fut du bon vin, ou de l'ale moisie,  
Mais ce que je fais bien assez  
C'est qu'il infeste, et qu'il parle du nez,  
Puis il a plus qu'allez à faire  
À se tenir, le pauvre hère,  
Sur son dada,  
Dà !  
Donc de lui je ne tiens nul compte,



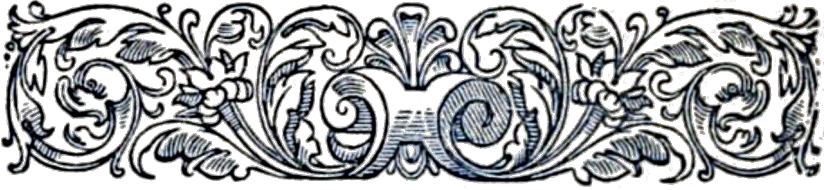
Ainsi raconte-nous ton conte.  
Cependant, Pourvoyeur, il me semble, entre nous,  
Qu'on doit hurler avec les loups,  
Et qu'en le reprenant aussi fort sur son vice,  
Tu ne te le rendras propice.  
Il se fera peut-être un jour  
Qu'il pourra bien avoir son tour,  
Sur toi, mon cher ami ; puis t'amener au leurre  
Pour tes propos de tout à l'heure ;  
Tes comptes, mon cher Pourvoyeur,  
Du soleil pourraient-ils supporter la splendeur,  
Si cet homme à la soupe  
Les examinait à la loupe ?

« Ah ! » reprit notre Pourvoyeur,  
« Je n'ai vraiment pas cru mal faire,  
Ce serait pour moi grand malheur  
Que de l'avoir pour adversaire ;  
Ne voudrais certes le fâcher,  
De lui ce n'est pour me ficher  
Que lui fis cette gronderie,  
C'était pure plaisanterie.  
Et tenez j'ai là sous la main  
Dans une gourde un certain vin  
Qui n'est du tout de la piquette,  
Vous allez voir qu'à ma buvette  
Il va venir ce Cuisinier,  
Comme à l'écurie un coursier. »  
Et pour rester fidèle à notre histoire  
Le Cuisinier repu, but, c'est à n'y pas croire,  
Dans cette gourde à tire-larigot...  
Qu'en avait-il besoin plein qu'était son goulot ?  
Et quand il eut accompli cette bourde,  
Au Pourvoyeur il repassa la gourde,  
En lui disant au milieu d'un hoquet,

Que bien il le remerciait.

Notre Hôte alors bien haut de rire :  
« On a, » dit-il, « raison de dire  
Que partout où l'on va, porter de la boisson  
Est une chose salubre,  
Car la boisson fait battre à l'unisson  
Des cœurs avant gris de colère.  
Béni soit donc ton nom, Père de la Gaîté,  
Puissant Bacchus ! honneur à ta divinité !  
Toi dont le jus divin enterre la discorde,  
Et fait sur son tombeau renaître la concorde.  
Je n'en dirai pas plus, Messires, serviteur !  
Et maintenant, cher Pourvoyeur,  
Nous t'écoutons, raconte. »  
Et le Pourvoyeur dit : « Oyez ! voici mon conte ? »





## Conte Du Pourvoyeur.



QUAND Apollon-Phoebus demeurait ici-bas,  
Ainsi le disent les vieux livres,  
C'était un compagnon courtois aimant les  
vivres

Et le bon vin à ses repas,  
Et qui tirait de l'arc comme on n'en tire pas !  
Il tua le serpent Python, qui, d'aventure,  
Digérait au soleil son énorme pâture,  
Il fit avec son arc grand nombre de hauts faits  
Qui ne pourront périr jamais.  
Quand il chantait c'était divine mélodie ;  
De tous les instruments il jouait à ravir,  
Bref des Beaux-Arts c'était une encyclopédie,  
L'écouter était un plaisir.  
Cet Amphion qui dans un beau délire  
Construisit Thèbes aux doux sons de sa lyre,  
Ne fut jamais si bien chanter que lui.  
Ajoutez qu'il était ce qu'encore aujourd'hui  
On prise dans le monde, un grand et fort bel homme,  
Et de-là conduerez en somme,  
Qu'étant admirablement beau,  
Fort courtois qui plus est, et doux comme un agneau,  
Il plaisait à chacun, plus encore à chacune,  
À la blonde, comme à la brune.

Ce superbe Phoebus, des Jouvenceaux la fleur,  
Portait en main un arc depuis qu'il fut vainqueur  
De ce serpent Python ; — et nous apprend l'histoire,  
De ce haut fait c'était pour garder la mémoire.  
Notez qu'il avait au logis  
Un Corbeau blanc qu'il avait mis  
Depuis assez longtemps en cage,  
Auquel il enseignait à parler beau langage ;  
D'un chacun cet oiseau contre-faisait la voix  
Quand il était d'humeur joyeuse,  
Alors sa mélodie heureuse  
Mieux que le Rossignol faisait pâmer les bois.

Or ce Phœbus avait une charmante épouse  
En sa maison ;  
Qu'il aimait bien, mais d'humeur très jalouse,  
toujours il eut voulu la garder en prison,  
Tant il craignait d'être un jour fait au même,  
Et sur son front porter un jaune diadème.  
Je connais, entre nous, nombre de gens de bien  
Qui sont ainsi ; cela ne sert à rien.  
Une épouse et chaste et fidèle  
La garder comme une pucelle  
C'est aussi bête, aussi stupide en vérité,  
Que de vouloir garder intacte et pure  
Une femme qui, d'aventure,  
Charmée avec chacun d'essayer sa ferrure  
Fait joujou de sa chasteté.  
Quand des épouses sont par trop peu Pénélope,  
À quoi sert de garder de telles philanthropes ?  
C'est gaspiller son temps, c'est une absurdité,  
C'est de toute inutilité !  
C'est montrer que vos yeux sont tout à fait myopes.  
Mais revenons

À nos moutons.  
Ce digne et beau Phœbus dans son ardeur sincère  
À cette femme fait tout ce qu'il peut pour plaire,  
Tant par son amabilité,  
Qu'aussi par sa virilité ;  
Pensant par telles complaisances,  
Et par si crânes gouvernances,  
Que nul homme dans sa faveur  
Ne pourra s'infiltrer, en froissant son honneur.  
Mais essayer changer le cours de la nature,  
Chers auditeurs, c'est là vanité pure !  
Un grand auteur l'a dit : « Dans tout le trop est trop,  
Chassez le naturel, il revient au galop ! »  
Un oiseau quelqu'il soit, quelque soit son plumage,  
Confiner-le dans une cage,  
Nourrissez-le de mets délicieux,  
De froment, de millet, donnez-lui pour breuvage  
Du lait, pour lui le vin le plus fameux,  
Qu'il ait tout à souhait, il aimera bien mieux  
S'enfuir vers la forêt sauvage,  
Trouver la liberté ce doux présent des Dieux,  
Dût-il n'ayant plus de grenaille,  
Être obligé de vers picorer la racaille,  
Plutôt que de rester encor  
Un jour de plus dans votre prison d'or.  
Prenez par exemple une chatte,  
Donnez-lui de bon lait chaque jour une jatte,  
Et pour un fou  
De mou,  
De soie ayez grand soin lui faire une couchette,  
Et chantez-lui : « Fais dodo ma minette ! »  
Elle fermera l'œil Mais vienne une souris,  
Bien vite elle oubliera les mets les plus exquis  
Pour courir après la donzelle,  
Tant la souris est un morceau friand pour elle.

Ici vous le Voyez domine l'animal,  
Tout doit céder à son instinct brutal.  
Voyez encor ce que fait une louve  
Quand d'un loup elle a soif pour cuver ses amours,  
La vilaine prendra toujours  
Le loup le plus lascif pour peu qu'elle le trouve.  
Les exemples de ces Instincts  
Les mêmes quoiqu'assez distincts,  
Je ne les cite ici que pour les hommes,  
Qui roturiers ou gentilshommes,  
Se grisant d'infidélité,  
Font jabot d'immoralité ;  
Ce n'est point du tout pour la femme  
Que dis cela par Notre Dame !  
Car c'est la vérité,  
Les hommes ont, c'est dans leur caractère  
Un appétit lascif, un besoin d'adultère  
Qui les porte à guigner pour leurs déduits hélas !  
Quelque chose de bien plus bas  
Très souvent que leurs femmes,  
Quelque belles que soient ces dames,  
Fussent-elles des parangons  
De courtoisie, ou bien de vertu des dragons ;  
Mais par malheur la chair a des goûts si bizarres,  
Que se blasant parfois d'avoir des fruits trop rares  
Elle va chercher du nouveau,  
Dans le ruisseau.

Ce Phœbus si plaisant, si beau de sa nature,  
Fut trompé cependant ; car cette créature  
Qu'il aimait avec passion  
Avait en sus de lui, la vilaine traîtresse !  
Un homme ayant fort peu de réputation,  
Et pas du tout de gentillesse,  
Nullement digne enfin, et c'est un tort de plus,

D'être en quoi que ce fut comparable à Phoëbus.  
C'est malheureux que sous ce monde sublunaire,  
Presque toujours las ! il en soit ainsi,  
de-là nait maint et maint souci,  
Mais dites-moi, qu'y faire ?

Et voilà qu'il advint, Phoëbus étant absent,  
Que sa femme envoya sus chercher son galant.  
Son galant ? Vilain mot ! j'ai honte de l'écrire,  
Le sage Platon dit, ainsi qu'on peut le lire :  
Que le mot avec l'action  
Doit toujours s'accorder en application,  
Qu'il doit être en rapport avec la chose faite,  
Et ne pas farder l'épithète.  
Je suis de l'avis de Platon.  
Je suis un homme rude, au diable ce bon ton  
Qui voudrait à la plume imposer deux langages  
Pour exprimer selon les personnages,  
Leur rang dans la société,  
Les mêmes scandaleux outrages  
À la moralité.  
Une femme pour moi fut-elle impératrice,  
Quand elle est folle de son corps,  
Est une gourgandine, une infamie, un vice,  
Une poupée, une immondice,  
Une machine à créer des remords,  
Mille fois plus que cette pauvre fille  
Qui pour gagner son pain, dans un jour de malheur,  
Au passant prête sa guenille  
Pour servir de jouet à sa brutale ardeur.  
De ces deux femmes la première  
certes est la plus coupable, et pourtant la dernière  
On la traitera de catin,  
Tandis que par un langage plus fin  
On appellera la première

Sa dame par amour ! son ange sur la terre !  
Et cependant la vérité,  
C'est que la grande dame  
Mérite le mépris par sa lubricité  
Bien plus que l'autre pauvre femme,  
Qui souvent pour couvrir sa triste nudité,  
Fait à tous les passants de son corps charité.  
De même il faut bien le comprendre,  
Entre un tyran, eut-il nom Alexandre,  
Et le voleur de grand chemin,  
Le bandit hors la loi, – nulle est la différence.  
Tyran, voleur, bandit sont tous du genre humain  
Le fléau, la désespérance.  
Le tyran plus puissant, adonc plus criminel,  
À sa suite traînant des soldats par centaine,  
Brûlera, c'est bien naturel,  
Les cités, les maisons, et fera rase plaine  
Pour mériter le nom d'être un grand capitaine.  
Mais le bandit, mais le voleur  
De chenapans soldés n'ayant pour leur malheur  
Une bien grande compagnie,  
Mais n'ayant que mince mégnie,  
Par suite ne pouvant créer autant de mal

Que le tyran, un plus noble animal !  
Seront nommés tous deux des scélérats infâmes,  
Méritant de l'enfer de griller dans les flammes,  
Sur terre en attendant pendus comme voleurs,  
Et c'est bien fait ma foi ! pourquoi ces imbéciles  
Pour tuer, garrotter et mettre à sac des villes  
Le tout impunément, en dépit des clameurs  
Ne se font-ils pas Empereurs !  
Mais comme je ne suis pas ferré sur les textes,  
Que je n'en suis énamouré,  
Et que ne veux non plus m'en servir de prétextes



Pour retarder le cours de mon narré,  
Je reviens sans plus de grimoire  
À mon histoire.

Lorsque la femme de Phœbus  
Eut envoyé chercher son galant, par Vénus !  
Cette digne couleuvre  
Avec lui sur le champ ferme se mit à l'œuvre.  
Le Corbeau blanc les vit, mais le malin pierrot  
Ne souffla mot ;  
Mais alors qu'au logis rentra Phœbus son maître,  
Aussitôt qu'il le vit paraître,  
Il se mit à chanter : « Coucou ! coucou ! coucou ! »

« Que me chantes-tu là ?... ce n'est pas le Pérou, »  
Dit Phœbus : « Bel oiseau ! qu'est-elle devenue  
Ta gentille voix qui fêtait ma venue  
Par un chant suave, enchanteur,  
Qui toujours droit m'allait au cœur ? »

« Par Jupiter ! dit l'oiseau de sa cage,  
Je chante hélas ! ton cocuage !  
Oui, » reprit-il, « ô mon maître, ô Phœbus !  
Malgré tes nombreuses vertus,  
Ta beauté, tes chansons, ton tendre et doux langage,  
Ton soin à garder ton ménage,  
Par quelqu'un qui ne vaut ta réputation,  
Avec toi qui ne peut souffrir comparaison,  
Tu viens d'être trompé ; le jure sur mon âme,  
Je l'ai vu sur ton lit qui tripotait ta femme ! »

Mesdames, mes Seigneurs, que vous dire de plus ?  
Le Corbeau blanc dit, redit à Phœbus  
Que de ses yeux il avait vu la chose,  
Il répéta des propos que je n'ose

Tant ils étaient hardis vous répéter ma foi,  
Si que de son malheur Phœbus ne douta quoi !

Ce désolé Phœbus détourna son visage,  
Pour dire sa douleur il n'est pas de langage ;  
Lors à son arc il mit une flèche, et puis crac  
L'envoya de sa femme en plein dans l'estomac ;  
Voici l'effet, vous connaissez la cause,  
J'en ai dit allez je suppose ;  
De douleur ensuite il brisa  
Et sa harpe et son luth, sa guitare et sa lyre,  
Et puis s'augmentant son délire,  
Tout à coup il pulvérisa  
Et son arc et ses flèches,  
Puis de paroles plus que sèches,  
Son Corbeau blanc agonisa.

« Traître, » fit-il, « avec ta langue infâme,  
Tu m'as fait occire ma femme,  
Tu m'as conduit à mon malheur,  
Ah ! que ne puis-je ici mourir de ma douleur !  
O bijou de déduits ! ô femme si confiante,  
O Toi qui m'aimait tant ! épouse autant qu'amante,  
Et le jurerais innocente,  
Pâle ici tu gis morte hélas !  
Quelle douleur me coûte ton trépas !  
Ô main trop prompte ! ô colère insensée !  
Aveugle passion qui si mal avisée  
M'a fait de si laide façon  
occire sur un faux soupçon  
Cette femme qui fut mon bijou, mon aimée !  
Ô jalousie envenimée !  
Oh ! que chacun se garde avec discrétion  
De tes excès, Précipitation !  
Qu'on ne se hâte point dans un accès de rage

De se venger. Ce n'est pas sage.  
La colère a perdu nombre de braves gens  
Qui pour être un instant sortis de leur bon sens,  
Ont de pleurs bien amers vu mouiller leur visage ! »

Puis se tournant vers le Corbeau :

« Traître ! voleur ! » dit-il, « vilain oiseau,  
Je me revengerai de ta menteuse histoire :  
Autrefois tu chantais ainsi qu'un Rossignol,  
Désormais en perdant ton la, ton ré, ton sol  
Tu feras fuir ton auditoire.  
Tu ne parleras plus dans la suite des ans,  
Et ne pourras mentir, ni faire des cancan.  
Les tiens et toi, vilaine bête,  
Vous crierez après la tempête,  
Votre voix rauque annoncera malheur,  
Aux petits comme aux grands toujours vous ferez  
peur ;

Et ces tourments moi je vous les inflige  
Pour m'avoir donné le vertige,  
Et m'avoir fait tuer ma pauvre femme hélas !  
Que ne peuvent mes pleurs rappeler du trépas ! »

Et sur cela Phœbus se démenant les hanches,  
À tour de bras tomba sur le pauvre Corbeau,  
Puis lui tira toutes ses plumes blanches,  
Puis le rendit tout noir le malheureux oiseau ;  
Puis il lui prit son chant, ainsi que la parole,  
Et le laissa partir tout nu, sans camisole,  
Au diable l'envoyant conter ses désespoirs.  
C'est depuis ce jour-là que les corbeaux sont noirs.

Prenez avis, Messeigneurs, je vous prie,  
De cet exemple désormais :  
Si femme à son mari fait quelque diablerie,

Ne soyez assez sot pour lui conter jamais,  
Car vous feriez les frais de la bavarderie.  
Dom Salomon, disent les Érudits,  
À l'homme donne pour avis  
De faire rarement une longue harangue,  
Et d'apprendre à savoir toujours garder sa langue.  
Moi, ne suis pas, comme l'ai dit déjà  
Fort sur les textes, mais ma respectable mère  
Dans mon esprit souvent emménagea  
L'histoire du Corbeau ; – je ne saurais m'en taire.  
« Mon fils, » me disait-elle, « il faut être discret,  
Et ne jamais dire à personne  
Un secret qu'on surprend, un secret qu'on vous donne,  
Ou l'on s'en repent ; c'est un fait.  
Il suffit, tu le fais, c'est chose salubre  
Pour se garer de Satan, du démon,  
Pieusement de faire' Au nom du Père'  
Le signe de la croix comme on fait au sermon ;  
Mais ici c'est une autre affaire,  
Si tu n'y prends pas garde, et laisses au contraire  
Aller ta langue fils ! tu perdras ton ami,  
Et t'en feras peut-être un cruel ennemi.  
Mon fils, songes-y bien, » lors ajoutait ma mère :  
« Vois ! le bon Dieu dans un palais  
A logé notre langue, et cela tout exprès  
Pour que l'homme frivole  
Ne laisse qu'avec soin s'en aller la parole,  
Que ses lèvres et que ses dents  
Murent dans le palais de crainte d'accidents.  
Mon fils ! en thèse générale,  
Parler peu ça suffit ; c'est chose capitale !  
Pour avoir trop parlé parfois  
On se mord jusqu'au sang les doigts !  
La première vertu, fils ! est savoir se taire,  
Du vrai bonheur, c'est l'A. B. C. ;

Être l'écho du mal, mon fils ! c'est insensé !  
C'est se livrer au péché sur la terre.  
Une langue sans frein, c'est pire qu'un poignard,  
Cela tue, annihile ; en un mot un bavard  
Est en horreur à Dieu. Dans ma bibliothèque  
Fils ! prends-moi Salomon, David ou bien Sénèque,  
Tous sur ce point feront d'accord entr'eux  
Qu'un bavard est un être dangereux.  
Donc lorsque devant toi quelqu'un viendra médire,  
Fais le sourd, mon cher fils ; laisse ce quelqu'un dire,  
Sans approuver même des yeux  
Mais sois muet, silencieux !  
Le Flamand dit, et c'est parler en sage  
Qu'on vit fort bien avec un très petit bagage  
De bavardage ;  
Si tu ne parles mal, mon cher fils, du prochain,  
Tu ne craindras sur toi jamais rien de vilain ;  
Celui qui dit du mal d'autrui, tout au contraire,  
Dort, pour lui c'est bien triste affaire,  
Sur un oreiller de misère.  
Une parole dite, elle va Dieu fait où,  
Veut-on la rattraper ? la tentative est vaine,  
Elle ne revient plus ; et le propos d'un fou  
Est la cause parfois d'une éternelle peine.  
Sur ta langue, mon fils, crois-moi, mets le verrou.  
Celui qui raconte une histoire  
Où la calomnie est notoire,  
Se met à la merci de tous ses auditeurs,  
Qui sur sa foi s'en vont la colporter ailleurs.  
Mon fils ne te fais pas éditeur de nouvelles,  
Quelles soient fausses ou réelles,  
La vérité, ce n'est un fait nouveau,  
Est libelle souvent ; adonc pense au Corbeau





## Prologue du curé.

**P**ar le temps que dura le conte  
De notre ami le Pourvoyeur,  
Le soleil descendit assez bas à mon compte,  
Si que mon ombre avait onze pieds de  
longueur ;

M'est avis qu'il était cinq heures  
Et que déjà fatigué, le soleil  
Avec son éclat sans pareil,  
Se préparait rentrer du soir dans ses demeures.  
La lune au milieu de Libra  
Montait doucettelement vers son *nec plus ultra*,  
Comme nous entrions dans un gentil village.  
Notre Hôte alors qui nous guidait toujours,  
C'était pour nous grand avantage,  
Nous adressa soudain ce beau discours :  
« Messeigneurs », nous dit-il, « tous autant que vous  
êtes  
Comme des gens fort courtois, fort honnêtes,  
Vous avez accompli ma loi,  
Et j'en suis fier ma foi !  
Nous avons eu, je le crois sur mon âme,  
Un conte de chacun, homme aussi bien que femme,  
Et si ne fais mécompte aucun  
Chacun de vous a raconté, sauf un ;

Si que presque complète elle est mon ordonnance ;  
Adonc dans sa bonté Dieu donne bonne chance  
À celui qui pour en finir  
Nous dira son narré pour nous faire plaisir.  
Voyons, dis-nous ça, sire Prêtre, »  
Continua notre Hôte, en sa joyeuse humeur,  
Es-tu, dis-le sur ton honneur,  
Curé, Vicaire, ou bien du troupeau le Recteur ?  
Qui que tu sois, tu tireras peut-être  
Pour ne pas gêner notre jeu  
De ton sac une histoire oui par les os de Dieu !  
Car si j'en crois ton air, tu dois, je le suppose,  
Connaître mainte et mainte chose,  
Avoir par-devers toi matériaux de choix.  
Voyons, fois docile à ma voix  
Et dis-nous de suite une fable. »

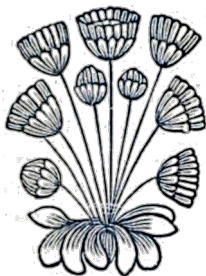
Ce Curé répondit immédiatement :  
« De moi vous n'obtiendrez, sire Hôte, assurément,  
Rien de semblable,  
Car St. Paul, une autorité,  
Dit qu'il ne faut jamais farder la vérité,  
Que c'est risquer éteindre ses lanternes  
Que raconter des balivernes.  
Me faut-il donc semer l'ivraie à pleine main,  
Quand je puis semer du bon grain ?  
C'est pourquoi vous le dis, si vous voulez entendre  
De la morale austère, un sujet vertueux,  
Je suis prêt à tout prendre,  
Et pour l'amour du Christ satisfaire à vos vœux  
Si je le peux !  
Mais croyez m'en, le midi m'a vu naître,  
Et ne saurais raconter, foi de Prêtre !  
Dans ce style qu'on nomme allitération ;  
Dieu sait aussi que guère je n'estime

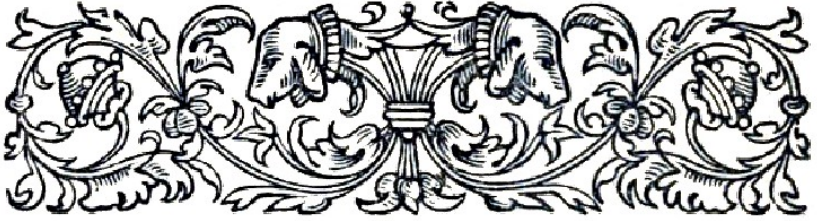


La rime,  
Ceci soit dit sans mal intention.  
Donc si cela vous va, je vous propose  
Vous narrer une histoire en prose,  
De cette fête pour ramasser tous les fils  
Quoiqu'ils soient et fins et subtils,  
Et clôturer à ma manière,  
Des contes la féerie entière.  
Le glorieux enfant de Bethléem  
Me donnera peut-être l'avantage  
Faire luire à vos yeux dans ce pèlerinage  
La céleste Jérusalem.  
Si vous voulez me donner audience,  
À vos ordres je suis, de suite je commence.  
Mais néanmoins des Clercs livre aux corrections  
De mon sujet les méditations,  
Des textes saints je ne prends que l'essence,  
Et me mets à leurs pieds en toute obéissance. »

Tous accédâmes à ses vœux,  
Pensant que c'était bien finir notre voyage  
Par quelque récit vertueux,  
Pouvant sanctifier notre pèlerinage.  
Notre Hôte alors instruit par nous,  
Prit la parole au nom de tous :  
« Sire Prêtre », dit-il, « que le bien vous arrive !  
Parlez, nous vous prêtons une oreille attentive.  
De votre méditation,  
Donnez-vous, s'il vous plait, la révélation ;  
Mais activez de la bonne manière,  
Car déjà le soleil amoindrit sa lumière,  
Et le jour fuit ;  
Soyez donc plein de sève, et ce, dans peu d'espace,  
Et que Dieu vous donne la grâce  
De vous acquitter avec fruit

De votre tâche, avant la nuit. »





## Conte du curé.

*State super vias, et videte et interrogate de  
femitis antiquis quæ fit via bona, et ambulate in ea,  
et invenietis refrigerium anima bus vestris.*

J EREM. VI.



Le puissant Dieu du ciel, notre Seigneur et  
Maître,  
Qui veut que l'homme un jour parvienne à le  
connaître,  
Et qu'il arrive après avoir vaincu  
la mort,  
À la vie éternelle et bienheureuse, au port ;  
Aime à nous enseigner par une voix amie,  
Écoutez en passant ce que dit Jérémie :  
' Regardez aux chemins, regardez aux sentiers,  
Choisissez les meilleurs, ' nous dit le St. Prophète,  
' Et de la vie ainsi vous atteindrez le faite  
Sans laisser votre laine aux ronces d'arbousiers ! '  
Nombreux sont les chemins, nombreuses sont les voies  
Qui mènent au Seigneur, source de toutes joies ;  
À l'homme il est aisé toujours s'en enquérir,  
Le principal chemin a pour nom Repentir ;  
Il conduit qui le prend sur une route sûre

Où le cœur se guérit, où l'âme aussi s'épure,  
 Mais il faut franchement marcher dans le milieu  
 Sans jamais dévier pour arriver à Dieu.  
 ' Lorsque l'homme a péché, ' nous apprend St.  
     Ambroise,  
 Un noble repentir est sa plainte courtoise ;  
 De l'action fautive il doit lors s'abstenir,  
 Et vivre de façon à n'avoir à rougir. '

Un autre docteur dit que le regret de l'homme  
 Quand il est repentant de ses péchés en somme,  
 Doit toujours l'amener à chasser de son cœur  
 De ses mauvais penchants le levain, la noirceur,  
 Et l'amener encore à confesser de bouche  
 Tous ses péchés commis. C'est la pierre de touche  
 À laquelle on connaît un réel repentir.  
 ' Car celui-là, ' nous dit ' le grand St. Isidore  
 Qui cuve ses péchés sans le moindre soupir,  
 Et qui le lendemain en fera plus encore,  
 Ce n'est qu'un fanfaron de vices, rien de plus,  
 Et sur lui sans succès dirons des oremus. '

Pleurer sans s'abstenir du péché, c'est folie  
 Cela ne sert à rien, ainsi si l'on s'oublie !  
 Et néanmoins il faut toujours garder l'espoir  
 Que lorsque le pécheur s'écarte du devoir  
 Il pourra revenir à Dieu de par la grâce,  
 Quoique ce soit douteux qu'il la rende efficace,  
 Sans un repentir vrai ; car St. Grégoire dit :  
 ' Sous le péché celui qui courbe son esprit  
 Malgré son bon vouloir se relève avec peine ;  
 Sans un vrai repentir la pénitence est vaine.  
 Domptez donc le péché, sachez le maîtriser,  
 Avant la dernière heure ayez soin d'aviser,  
 C'est mieux pour le salut ! bien que la Sainte Église  
 Espère encor pour ceux qui lorsque vient la mort  
 Vers le Seigneur Jésus, dans un dernier effort,

Font monter droit au ciel leurs vœux avec franchise.  
Maintenant qu'à vos yeux, au jour pour les ouvrir,  
J'ai fait voir ce que doit être le repentir,  
Je dois vous expliquer, et vous faire comprendre  
De ses trois actions ce que devez attendre.  
La première action qui lave le péché,  
C'est lorsque le pécheur n'étant plus entiché  
De ses vieilles erreurs, accepte le baptême ;  
De ce saint sacrement lors l'onction suprême  
S'il est bien repentant, le rend homme nouveau,  
En pureté semblable à l'innocent agneau.  
Mais s'il n'est repentant il demeure le même,  
Nous dit St. Augustin, sans force est le baptême  
Pour la rémission de ses péchés nombreux,  
Car sans le repentir, ils sont nuls ses aveux.  
La seconde action, c'est qu'après le baptême  
Les pécheurs endurcis font des péchés quand même,  
Et des péchés mortels ; — la troisième action  
C'est que les hommes font si peu d'attention  
À leurs péchés passés, quand ils ont le baptême,  
Que péchés véniels, c'est à n'en pas douter,  
Ils en font tant et tant que quand viendra Carême,  
Cet homme fait calcul, ne pourrait les compter ;  
Car contre ces péchés on ne saurait lutter.  
Aussi St. Augustin dit que la repentance  
De ces pauvres pécheurs, est digne d'indulgence,  
Parce que tels péchés ne sauraient s'éviter.  
De tous ces repentirs pour faire pénitence,  
Il y a trois moyens, oui, trois moyens, je pense ;  
L'un de ces repentirs, est vraiment solennel ;  
L'autre est commun, et l'autre est secret, mais réel.  
Le premier repentir en deux parts se divise,  
À savoir, en carême, être mis hors l'église,  
Pour un infanticide, ou quelque vilain cas,  
Que la pudeur m'engage à ne vous dire pas ;

Ou bien quand un pécheur a fait si hideux crime  
Qu'on en glose partout, qu'il faut qu'on le réprime,  
Et que la Sainte Église usant de ses pouvoirs,  
Le force à confesser tous ses méchants vouloirs,  
Et faire malgré lui pénitence publique,  
Devant le maître autel, ou bien le saint portique.  
Le second repentir que j'appelle commun  
Est celui que le prêtre, et certes à plus d'un  
Prescrit celui d'aller en saint pèlerinage  
Jufqu'à J érufolem à pied et sans bagage.  
Pour l'autre repentir pour des péchés secrets  
Que très secrètement chacun de nous confesse,  
On reçoit, c'est un fait, châtiments fort discrets,  
L'aumône quelquefois, et quelquefois la messe.  
Maintenant il vous faut savoir, non pas en vain  
Ce qui du repentir est l'indice certain.  
Cela consiste, oyez, seulement en trois choses,  
Contrition du cœur, la fin de toutes causes,  
Confession de bouche, et satisfaction  
Donnée à qui de droit, pour l'absolution.  
« Voilà certes pourquoi, » dit Saint Jean Chrysostôme,  
« Le pécheur repentant qui veut du Saint Royaume  
Approcher, doit toujours avec humilité  
S'abîmer devant Dieu, devant sa Majesté.'  
Par trois bien gros péchés, nés de notre misère,  
Nous mettons très souvent Jésus-Christ en colère,  
Sachons les éviter. Ces trois bien gros péchés  
Dont les hommes, hélas ! Paraissent entichés,  
Ils les commettent par actions et pensées,  
Par paroles aussi trop souvent déplacées ;  
Or de ces trois péchés le réel repentir  
Pourrait se comparer à l'arbre sans mentir ;  
À sa racine aussiqui dans la terre plonge ;  
Et ce que je dis là ce n'est pas un mensonge,  
La racine de l'arbre est la contrition,

Dans le cœur du pécheur qui prend direction  
Comme l'arbre se glisse et s'infiltré en la terre.  
Or, de cette racine une tige légère  
S'élève, et tout d'abord de la confession  
Porte subitement les feuilles et les branches ;  
Et puis pour divin fruit la satisfaction  
Du cœur, de tous les jours et de tous les dimanches,  
Qui vient raviver l'âme, et qui vient l'ennoblir ;  
Sur quoi Jésus-Christ dit dans son Saint Évangile :  
' Faites un digne fruit du parfait repentir,  
Car à ce divin fruit, on connaît, c'est facile  
L'arbre qui le porta, qui le fit aboutir,  
Bien plus certainement qu'au fin fond de la terre  
Où sa racine gît, comme dans un suaire.  
Pourtant cette racine également produit  
Une semence chaude et comparable au fruit ;  
De la sécurité c'est la mère efficace,  
Cette semence a nom semence de la grâce,  
Elle provient de Dieu ; du jour du jugement  
Des douleurs de l'enfer c'est le pressentiment.  
Par sa vive darté, sa chaleur, sa puissance  
Salomon nous le dit, cette noble semence  
Porte à l'amour de Dieu, du bonheur éternel,  
Fait haïr le péché, mus rapproche du ciel.  
Car ainsi que l'enfant du lait de sa nourrice  
Est fort affriandé, qu'il le préfère à tout,  
Et que pour son palais il a bien plus haut goût  
Que s'il était mêlé parfois de quelqu'épice,  
Ainsi pour le pécheur qui trouve son péché,  
(Si pour lui par malheur il en est entiché,)  
Le mets le plus friand, la chose la plus douce,  
Si qu'il s'en lèche hélas ! et les doigts et le pousse.  
Mais certes du moment que le susdit pécheur  
Aime d'un cœur contrit Jésus Notre Seigneur,  
Le péché lui paraît vilain, abominable,

Et de suite il le fuit comme une œuvre damnable.  
Celui qui veut un jour arriver au saint lieu,  
Doit donc suivre toujours, en tout la loi de Dieu.  
' C'est pourquoi, ' dit David, ' ô Dieu celui qui t'aime  
Fait de garder ta foi sa volupté suprême,  
Il s'accoquine à toi, déserte les méchants  
Et cherche à réprimer tous ses mauvais penchants. '  
Danielle prophète un jour, c'est chose sûre,  
En songe, de cet arbre il vit la contexture,  
Lorsque l'interrogea Nabuchodonosor,  
Et que de ses pensers laissant vibrer l'essor,  
Il lui donna conseil de faire pénitence  
Si du ciel il voulait s'attirer la clémence.  
Dieu fit du repentir la vertu des mortels,  
C'est l'arbre de la vie et des seuls bien réels ;  
Car d'après Salomon, il n'est si grande offense  
Qui n'obtienne pardon de par la pénitence !

Mais dans le repentir ou la contrition  
L'homme devrait toujours bien faire attention  
Étudier à froid les effets et les causes,  
De manière à savoir le fond de quatre choses,  
Ce que c'est tout d'abord que la contrition,  
Quelle cause y conduit, -quelle en est l'action,  
Et quelle est celle enfin qui plus profite à l'âme.  
La contrition donc ce doit être le blâme  
Que pour tous ses péchés l'homme éprouve en Son  
cœur,  
Avec l'intention s'en aller à confesse  
Chercher trêve à ses maux, solace à sa douleur,  
Et de ne plus pécher faire à Dieu la promesse.  
' Cette douleur fera, ' nous le dit St. Bernard,  
' Aussi poignante au cœur, qu'est un coup de poignard,  
Parce que le pécheur a d'abord fait offense  
À Dieu son créateur qui lui donna naissance,



À son Père céleste, et puis au Christ enfin  
Qui pour nous racheter versa son sang divin,  
Et nous a délivré par ses longues souffrances  
Du diable, de l'enfer, et des désespérances. '

Les causes qui devraient à la contrition  
Porter l'homme, sont six, sans dubitation.  
De ses péchés il doit avoir la souvenance  
D'abord, pour les pleurer, en faire pénitence,  
Et non certes pas pour sa satisfaction.  
Job dit que le pécheur doit confesser les vices  
Qui de son âme font un amas d'immondices ;  
Ezéchiél aussidit que le repentir  
De ses péchés passés, les lui faisait sentir  
Dans le fond de son cœur vivaces, sans ellipse ;  
Et Dieu Notre Seigneur dit dans l'Apocalypse :  
' D'où vous êtes tombés, souvenez-vous du lieu,  
Car avant de pécher, étiez enfants de Dieu ;  
Mais du péché depuis les atteintes profondes,  
Vous êtes devenus les esclaves immondes  
De Satan, de la mort, des viles passions,  
Et des Anges la haïne et les afflictions.  
Vous êtes devenus du serpent la pâture,  
Des excréments hideux, du fumier, de l'ordure. '  
' Ah ! ' dit Ezéchiél, ' pourrie est votre chair,  
Le péché vous a fait le gibier de l'enfer. '

En second lieu ce qui devrait être la cause  
Que l'homme déplorât de ses péchés la dose,  
' C'est que par le péché, ' St. Pierre ainsi le dit,  
' L'homme devient esclave et de corps et d'esprit. '  
' Car, ' dit Ezéchiél, ' en mépris à moi-même,  
Je pleurais mes péchés avec douleur extrême,  
C'est qu'un homme devrait jamais n'être alléché  
Par cette ordure qu'on appelle le péché,

Ni permettre à Satan sur lui prendre hypothèque. '
 À ce sujet oyez ce que pense Sénèque.
 ' Dédaignerais, ' dit-il, ' commettre le péché,
 À l'homme ainsi qu'à Dieu dût-il rester caché ;
 Car je suis né, ma foi, pour de plus grandes choses
 Que pour rendre mon corps pour de vilaines causes
 L'esclave du péché. ' Le fait est que les gens
 Que conduit au péché le délire des sens
 Sont bien vilaines gens ; c'est une race immonde,
 Abominable au ciel, que méprise le monde.
 Notez que plus un homme est d'un rang élevé,
 Plus quand il tombe, il est par Jésus réprouvé.
 Oh ! comment se fait-il que l'on soit si peu sage
 Changer sa liberté contre un dur esclavage.
 ' Voilà pourquoi, ' nous dit le grand St. Augustin,
 ' Envers ton serviteur si marques ton dédain
 Parce qu'il est coupable, ou bien parce qu'il pêche,
 Sur toi fais un retour, et prends vite ta bêche
 Pour nettoyer à fond, et racler sans pitié
 Ces herbes du péché qui t'enchaînent le pié. '

Dans les rangs élevés ceux-là que Dieu fit naître
 Devraient-ils pas au moins en leur cœur reconnaître
 Qu'il leur donna l'esprit, la force et la santé,
 La beauté quelquefois, et la prospérité,
 Et ne pas les traîner tous ces dons dans la fange,
 Et porter au démon ce qu'ils avaient de l'ange.
 Et vous femmes aussi d'une grande beauté,
 Qui, folles de vos corps, croyez en vérité,
 Que l'univers entier est fait pour vos caprices,
 Qui tirez de si haut vanité de vos vices,
 Rappelez-vous ce mot du sage Salomon :
 ' Femme de telle sorte est le pain du Démon, '
 Dit-il, ' Satan en fait dans l'enfer chère-lie,
 Et lui souffle l'orgueil moteur de sa folie ! '

Puis dans un autre endroit Salomon dit encor :  
' La folle de son corps ressemble à l'anneau d'or  
Dont on aurait orné le groin d'une truie  
Qui patauge toujours, et jamais ne s'essuie ;  
Car la femme en ce cas, tout comme l'animal  
Se vautre dans l'ordure et grouille dans le mal. '

Ce qui devrait, c'est sûr, pour la cause troisième,  
Pousser encore un homme à la contrition,  
Du jour du jugement c'est la crainte suprême,  
Des tourments de l'enfer c'est la punition.  
Car si sur ce sujet écoutons St. Jérôme  
Ainsi de ses douleurs il nous dit le symptôme :  
' Toutes les fois que pense au jour du jugement,  
Quand je mange ou je bois, je tremble assurément ;  
Il me semble toujours entendre la trompette,  
À notre âme qui dit : sus ! venez, soyez prête  
À paraître de suite au tribunal de Dieu ! '  
Oh ! St. Paul a raison !. De paraître en tel lieu  
Où nos pensers secrets de tous feront la fable,  
Hélas ! c'est bien terrible, et c'est bien redoutable !  
Et St. Bernard ajoute : En ce cas périlleux  
Faudra donner raison de chaque mot oïseux,  
Car là nous aurons tous un équitable juge  
Que ne pourra jamais tromper un subterfuge !  
Aussi dit Salomon : ' La colère de Dieu  
N'épargnera personne ; et fut-on de haut lieu,  
D'user de son pouvoir on n'aura pas la chance,  
Et de corrompre Dieu, nul n'aura la puissance. '

C'est pourquoi St. Anselme en parlant de ce jour  
Dit à tous les pécheurs de bien s'arranger pour  
Éviter du bon Dieu la trop juste colère,  
Car l'enfer sera là, l'enfer affreux cratère  
Où des diables sans nombre attiferont le feu

Pour absorber rageurs tous les gens sans aveu.  
Alors où s'enfuiera le pécheur misérable  
Et dans quel coin cacher sa frayeur effroyable ?  
Car St. Jérôme dit : ' La terre l'enverra  
Promener sans façon ; et la mer lui rira  
Au nez, sans se gêner ; et l'air plein de tonnerres  
Le poursuivra sans fin de ses fauves lumières. '

Maintenant, m'est avis, celui qui retiendra  
Tous ces sages dictons, bien plus prudent sera ;  
Il ne se targuera plus ma foi de ses vices,  
Par crainte de l'enfer et de ses durs sévices.  
C'est ce qui fit que Job, dit à notre Seigneur :  
Mon Dieu, daignez souffrir qu'avant que je ne meure,  
Je reste un tantinet sur la terre, et que pleure  
Sur mes péchés passés, dont j'ai grande douleur,  
Afin que n'aille point dans ces lieux si funèbres  
Où règnent jour et nuit les plus sombres ténèbres,  
Où nos clameurs vers Dieu jusqu'au ciel ne vont pas !  
Vous Voyez donc ici que Job, un bien saint homme,  
Implore le bon Dieu pour un répit, en somme,  
Pour pleurer sur sa vie, et faire des hélas !  
Sur ses péchés passés, avant que le trépas  
Ne vienne l'emporter dans cette nuit profonde  
Où s'en va s'engloutir ce qui vit dans ce monde.  
C'est que le repentir est agréable à Dieu,  
Et qu'il vaut mieux sur terre en supporter les peines,  
Que laisser s'augmenter les péchés par centaines  
Pour aller les cuver plus tard au vilain lieu  
Qu'on appelle l'enfer, – le pays des ténèbres,  
Où rien ne peut se voir hormis voiles funèbres ;  
Où l'on sera privé pour jamais dans le feu  
Du bonheur éternel ; — où l'on ne verra Dieu !  
Parce que les péchés comme un affreux nuage  
Nous cacheront de Dieu l'admirable visage.

Car, le redis encor, l'enfer est vilain lieu,  
 Où rien n'est confortable, où règne le malaise,  
 Et qui n'est éclairé du feu que par la braise ;  
 Dans ce bien laid pays on chercherait en vain  
 Honneurs et dignités, délices et richesses,  
 Au lieu d'honneurs ils ont en enfer, c'est certain,  
 Honte, confusion, et toutes les tristesses.  
 Les hommes, par honneur entendent le respect  
 Que sur terre parfois au mérite on accorde ;  
 Point d'honneur en enfer, car son monde est abject,  
 Empereur, Roi, Vilain tous dignes de la corde  
 Pendant leur existence, en enfer sont égaux,  
 Et traités qui plus est comme vils animaux.  
 C'est pourquoi le Seigneur nous dit par Jérémie :  
 Celui qui sur la terre aura méprisé Dieu,  
 ' Un beau jour de l'enfer rôtera dans le feu,  
 Et quant à du resped, certes il n'en aura mie. '  
 Ce qu'on nomme ici-bas les hommes de haut rang,  
 Seront foulés aux pieds en enfer par les diables,  
 Sur leurs fronts ils feront des bruits épouvantables,  
 Pour les contrarier et leur troubler le sang.  
 Puis ils auront encore, et vrai, j'en suis bien aise,  
 Au lieu de tout leur or, du pauvre le malaise,  
 Et par le riche rien n'est aussi redouté  
 Que ce cruel fléau qu'on nomme pauvreté.  
 Or cette pauvreté dans ses effets et causes  
 Comprendra, Voyez-vous, pour le moins quatre  
 choses :  
 Primo quand ils viendront de l'enfer sur les bords,  
 Ils verront qu'ils n'ont plus aucun de leurs trésors.  
 Ce qui fait que David dit : ' Les richards du monde  
 Après leur mort auront déception profonde. '  
 Secundo ces vilains habitants de l'enfer  
 Éprouveront encore un assez grand malaise  
 Par le manque de vin, de poisson et de chair

Qu'ils aimaient tant jadis, soit dit par parenthèse.  
 Car écoutons Moïse, il parle au nom de Dieu :  
 ' Les réprouvés, ' dit-il, ' pourriront dans le feu,  
 Ils seront épuisés par la faim, et sans boire  
 Autre chose, vraiment, que le fiel du dragon ;  
 Ils seront dévorés par le large avaloïre  
 Des oiseaux de l'enfer au si hideux jargon. '  
 Tertio ces damnés auront, ne vous déplaise,  
 Encore un bien vilain et bien affreux malaise,  
 Ils feront nus, tout nus, et sans nul vêtement,  
 Hormis celui du feu, très chaud assurément,  
 Mais qui certes en été n'est pas fort agréable ;  
 Et leurs âmes aussi, c'est plus épouvantable,  
 N'auront de vêtements, n'ayant plus de vertus.  
 Où seront donc alors leurs riches par-dessus ?  
 Aussi de ces damnés ainsi parle Isaïe :  
 ' La lèpre de leurs pieds avec brusque énergie  
 Lancera ses poisons, et son venin amer,  
 Et leurs habits feront mites et vers d'enfer. '  
 Quarto de ces damnés enfin le grand malaise  
 Sera de ne pouvoir avoir d'amis jamais,  
 Sur la terre étant pauvre, on est presque à son aise  
 Quand on a des amis serviables et gais ;  
 En enfer un chacun d'une haine immortelle  
 De ses nombreux voisins saluera la séquelle,  
 La discorde en tous lieux soufflera ses courroux,  
 Et tous ces vils damnés se rueront contr'eux tous.  
 Et le père et la mère ayant force bisbilles  
 Entr'eux s'agoniront, ainsi que fils et filles.  
 Le frère jour et nuit, attaquera sa sœur,  
 Et la sœur sur le frère épandra sa fureur.  
 Car le Seigneur a dit par un de ses prophètes  
 Du nom de Michias : Les longs jours de l'enfer  
 Ne feront certes pas des jours voués aux fêtes ;  
 Le séjour de l'enfer fera l'âge de fer.

Et ceux-là qui s'aimaient, s'adoraient sur la terre,  
Prêts à se dévorer seront toujours en guerre  
Sitôt que de l'enfer ils seront citoyens,  
Après avoir été sur terre des vauriens. '  
Car David nous a dit : ' Le méchant de son âme  
Qui fait fort peu de cas, de l'âme d'une femme  
Se souciera bien moins. ' Concluez qu'en enfer  
N'existant plus d'amis, les liens de la chair  
Enfanteront des maux, des actions féroces,  
Des malédictions, et des haines atroces.  
Ces charmants appétits qui les rendait contents,  
Quand sur terre ils étaient, l'appétit des cinq sens,  
Pour eux ne fera plus. Leurs yeux n'y verront goutte,  
Les sons à leur oreille auront fait banqueroute,  
Leurs narines feront pleines de puanteur,  
Et leur goût plein de fiel les remplira d'horreur.  
Quand au toucher leurs corps roussis par la brûlure  
Sentiront néanmoins des vers la pourriture,  
Et ces vers immortels par leur démangeaison,  
Leur feront désirer de perdre la raison ;  
' Mais ils invoqueront en vain, ' dit St. Ambroise,  
' Pour finir leurs tourments la mort dans leur angoisse,  
La mort ne viendra pas les sortir de prison. '  
Ce qui fait dire à Job : ' Dans l'enfer tout est sombre,  
De la mort on n'y voit autre chose que l'ombre ;  
Or une ombre n'est pas une réalité,  
Une ombre est le mensonge, et non la vérité.  
De la mort les damnés n'ont donc jamais que l'ombre,  
Ils ne pourront jamais mourir malgré leur nombre. '  
St. Grégoire aussi dit : ' Tous ces vilains damnés  
Habitants de l'enfer, à rôtir condamnés,  
Croiront tous chaque jour d'une mort misérable  
Mourir mais sans mourir ; leur vie épouvantable  
Sera toujours vivace et n'aura pas de fin.  
Quand ils se croiront morts ils fendront soudain

Aux morsures de feu que leur fera l'envie,  
 Qu'ils ne sont du tout morts, qu'immortelle est leur  
 vie. '

' C'est pourquoi, ' dit St. Jean, ' ils chercheront la mort  
 Mais ne l'atteindront pas, dussent-ils courir fort. '

Job nous dit qu'en enfer tout est un laid désordre,  
 Et bien que le Seigneur ait créé tout en ordre,  
 Il n'y a dans l'enfer aucun gouvernement,  
 Et de la tête aux pieds tout n'est qu'avortement.  
 Ce n'est pour les damnés, qu'enfantera la terre

' Du fruit, ' nous dit David ; ' ni l'air non plus du frais ;  
 L'eau ne leur donnera sa moiteur salulaire,  
 Ni le feu sa lumière et ses brillants bienfaits. '

' Aux damnés de l'enfer, ' dit St. Basile encore,  
 ' Dieu donnera le feu qui brûle et qui dévore,  
 Mais non pas sa clarté ; comme l'homme de bien  
 Aux siens donne la viande, et les os à son chien. '

' Et pour rendre, ' dit Job, ' leur châtement durable,  
 À leurs trousses fera la crainte épouvantable,  
 Ne les quittant jamais, et torturant leur cœur  
 En les investissant d'indicible terreur. '

Donc tous ces vils damnés seront sans espérance,  
 Parce que de voir Dieu plus ils n'auront la chance.

' Aussi ', dit Salomon, ' Quand le méchant est mort,  
 D'échapper aux tourments bien vain est son effort,  
 Or, celui qui comprend tous les affreux sévices  
 Que lui garde l'enfer pour ses péchés, ses vices,  
 Rira jaune, c'œil :sur, bien loin de folâtrer ;  
 Qui pense à tels tourments a raison de pleurer ! '

' Car, ' poursuit Salomon, ' si l'on pouvait d'avance  
 Avoir vent des tourments préparés en enfer  
 Pour la punition des péchés de la chair,  
 On aurait grand chagrin, grande désespérance. '

St. Augustin nous dit que cette connaissance  
 Au cœur de l'homme donne un penser bien amer !



Ce qui devrait encor pour cause quatrième  
 Au pécheur inspirer grande contrition,  
 C'est le bien qu'ici-bas par pure omission  
 Il n'a pas daigné faire ; et celui qu'il a même  
 Perdu. Car c'est certain qu'une bonne action  
 Faite quand l'homme avait sa robe d'innocence,  
 De son compte est rayée, et n'est à ton crédit  
 Portée, alors qu'il est tombé, comme on le dit  
 Dans le péché mortel, abominable offense.  
 Ce qui fait que Dieu dit de par Ezéchiel :  
 ' Que si l'homme de bien par hasard un jour broie  
 De la méchanceté, ne suivant plus la voie  
 Droite, tant pis pour lui, c'est un péché mortel,  
 Et du bien qu'il a fait adieu la souvenance ! '  
 Et St. Grégoire aussi dit : ' Est fermé le ciel  
 À celui qui commet dans son outrecuidance  
 Un laid péché mortel. ' Néanmoins quelquefois  
 Si d'un vrai repentir on a le cœur pantois,  
 D'une bonne action la pure et vive flamme  
 Peut chasser le démon, et rafistoler l'âme.  
 Aussi Notre Seigneur Jésus-Christ très courtois  
 Veut que le bien qu'il fait serve au pécheur parfois.  
 Mais comme c'est un fait par malheur sans conteste,  
 Que le bien qu'on a fait, par le péché mortel,  
 S'efface entièrement, et nous ferme le ciel,  
 Comme nous fait crever quand nous l'avons la peste,  
 Le pécheur peut chanter, m'est avis, à son tour  
 Cette fraîche chanson d'origine française :  
 ' Hélas ! j'ai tout perdu mon temps et mon labour !  
 Et franchement ne suis pas du tout à mon aise ! '  
 Car certes le péché ravit tout au pécheur  
 Et l'efficacité, la bonté de la grâce,  
 Que sans le repentir, il ne peut quoiqu'il fasse  
 En un mot rattraper, fut-il un fier coureur.

Il en est de la grâce, il faut bien qu'on le fâche  
 Comme il en est du feu qui meurt s'il est oisif :  
 ' La grâce manque aussi, ' nous le dit St. Eustache,  
 ' Si son effet s'abdique, et s'il reste inactif. '  
 Alors le pécheur perd tout le fruit de la gloire  
 Promis aux gens de bien dont l'œuvre est méritoire.  
 Le grand St. Bernard dit : ' L'homme qui doit à Dieu  
 Sa vie, un jour aura, ce ne fera point jeu  
 De tous les biens reçus à lui rendre dû compte,  
 Si l'emploi n'en est bon, pour lui gare à la honte ! '  
 La cinquième raison d'avoir contrition  
 C'est de penser toujours avec componction.  
 À toutes les douleurs par Jésus-Christ souffertes,  
 À son père par lui sublimement offertes  
 Pour nos péchés à tous lors de sa Passion.  
 Car nous dit St. Bernard : ' J'aurais mille existences,  
 Que me rappellerais de Jésus les souffrances,  
 Ses veilles en priant, et sa tentation  
 Quand il jeûnait ; ses pleurs, sa douleur sans seconde,  
 Quand sur les gens de bien errants de par le monde  
 Il pleurait de pitié ; son immense chagrin  
 Quand les hommes sur lui vomissant leur dédain  
 L'accablaient de mépris, et pour comble d'outrage,  
 Lui disaient de gros mots, le frappaient au visage ;  
 Les clous avec lesquels on le mit sur la croix,  
 La lourdeur du fardeau, la pesanteur du bois. '  
 Vous tous qui m'écoutez, vous devez bien comprendre  
 Que des péchés commis sont aussitôt descendre  
 L'homme au bas de l'échelle ; -et c'est la vérité !  
 Que l'ordre est renversé par sa perversité !  
 Dieu, la raison, les sens, et puis le corps de l'homme  
 Sont ainsi formulés, que chacun d'eux en somme  
 Aura sur l'autre un droit, non le droit du plus fort,  
 Mais un droit cimenté par un secret accord.  
 Ainsi sur la raison Dieu par sa braverie

Obtient, c'est naturel, le droit de seigneurie ;  
La raison sur les sens obtient un pareil droit,  
Et les sens sur le corps ; tout cela se conçoit.  
Mais lorsque l'homme pêche, il ne relie aucun ordre,  
Ces quatre ordres ne sont plus qu'un vilain désordre.  
De l'homme la raison se butant contre Dieu,  
Les sens sur la raison, de leurs cinq pieds font feu,  
Et lors le corps sans frein s'émeute contre l'homme,  
Lui fait de grands bobos, parfois même l'assomme.'  
Notre Seigneur Jésus paya ce désarroi,  
Cette rébellion, et fort cher par ma foi !  
En ce que la raison n'étant plus raisonnable  
S'était faite une fois l'ignoble enfant du diable,  
L'homme dorénavant dut avoir du chagrin,  
De cruelles douleurs, puis mourir à la fin.  
Donc Notre Seigneur Christ souffrit la mort pour  
l'homme,  
Après avoir été, vous savez bien tous comme,  
Trahi par son disciple, un mauvais sujet las !  
Qui sur terre a laissé ce vilain nom Judas.  
Et de plus en ce que, c'est chose épouvantable,  
De l'homme la raison n'étant plus raisonnable,  
Il ne fut plus dompter le délire des sens  
Et de honte couvert, tenants aboutissants,  
Ne fut que devenir ; Jésus pour cet outrage  
Dut pour l'homme souffrir la honte à son visage.  
Et de plus en ce que le misérable corps  
De l'homme était rebelle, en ces divers discords  
À la raison, aux sens, et par suite était digne  
De mort, Notre Seigneur, avec douceur insigne  
Dut souffrir cette mort, la souffrir sur la croix,  
Au milieu des soldats, de leurs propos narquois.  
Notre Seigneur Jésus souffrit toutes ces choses,  
Pour l'homme seulement, et non pas c'est certain  
Pour ses péchés à lui, (n'en existaient de causes

Affirme St. Bernard,) mais pour le genre humain.  
 Donc le pécheur avec amertume peut dire :  
 ' Maudit soit mon péché qui causa le martyr  
 De ce très cher Seigneur Jésus le fils de Dieu ! '  
 Car certes il faut bien en faire ici l'aveu :  
 ' C'est par les désaccords, cela ne fait pas doute,  
 De nos méchancetés, et de notre dérouté,  
 Que là-haut fut réglée au sein même de Dieu  
 Du Christ la passion, ' nous le dit St. Mathieu.  
 Et la chose se fit à peu près de la sorte :  
 De nombre de pécheurs, c'est un fait qu'on rapporte,  
 L'âme, est, dit-on, trahie, et c'est bien naturel  
 Quand elle court après le bonheur temporel,  
 Et ce par le démon, qui, par ses artifices,  
 Lui fait choisir parfois de charnelles délices,  
 Et la méprise alors ; puis par l'adversité  
 Elle est fort tourmentée, et perd sa liberté  
 Dans l'asservissement du péché, c'est l'usage,  
 Et se traîne avec peine en si dur esclavage,  
 Jusqu'à ce qu'à la fin elle arrive à la mort.  
 C'est par ces désaccords des hommes que d'abord  
 Jésus-Christ fut trahi, Puisqu'il fut, chose sûre,  
 accablé de liens, lui qui, dit l'Écriture,  
 De ses péchés venait délier le pécheur.  
 Puis il fut méprisé, lui si digne d'honneur.  
 Alors vilainement à sa noble figure,  
 Hélas ! on infligea la plus affreuse injure,  
 Et puis finalement le mirent sur la croix  
 En blasphémant son nom, ces pécheurs discourtois.  
 Alors fut accompli ce que dit Isaïe :  
 ' De nos nombreux péchés il eut l'âme envahie ! '  
 Or puisque Jésus-Christ prit nos péchés sur lui,  
 Quel ne devrait-il être à nous tous notre ennui  
 D'avoir au fils de Dieu causé tant de souffrances,  
 Par nos méchancetés et nos impertinences ?

La sixième raison d'avoir contrition,  
 Ce sont les trois espoirs que sa soumission  
 Aux volontés de Dieu doit procurer à l'homme,  
 Pardon de ses péchés, don de la grâce, en somme,  
 Qui le fait arriver pour son ultimatum  
 À la gloire du ciel. Comme le fils de l'homme  
 Nous fait de ces trois dons le présent, on le nomme  
*Jejus Naxarenus, et Rex Judæorum.*  
 Jésus autrement dit l'éteigneur de discorde,  
 Le donneur de pardon et de miséricorde,  
 Le sauveur en un mot ; si qu'à Dom Josephus  
 L'ange dit un beau jour : 'Son nom fera Jésus !  
 Parce qu'il sauvera de ses péchés son peuple  
 Qu'au profit de l'enfer le démon seul dépeuple. '  
 ' Ce qui fait qu'aucun homme, ' a dit Sanétus Petrus,  
 ' Ne peut être sauvé que par ce nom : Jésus '  
 Nazarenus, un mot qui veut dire, je pense,  
 Que l'homme doit garder vivace l'espérance,  
 Car, qui de ses péchés lui fit rémission  
 Un jour peut lui donner cette absolution  
 Qui conduit droit au ciel. Dans la fleur, par exemple,  
 Du fruit gît l'espérance ; et dans un pardon ample,  
 Amplement accordé, repose aussi l'espoir  
 Pour le pécheur contrit passer au ciel son soir.  
 ' De ton cœur, ' dit Jésus, ' moi, j'étais à la porte,  
 J'appelai pour entrer ; – d'une façon accorte  
 Qui m'ouvre quand j'appelle a la rémission  
 De ses péchés ; je fais chez lui collation ;  
 Bonnes œuvres, de Dieu voilà la nourriture  
 Je ne loge jamais que dans une âme pure. '  
 Par le repentir donc l'homme peut tôt ou tard  
 Comme Dieu le promet dans la Sainte Écriture  
 Du royaume céleste avoir un jour sa part.

Maintenant le pécheur doit aisément comprendre  
Que la contrition doit largement s'étendre  
Sur ses péchés commis tant en gros qu'en détail,  
Même de sa pensée au fin fond du sérail.  
Car certes la pensée est vraiment périlleuse,  
Quand l'homme s'y prélassa, et la chose, et la creuse,  
De ton désir immonde en attifant le feu,  
Tout en sachant fort bien qu'elle déplaît à Dieu ;  
Car le péché mortel par les pensers des vices  
Commence tout d'abord, et puis dans leurs délices  
Se plonge jusqu'au cou ; dans ce bain immoral  
De sa raison noyant le sublime fanal.  
Or, de ces voluptés, de leur impure flamme,  
Devra se confesser qui veut sauver son âme ;  
Qui n'en fait pas l'aveu, qui n'en sent repentir  
Ira certainement chez le démon rôtir.  
Et de plus l'homme doit déplorer ses paroles,  
Quand ses paroles sont coupables ou frivoles,  
Car, comprenez bien ça que le seul repentir  
D'un péché, ne saurait tous les péchés guérir ;  
Car Dieu le Tout Puissant dont grande est l'indulgence,  
Pardonne tout ou rien, de ce n'ayez doutance.  
Si que St. Augustin dit : ' Je fais bien que Dieu  
Pardonne les péchés dont on lui fait l'aveu,  
Mais la confession doit être générale,  
Et la contrition n'en doit être banale ;  
Ne demander pardon que pour un seul péché,  
C'est offrir à Satan un par trop bon marché.  
Donc alors que mon cœur était rempli d'angoisse,  
Et que tous ses replis étaient couleur d'ardoise,  
À Dieu je m'élevais par un saint souvenir,  
Afin que ma prière à lui put parvenir. '

Pour que le repentir soit en outre efficace,  
Par la confession il faut chercher la grâce ;  
L'homme contrit peut lors espérer le pardon,

Si de son repentir à Jésus il fait don.  
' Aussi, ' nous dit David, ' pour qu'il vous soit propice  
Pour qu'il vous aime, Dieu, faites la guerre au vice ;  
Aimer Dieu, Voyez-vous, c'est aimer ses amis,  
C'est détester aussi de Dieu les ennemis. '

Ce qu'il est nécessaire encore de comprendre,  
Un sujet sur lequel ne saurais trop m'étendre,  
C'est à quoi peut servir notre contrition ?  
' À laver nos péchés sans nulle omission, '  
Dit quelque part David : ' Tu m'as, ' dit ce prophète  
' De mon vilain péché fait la rémission,  
Ô Seigneur ! ô mon Dieu ! parce que cette dette  
Voulais te la payer par la confession. '  
Mais comme il est certain que la contrition  
Ne sert à rien de rien si le pécheur d'avance  
De bien se confesser n'a pas l'intention,  
De même sans effet est la confession  
Sans du pécheur contrit la vive repentance.  
Disons pour en finir que la contrition  
Du démon affaiblit la force, et plus encore  
Le don du Saint Esprit qu'elle nous le restaure,  
Qu'elle ouvre notre cœur aux plus douces vertus,  
Met Satan en déroute, et l'enfer en fourrière,  
Qu'elle nous vivifie, inspire la prière,  
Et nous fait adorer le saint nom de Jésus ;  
Qu'elle nous fait trouver une musique exquise  
Dans toute la nature, et nous rend à l'église.  
Et de plus elle rend par un bienfait nouveau,  
Celui qui fut un temps un enfant de colère  
Un enfant de la grâce, et cela c'est bien beau !  
Et le Livre le prouve avec grande lumière.  
Donc il fera très sage, et vrai très méritant  
Celui qui bien à cœur prendra toutes ces choses,  
Car en étudiant les effets et les causes,

Il fera pour Jésus sans cesse combattant.  
Notre doux Seigneur est d'un si grand débonnaire,  
Que c'est absurde et mal ne chercher à lui plaire !  
Car s'il n'avait pitié de nous, de nos façons,  
certes nous chanterions de bien tristes chansons.

*Ici se termine la première partie du traité de  
la pénitence, et commence la seconde partie.*

Du repentir, oyez ! la deuxième partie  
Est la confession, demandant amnistie  
Au Christ, avec un cœur plein de contrition  
De tous les péchés faits, et sans exception.  
La confession doit d'abord être sincère,  
Autrement mieux vaudrait ne pas du tout la faire.  
Au Prêtre vous devez montrer nu votre cœur,  
Et ne point essayer d'en voiler la hideur ;  
Mieux que cela devez, c'est chose essentielle,  
De vos péchés laisser voir à l'œil la ficelle.  
Du péché sur la terre ainsi parle St. Paul :  
' D'un saint commandement ce fut par le viol  
Que le péché d'abord entra dedans le monde  
À sa suite entraînant la mort, la mort immonde. '  
Du péché le trouveur, je ne fais un cancan,  
Ce fut le premier homme, il s'appelait Adam.  
Cet homme plantureux, d'une forte charpente,  
Ayant bon pied, bon œil, la santé florissante,  
Étant créé d'ailleurs par la Divinité,  
Paraissait devoir vivre à perpétuité ;  
Mais regardez ! d'ici Voyez ce bêta d'homme  
Au lieu cuver sa joie en un tranquille somme,  
Il se prend à pécher ; et pour un vain plaisir  
D'une minute au plus, il doit, devra mourir  
Sans qu'il en ait envie, et cela d'aventure,  
Non pas lui seulement, mais sa progéniture !



Remarquez en passant que lorsqu'au Paradis  
 Vivaient nus gentiment Adam et sa femme Eve,  
 Ayant trop de bonheur, aussi par trop de sève,  
 Séjour trop enchanteur, des jardins trop exquis,  
 Drapés de leur pudeur, de leur douce innocence,  
 Dans leurs deux nudités ne trouvant nulle offense,  
 Comme l'affreux serpent, le plus adroit coquin  
 Qui dût à Dieu la vie, oh ! ça j'en suis certain !  
 Fit à la femme un jour d'une façon courtoise  
 De ce hardi pourquoi la demande sournoise :  
 ' Pourquoi Dieu, ' lui dit-il, ' dans ce grand Paradis  
 A-t-il mis à l'index d'un seul arbre les fruits ? '  
 La femme répondit : ' Nous trouvons nourriture  
 Dans ces arbres à fruit de diverse nature,  
 Un seul est excepté, c'est l'arbre du milieu,  
 De manger de ses fruits, d'y toucher même, Dieu  
 Nous en a fait défense, et cela c'est possible  
 Parce que son beau fruit n'étant pas digestible  
 Nous pourrions en avoir une indigestion  
 Ce qui nous donnerait vilaine émotion,  
 Et nous ferait mourir. ' Le serpent à la femme,  
 En riant comme un fou : ' Pas de ça, sur mon âme ! '  
 Dit-il, ' vous ne devez dà pas craindre la mort  
 Morbleu ! Dieu le sait bien ! lui qui connaît le fort !  
 Le jour où mangerez de ce fruit, ma parole !  
 De la divinité vous aurez l'auréole,  
 Vos deux yeux s'ouvriront, vous serez... quoi ! des  
 Dieux !  
 Sachant le bien, le mal, et le secret des cieux ! '  
 Par cet adroit discours Madame Eve alléchée,  
 De l'œil guigna le fruit, il lui parut charmant,  
 Puis au juste milieu mordant une bouchée  
 À son homme en offrit partie assurément,  
 Si qu'Adam en mangea. Tout à coup de cet homme  
 Les yeux furent ouverts, c'est alors qu'il vit comme



Et quand l'âme est soufflée en notre pauvre corps,  
Le vil péché l'enduit en dedans, en dehors ;  
Pour nous rendre un peu propre, il nous faut le  
    baptême,  
Sans quoi dans le péché nous pataugeons quand  
    même !

Mais d'Adam nous portons le péché, c'est certain,  
Ou du péché la peine, un bien vilain levain,  
Qui peut se formuler par la concupiscence  
Qui nous fait convoiter d'autrui la jouissance,  
Et ce de par les yeux ; et par l'orgueil du cœur  
Le pouvoir, la richesse, en un mot la grandeur !  
Et d'abord pour parler de cette convoitise  
Que l'on peut appeler des sens la gourmandise,  
Qu'éveille en nous souvent ce légal instrument  
Que nous fit du Seigneur le sage jugement,  
Je dis qu'en ce qu'un homme à Dieu n'obéit pas,  
Il s'en fuit que la chair se rue en plus d'un cas  
Contre lui le cher homme, à cause de l'offense  
Par les grossiers désirs de la concupiscence,  
De l'appétit des sens aiguillon débauché,  
Qui par le bout du nez conduit l'homme au péché.  
Tant qu'en lui le pécheur a la concupiscence,  
D'être tenté souvent adonc il a la chance.  
Le baptême peut bien éteindre quelquefois  
Cette faim, cette fois de la concupiscence,  
Et du bon Dieu la grâce, aussi la pénitence,  
Sur l'appétit charnel ont pouvoir, je le crois,  
Mais jamais ce pouvoir, à quoi bon vouloir feindre ?  
Ne saurait, entre nous, complètement éteindre  
Le feu lubrique, à moins certes que le hasard  
Ou la sorcellerie avec ses maléfices,  
Ou d'un faux Cupidon le très venimeux dard,  
Du corps la maladie, ou la suite de vices,  
Ou de froides boissons, aient éteint le tison

Des folles passions qui troublent la raison.  
 Car que dit-il St. Paul ? Il dit : ' La chair s'acharne  
 Contre l'esprit toujours par d'incessants efforts,  
 L'esprit contre la chair, et quand il se décharne  
 C'est en traînant parfois après lui le remords. '  
 Or, ce même St. Paul après sa pénitence  
 Dans l'eau la nuit, le jour, en très grande endurance,  
 Et sur la terre aussi souffrant le froid, la faim,  
 Une fois lapidé pour ainsi dire, enfin  
 Crevant de fois ajoute : ' Hélas ! moi misérable !  
 Qui me délivrera de mon vil corps, prison  
 Qu'il me faut habiter, et qui n'est pas tenable,  
 Où je risque, c'est sur, de laisser ma raison. '  
 Puis oyez St. Jérôme en un désert sauvage  
 Étant longtemps resté, n'ayant pour tout breuvage  
 Que de l'eau bien saumâtre, et n'ayant pour manger  
 Que des herbes, dîner par ma foi bien léger,  
 N'ayant rien pour son lit, hormis la terre nue,  
 N'ayant pour baldaquin que l'étoile et la nue,  
 D'un Éthiopien de plus ayant la peau  
 Aussi noire pardieu que plumes de corbeau,  
 À moitié démoli par le chaud, la froidure,  
 Les changements subits de la température,  
 Nous dire cependant que la lubricité  
 Bouillonnait dans son corps malgré sa volonté !  
 D'où je conclus que ceux qui disent d'aventure  
 Que leur corps ne ressent l'aiguillon de l'ordure,  
 Se trompent, c'est bien sur. St. Jacques à ce sujet  
 Nous dit : ' Que chaque hère est tenté par le fait  
 Des appétits brutaux de sa concupiscence ; '  
 St. Jean l'Évangéliste aussi lui, dit : 'Qu'il pense  
 Que lorsque nous disons que sommes sans péchés,  
 Nous nous blouons pardieu ! d'amour-propre  
 entichés ! '

Maintenant vous allez en m'écoutant apprendre  
Comment le péché croît, et parvient à s'épandre  
Dans l'homme incirconspect. La première façon  
De nourrir le péché, c'est l'esprit polisson  
Dont le feu couve en nous par la concupiscence,  
De ne nous point priver, et de faire bombance  
De ce morceau friand que par élision  
On appelle la chair ; ce qui fait d'à que l'homme  
Se demande s'il doit ou ne doit pas en somme  
Céder à son désir, et manger l'animal  
La chair, ce bon ragoût ! ou bien rester frugal.  
Si l'homme à ce festin ferme les yeux, la bouche,  
Il reste sans péché, c'est la pierre de touche ;  
Mais si tout au contraire il cède aux doux appas  
De la chair, désirant en faire son repas,  
Alors un feu caché de factices délices  
Dans ses veines se glisse, en y glissant les vices,  
Il doit bien prendre garde alors, car le péché  
Sur lui met le grapin s'il n'en est empêché.  
À ce sujet oyez tous ce que dit Moïse :  
' Le Diable, ' dit Moïse, ' est un être méchant  
Qui pour empoigner l'homme assez souvent le grise  
De cette volupté qui mène son penchant  
Vers l'appétit des sens, vers la concupiscence,  
Et le met aussitôt dedans sa dépendance,  
Sachant parfaitement le séparer de Dieu  
Par l'appétit charnel, par le lubrique feu ;  
Et sitôt le péché commis vite le Diable  
Vous emporte en enfer cet homme misérable.  
Par trois choses adonc le péché s'accomplit,  
Par la tentation, la volupté croissante  
Et par ce vilain « Oui, » qu'en sa fièvre brûlante  
Murmure le pécheur ; oui, qui soudain l'occit ;  
Car de fait l'homme est mort lorsque morte est son  
âme,

Et qu'est éteinte en lui de Dieu la pure flamme.

Le péché, nul de vous ne saurait l'ignorer,  
À deux façons d'agir, aussi deux raisons d'être,  
Il se divise en deux, je vais vous le montrer,  
Véniel ou mortel, sur vous régnant en maître.  
Un homme, Voyez-vous, aimera par malheur  
Mieux que le doux Jésus, mieux que son créateur,  
Une femme, un enfant, ou quelque créature ;  
C'est un péché mortel ; mais si par aventure  
Il aime moins Jésus qu'il ne devrait l'aimer,  
C'est péché véniel, qu'il pourra rédimer  
Bien que ce péché-là soit fort vilaine chose,  
Car de l'amour divin il amoindrit la dose.  
Mais vous concevez bien que péchés véniels  
Si vous en faites trop, et n'ayez la prudence  
Par la confession d'en obtenir quittance,  
Croîtront et deviendront de gros péchés mortels.  
Car le proverbe dit que de petites causes  
Produisent quelquefois les effets les plus grands,  
Que nombre de ruisseaux, toutes petites choses,  
Sont la source pourtant des plus fougueux torrents.  
Un autre exemple encor : de la mer une vague  
Sur un vaisseau se rue, et le fait sombrer net ;  
Petites gouttes d'eau, ce n'est point une blague,  
S'infiltrant dans sa quille amènent même effet,  
Alors qu'il en est temps, si ceux que ça regarde  
De s'en débarrasser n'ont pas su prendre garde.  
Les deux causes, Voyez ! viennent au même but,  
Quoiqu'ayant eu chacune un différent début.  
Ainsi nombreux péchés véniels par nature  
Si vous les hébergez trop longtemps, je vous jure,  
Font en s'agglomérant un gros péché mortel,  
Qui soudain brusquement vient vous fermer le ciel.  
St. Augustin nous dit que chaque fois qu'un homme

Aime quoique ce soit autant et plus que Dieu,  
C'est une trahison indigne qu'il consomme,  
C'est un péché mortel, c'est jouer vilain jeu.  
Dieu veut être, et c'est juste, adoré pour lui-même,  
Qui porte son amour ailleurs fait un blasphème.  
Maintenant qu'on comprend ce qu'est en général  
Le péché véniel, premier pas vers le mal,  
Il est bon, je le crois, qu'on fache d'aventure  
De ces mêmes péchés le rang et la nature.  
Car grand nombre de gens très superficiels  
Ne regardant cela comme péchés réels  
Ne s'en confessent pas, ce qui fait que sans cesse  
Le péché véniel non confessé s'engraisse ;  
Et Dieu fait quel amas d'impures saletés  
À l'homme jette ainsi ses levains fermentés.  
Écoutez-moi donc tous, de parler me dépêchez,  
Voici comment un homme à chaque moment pêche.  
Il pêche quand il mange un peu plus qu'il ne doit,  
Il pêche quand aussi plus que de droit il boit ;  
Il pêche quand il parle avec trop d'abondance,  
Il pêche quand au pauvre il ne donne assistance,  
Il pêche, sain de corps, quand il ne veut jeûner ;  
Il pêche quand dormant sans en rien se gêner,  
Il s'en vient pour cela bien plus tard à l'église ;  
Il pêche quand son sol il ne le fertilise,  
Qu'il le sert de sa femme, y dépense son feu  
Sans désir d'engendrer selon la loi de Dieu ;  
Il pêche s'il ne veut visiter les malades,  
Il pêche s'il se mêle à laides mascarades,  
S'il aime par hasard sa femme ou bien son fils  
Plus que raison ne veut ; s'il flatte ou s'il caresse  
Ceux dont il a besoin avec trop de bassesse ;  
Il pêche si du pauvre il rogne les profits ;  
Il pêche s'il arrange un jour sa nourriture  
Plus délicatement que ne veut l'Écriture ;

Il pèche quand il mange avec trop de bonheur  
De la saison nouvelle une fraîche primeur ;  
Il pèche quand il parle, et ce, pour ne rien dire,  
Ou quand il dit des mots que refuse d'écrire ;  
Aussi quand il promet faire dans l'avenir  
Choses qu'il ne pourra certes pas accomplir ;  
Il pèche quand il dit en dernière analyse  
Du mal de ton prochain par folie ou méprise.  
' Tout ça, c'est bel et bon, ' nous dit St. Augustin,  
' De bien vilains péchés ou j'y perds mon latin. '  
On conçoit après ça qu'un homme sur la terre  
Eut-il assurément une vie exemplaire  
Ne saurait éviter des péchés le fretin,  
Mais il peut empêcher qu'ils ne mettent grappin  
Sur lui, par son amour pour Christ, par la prière,  
Ou par l'aumône au pauvre, une œuvre salubre.  
' Voyez, ' dit Augustin, ' comme une goutte d'eau  
Une seule qui tombe au milieu d'un fourneau  
Fait mal brûler le feu, le met mal à son aise,  
Et porte tout à coup préjudice à la braise ?  
Et concluez delà qu'un péché véniel  
Est une tache pour qui veut gagner le ciel.  
Le péché véniel on peut d'ailleurs l'atteindre,  
Par un confiteor, par la confession,  
Ou bien en recevant la bénédiction  
D'un Prêtre ou d'un Évêque ; il peut enfin s'éteindre  
Et soudain s'effacer par la communion.

#### DES SEPT PECHESMORTELS.

MAINTENANT il est temps, m'est avis, de vous dire  
Quels ils sont les péchés que l'on nomme mortels,  
Ce sont maîtres péchés que je vais vous décrire,  
Ils ne sont véniels ceux-là, mais bien réels.  
On les a baptisés de la belle manière,



On les nomme en effet, les péchés capitaux,  
Car des péchés ils sont les chefs, les maréchaux,  
Et très hideux, parole ! est leur vil caractère.  
Des sept péchés mortels le premier c'est l'Orgueil,  
C'est le père de tous, il a bon pied, bon œil,  
Du péché général c'ell l'affreuse racine ;  
Ses trop dignes enfants sont au nombre de six,  
À vrai dire ce sont de méchantes donzelles,  
Qui, pour notre malheur, sont toutes immortelles,  
Et qui nous sont partout sans cesse vis-à-vis.  
La Colère d'abord, puis ensuite l'Envie  
Qui fouille à tout jamais les plaisirs de la vie ;  
La Paresse aux pas lents, à l'esprit nonchalant ;  
Aux doigts longs et crochus la lugubre Avarice ;  
Puis la Gloutonnerie avalant, avalant  
La gourmande qu'elle est ! toujours avec délice ;  
Puis enfin la Luxure à l'appétit d'enfer,  
Qui sans celle ayant faim se nourrit de la chair.  
Chacun de ces péchés a nombreux satellites  
Qui vivent sur nous tous comme des Sybarites.

#### DE L'ORGUEIL.

JE vais énumérer maintenant de l'Orgueil  
(Un arbre bien touffu dont le terrible ombrage  
Projette, c'est certain, la mort de son branchage  
Et donne à l'existence une teinte de deuil),  
Les rameaux toujours verts et les vertes ramilles,  
Qui nous mettent sans fin en état de bisbilles  
Avec le doux Jésus, avec notre Seigneur.  
Il y a, Voyez-vous, la désobéissance,  
Aussi l'hypocrisie, et le dépit rageur,  
L'arrogance et l'enflure, aussi l'impatience  
Et puis la vantardise, ainsi que l'impudence,  
Le dédain, l'insolence et l'esprit querelleur,

Aussi l'entêtement, aussi l'irrévérence,  
L'opiniâtreté, plus l'ostentation,  
Et ce mauvais penchant qu'on nomme ambition,  
Et certes nombre encor de petites brindilles  
Que je ne puis compter quoique n'étant vétilles.  
Le désobéissant est celui qui, ma foi,  
À Dieu n'obéit pas, et foule aux pieds sa loi,  
Qui n'obéit non plus aux trônants de la terre,  
Et qui pis est, non plus, au confesseur, son père.  
Le vantard est celui qui se vante toujours  
Du bien, du mal qu'il fait, et cela tous les jours.  
L'hypocrite est celui qui feint de ne pas être  
Ce qu'il est, se montrant ce qu'il cherche à paraître.  
Le hautain c'est celui qui fait à contre cœur  
Le bien que sur ce sol chacun doit au malheur.  
L'arrogant est celui qui de son importance  
Et se grise et se foule en son outrecuidance.  
L'impudent est celui qui par force d'orgueil  
Fait jabot du péché, comme on dit s'en bat l'œil.  
L'insolent est celui qui dans son for méprise  
Tout ce qui n'est pas lui, qu'à tort il outreprise.  
Le fieraud est celui qui ne peut, l'animal !  
Souffrir un compagnon, moins encore un rival.  
L'impatient celui qui défend sa folie  
Contre la vérité dont l'aspect l'humilie.  
L'obstiné c'est celui dont l'indignation  
Supporte malgré lui la domination  
D'un pouvoir souverain qui n'a l'heur de lui plaire.  
Le présomptueux est celui qui ne peut faire  
Ce que par amour-propre il prétend accomplir.  
C'est l'irrespectueux qui fait l'irrévérence,  
Quand il ne rend respect à qui doit l'obtenir.  
L'entêté c'est celui qui prétend sans doutance  
Son esprit le meilleur ; enfin le glorieux  
C'est celui qui dans tout de sa magnificence

Affiche insolemment la burlesque importance,  
Et se plaît ici-bas à captiver les yeux.  
J'oubliais le bavard, c'est celui qui jabotte  
Sans vergogne et sans fin, ainsi qu'une linotte.

Dans maint petit détail l'Orgueil se voit encor  
Subitement il perce, et se donne un essor.  
Regardez Mons Fierval qui passe dans la rue,  
Il se rengorge et puis attend qu'on le salue ;  
N'ayez garde, il tiendra le dessus du pavé ;  
Si quelquefois il rend visite à son curé,  
C'est pour avoir toujours le droit qui l'affriande  
D'aller porter au chœur sa fastueuse offrande,  
De baiser la patène, et cela le premier,  
Ou bien d'être encensé tout comme un marguillier.  
Ce Fierval, Voyez-vous, c'est l'Orgueil en personne,  
Et poser en public est ce qui l'aiguillonne.

Il y a, Voyez-vous, deux espèces d'Orgueil,  
L'un dans le cœur de l'homme ainsi qu'en un fauteuil,  
Est assis carrément, et vraiment s'y goberge ;  
L'autre à l'extérieur comme au leuil d'une auberge.  
Tous ces péchés que viens de vous énumérer,  
Et bien d'autres encor, ne puis tous les nombrer,  
Se casent en secret dedans le cœur de l'homme ;  
L'autre espèce d'Orgueil qui pourtant point ne chôme  
Vit à l'extérieur ; néanmoins chaque Orgueil  
Encore que chacun ne dépasse son seuil,  
Est le signe de l'autre et de son existence,  
De même un gai berceau nous indique d'avance  
Que la taverne en cave a de vieux fûts de vin.  
Et tout cela se voit tant dans la contenance  
Que dans les beaux discours, et la toilette enfin.  
Car d'habits si le luxe était une vétille,  
Et non pas un péché plus gros que peccadille,

Jésus-Christ n'aurait pas sévi contre cela  
Dans son saint Evangile, et crié le holà !  
Et St. Grégoire aussi prêche contre la mode,  
Quoique probablement il en fut peu le code.  
Il dit que c'est péché porter habits trop beaux,  
Amplés, étriqués, fins ou chargés d'oripeaux,  
Et de nos jours on fait ce que la gloriëtte  
Fait dépenser d'argent pour la moindre toilette.  
Quant au premier péché l'ampleur du vêtement,  
Cela le rend trop cher bien inutilement.  
De drap c'est tout d'abord un vaste gaspillage,  
Puis c'est brodé, rayé, plein de bariolage,  
Puis les robes vous ont outre une grande ampleur,  
Du cou jusques aux pieds une énorme longueur,  
Puis c'est garni d'œillets poinçonnés, de fourrures,  
D'oripeaux précieux de diverses natures,  
Et ces robes qu'on soit à pied, même à cheval  
Se traînent dans la boue, et c'est vraiment fatal  
De voir se gaspiller des étoffes si belles,  
Des crevés aussi beaux, coûteuses bagatelles,  
Au détriment du pauvre ; et ces habits d'ailleurs,  
Tout tailladés qu'ils font de crevés imposteurs,  
Du pauvre ne pourraient jamais faire l'affaire  
Quand ils deviennent vieux, car par leur caractère  
Et leur façon bizarre, ils ne sauraient vraiment  
Le préserver du froid comme un chaud vêtement.  
Et maintenant je viens à ces courtes jaquettes  
Hideuses, je le dis, n'étant assez complètes  
Pour cacher au panant du matin jusqu'au soir  
Ce que pudeur nous dit de ne pas laisser voir ;  
C'est péché, gros péché que pareille indécence,  
De Jésus-Christ si loin de la chaste innocence.<sup>16</sup>

16 Nous avons rendu dans les six vers qui précèdent vingt-sept lignes du texte de Chaucer, qui contiennent des détails passablement indécents sur les inconvénients de porter dans son temps des jaquettes trop courtes. À l'exception de la

Maintenant pour paner à ces ajustements  
 Dont la femme se sert avec tant de rouerie  
 Pour jeter le grapin sur l'homme et sur ses sens,  
 Et qui sont les harpons de sa coquetterie,  
 Des femmes je dirai que bien que quelquefois  
 La tournure soit chaste, et le minois courtois,  
 Néanmoins la plupart ont de telles toilettes  
 Que de l'amour brutal ce sont des allumettes,  
 Éveillant le désir et la lubricité,  
 Ne respirant enfin qu'orgueil et vanité.  
 Je ne dis pas pourtant qu'une mise honorable,  
 Soit pour homme ou pour femme une chose blâmable,  
 Mais de leurs vêtements certes le trop d'ampleur,  
 Ou bien le trop collant, cela fait mal au cœur.  
 J'en dis encore autant du luxe d'écurie,  
 Des chevaux grassouillets, si beaux et si coûteux  
 Qu'on a pour ses plaisirs, ou pour sa vénerie ;  
 Aussi de ces varlets souvent si vicieux  
 Que pour en avoir soin, on entretient, on garde ;  
 Aussi de ces harnais où la plume d'outarde  
 Sert de riche ornement ; où l'on voit briller l'or  
 Ou des plaques d'argent, ou quelque'autre trésor ;  
 Aussi de lo'attirail, Telle, bride et bricole  
 Beaucoup trop précieux et trop chers ma parole !  
 Aussi par Zacharie oyez ce que dit Dieu :  
 ' Je veux confondre ceux, ' dit-il, ' j'en fais l'aveu  
 Qui sur de tels chevaux si fringants, si superbes  
 Avec si grand orgueil foulent mes pauvres herbes. '  
 Ces hardis chevaucheurs ne songent-ils jamais  
 À ce qu'était du Christ la modeste monture ?  
 Il ne montait qu'un âne, et n'avait d'aventure

---

désignation des couleurs dont étaient composées ces  
 jaquettes, nous ne voyons rien à regretter dans la  
 suppression de ce passage, que notre plume, peu bégueule  
 pourtant, se refuse à reproduire.- (Note du Traducteur.)

Que pauvres vêtements en guise de harnais ;  
Et ne pensez pas qu'onc il monta d'autre bête,  
Que celle qu'il montait dans ce grand jour de fête.  
Je dis que tout cela, vous le comprenez bien,  
Est superfluité ; — mais je ne blâme en rien  
L'usage des chevaux lorsque c'est nécessaire,  
L'on me comprendrait mal en croyant le contraire.  
D'un assez large orgueil on fait preuve de plus  
Quand de varlets nombreux on tient une mégnie ;  
Surtout quand la mégnie est une compagnie  
Félonne et dangereuse, et qui fait par Jésus !  
Toujours tort au prochain, soit par leur hardiesse,  
Soit parce que leur maître a par trop de paresse  
Pour réprimer le mal que font ces gens obtus,  
De tels seigneurs, le dis, vendent leur seigneurie  
À Satan, c'est bien sûr, par leur lâche incurie ;  
Ou bien quand ces seigneurs se font maîtres traiteurs,  
Que d'hosteliers fripons ils sont les souteneurs,  
Ces individus-là font méchante besogne,  
Ce sont des chiens de chasse à l'affût de charogne.  
En agissant ainsi dame ! de tels seigneurs  
Détruisent à jamais eux-mêmes et les leurs.  
C'est pourquoi David dit : ' Une mort bien mauvaise  
Sur de pareils seigneurs tombe ! par parenthèse,  
Ils sont certains d'aller crânement en enfer,  
Car leur maison ne fut qu'un mauvais lieu -c'est clair ! '  
Aussi, s'ils ne font pas dans un temps raisonnable  
Au doux Seigneur Jésus leur amende honorable,  
Comme à Laban Jacob dans une occasion  
Au nom de Dieu donna sa bénédiction,  
À Pharaon Joseph, tout ainsi d'aventure  
À si vilains seigneurs dans telle conjoncture,  
Le bon Dieu donnera sa malédiction  
Si de leurs serviteurs ils prennent la souillure.

L'Orgueil paraît encor dans ces pompeux banquets  
Où le riche convie et Beaux et Damerets.  
Dans ces banquets le pauvre on le laisse à la porte,  
Et pour l'en éloigner on n'irait de main morte.  
L'Orgueil se montre à nu dans l'excès des poissons,  
De hors-d'œuvre pimpants, dans l'excès des boissons ;  
Dans ces mets cuits au four, et dans ces plats de  
viandes  
Brûlant d'un feu follet, comme un beau feu de  
brandes ;  
Et présentant à l'œil tantôt un fier castel  
En papier crénelé, tantôt un carrousel.  
De vrais abus, je dis, oui d'affreux gaspillages,  
On rougit en pensant à tels enfantillages !  
Dans la vaisselle puis l'Orgueil se montre encor,  
C'est l'argent ciselé, le plus souvent c'est l'or ;  
Et puis un luxe aussi de chant et de musique,  
Afin d'ouvrir la voie à tout plaisir lubrique ;  
Dans ce cas, si bien loin de penser à Jésus  
Le cœur pense aux trésors de l'intriguant Crésus,  
L'homme en se laissant prendre à ces fausses délices  
Se met en mauvais pas, ouvre son corps aux vices ;  
Et commet un péché si lourd, si criminel,  
Qu'il devient sur le champ un gros péché mortel.  
De l'arbre de l'Orgueil les petites brouilles  
Quand la méchanceté de les laides mantilles  
Les couvre, sont hélas ! de vrais péchés mortels ;  
Elles sont seulement des péchés véniels  
Lorsque soudainement au jour elles paraissent,  
Mais sans rester longtemps tout à coup disparaissent.  
Et que si maintenant l'on désire savoir  
D'où découle l'Orgueil, c'est bien facile à voir,  
Dirai-je, qu'il surgit des dons de la nature,  
Des dons de la fortune, et même quelquefois  
Des seuls dons de la grâce, et de ses doux émois.

Les dons de la nature, ont, c'est chose assez sûre.  
Une division entre l'âme et le corps.  
Les dons de l'âme sont n'avoir aucun remords,  
De plus esprit subtil, une bonne mémoire,  
Un génie avancé bien avide de gloire ;  
Et quand aux dons du corps ce sont en vérité,  
L'agilité, la force et surtout la santé ;  
Les dons de la fortune ont pour leur apanage  
La richesse, un haut rang et le public hommage ;  
Quant aux dons de la grâce ils sont assurément  
Patience et savoir, vers Dieu rapprochement,  
La contemplation et la divine extase,  
Force de résister à la tentation,  
De contrôler toujours la plus simple action,  
Enfin de la vertu de ne quitter la base.  
De ces différents dons qui veut s'enorgueillir  
Est un fou sur le point de le laisser faillir.  
Si nous examinons les dons de la nature  
Nous voyons qu'ils ne sont parfois qu'une imposture  
Ainsi de notre corps la trop chaude santé  
Nous porte avec fureur vers la lubricité ;  
Car Dieu fait que la chair de l'âme est l'ennemie,  
Un corps sain c'est l'appeau de la polygamie.  
Oui, plus la chair est forte, et moins fort est l'esprit,  
Quand l'esprit cède au corps, c'est fini, tout est dit.  
Après ça, si l'on veut se targuer de noblesse,  
C'est encore folie, et stupide faiblesse,  
Pauvres, riches, nous venons tous de mauvais lieu,  
Nous sortons tous d'Adam, un réprouvé de Dieu ;  
Par suite d'une souche et vile et corrompue,  
Qui végète sur terre, et qui plus est qui pue.  
D'une seule noblesse on doit s'enorgueillir  
Celle-là qui pour culte a le ciel, l'avenir,  
Car l'homme, sachez le, sur lequel a maîtrise  
Le péché, – c'est un serf s'il faut que vous le dise !



Maintenant il y a des signes généraux  
De noblesse, oui dà !... c'est de fuir les ribauds  
Et la ribauderie, ainsi que le servage  
De l'infâme péché ; de plus de faire usage  
De la noble vertu ; d'être aussi généreux,  
Mais pas trop, pour ne pas paraître vaniteux,  
Car, soit dit entre nous, un excès de largesse  
Est folie et péché, n'est pas de la noblesse.  
Mais c'est et noble et beau se rappeler toujours  
Ce que l'on fit pour nous dans de malheureux jours  
C'est aussi noble et beau d'être tout bienveillance,  
Quand on est de haut rang envers vassaux, sujets,  
Car dit Sénèque un homme est grand par ses bienfaits,  
Sa bonté, sa pitié, son immense indulgence ;  
Et fait-il observer quand pour faire le choix  
D'une Reine l'on voit s'assembler les Abeilles,  
Elles ont toutes soin de ne donner leur voix  
Qu'à celle qui n'a pas, — merveille des merveilles !  
D'aiguillon pour piquer. Un autre signe encor  
C'est d'être diligent, et d'avoir un cœur d'or.  
certes aussi celui qui Je targue de la grâce  
En un sot, un grand rot qui cherche une disgrâce ;  
Il eut dû par la grâce avancer vers le ciel,  
Il avance à rebours au superficiel.  
Celui-là qui se targue aussi de la fortune  
Est un sot, un grand sot, car souvent l'on peut voir  
Le richard du matin en perdant sa pécune  
Vers le milieu du jour, n'être qu'un gueux le soir ;  
Et d'autres fois encor les richesses d'un homme  
Sont causes de sa mort si c'est un gastronome !  
Et quant à du public rechercher la faveur,  
C'est bien souventefois un appât imposteur,  
Car le public n'a pas toujours l'humeur égale,  
Il applaudit, il siffle à très court intervalle.

## REMEDE CONTREL'ORGUEIL.

MAINTENANT que savez ce que c'est que l'Orgueil,  
Sur notre humanité ce qu'il cause de deuil,  
Si par votre bon sens vous me venez en aide,  
Vous comprendrez bientôt quel en est le remède.  
Le remède, Messieurs, c'est dans l'humilité  
Qui fait que l'homme songe à sa fragilité.  
L'humilité de cœur, l'humilité de bouche,  
Et l'humilité d'œuvre, – une pierre de touche.  
L'humilité de cœur consiste en quatre points,  
L'un lorsque devant Dieu l'homme ne se regarde  
Que comme un rien du tout, inapte à faire appoints,  
Comme devant un un, zéro mis par mégarde ;  
L'autre quand dans son for il ne méprise autrui.  
Le troisième alors que, ça ne lui cause ennui  
Qu'on le jauge fort peu, cela par modestie ;  
Le quatrième enfin quand lui-même il bénit  
En pleine humilité la main qui le châtie,  
Et devant Jésus-Christ abaisse son esprit.  
Enfin l'humilité n'est qu'un long sacrifice ;  
De l'amertume c'est boire à fond le calice,  
C'est regarder autrui bien au-dessus de soi,  
C'est de subir le joug ou d'un Maître ou d'un Roi,  
C'est en un mot toujours prendre la place infime,  
Dût, de par Dieu, sur vous, un jour trôner le crime.

## DE L'ENVIE

APRÈS l'Orgueil, je veux vous parler maintenant  
De ce vilain péché qu'on appelle l'Envie,  
De ce péché qui va toujours récriminant  
Contre le bien qu'autrui peut avoir dans la vie.  
' Un bien vil sentiment, ' nous dit St. Augustin,

' Qui fait qu'on s'éjouit du malheur du voisin. '  
 Ce péché de l'Envie, une lèpre, une ordure,  
 Est bien évidemment contre le Saint Esprit,  
 Puisque le Saint Esprit est bon de sa nature,  
 Et que du bien d'autrui l'Envie est le dépit.  
 Or la méchanceté de ce péché, l'Envie,  
 En son essence double empoisonne la vie.  
 Des péchés c'est le pire, et je vais le prouver :  
 Un péché quel qu'il soit, je le fais observer  
 En péché bien appris ne combat dans sa lutte  
 Qu'une seule vertu, — loyale est la dispute ;  
 Mais l'Envie au contraire est contre les vertus,  
 Toutes, comprenez bien ; car elle est mordicus  
 Des bonnes qualités l'éternelle ennemie,  
 Et pour faire le mal n'est jamais endormie.  
 En lui chaque péché contient quelque plaisir,  
 Mais l'Envie est morose, et ne fait que haïr.  
 L'Envie a du chagrin quand le monde est en joie ;  
 Du plaisir seulement quand au chagrin en proie  
 On se fent malheureux, car c'est son seul bonheur  
 S'éjouir du chagrin, des maux, de la douleur.  
 L'Envie a mis au monde un jour la Médisance,  
 Fille bien digne d'elle, et qui donna naissance  
 À Dame Calomnie, à Diffamation  
 Qui sèment le scandale à bonne intention ;  
 Mettant le seul instinct de leur âme perverse  
 À faire du prochain le bonheur à l'inverse.  
 Par quatre ou cinq moyens le calomniateur  
 Parvient à son effet d'amoindrir la valeur  
 D'un homme, en en faisant même parfois l'éloge,  
 Ayant soin d'ajouter à cet éloge un-mais  
 Qui beaucoup l'atténue, et bien souvent l'abroge ;  
 Ou bien encor parlant de ses nombreux bienfaits  
 Il vous dira qu'un autre a plus de bienveillance ;  
 C'est ainsi que sans bruit filtre la Médisance,

Écornant la vertu dans son instinct mauvais.  
Après la Médisance arrivant à sa suite  
Viennent les vains regrets, les murmures, parfois  
Surgissant contre Dieu d'une façon subite,  
Ou ma foi contre l'homme en propos peu courtois.  
C'est contre Dieu, bien sur, lorsque l'homme murmure  
Contre la pauvreté, la pluie, ou bien l'enfer,  
Quand il se plaint avec un semblant de droiture  
Du succès des méchants aux bons qui fait injure,  
Alors que tout cela le devrait, c'est bien clair,  
Supporter sans mot dire, en grande patience,  
Comme étant du bon Dieu le vouloir, l'ordonnance.  
Ces murmures encor viennent dans plus d'un cas  
D'un péché différent, qui n'en est pas moins vice ;  
Ainsi certainement, c'était de l'Avarice  
Que venaient ces propos de l'infâme Judas  
D'un ton cafard plaignant avec aigreur et peine,  
Cet onguent précieux versé par Madeleine  
Sur la tête du Christ, de notre Rédempteur,  
Afin de l'adorer et de lui faire honneur.  
Quelquefois de l'Orgueil vient aussi le murmure,  
Comme lorsque Simon, méchant de sa nature,  
Contre la Madeleine acerbement criait  
Parce qu'aux pieds du Christ elle s'humiliait.  
Quelquefois le murmure aussi vient de l'Envie,  
Quand d'un homme on s'attache à détruire la vie,  
Soit en ébruitant un mal tenu secret,  
Ou soit en inventant quelque méchante chose,  
Quelque hideux cancan dont le premier effet  
Est de lui faire tort sans raison et sans cause.  
Souvente fois aussi parmi les serviteurs  
Des murmures se sont alors que leurs seigneurs  
Leur commandent pourtant des choses raisonnables :  
Forcés d'exécuter ces ordres équitables,  
Ils grognent en secret ; ça fait rire l'enfer !

Et du Diable, dit-on, c'est le Pater-noster  
Que tous ces grognements ; bien qu'entre nous le  
Diable

N'ait de Pater-noster ; la chose est improbable.  
Ces murmures encor, l'expliquerai plus tard  
Viennent d'une colère à l'état de brouillard,  
Colère qui n'a pu laisser de sa rancune  
Déborder à grands flots la bile ou jaune ou brune.  
Une haine rentrée est certes un grand fléau  
Qui vit sur le haineux et lui ronge la peau,  
Elle engendre du cœur par le fait l'amertume,  
Ce qui lui fait trouver provenant du prochain  
Une bonne action, d'un goût toujours vilain  
Puis après la Discorde enduite de bitume  
Arrive, qui consume et brûle l'amitié ;  
Et puis vient le mépris qui regarde en pitié  
Le prochain quelque bien d'ailleurs qu'il se conduise ;  
Puis l'acculation qui chaque jour aiguise  
Son poignard contre nous, épiant le moment  
De nous accuser tous, comme cherche le Diable  
Pour nous happer le drôle ! un instant favorable ;  
Puis la Malignité vient sans bruit doucement  
Qui sur l'homme s'amuse à déverser sa bile,  
Qui le mine tout bas, s'infiltré dans son chyle,  
À petit feu le brûle, égorge son bétail,  
Et toujours en secret le ruine en détail.

#### REMEDE CONTREL'ENVIE.

CONTRE ce laid péché qu'on appelle l'Envie,  
Et les vilains recors dont l'Envie est suivie,  
Je m'en vais maintenant vous parler franchement  
Des remèdes qu'on peut avoir assurément.  
D'abord l'Amour de Dieu quand il nous vient en aide,  
Et l'Amour du Prochain, sont le meilleur remède.

Lorsque je parle ici de l'Amour du Prochain,  
Par ce mot du Prochain il faut entendre Frère,  
Car de Chair nous avons chacun le même père,  
Et notre Père au ciel est Dieu, c'est bien certain.  
Aime donc ton prochain, Homme ! autant que toi-  
même,

Du Dieu qui nous créa, car c'est l'ordre suprême.  
Tu dois l'aimer partout, toujours, de tout ton cœur,  
Et le réconforter s'il est dans le malheur.  
Tu lui feras de fait, et la recette est bonne,  
Ce qu'en semblable cas à ta propre personne  
Tu voudrais qu'il fut fait. En suivant cette loi,  
Contre lui méchamment tu ne feras emploi  
De propos malséants, de mauvaise parole,  
D'actes désobligeants, d'action malévole,  
Tu ne désireras parcelle de son bien,  
Ni son bétail non plus, sa femme, ni son chien.  
Et de ce mot prochain comprends bien la portée,  
Dans ce mot est inclus même ton ennemi,  
Que pour l'amour de Dieu dois traiter en ami,  
Sans que ton âme en soit nullement révoltée.  
Car si l'homme devait haïr son ennemi,  
Dieu nous recevrait-il en vérité parmi  
Ses élus dans le ciel, nous qui péchant sans cesse,  
Sommes ses ennemis de par notre faiblesse ?  
Contre trois mauvais tours faits par son ennemi,  
L'homme, si dans le bien, il demeure affermi,  
Se conduira toujours comme je vais le dire,  
Et sur la vertu lors assoira son empire.  
Pour seul prix de sa haine, il l'aimera de cœur ;  
Pour ses mauvais propos, il fera sa prière  
Au ciel pour qu'il pardonne au calomniateur ;  
À ses actes pervers d'envie et de colère,  
Calme, il opposera le pardon, les bienfaits.  
Car Jésus-Christ nous dit : ' Ne haïssez jamais

Vos ennemis, priez pour eux tout au contraire,  
Et leur faites du bien, si vous voulez me plaire. '  
Ainsi parle Jésus. Or mieux que nos amis  
Nous devrions par suite aimer nos ennemis,  
Que l'on doit se montrer toujours plus charitables.  
certes si nous faisons une telle action,  
Nous honorons ainsi du Christ la passion.  
Le Christ mourut pour nous ! En cette souvenance  
Donc pour nos ennemis ayons de la clémence ;  
L'amour d'un ennemi déplaît tant à Satan,  
Qu'il quitte notre cœur dans un subit élan,  
C'est remède efficace au poison de l'Envie,  
Il en préserve l'homme, et rend faine sa vie.

#### DE LA COLÈRE.

APRÈS l'Envie, il faut que parle maintenant  
D'un péché bien affreux, du péché de Colère,  
Que l'Envieux bientôt las ! trouve à satisfaire,  
Et l'Orgueilleux aussi toujours impertinent.  
St. Augustin nous dit que Colère s'engendre  
Par le vilain désir soudainement épancre  
Sur autrui sa vengeance, et qu'elle porte en foi  
Une ébullition et de rage et d'émoi  
Qui brouille le bon sens, et la raison de l'homme  
Si souverainement, qu'il n'en a plus en somme.  
La Colère a pourtant, il ne faut l'oublier,  
Deux motifs que je dois devant vous déplier,  
L'un bon, l'autre mauvais. La Colère est très bonne  
Lorsque contre le vice elle s'élève et tonne ;  
Aussi le sage dit que Colère en ce cas  
Vaut mieux que les plaisirs que l'on prise ici-bas.  
La Colère ainsi faite, est très tonne personne,  
Elle est fort débonnaire, est pleine de douceur,  
Et n'a, c'est bien certain, aucun fiel dans le cœur ;

Contre l'homme lui-même elle n'a d'amertume,  
 C'est contre ses méfaits que seule elle s'allume,  
 Ce qui fait que David dit : ' Dans un pareil cas  
 On peut se fâcher mais certes on ne pêche pas. '  
 La mauvaise Colère est de toute autre sorte,  
 Elle est peu charitable, et n'a l'humeur accorte,  
 Se divisant d'ailleurs en deux modes distincts  
 Elle a, dans tous les deux, d'assez méchants instincts ;  
 Quand sans réflexion emportée et soudaine,  
 Elle porte à la tête, et court la prétentaine  
 Contre cœur et raison, c'est péché véniel ;  
 Mais quand délibérée elle fait par avance  
 Calculer avec art l'instant de sa vengeance,  
 Que la raison consent, c'est un péché mortel.  
 Elle est si déplaisante à Dieu cette colère,  
 Que de l'homme il retire aussitôt sa lumière,  
 Ce qui fait que soudain le seigneur Lucifer  
 Met son grappin sur l'homme et l'emporte en enfer.  
 De même que le feu détruit tout sur la terre  
 Mieux qu'un autre élément, tout ainsi la Colère  
 Est puissante à détruire, anéantir tout bien.  
 Des charbons presque éteints qui dorment sous la  
     braise  
 Ayant un souffle à peine, et n'ayant l'air de rien  
 Par le soufre touchés se réveillent fournaise :  
 Ainsi de la Colère ; elle franchit le seuil  
 Du cœur de l'homme, et fort chaude de ce cercueil  
 Sitôt que l'homme même est touché par l'Orgueil.  
 Car nous le l'avons tous, c'est chose naturelle,  
 Le feu ne peut sortir, même comme étincelle  
 Que d'un corps qui déjà le contient, le recèle.  
 Au moyen d'un silex frappé par un briquet,  
 On peut voir tout à coup jaillir rouge reflet,  
 Adonc si de l'Orgueil souvent naît la Colère,  
 La Rancune est aussi souvent sa tributaire,



C'est la cendre qui couve, et conferve le feu  
De ce vilain péché qui tant déplaît à Dieu.  
' Il est un arbre qui, ' nous dit St. Isidore  
' Lorsque l'on s'en sert pour bien établir un feu,  
Peut le faire durer un an et plus encore,  
Si vraiment l'on prend soin de le couvrir un peu ;  
Ainsi de la Rancune alors qu'elle est conçue  
Dans l'âme du pécheur, impasse sans issue,  
certes elle peut durer une année, encor plus,  
Mais pendant ce temps-là l'homme est loin de Jésus ! '

Du démon au milieu de l'ardente fournaise,  
Se forgent, Voyez-vous, chacune assez mauvaise,  
Trois choses amenant par un chemin certain  
À sa damnation le pauvre genre humain.  
L'Orgueil soufflant toujours, toujours le feu, la flamme,  
Par de méchants propos ; et puis l'Envie infâme  
Attifant la Rancune, et mettant le fer chaud  
Sur l'homme qui n'en peut, et reste tout penaud ;  
Puis vient ce long péché de querelles, d'injures,  
De reproches ardents vous jetant les brûlures.  
Ce péché, la Colère, est très mauvais coucheur,  
De l'homme et son prochain certes il fait le malheur ;  
Car vrai, l'homme en colère est le toton du Diable,  
Il fait ce que Satan lui souffle, et c'est blâmable,  
Ne s'inquiétant mie et du bon Jésus-Christ,  
De sa mère Marie, ou bien du Saint Esprit,  
Ni de Messieurs les Saints. C'est donc un vilain vice,  
De la raison à l'homme il ôte l'exercice,  
Il le rend misérable, il le brouille avec Dieu,  
En fait un être enfin n'ayant ni feu ni lieu.

De la Colère adonc ces puantes engeances  
Naissent ; d'abord la Haine attisant les vengeances,  
Le Courroux, la Discorde irritant les amis,

Et les rendant soudain de cruels ennemis ;  
 Entraînant tous les maux, puis enfin vient la Guerre  
 Faisant des lieux maudits des plus beaux lieux  
                   naguère ;  
 De cet affreux péché vient encor, c'est certain,  
 L'Homicide, — un grand crime, — un crime surhumain.  
 Et comprenez le bien, vous tous, que l'Homicide  
 À plus d'un caractère, et chacun est perfide.  
 L'Homicide d'abord, souvent matériel,  
 Est, quoique sans esprit, parfois spirituel.  
 Ce dernier fait fleurir un grand nombre de choses,  
 Ses multiples effets ont pour le moins six causes.  
 La Haine en premier lieu. Voici ce que dit Jean :  
 Celui qui hait son frère, un mauvais chenapan,  
 Soit dit par parenthèse, est certes un Homicide.  
 Qui médit du prochain est aussi, c'est lucide,  
 Un Homicide. C'est un Calomniateur !  
 Le Calomniateur est bien pis qu'un Voleur.  
 ' Il a, ' dit Salomon, ' deux très larges épées,  
 Dans un impur acier, malignement trempées,  
 Avec ces deux damas il occit le prochain  
 De vilaine façon, comme un vil assassin :  
 Car lui ravir l'honneur par ire ou par envie,  
 C'est bien plus criminel que lui ravir la vie. '  
 On commet l'homicide encore par ma foi !  
 Quand on donne un méchant conseil sans nul émoi,  
 Tel que de conseiller aux Royales Canailles  
 D'accabler leurs sujets de taxes et de tailles,  
 Ce qui fait quelque part dire au Roi Salomon :  
 Un Lion rugissant, un Ours, un Ichneumon,  
 Ressemblent aux seigneurs qui bien loin d'être sages,  
 Retiennent à leurs gens leur salaire, leur gages,  
 Qui vivent sur le pauvre, et sur la pauvreté,  
 Exploitant pour eux seuls la vie et la santé. '  
 ' C'est pourquoi, ' dit le sage, ' il te faut à ton frère,

S'il a faim, s'il a soif donner le nécessaire,  
Sans cela tu l'occis, ' et c'est péché mortel  
Qui te ferme à jamais les deux battants du ciel.  
Un homicide encore est lorsque notre langue,  
Abîme le prochain sous forme de harangue,  
C'est tout aussi vilain que donner le conseil  
De plonger le prochain dans le dernier sommeil.  
L'homicide de fait, je n'en puis rien rabattre,  
Si juste est mon calcul, se subdivise en quatre.  
L'homicide légal, -alors qu'un criminel  
Est, par un magistrat étant trouvé coupable,  
À mourir condamné, que c'est officiel :  
Mais le juge en ce cas doit être inabordable  
À ce vilain désir de répandre le sang,  
Mais avoir pour juger un esprit sain et franc.  
Un homicide encor tout à fait excusable  
C'est quand dans une lutte, et par nécessité  
L'homme en se défendant vous occit son semblable ;  
Mais c'est bien entendu, mais c'est bien arrêté,  
Que si de but en blanc, sans qu'il soit nécessaire,  
Sans se gêner, un homme occit son adversaire,  
Dans ce cas il commet un gros péché mortel.  
On fait un homicide encor, c'est bien réel,  
Alors que par hasard ou par mauvaise chance  
Une pierre, une flèche à la main, on les lance  
Sans faire attention, et qu'on occit quelqu'un  
Alors que de vengeance on n'a motif aucun.  
Aussi quand elle dort, si par sa négligence  
Une femme, une mère étouffe son enfant,  
C'est certes un homicide, un crime ébouriffant,  
C'est un péché mortel sans aucune doutance.  
C'est encore un péché mortel et très mortel  
Quand d'un enfant conçu, par acte criminel,  
Médecine ou boisson, ou vilaine substance  
On dérange, annihile ou détruit l'existence ;

C'est homicide aussi si l'on n'use, c'est clair,  
Que pour faire joujou des plaisirs de la chair ;  
Et c'est un crime affreux quand par honte mondaine  
La femme, hélas ! occit le fruit d'une fredaine.  
La Colère est encor de péchés bien nombreux  
La source, c'est certain, et surtout bien fâcheux.  
Les joueurs par exemple alors que la fortune  
Les trahit, contre Dieu déversent leur rancune,  
Ils blasphèment son nom, ils blasphèment l'autel  
Et le saint sacrement, car ils ne sont que fiel.  
Et puis quand le pécheur ie présente à confesse,  
Il cherche à s'excuser sur l'humaine faiblesse,  
Et se drape si bien dans ses péchés hideux,  
Qu'ils s'agrippent bien plus à lui le malheureux !  
Car de tous nos péchés l'arrogance est le lierre,  
De ses bras tout puissants elle enlace la terre,  
Et souffle dans les cœurs orgueil et vanité !  
Le péché ne s'éteint que par l'humilité !

Encore un gros péché qui vient de la Colère  
C'est celui de jurer ; ça n'est pas nécessaire,  
Et puis c'est positif, Dieu dit expressément :  
' Tu ne prendras en vain, c'est mon commandement  
Le nom de ton seigneur. ' – Mathieu l'Évangéliste  
Dit : ' Tu ne jureras jamais à l'improviste,  
Ni par le firmament, c'est le trône de Dieu,  
Par la terre non plus, car les pieds il y pose,  
Ni par Jérusalem, ni par toute autre chose,  
Ni par ta tête, car ne peux d'un seul cheveu  
La changer la couleur ; mais dis, sur ta parole,  
Un non, un oui, pas plus, le reste est faribole. '  
Ainsi dit Jésus-Christ. Oh ! jamais ne jurez  
En démembrant le Christ par son corps ! par son âme !  
Par ses os ! par son sang ! cela mérite blâme ;  
Les maudits Juifs d'ailleurs, assez vous le savez,

Ont démembré le Christ, sans qu'il soit nécessaire  
 Le disloquer encor d'une telle manière. '

Et quand, de par la loi devez faire un serment,  
 Que ce soit un serment, non pas un jurement.  
 ' Lorsque devras jurer, ' ainsi dit Jérémie,  
 ' Tu jureras le vrai ; — ce serait infamie  
 Que de faire un serment contre la vérité,  
 La vérité de Dieu c'est la Divinité. '

Jurer oiseusement sans raison ni sans rime,  
 C'est commettre un péché, presque commettre un  
 crime.

Adonc tu jureras avec recueillement  
 Quand le juge t'aura déféré le serment,  
 Tu ne jureras pas par crainte ou par envie,  
 Ni pour une faveur devant charmer ta vie,  
 Mais par respect pour Dieu, pour aider ton prochain,  
 Et de la vérité pour le triomphe enfin.

Qui fait un faux serment, fait un péché damnable,  
 Et blasphème le Christ. St. Pierre aussi nous dit :  
 ' Sous la voûte du ciel rien qu'un nom, Jésus-Christ !  
 Est seul assez puissant pour sauver un coupable. '

Et dit encor St. Paul : Au doux nom de Jésus  
 Tout doit se recueillir, dans un saint oremus.  
 Tout doit s'agenouiller et le ciel et la terre,  
 Et Lucifer lui-même, et sa cohorte altière !  
 Ceux qui jurent le nom du Christ sans nuls motifs,  
 Lui sont autant de mal que lui firent les Juifs !  
 Maintenant que l'on fait qu'il est contre nature  
 Jurer oiseusement, qu'en fait défense Dieu,  
 On conçoit que c'est pis quand on fait un parjure,  
 Qu'on profère un mensonge au lieu d'un franc aveu.

Que dirons-nous de ceux qui comme gentillesse  
 Vous font de gros jurons par le Christ ! par la Messe !  
 De ceux qui jurent gros alors que le sujet

Ne vaut pas un fétu ? Que c'est abominable !  
Jurer spontanément aussi c'est fort mal fait,  
Quoique ce ne soit pas tout à fait si blâmable !  
Mais par état jurer par incantation,  
Par évocation, par adjuration,  
Comme font les Jongleurs pour leur nécromancie  
Appuyant sur cela leur fausse prophétie,  
Jurant sur une épée, ou sur un bassin d'eau,  
Sur du feu quelquefois ou sur l'os d'un agneau,  
C'est agir, je le dis, d'une façon maudite,  
Et c'est envers l'église action illicite.

Que dire aussi de ceux qui sont assez naïfs  
Pour croire de nos jours encor dans les Augures,  
Dans le cri des oiseaux, ou dans leurs chants plaintifs,  
Dans des songes, des forts ou bien dans les murmures  
Et les gémisséments que le vent fait la nuit,  
Et principalement à l'heure de minuit ?  
Par Dieu, certainement, et par la Sainte Église  
Tout ça, c'est défendu ; je le dis, c'est bêtise  
Croire à semblables riens ; certes maudits sont ceux  
Qui s'en font les croyants les pauvres malheureux !  
Et quand par grand hasard charmes pour des blessures  
Ou d'homme ou d'animal ont succès, c'est que Dieu  
Permet que cela soit, malgré leurs impostures,  
Pour le bien de ton nom, parce que c'est son vœu !

Maintenant je m'en vais vous parler, car j'y songe,  
De cet autre péché qu'on nomme le Mensonge,  
Généralement fait pour tromper le prochain,  
Ce qui vrai n'est pas beau, ce qui même est vilain.  
Il y a, Voyez-vous, grand nombre de mensonges  
Tout aussi variés que sont ma foi les songes.  
Un mensonge souvent ne sert à rien du tout,  
Un autre est au contraire arrangé de la sorte

Que dans son flanc gonflé souvente fois il porte  
D'un homme le profit, de l'autre le va-tout.  
Mainte fois un mensonge est pour sauver sa vie,  
Ou sauver son bétail, d'un autre objet d'envie.  
D'autrefois un mensonge est pour se divertir,  
Mentir ! pour bien des gens, est un si grand plaisir !  
Qu'ils inventent, oui dà, c'est à ne pas y croire,  
Avec mille incidents une fort longue histoire.  
Pour garder sa parole encore on ment parfois,  
Aussi sans y songer, quand on est aux abois.

Maintenant arrivons à cette tricherie  
Qui naît de l'intérêt, qu'on nomme flatterie.  
Flatterie, on le fait, c'est louer goulûment,  
Ce qu'on ne devrait que louer modérément.  
Les flatteurs, Voyez-vous, c'est chose abominable,  
Soufflant la vanité, sont les suppôts du Diable.  
' L'absurde flatterie est, ' nous dit Salomon,  
Un appât dangereux, tendu par le Démon,  
C'est pire, oui vraiment, que n'est la médisance, '  
Car par la médisance un homme peut par chance,  
À ces vilains propos pour ne donner essor,  
Devenir moins hautain et se rabattre encor  
De vers l'humilité ; mais par la flatterie  
Il s'enfle et se boursoufle avec effronterie.  
Du Diable les flatteurs font les vils enchanteurs,  
À l'homme ils en font voir de toutes les couleurs.  
Ils sont comme Judas, ils sont tous archi-traîtres,  
Sous couvert de valets ils s'imposent en maîtres,  
Du Démon, en un mot, ce sont les chapelains  
Qui chantent Placebo pour uniques refrains.  
Flatterie, à mon sens, s'engendre de Colère,  
Comment me direz-vous ? je n'en fais pas mystère,  
C'est que Colère fait par adresse et par art  
À son char entraîner et le tiers et le quart.

De la Colère encore il me faut vous le dire,  
Vient ce vilain péché, l'action de maudire.  
La malédiction, c'est le levier du mal, '  
Dit l'Apôtre St. Paul, ' c'est un acte fatal. '  
La malédiction alors qu'elle est injuste  
Retourne à son auteur, comme à son nid l'oiseau.  
On devrait éviter même pour un cas juste  
Maudire ses enfants, car cela n'est pas beau ?

Que si voulons ici vous parler des reproches  
Que l'homme fait à l'homme et souvent à ses proches,  
Nous dirons : ' Ces propos, hélas ! toujours fâcheux,  
Décourent l'amitié, refroidissent ses feux. '  
' Ce sont d'affreux péchés, ' dit dans son Évangile  
Notre Seigneur Jésus, ' enfantés par la bile. '  
Notez que celui-là qui reprend son prochain  
Lui reproche toujours quelque bobo vilain,  
Sa lèpre, par exemple, ou bien encor sa bosse,  
Ou quelque autre péché caché, souvent atroce,  
Or si le reprenez sur ses bobos vraiment,  
Votre reproche va sur Christ assurément,  
Puisque, ça se fait bien, la divine sagesse,  
Nous fait cadeau parfois de lèpre ou de tristesse,  
Pour nous éprouver mieux ; que si le reprenez  
Pour ses péchés secrets, au Diable vous plaisez,  
Car le Diable est toujours content quand il voit  
l'homme

De ses péchés nombreux ajouter à la somme.  
Les reproches, c'est sûr, partent d'un mauvais cœur,  
La bouche est dans ce cas un méchant orateur :  
Donc comprenez le bien, en cherchant à bien faire,  
À reprendre du mal quelquefois le prochain,  
N'éveillez pas en lui le feu de la Colère,  
Mais qu'en le châtiant soit douce votre main.



Car, ' nous dit Salomon, c'est l'arbre de la vie  
Qu'une langue jamais ne distillant l'envie,  
Mais une langue, hélas ! Dissolue et sans frein, '  
C'est un fléau qui tue, et qui n'a rien d'humain.

St. Augustin, aussi, dit que la gronderie  
Est l'enfant du démon et de la diablerie.

St. Paul prétend aussiqu'un serviteur de Dieu  
Ne doit jamais gronder, à froid se mettre en feu ;  
Et bien que de gronder soit assez laide chose,  
C'est bien pis, poursuit-il, quand sans raison, sans  
cause

À lieu la gronderie entre femme et mari,  
Car chacun d'eux alors, doit certes être marri  
D'être à l'un, d'être à l'autre attelé pour la vie,  
Sans espoir de repos ; — ce n'est objet d'envie !  
C'est pourquoi Salomon dit que maison sans toit,  
Où dégoûte la pluie, où l'eau tombe et s'accroît,  
Ressemblebel et bien à la femme grondeuse  
Qui grognonne d'abord, puis devient orageuse,  
Et fomente bientôt un soudain ouragan,  
Si que son homme pour éviter ce déluge  
Ailleurs qu'en son logis va chercher un refuge ;  
' Donc vaut mieux, c'est certain, à l'abri de l'autan  
Pauvre morceau de pain, mais avec de la joie  
Qu'un très riche repas, ' dit encor Salomon,  
' Où dans les grognements notre appétit se noie. '  
Et l'apôtre St. Paul dit dans certain sermon :  
' Dieu veut qu'à vos maris soyez soumises femmes ;  
Vous, Messieurs les maris devez aimer ces dames ! '

Et maintenant parlons s'il vous plaît du mépris,  
C'est un vilain péché, c'est moi qui vous le dis ;  
Surtout, sans se gêner, quand on méprise un homme  
Pour ce qu'il fait de bon. Ces mépriseurs en somme  
Sont comme le crapaud qui lui ne peut souffrir

L'arôme de la vigne allant bientôt fleurir.  
Ces mépriseurs, ils sont les compères du Diable  
Et sont les ennemis du Christ, c'est bien palpable.

Quant aux mauvais conseils je les dénonce ici,  
Comme vilaine chose, et sentant le roussi,  
De tous et d'un chacun faisant de nous la fable ;  
Un homme est fou vraiment, alors qu'il prend avis  
De ces gens qui n'ont pas en eux un tact exquis.

J'arrive maintenant à ceux qui de discorde  
Ce sont entièrement les éhontés fameurs,  
Ces gens-là sont vilains, et sont d'affreux pécheurs,  
Tous ennemis du Christ qui prêche la concorde.  
Car Dieu, c'est bien certain, désire l'union,  
Faire de la discorde est mauvaise action.

Vous parlerai-je ici d'une langue traîtresse ?  
Ça dénote, entre nous, une méchante espèce ;  
Langue qui nous cajole avec propos bien doux  
Quand nous sommes présents, et tourne contre nous  
Quand nous sommes absents, -c'est de la vilenie,  
Et rien n'est plus hideux que telle félonie !

Après ce, vient encor le crime de Judas,  
L'affreuse trahison qui rend l'homme si bas ;  
Et puis vient la menace, une insigne folie,  
Qui regarde son vœu comme chose accomplie,  
Quand la plupart du temps on n'arrive jamais  
De la menace altière aux plus petits effets.  
Puis viennent à leur tour les paroles oiseuses,  
Stupides mainte fois, aussi fallacieuses ;  
Et quoique ce travers soit péché véniel,  
Il n'en est pas moins vrai qu'il nous ferme le ciel ;  
Escorté de cancons, puis vient le bavardage,

' C'est, ' le dit Salomon, ' au bon sens un outrage ! '  
Après vient le péché des hardis bateleurs  
Qui font rire le monde, et sont quoi ? Des menteurs !  
Or St. Paul nous le dit : ' Paroles valeureuses  
Sont consolantes pour les âmes vertueuses ;  
De même vilains mots et plus vilain sermon  
Font, c'est sur, les choux gras de l'infâme démon :  
Tous ces hardis péchés viennent de la Colère,  
La Colère ! Ah ! si donc ! La langue de vipère !

#### REMEDE CONTRE LA COLÈRE.

LA Colère étant donc un très vilain péché  
Dont l'homme bien souvent, hélas ! est entiché,  
Il nous faut demander que Dieu nous vienne en aide  
Afin à ce fléau de trouver un remède.  
Pour le combattre bien, il est en vérité  
Une douce vertu la débonnairété,  
Puis une autre vertu qu'on nomme patience,  
Ou si mieux vous aimez, simplement endurance.  
Cette douce vertu la débonnairété  
Est d'humeur si charmante, a si bon caractère,  
Que dans l'homme elle éteint tout levain de colère,  
Et d'un jour nuageux fait un beau jour d'été.  
La seconde vertu qu'on nomme l'endurance  
Apprend à supporter les ennuis, la souffrance  
Que l'homme cause à l'homme extérieurement.  
St. Jérôme nous dit que naturellement  
La débonnairété souvent arrive à l'homme  
Qui n'est pas né méchant, quoique l'on dise en  
somme ;  
Et que cette vertu ne fait jamais de mal,  
N'en dit jamais non plus, est un bel idéal  
Admirable surtout s'il nous vient de la grâce,  
Comme remède alors étant plus efficace.

La patience encore un remède excellent  
Contre l'Ire ou Colère, au langage insolent,  
Est une vertu qui comprend tant d'endurance,  
Qu'elle accepte les maux, même sans espérance,  
Qui lui sont dévolus, ne se fâchant jamais  
Contre les vilains tours qui souvent lui sont faits.  
Aucun méchant propos, aucun sanglant outrage  
N'ont pouvoir de changer son calme et doux visage,  
Cette aimable vertu nous descend du ciel bleu,  
Celui qui la pratique est le chéri de Dieu.  
Cette vertu, nous dit avec raison le sage,  
Détruit ton ennemi ; donc apprends à souffrir,  
Si de vaincre tu veux posséder l'avantage.  
Or, de quatre façons, sans plus long discourir,  
Tu le sauras, on souffre, – et pour chaque souffrance,  
Il y a, c'est certain, spéciale endurance.  
On souffre tout d'abord par les méchants propos,  
Or Jésus a souffert des Juifs tous les haros,  
Avec grand'patience, avec grande endurance ;  
Tous les méchants propos, tiens-les donc à distance,  
Car le sage nous dit : ' Tu n'auras de repos  
Si tu luttas avec un sot, un imbécile,  
Soit qu'il tempête, ou rie, ou son venin distille. '  
L'autre injure est de fait quand on te prend tes biens,  
Jésus-Christ l'a souffert cette cruelle injure,  
Et bien patiemment, quand chargé de liens  
On lui prit ses habits, lui qui dans la nature  
N'avait que ça pour biens. Pour la troisième injure  
C'est d'être molesté dans son corps. Jésus-Christ  
Pendant sa Passion chaque jour le souffrit.  
La quatrième injure est incessant ouvrage,  
Qui contre la nature est incessant outrage.  
Aussi les maîtres qui font travailler leurs gens  
Trop outrageusement, en dehors de leur temps,

Plus qu'il ne faut enfin, même les jours de fête,  
Commettent un péché, font acte déshonnête ;  
Notre Seigneur Jésus en ce cas, toutefois  
Souffrit patiemment quand il porta sa croix  
Pour nous, pour nos péchés, pour notre pénitence,  
Et cela sans se plaindre, et par noble endurance.  
Il faut donc de ceci tirer une leçon,  
C'est d'être patient, et de toute façon ;  
Pour être digne un jour de la vie éternelle  
Pour l'amour de Jésus le doit chaque chrétien,  
Puisque dans les vieux temps le profane payen  
Choyait cette vertu qu'il trouvait la plus belle.

Un philosophe un jour mis hors des gonds  
Par un impertinent disciple,  
Conçut contre l'enfant une ire double et triple,  
Et laissant déborder ses penchants furibonds,  
Tout irrité sortit acheter une verge  
Pour mieux battre le pauvre enfant.  
Il est rentré bientôt d'un air tout triomphant,  
En avant portant sa flamberge.  
' Que prétendez-vous faire avec ce martinet ? '  
Dit soudain l'enfant à son maître.  
' Ah ! tu me le demandes, traître ? '  
Reprit ce Philosophe, ' eh ! parbleu, beau muguet !  
Je prétends te donner le fouet,  
Pour corriger, et d'importance  
Immédiatement ta folle impertinence ! '  
' En vérité ! reprit l'enfant,  
' Vous devriez d'abord vous corriger vous-même,  
Car pour moi c'est ébouriffant  
Vous voir entrer dans cette ire suprême  
Avoir une ire d'Éléphant  
Pour le méfait d'un pauvre enfant ! '  
Notre irascible Philosophe,

Était d'une excellente étoffe,  
Reconnaissant ses torts : Tu dis vrai, mon cher fils !  
Corrige-moi pour mon impatience,  
Près d'elle ce n'est rien que ton irrévérence,  
À toi la verge m'est avis !  
Concluons de ceci que de la patience  
Vient la divine obéissance  
Qui fait que l'homme en tout temps, en tout lieu,  
Obéit à son maître, obéit à son Dieu.

#### DE LA PARESSE.

APRÈS ces deux péchés, la Colère et l'Envie,  
Qui de l'homme, c'est sur, tous deux troublent la vie,  
Je m'en vais vous parler d'un laid péché boudeur  
Qui vous rend l'homme lourd et de mauvaise humeur.  
Ce très vilain péché se nomme la Paresse,  
Malheur à l'homme qui le prend pour sa maîtresse !  
C'est un péché damnable, il fait tort à Jésus ;  
Le paresseux paresse et ne fait rien de plus.  
' Aussi, 'dit Salomon, ' si grande est sa mollesse  
Qu'il ne fait diligence à servir le Seigneur,  
Et ne fera jamais qu'un mauvais serviteur. '  
De l'homme la Paresse en outre est l'ennemie  
Dans tous ses trois états, et jamais son amie.  
En l'état d'innocence ainsi qu'était Adam  
Quand d'Eden il n'avait encor rompu le ban,  
Car alors que l'homme est en état d'innocence  
Il lui faut du Seigneur conserver l'observance.  
En état de péché, car dans ce triste état  
L'homme doit prier Dieu pour gagner le rachat  
De ses susdits péchés. Quant à l'état de grâce  
La Paresse bientôt le rendrait peu vivace,  
Et l'anéantirait par ce goût nonchalant  
Qui le fait chaque jour marcher d'un pas plus lent.

Cet immonde péché, cette ignoble Paresse  
Ôte la vie au corps, et l'occit, la traîtresse !  
La Paresse est le pont qui conduit au Démon.  
Sur la Fainéantise écoutons Salomon :  
' Cet enfant de Paresse, est, ' dit-il, ' si douillette,  
Que pourtant, quoique femme, elle n'est pas  
coquette. '

L'homme doit éviter ce péché dangereux,  
Qui lui prend son courage et le fait malheureux ;  
' Du travail il doit donc contracter l'habitude, '  
Comme dit St. Bernard. Avec de l'aptitude,  
Un homme devient fort, et bonne est sa santé  
Alors qu'il se trémousse avec activité ;  
Tandis que s'il se livre à la Fainéantise  
Il devient faible et mou, puis s'ennuie et se grise.  
Du moment qu'il s'adonne à ce vilain péché,  
L'homme de son travail est soudain détaché,  
Toute chose pour lui devient lourde, onéreuse,  
Et l'heure lui paraît se traîner ennuyeuse.

Puis vient l'affaîssement de ce qu'on nomme Espoir  
En la bonté de Dieu, qui mène au désespoir ;  
Et cela vient d'un cœur ou trop rempli de crainte,  
Ou qui de la tristesse en lui sent trop l'étreinte ;  
Par lequel désespoir on cesse d'avoir foi  
En Dieu, laissant son cœur dans le plus triste émoi,  
Nous dit St. Augustin, ouvert à toute faute,  
Si que vient s'y camper le péché comme un hôte.  
Ce damnable péché qui déplaît tant au Christ  
S'il dure par malheur tout le temps de la vie,  
Est pire, je le crois, que le péché d'Envie,  
On l'appelle entre nous, le péché de l'esprit.  
Il est fort dangereux, celui qui désespère  
N'ayant le moindre frein pour l'empêcher mal faire,  
Témoin ce vil félon, cet infâme Judas,

Qui trahit Jésus-Christ, en lui n'espérant pas.  
Dieu, souvenons-nous en, est un Dieu de concorde,  
Au pénitent qui fait dans son cœur un hélas,  
Il est prêt à donner toujours miséricorde.  
Celui qui, l'imprudent, se livre au désespoir,  
Dans Jésus-Christ n'osant pas placer son espoir,  
Devrait se rappeler de St. Luc l'Évangile,  
Qui dit que dans le ciel, de la vertu l'asyle,  
Il y aura bien plus de joie, en vérité,  
Pour un pauvre pécheur, en toute humilité  
De son plein gré venant ferme à résipiscence,  
Que pour nombre de gens n'ayant dans cette instance  
Par leurs douces vertus, et par leur charité,  
certes aucun besoin de faire pénitence.  
Voyez encor vraiment, ça se lit dans St. Luc,  
La joie et le bonheur de ce vieillard caduc  
Égorgeant le veau gras pour mieux fêter la fête  
De cet enfant prodigue, un beau jour déshonnête,  
Il nous faut l'avouer, ayant je ne fais où  
Avec je ne fais qui couru le guilledou,  
Mais revenant au gîte après bien des fredaines,  
Disant qu'il a mal fait, n'y mettant de mitaines,  
Mais proclamant bien haut son tardif repentir  
D'avoir été si long à se bien divertir.  
Ces gens-là qui n'ont foi dans la miséricorde  
De Dieu, doivent-ils pas encor se souvenir  
Du bon larron, voleur qui méritait la corde  
certes à n'en pas douter, mais par le repentir  
Au royaume de Dieu qui sut mériter place,  
En suppliant Jésus pour lui demander grâce.  
Il n'est si gros péché, si méchante action  
Qui d'être racheté ne soit pas susceptible,  
De par la mort du Christ, de par sa Passion.  
À la miséricorde il est donc accessible !  
Pourquoi lors le livrer jamais au désespoir ?



Le culte de Jésus est basé sur l'espoir.

Puis vient, ça se conçoit, l'inerte somnolence,  
Le croupissant sommeil qui rend un homme lourd  
Et de corps et d'esprit, aveugle autant que sourd,  
Tant qu'il se laisse aller à cette nonchalance.  
C'est un vilain péché que ce péché dormeur  
Qui vient certes tout droit de la Fainéantise,  
Qui fait que le matin, et c'est grande sottise,  
L'homme endort dans son lit sa santé, sa vigueur.  
Car le matin, c'cil sûr, c'est l'instant favorable  
Pour prier le bon Dieu, pour être charitable  
Envers les pauvres qui viennent au nom du Christ  
Implorer nos secours. Et Salomon nous dit :  
' Celui qui le matin se lève de bonne heure  
S'il me cherche, bientôt trouvera ma demeure. '  
Puis vient la Négligence, ayant peu soin de tout,  
Et sa sœur l'Incurie ayant aussi laid goût.  
L'ignorance est, dit-on, la mère de tout vice  
La Négligence alors certes en est la nourrice.

Pour trouver un remède à ces péchés affreux,  
Il faut, nous dit le sage, au ciel porter nos vœux,  
S'efforcer en tout temps par nos œuvres de plaire  
À notre doux Jésus, à notre divin père !

Enfin en dernier lieu puis vient l'Oisiveté,  
Le canal, c'est certain, de toute adversité.

L'homme oisif est semblable à cette citadelle  
Qui n'a pas de muraille, et pas de sentinelle,  
Si que de tous côtés peut entrer Lucifer  
Pour y tendre ses lacs qui mènent en enfer.  
De tous vilains pensers et de tous bavardages,  
De tous méchants propos, et de tous commérages

L'Oisiveté, le dis, avec profond dégoût,  
Las ! est le fond de cale, ou plutôt est l'égout.  
Les célestes lambris, cette terre promise  
À l'homme par Jésus, et par la Sainte Église,  
N'appartiendront jamais, c'est un fait positif,  
Au méchant, au pécheur, non plus qu'à l'homme oisif ;  
Ce qui fait que David dit, si j'en ai mémoire,  
Que n'ayant accompli de l'homme le labeur,  
L'oisif n'ira jamais pour en sortir vainqueur  
Dans ces lieux souterrains nommés le Purgatoire ;  
Je crains bien que l'oisif avec Mons Lucifer  
N'aille en définitif se brûler en enfer.

Et puis vient le péché qu'en vieux latin on nomme  
Tarditas, un péché que caresse maint homme  
Qui remet à demain le soin de son salut,  
Quand ce demain souvent le happe Belzébut !  
Remettre au lendemain pécheur, point ne l'oublie,  
C'est plus qu'absurdité, c'est crime, c'est folie,  
Un homme sur la terre est-il jamais certain  
Que pour aller à Dieu lui restera demain ?

Puis le relâchement vient traînant à sa suite  
Le découragement de la moindre poursuite,  
Si que l'homme s'arrête au milieu d'un labeur,  
Le laisse inachevé, tant sans force est son cœur.  
Ceux-là sont ces bergers qui par leur négligence  
Laissent aller au loup brebis sous leur guidance,  
Sans s'inquiéter mie, et c'est un très grand mal,  
Si sera dévoré l'innocent animal.  
Delà la Pauvreté fille de l'Indolence,  
Et le Désœuvrement qui mène à l'Indigence.  
Puis vient au cœur de l'homme un attiédissement  
Qui dégénère vite en engourdissement,  
Puis petit à petit, sans la moindre secousse,

De la dévotion le doux besoin s'é mouss e ;  
' Si grande est la langueur de l'homme, ' dit Bernard,  
' Qu'il ne prend goût à rien, en tout est en retard,  
Ne prend plus aucun soin de chanter dans l'église,  
Et n'a d'autre souci que flâner à sa guise. '  
Puis il devient bientôt plus lent, plus endormi,  
Et puis du genre humain l'implacable ennemi ;  
Si qu'à la fin en proie à la misanthropie,  
Il se vautre à plaisir dans ce dédain impie ;  
Car un tel sentiment engendrant le remords  
Travaille, c'est certain, au détriment du corps  
Aussi bien que de l'âme, et ce fruit de l'Envie  
En la racourcissant détruit enfin la vie.

#### REMEDE CONTRE LA PARESSE.

POUR apporter remède à cet affreux péché  
Dont l'homme par malheur est souvent entiché,  
Existe une vertu qu'on nomme Fortitude,  
Et qui se développe avec grande amplitude.  
Cette vertu si forte exerce un tel pouvoir,  
Quelle résiste au Diable, à son méchant vouloir,  
Et vous relève l'âme avec plus de prestesse  
Que dans les mauvais jours ne l'abat la Paresse.  
Cette noble vertu que hait tant le démon  
Est de plus d'une espèce, et porte plus d'un nom ;  
Comme indice certain de vigueur, de courage,  
Elle retient le nom de Magnanimité,  
Car contre la Paresse et ton mol esclavage,  
Il faut souventefois force ténacité.  
Puis vient cette vertu la Foi, puis l'Espérance,  
Qui font tout supporter avec ferme endurance.  
Puis vient la fureté quand l'homme mordicus !  
Persévère à garder le chemin des vertus.  
Puis après tout cela vient la Magnificence,

Lorsque l'homme accomplit grâce à sa persistance,  
De grandes actions, un admirable but  
Que devra s'imposer qui cherche son salut.  
Un bon remède encore est la persévérance,  
Aussi la fermeté, comme aussi la confiance.  
Des peines de l'enfer la contemplation,  
Du ciel qui nous sourit la jubilation,  
Peuvent souvent aussi du péché de Paresse  
Avec fruit nous guérir, si nous cherchons sans cesse  
Nous élaner vers Dieu par la contrition ;  
Alors du Saint Esprit guidés par la sagesse  
Nous pourrons arriver à la perfection.

#### DE L'AVARICE.

ET maintenant je viens au péché d'Avarice.  
' L'Avarice, ' dit Paul, ' est la mère du vice ;  
Car de la Convoitise arrive tout le mal  
Qui se sème et croît vite en ce monde immoral. '  
En vérité quand l'homme a perdu confiance  
En Dieu son créateur, il cherche autre accointance,  
Et c'est alors qu'il court après les plaisirs vains,  
Et les inanités et tous les biens mondains.  
' De l'appétit mondain, c'est une gourmandise, '  
Nous dit St. Augustin, ' d'à que la convoitise !'  
D'autres disent encor que ce péché vilain  
Consiste dans l'achat de bijoux, de dentelles,  
De choses qu'en ce monde on appelle fort belles,  
Mais pour son propre usage et non pour le prochain.  
Et comprenez cela, que souvent l'Avarice  
N'est pas pour écus d'or, mais prenez en notice,  
Pour science et savoir, pour gloire et pour honneur,  
Pour tout objet enfin ayant une valeur.  
Que si l'on veut savoir quelle est la différence  
Entre la Convoitise et l'Avarice intense,

La voici : l'Avarice est chercher à garder  
Ce que par de vers foi chacun peut posséder,  
Sans vouloir au prochain en donner quelque chose ;  
La convoitise c'est le désir surhumain  
De posséder ce que possède le prochain,  
Sa fortune, ses biens ou sa femme ou sa rose.  
Tels désirs sont mauvais, et sont tous contre Dieu,  
À vrai dire l'avare est un fesse-Mathieu  
Qui de l'Idolâtrie est sous le dur servage,  
' Et ' comme dit St. Paul ' reste en cet esclavage. '

Car l'avare en effet a presque autant de Dieux  
Que dans son coffre il a de trésors précieux,  
Pour lui chaque florin est une double idole,  
Surtout si ce florin vaut quadruple pistole ;  
L'idolâtre, au moins lui, n'a qu'un Dieu, le soleil,  
Parce que dans le ciel il n'est rien de pareil.  
Et certes le péché qu'on nomme idolâtrie  
Est un péché de Dieu qui fait la fâcherie.  
L'avare est idolâtre alors qu'il aime mieux  
Son argent, ses trésors, ses bijoux fastueux,  
Que Dieu son créateur ; ce n'est qu'un idolâtre  
Qui de l'enfer un jour ira tâter de l'âtre.  
C'est et par l'avarice, et par ses appétits  
Que tant de grands seigneurs aussi tant de petits,  
Pressurent leurs vassaux, pour eux viles canailles,  
De taxes et d'impôts, et de nombreuses tailles,  
Extorquant tous leurs biens sans rime ni raison,  
Par amende ou corvée et jusqu'à pâmoison.  
Telle est en vérité la base du servage,  
Un péché bien hideux, contre l'homme un outrage,  
Et contre la nature, affreuse trahison.

Adonc tous ses seigneurs si fiers de ce servage  
Qu'ils imposent aux gens de moins haut apanage,

N'ont déjà tant de droits de se glorifier,  
Car le servage vient, on ne peut le nier,  
Du péché tout d'abord. De plus quand par jactance  
Ils disent ces seigneurs qu'ils ont l'appartenance  
Et ce, d'après leurs droits, des biens de leurs vassaux,  
Ils se trompent morgué ! Ces biens impériaux  
Ils sont à l'Empereur ; le Seigneur doit d'urgence  
Les défendre, mais non les confisquer, je pense ;  
Aussi Sénèque dit s'adressant aux seigneurs :  
Que ' c'est pour eux devoir aussi bien que prudence  
De vivre sagement avec leurs serviteurs.  
Les vrais amis de Dieu sont souvent les moins riches,  
Car le pauvre n'a pas le culte des fétiches. '

Et puis pensez aussi que seigneur et vassal  
De la même façon arrivent en ce monde,  
Par ma foi tous deux sont engendrés dans le mal,  
Et du péché tous deux portent la tache immonde.  
La même mort aussi qui happe le vilain  
Happe sans se gêner le seigneur châtelain ;  
Donc c'est là mon avis, je le crois bon, utile,  
Et d'autant plus que c'est parole d'Évangile :  
Fais avec ton vassal comme voudrais par Dieu !  
Qu'à toi-même il te fit, s'il était en ton lieu. '  
chaque pécheur d'ailleurs, chacun le fait en somme,  
Est vassal du péché, fut-il bon gentilhomme !  
certes il faut dans ce monde au rang avoir égard,  
La raison le demande, et le devoir l'exige,  
Mais des extorsions, l'injure et le brocard  
Contre vassaux ! Seigneur, c'est damnable, te dis-je !

Et de plus comprenez que les tyrans vainqueurs  
Font des tyrans vaincus bien souvent leurs esclaves,  
Or les tyrans vaincus pouvaient être aussi braves  
Que ces nouveaux tyrans trônant dominateurs.

Il ne fut onc connu ce vilain mot servage,  
Avant que feu Noé n'eut dit que Cham son fils,  
De ses frères serait le serf pour un outrage,  
Un grand péché, ma foi, que Cham avait commis.  
Que dire de ceux-là qui dans leur convoitise  
Font des extorsions contre la sainte Eglise ?  
certes quand on remet l'épée au Chevalier  
En symbole de foi devant le monde entier,  
Ce n'est pas pour donner au glaive qui protège,  
Ou qui doit protéger, l'énorme privilège  
De piller, de voler, d'être traître envers Christ,  
De combattre en un mot contre le Saint Esprit.  
' Ce sont, ' dit Augustin, ' ce sont les loups du diable  
Qui sont souventefois une œuvre si coupable  
Sur les brebis du Christ, et soit dit entre nous,  
Ces monstres-là sont pis, oui bien pis que des loups ;  
Le loup qui n'a plus faim, dont remplie est la panse,  
À manger des brebis à nouveau point ne pense ;  
Mais de l'Église ceux qui sont la chasse aux biens,  
Pillent, pillent toujours comme d'affreux païens. '  
Or, comme je l'ai dit, le péché du servage  
Fut la cause première, et dans tout l'univers  
Lorsque tous et chacun n'étions que des pervers,  
Que des gueux de pécheurs, tout était esclavage,  
Assujettissement, tout allait de travers  
Sans pitié ni merci ; mais depuis que la grâce  
Du seigneur Jésus-Christ a tout remis en place,  
Dieu sans doute a voulu, soit-il fait son vouloir !  
Que quelques-uns feraient à la tête, au pouvoir,  
Et les autres en bas, tout en bas de l'échelle,  
Et que chacun ainsi manierait sa truelle,  
Manant pour étayer le fruit de son labeur,  
Seigneur pour du manant vivre de la sueur,  
Et de plus au besoin exploiter sa cervelle.  
Cependant, disons-le, dans des pays parfois,

quant à la sainte foi des Ducs ou bien des Rois  
Devinrent convertis, à leurs nombreux esclaves  
De leurs liens passés détruisant les entraves,  
Ils donnèrent souvent leur pleine liberté,  
Au nom de Jésus-Christ et de l'humanité.  
Et le serf du seigneur lors devint l'homme-lige,  
Et le seigneur lui dut haute protection,  
Et l'homme-lige aussi dut, en cas de litige,  
Suivre de son Seigneur la contestation.  
Le Pape des Chrétiens le chef et le modèle,  
Des Serviteurs de Dieu le Serviteur s'appelle.  
Mais notez que ce chef s'il n'eut point existé,  
Il eut fallu qu'il fût un beau jour inventé ;  
Des différents degrés sans la hiérarchie  
Tout n'eut été, c'est sûr, qu'une vaste anarchie ;  
Mais au pouvoir légal si l'on doit obéir  
Autant que de raison, il faut en convenir  
Ce pouvoir il devra protéger, non détruire  
Tous ses subordonnés, et ne jamais leur nuire ;  
C'est pourquoi, je le dis, tous ces méchants seigneurs  
Qui comme les loups sont d'infâmes égorgeurs,  
Et qui pillent les biens de tout leur pauvre monde,  
Seront punis par Christ de leur conduite immonde,  
À moins qu'étant enfin un peu mieux avisés,  
Ils n'aient des sentiments tout à fait opposés.  
Maintenant il s'agit parler de tromperie  
De marchand à marchand, ou de supercherie.  
Le trafic, comprenez, de deux façons il est,  
L'un tout matériel est légal, est honnête,  
L'autre spirituel, illégal, déshonnête,  
Et vous allez bientôt en juger par le fait.  
Le trafic très honnête est lorsque l'abondance  
Étant dans un pays, des marchands vont par chance  
Dans un autre pays bien plus nécessaire,  
À leurs périls porter ce surcroît somptueux.



Le trafic déshonnête et maudit, et damnable,  
Est le spirituel qui droit vous mène au diable :  
C'est l'infâme action de trafiquer de Dieu,  
Que dans tous les pays on nomme Simonie,  
Qui fait qu'à la vertu celui-là dit adieu  
Qui concevrait désir de telle félonie.  
Il faut le proclamer, qui fait métier du ciel  
Commet évidemment un gros péché mortel.  
Et savez-vous pourquoi s'appelle Simonie  
Ce péché monstrueux qu'avec acrimonie  
Je vous dénonce à tous ? C'est de Simon Magus  
Que nous advient ce nom. Ce Simon, un intrus  
Acheta par de l'or le trône de St. Pierre,  
Et c'est sachez le bien une vilaine affaire  
Que faire un tel achat. Et celui-là qui vend  
certes que l'acheteur est tout aussi coupable,  
Pour ces deux mécréants c'est un péché damnable,  
Surtout si d'un tel atte aucun ne se repent :  
Donc tous ces acheteurs sont des simoniaques,  
Ou si mieux vous aimez de vrais démoniaques.  
La simonie encore et se glisse et s'étend  
Pour assouvir souvent un bien affreux penchant.  
Ainsi quand vous Voyez, mon Dieu, de par le monde  
L'amant ou la maîtresse avoir un grand désir  
De faire avancer son compagnon de plaisir,  
C'est de la simonie abominable, immonde.  
Quand on donne à quelqu'un un office sacré,  
Il faut que ce quelqu'un il soit considéré ;  
' Car, ' dit St. Damascus, ' tous les péchés du monde,  
Ne sont rien, c'est certain, ici qu'on ne me fronde,  
Vis-à-vis d'un péché dont l'effet désastreux  
Est du Christ et des saints maculer le chez eux. '  
Ministres insensés qui donnez des Églises  
À de vils paltoquets, à des ambitieux  
Dont l'unique mérite est voter à vos guises,

Vous êtes des escrocs, vous escroquez les cieux !  
Vous détruisez du Christ le noble patrimoine,  
Devant l'humanité vous êtes sans exoine<sup>17</sup> !  
Donnant à vos troupeaux de si vilains pasteurs  
Pour les garder du loup, vous mettez, Imposteurs  
Tous les enfants du Christ en dehors de l'Église,  
Et trafiquez du ciel, oui, telle est votre emprise !  
Du ciel au pâturage aussi vous n'aurez part,  
Il est pour les agneaux, je vous le dis sans fard.

Puis vient le jeu, les dés, et puis la tricherie,  
Et puis les faux serments, et puis l'escroquerie,  
Les brouilles, la rapine, et le désir du gain,  
Le reniement de Dieu, la haine du prochain,  
Le faux emploi du temps, la passion cupide,  
L'avidité des biens et parfois l'homicide.  
En très grand péché certes ils sont tous les joueurs,  
De ce vilain métier quand ils sont les acteurs.  
De l'Avarice encor vient le faux témoignage,  
Les faux serments, le vol, et maint et maint outrage  
À ce que nous prescrit et nous commande Dieu,  
Et que nous devrions observer en tout lieu.  
De deux sortes souvent est le faux témoignage,  
En paroles parfois pour ôter l'héritage  
Indûment à quelqu'un, -parfois en action,  
Par envie ou par ire, ou par agression.  
Prenez bien garde à vous, qui par des subterfuges  
Vous laissez empaumer notaires ou bien juges !  
certes, nous le lavons, Suzanne eut du déchet,  
Et bien d'autres aussi par semblable méfait.  
Si maintenant au vol nous arrivons d'emblée,  
Je le dirai devant cette noble assemblée,  
C'est un hideux péché que défend le bon Dieu

---

17 (*Droit*) *Excuse* en Justice de ce qu'on ne peut se trouver à une assignation. (Note de léditeur)

Dans ses commandements, et dans maint autre lieu.  
Le vol de deux façons par ma foi se divise,  
Le vol matériel, le vol fait à l'Église,  
Que l'on pourrait nommer-le vol spirituel.  
Le vol commun, le vol qu'on dit matériel,  
C'est de prendre les biens du prochain, de son frère,  
Par de vilains moyens, la ruse ou le mal faire,  
Ou la force parfois, ou l'emprunt frauduleux  
Avec intention de flouer, — c'est affreux !  
Le vol spirituel n'est pas blanc comme neige,  
Bien au contraire, car c'est un vrai sacrilège :  
Il est de deux façons ce détestable vol,  
Qui combine en lui-même et l'astuce et le do !.  
L'une de ces façons est lorsque dans l'Église  
Ce vol est perpétré par finesse ou surprise ;  
L'autre lorsque ce vol dans un lieu consacré,  
Est commis en dépit du Prêtre ou du Curé,  
Dans ces deux cas le vol est maudit sacrilège,  
Sous les pas du pécheur Satan place ce piège.

#### REMEDE CONTREL'AVARICE.

MAINTENANT le remède à ce péché bien laid,  
C'est la miséricorde, et la pitié de fait,  
Mais prises toutes deux à de fort larges doses,  
Car il ne faut jamais faire à moitié les choses.  
Si l'on me demandait pourquoi ces deux vertus  
Détruisent l'Avarice, et l'amour des écus,  
Je répondrais ceci : ' C'est que jamais l'Avare  
Ne montre de pitié pour le nécessiteux,  
Il garde son trésor dont il ne se sépare,  
Sans s'inquiéter d'à s'il est des malheureux ! '  
Cette douce vertu de la miséricorde  
Est symbole toujours de paix et de concorde,  
Pour divine compagne elle a la Charité  
Qui soutient l'homme en tout dans son adversité.

C'est la vertu du Christ qui par douceur immense  
Consentit à mourir pour notre délivrance ;  
Aimer à pardonner, soulager le prochain,  
Est la miséricorde, -un sentiment divin.  
Pour guérir l'Avarice encore un bon remède,  
Au prochain malheureux c'est de venir en aide,  
C'est d'user en un mot de ses biens temporels  
Largement, pour gagner les vrais biens éternels.  
Cependant il ne faut pas faire gaspillage,  
Car perdre ainsi ses biens ne serait du tout sage ;  
certes celui qui donne, et ce, par vanité  
Ses biens à des chanteurs, ne fait pas charité,  
Il commet un péché, je le dis sans vergogne,  
Et ne fait, c'est certain, que mauvaise besogne ;  
Car il ressemble alors au stupide coursier  
Qui pour se rafraîchir va choisir un borbier,  
Quand il pouvait trouver un beau filet d'eau claire,  
Un fleuve appétissant, une fraîche rivière ;  
Ceux-là qui de leurs biens font un méchant emploi,  
Au jour du jugement, je n'en répons pas, moi !

#### DE LA GOURMANDISE.

VENONS de l'Avarice, et de la Convoitise  
À ce péché brutal qu'on nomme Gourmandise ;  
Abus désordonné du boire et du manger,  
Que l'on appelle aussi l'art de se goberger.  
La gourmandise dà ! cela n'est point un rêve,  
Est un péché mortel ; souvenez-vous tous d'Eve !  
Qui par sa Gourmandiis et par ses goûts pervers,  
En corrompant Adam a damné l'Univers.  
St. Paul dit des Gourmands : ' Qui fait Dieu de son  
ventre  
Est l'ennemi du Christ, et sera damné diantre ! '  
De ce péché celui qui fait son favori

Est perdu pour le ciel, est gangrené, pourri,  
La Gourmandise étant la clé de tous les vices,  
Et nous ouvrant l'enfer par tous ses orifices.  
Multiple est ce péché. Ses subdivisions  
On pourrait bien le dire ont pour nom, légions.  
De toutes la première, hideuse en sa nature,  
C'est d'à ! l'ivrognerie, horrible sépulture  
De la raison de l'homme ! et c'est péché mortel !  
Pourtant si l'homme un jour buvant davantage  
Par suite d'un labeur, ne savait pas l'usage  
De la boisson, alors, c'est péché véniel.  
Mais c'est péché mortel lorsque l'ivrognerie  
De son esprit troublé fait une moquerie.  
La Gourmandise encore est quand l'homme est  
glouton,  
Qu'il mange goulûment ainsi qu'un marmiton,  
Et que le lendemain grâce au jus de la treille,  
Il ne fait plus du tout ce qu'il a fait la veille.

' La Gourmandise, ' dit St. Grégoire de Tours  
' Est un péché qui fait prospérer à rebours. '  
' J'en connais, ' poursuit-il, ' pour ma part cinq  
espèces,  
Qui du Gourmand bien haut proclament les faiblesses.  
La première est de boire, et même de manger  
Avant le temps prescrit, ne manquez d'y songer ;  
La seconde est hélas ! alors que l'on s'adonne  
À des mets trop friands, à boisson par trop bonne ;  
La troisième est alors qu'on mange beaucoup trop ;  
La quatrième c'est quand au lieu d'au galop  
De préparer ses mets, on en fait une étude  
À laquelle on apporte un trop plein d'aptitude.  
La cinquième enfin est de manger si bien,  
Que dans les plats à sec on ne laisse plus rien.  
Ces cinq divisions sont les cinq doigts du diable ;

Les trois quarts des humains il les agrippe à table !

#### REMEDE CONTRE LA GOURMANDISE.

CONTRE la Gourmandise, ainsi dit Galien ;  
Un remède certain, certes c'est l'Abstinence ;  
' Mais, ' dit St. Augustin, ' souvenez-vous en bien,  
Il faut que pour mobile, elle ait la Patience.  
Si vous vous abstenez pour la santé du corps  
Le remède n'est plus vertu du tout alors. '  
L'Abstinence a pour sœurs d'abord la Tempérance,  
Dans toutes choses qui tient le juste milieu,  
Puis la Honte pudique évinçant par avance  
Ce qui n'est pas honnête, et peut déplaire à Dieu ;  
La Modération, aussi la Réticence,  
Toutes deux restreignant cet immense appétit  
Qui dans l'art de goinfrer rend un homme érudit ;  
Puis la sobriété qui, si j'en ai mémoire,  
Prévient l'ivrognerie, et défend de trop boire ;  
Enfin son frère unique est le Contentement  
Qui n'étant pas du tout friand de sa nature,  
Vit ainsi qu'un ermite, et mange seulement  
Pour manger, sans chercher quelle elle est sa pâture !

#### DE LA LUXURE.

APRÈS la Gourmandise arrive la Luxure,  
Deux péchés bons amis, deux péchés bien vilains,  
Mais liés entr'eux deux comme cousins germains.  
Ce qui fait que St. Paul dit qu'au fin fond d'un verre,  
Se cache la Luxure, et souvent l'Adultère.  
La Luxure est de Dieu l'abomination,  
Aussi, rude et sévère est sa punition.  
Car dans l'ancienne loi si de fait une femme  
Esclave, était coupable, elle était sous le fouet

Condamnée à mourir ; si c'était une dame,  
On vous la lapidait, jamais ça ne manquait ;  
Et si la femme était d'un Évêque la fille,  
Vive on vous la brûlait, fut-elle bien gentille !  
Pour la Luxure Dieu noya tout l'univers,  
Et brûla cinq cités au milieu des éclairs.

Maintenant que parlons ici de la Luxure,  
Un péché bien puant, d'une ignoble nature,  
Venons à ce péché de lui bien dérivé  
Que l'on nomme Adultère, un péché dépravé.  
Rien de laid en effet autant que l'Adultère,  
Qui rime avec raison avec ce mot – ulcère ;  
L'Adultère, on le fait, est aussi bien commis  
Par les femmes, ma foi ! que par leurs chers maris :  
C'est bestialité !... ' Dans du feu, dans du soufre, '  
Dit St. Jean, ' on devrait tous les mettre en un gouffre,  
Ces pécheurs mal appris, ces vils fornicateurs ;  
Le feu serait alors pour laver leur luxure,  
Le soufre pour laver leur sale et laide ordure,  
Et les désinfecter de toutes puanteurs. '  
Briser ce sacrement au paradis lui-même  
Consacré de par Dieu ! c'est vilain au suprême.  
' Tu ne convoiteras la femme du prochain ! '  
Dit le commandement : ' c'est, ' dit St. Augustin,  
' Une loi qu'on ne peut esquiver, chose sûre,  
Et qui nous interdit tout péché de luxure. '  
Et sur un tel sujet, écoutez St. Mathieu,  
Il va beaucoup plus loin parlant au nom de Dieu :  
' Qui regarde, ' dit-il, avec œil de luxure  
Une femme, a commis ce péché de l'ordure,  
Tout comme absolument si l'objet enchanteur  
Eut été dans son lit, eut cuvé son ardeur. '  
Ici vous pouvez voir que la pensée intime,  
Même sans l'action est réputée un crime.

Cet infâme péché tourmente cœur et chair,  
Et fait de tous les deux nourriture d'enfer.  
Et certes, si c'est chose affreuse, abominable,  
Qu'un homme sacrifie à ce plaisir damnable,  
De gaspiller son bien, son âme et ses trésors  
Pour des femmes !... c'est pis, oh ! c'est bien pis alors  
Qu'on voit la femme... horreur !... agir en gastronome,  
Et gourmande vouloir, elle, acheter de l'homme !  
Je le dis indigné, sur un pareil tableau  
J'ai hâte en vérité de tirer le rideau !  
Ce péché monstrueux, comme dit le Prophète,  
Détruit l'homme et la femme, et plait seul au démon,  
Qui fait par là tirer de quoi faire recette,  
Et qui de ce côté gouverne son timon.  
De même qu'un marchand futé de sa nature,  
Connait bien ce qui peut lui rapporter plus d'or,  
De même le démon fait que par cette ordure  
chaque jour il profite et garnit son trésor !

Ceci, comprenez-le, c'est l'autre main du diable,  
La main et ses cinq doigts, dont, c'est épouvantable,  
Avec fruit il se sert le perfide aigrefin  
Pour happer crânement le pauvre genre humain !  
Tenez ! Le premier doigt c'est le regard immonde  
De l'homme et de la femme allant de par le monde  
En quête de luxure ; il occit par son chic  
Mieux que ne le ferait regard de basilic ;  
Car par les yeux d'abord se fait la convoitise,  
Qui descend dans le cœur, l'étourdit et le grise.<sup>18</sup>  
Venons au fécond doigt, c'est l'infâme toucher  
Qui se glisse impudent dans la chambre à coucher.

---

18 Le texte porte : « for the coveytise of eyen folwith the coveytise of the herte. » – Notre manière d'interpréter est ici contraire au texte, mais c'est avec préméditation que nous avons cru devoir adopter le sens que nous présentons.  
- Note du traducteur.



Aussi dit Salomon : ' À qui touche et manie  
Une femme, il advient souvent peine infinie ;  
Scorpion elle pique, et ressemble à la poix  
Trop chaude, en y touchant on y laisse ses doigts. '

Quand au troisième doigt, c'est la légère troupe  
Des propos libertins, une sorte d'étoupe  
Qui vous monte la tête et le cœur et les sens,  
Et vous met tout en feu, tenants, aboutissants.  
Le quatrième doigt sont les baisers de braise  
Que sur la bouche on donne, et qui, parenthèse,  
Sont autant de péchés et d'actes criminels  
Qui deviennent bientôt d'affreux péchés mortels.  
On traiterait de fou, celui, ne vous déplaie,  
Qui de gaîté de cœur s'en irait l'imprudent  
Embrasser le creuset d'une ardente fournaise ;  
Bien plus sous cependant, c'est un fait évident,  
Sont ceux qui sur la bouche, un endroit plein d'ordure,  
Vont donner des baisers par besoin de luxure ;  
Car cette bouche elle est l'appât que Lucifer  
Tend à tous les benêts qu'il emporte en enfer.  
Haro surtout sur ces radoteurs pleins d'années  
Qui traînent impuissants leurs ardeurs surannées,  
Et papillons flétris veulent salir la fleur  
Dont à peine leurs yeux découvrent la couleur !  
Ils ressemblent assez, dans leurs désirs factices,  
À ces tout petits chiens, ne parle pas des lices,  
Qui vont près d'un rosier, ou bien près d'un buisson,  
Lever la patte pour d'un trop plein de boisson  
Arroser la racine, et qui, c'est chose sûre,  
N'arrosent jamais rien, pas même leur chaussure,  
N'ayant aucun désir satisfaire un besoin,  
Mais malgré s'arrêtant toujours à chaque coin.  
Et celui-là qui croit qu'un homme avec sa femme  
Par luxure ne peut pécher, se trompe fort : ;  
Avec son coutelas on se donne la mort,

Si l'on veut en enfer aller loger son âme ;  
Si l'on veut l'on s'enivre avec son propre vin.  
certes alors que l'on aime, ardent en toute chose,  
Sa femme, son enfant, ou son chien je suppose,  
Plus que Dieu, m'est avis, plus que son fils divin,  
Par ce fait, on devient, croyez m'en sur parole,  
Un impie, un païen, on adore une idole.  
Un homme ne doit pas avec par trop d'ardeur  
Aimer sa femme dà ; mais avec patience  
Et modération, et presque continence ;  
Sa femme alors pour lui fera comme une sœur.  
À l'égard du dernier doigt de la main du diable  
C'est l'action puante et bien abominable  
Qu'on nomme la Luxure ; et comme les cinq doigts  
De ce vice hideux appelé Gourmandise,  
Le diable les a mis au ventre, la valise  
De l'homme, et bien cachés sous des massifs étroits,  
De même des cinq doigts galeux de la Luxure  
Il chatouille les reins de l'homme outre mesure,  
Pour le faire tomber pâmé, le mécréant !  
Dans le gouffre brûlant de son enfer béant.

Il y a, je l'ai dit, certes plus d'une ordure  
Qui vivace surgit du péché de luxure,  
Et vous mène aussitôt à la damnation ;  
Entre non mariés la fornication,  
C'est un péché mortel que la Sainte Écriture  
Défend expressément, — il est contre nature.  
Et St. Paul bel et bon vous envoie en enfer  
Tous les contrebandiers du plaisir de la chair.  
Une autre branche encor du péché de luxure,  
Dont le simple penser fait frémir la nature,  
C'est par incontinence et par lubricité  
D'une vierge ravir, dà, la virginité !  
Car c'est faire tomber hélas ! la pauvre fille

Du rang qu'elle occupait à l'état de guenille ;  
C'est la priver enfin par un infâme abus  
De ce fruit précieux qu'en latin on appelle  
Dit Hieronymus, *centesimus fructus*.  
Oui celui-là qui prend la fleur d'une pucelle,  
Par là fait un dégât impossible à chiffrer,  
Et que rien ne saurait quelque jour réparer.  
De même que celui qui rompant la barrière  
D'un enclos, laisse aller et brebis et taureaux  
Faire chez le voisin école buissonnière,  
Demeure responsable et du mal et des maux  
Que fera ce troupeau ; de même celui certes  
Avec effraction qui brise et tient ouverte  
Une porte fermée en tout bien tout honneur  
Par la virginité, souffrira de la perte  
Qu'il aura pu causer cet horrible voleur !  
De la virginité quand coupée est la fleur,  
C'est pour toujours hélas qu'elle reste flétrie,  
Semblable à l'exilé qui loin de sa patrie  
Ne saurait plus goûter un instant de bonheur.

Et maintenant quoique je ne saurais le taire,  
Déjà vous ai parlé souvent de l'Adultère,  
J'y reviens cependant encore cette fois,  
À ce péché vilain pour donner sur les doigts.  
L'Adultère en latin cela veut dire, en somme,  
Qu'on avance la nuit près du lit d'un autre homme,  
Pour diviser en trois ce qui n'était à deux  
Qu'un seul et même corps selon la loi des cieux.  
De cet affreux péché surgissent, dit le sage,  
Les liens scandaleux du vil libertinage,  
Et des maux bien honteux, et surtout bien nombreux.  
D'abord manque de foi... c'est la clé de la voûte...  
Que la foi soit perdue, et tout est en déroute.  
Ce péché désastreux est de plus un voleur,

Car le vol, quel est-il ? – Prendre au prochain sa chose !

Or, est-il plus grand vol, que lui ravir l'honneur ?  
Quand une femme prête à son amant sa rose,  
Escroquant son mari sans crainte et sans remords,  
En donnant au prochain l'usufruit de son corps,  
Elle fait, voyez-vous, un acte abominable,  
Et déserte le Christ pour se donner au diable.  
Untel vol est un vol plus immonde ma foi  
Qu'entrer en une église, en voler les calices,  
Si vous le demandez je vous dirai pourquoi :  
C'est que l'Adultère est le plus hideux des vices.  
L'Adultère détruit le vrai temple de Dieu,  
Et Dieu le détruira, nous apprend St. Mathieu.  
En vérité Joseph, c'était un honnête homme  
Craignit beaucoup agir un jour comme un voleur,  
Lorsque quittant son lit, l'Eve de son Seigneur,  
Madame Putiphar, lui présenta sa pomme  
Avec lui, malgré lui, voulant la partager.  
Mais Joseph sut pourtant résister au danger.  
' Voyez, Dame ! ' dit-il, ' mon seigneur et mon maître  
Me confie ici tout, et deviendrais un traître,  
Et lui prendrais son bien, et son plus beau bijou !  
Si je faisais cela, je serais un filou !  
D'ailleurs Dieu le défend ; recouchez-vous, Madame,  
Et gardez pour mon maître intacte votre flamme. '  
C'est rare de nos jours telle fidélité,  
Et ce fait m'a paru digne d'être cité.  
L'Adultère en brifant les nœuds du mariage,  
Entraîne par le fait maudit du cocuage  
Dans la famille humaine un grand nombre de maux,  
Et la fait retomber au rang des animaux.  
Que de faux héritiers arrivent au partage  
De ce qui n'eut jamais été leur héritage ?  
C'est affreux d'y penser. Que de frères, de sœurs

Se font, sans s'en douter, l'un de l'autre épouseurs,  
Par la faute, c'est sur, ou de Monsieur leur père,  
Ou quelquefois aussi de Madame leur mère ?  
Que dire de ces gens hanteurs de mauvais lieux,  
Qui vont purger leurs corps de leur trop plein de  
feux ?

Et que dire de ceux qui du corps de leurs femmes,  
De leurs filles parfois, font des trafics infâmes ?  
Tous ces gens, entre nous, font d'affreux malfaiteurs,  
Qui dans l'enfer iront expier ces horreurs.  
Dans les commandements fachez que l'Adultère,  
Est placé le neuvième, et précède le vol,  
Et qu'il fuit, Voyez-vous, l'homicide et le dol,  
En lui-même ce fait porte son commentaire ;  
C'est que l'œuvre de chair faite illégalement,  
Ressemble à l'homicide en ce qu'en deux ça coupe  
Ceux qui devaient toujours boire à la même coupe  
Tuant en même temps de Dieu le sacrement.  
C'est pourquoi, sous les Juifs, bien anciennement  
On punissait de mort le péché d'adultère,  
Mais la loi de Jésus, loi bien plus débonnaire,  
A greffé de pardon un si grand châtement.  
' Allez ! ne péchez plus ! ' dit Jésus sans colère  
À la femme adultère, ' et que dans ce moment  
Nul, s'il n'est sans péché, ne lui jette la pierre ! '  
Toutefois l'Adultère est puni de l'enfer,  
À moins que ce péché turbulent de la chair  
Il ne soit racheté de par la repentance,  
Car de bien des péchés lave la pénitence.  
Cependant l'Adultère est encor plus affreux  
Quand ses hardis acteurs, soit l'un, soit tous les deux  
Qui se font promoteurs de ces maudits désordres,  
De ces sales péchés, font hélas ! dans les ordres !  
Diacre ou sous-diacre, Abbessse ou bien Curé,  
Plus haut est le degré, plus le Prêtre est titré,

Plus l'action vraiment est vilaine et hideuse,  
Plus grand est le péché, la chose monstrueuse ;  
Car ces fornicateurs étant soldats de Dieu,  
Ont dû pour forniquer d'abord briser leur vœu  
De pure chasteté si, que c'est bien réel,  
Un Prêtre qui commet un tel péché mortel  
Comme il vit par le peuple, envers le peuple est  
traître,  
En trahissant le Christ son Seigneur et son Maître ;  
Car comment pourra-t-il pour le peuple prier  
Si ses actes secrets font ceux d'un ordurier.  
Les Prêtres par le grand de leur haut ministère,  
Sont toujours réputés des anges de lumière,  
Mais nous apprend St. Paul, Satan souventefois  
D'un bel ange du ciel prend le gentil minois ;  
Et le Prêtre maudit au péché qui s'adonne,  
Et qui malgré les vœux fornique et polissonne,  
Est fils de Bélial, comme au livre des Rois,  
Le furent, on peut voir, du vertueux Elie  
Les fils, les vilains fils dans les temps d'autrefois.  
Ces fils de Bélial ils faisaient chère-lie  
Sur la communauté ; comme on voit un taureau  
Dans un champ, sans façon, et cela n'est pas beau,  
Prendre pour ses plaisirs la vache qu'il préfère ;  
(Mais un taureau ne peut commettre l'Adultère,  
Puisque civilisés ne sont les animaux,  
Et puisqu'en fait d'hymen ils ont des droits égaux.)  
Or ainsi qu'un taureau dans un champ peut suffire  
Pour engrosser ce champ, tant grand est son délire,  
De même un méchant Prêtre, unseul, entendez-vous,  
Suffit pour tout salir et tout perdre entre nous.  
En horreur au bon Dieu, ces Prêtres, dit le Livre,  
N'ont de valeur aucune, et sont moins que du cuivre ;  
Gourmands peu scrupuleux, ils vivent tous les jours,  
Non de l'amour de Dieu, mais du Dieu des amours,

Ne se contentant pas comme des Philosophes  
De viande cuite, mais par-dessous les étoffes  
Allant chercher la chair des femmes du prochain,  
Et des filles parfois tant lubrique est leur main.  
Et les femmes, hélas ! qui s'en font les complices,  
Sont de vilains étuis, et sont des puits de vices,  
Qui font grand tort au Christ, à l'Église, au bon Dieu,  
Et qui, c'est sûr, iront de l'enfer dans le feu.  
Sur ces Prêtres maudits et sur leurs gourgandines  
Tombe le feu du ciel, car ce sont des latrines !  
De l'Adultère encore il y en a parfois  
Entre femme et mari, lorsque dans leurs émois  
Sans songer ces gens-là quand ils couchent ensemble  
Au pourquoi de l'hymen, au but qui les rassemble,  
Comme dit St. Jérôme, à l'œuvre de la chair  
Ils s'amuse gaillards sans chercher, c'est très clair,  
À faire des enfants de la belle manière,  
Au lieu de folâtrer dans le port de Cythère.  
Sur ces gens mariés le diable a chaque soir  
Une puissance immense, un absolu pouvoir ;  
Aux plaisirs de la porte avoir l'âme ébaubie,  
C'est péché, dit un jour Raphaël à Tobie ;  
Très sérieusement on doit prendre l'hymen,  
Sans quoi, c'est bien certain, on tombe en une ornière  
Et de boue et d'ordure, et tête la première ;  
Et l'on se sèvre ainsi des plaisirs de l'Eden.  
Une autre espèce encor de vilain Adultère,  
Est lorsque l'on s'assemble à l'œuvre de la chair  
Avec quelque parent ; c'est un cas pour l'enfer,  
Qui nous fait ressembler tous autant que nous sommes  
À des chats, à des chiens, mais non pas à des hommes.  
Je dois vous dire ici qu'en fait de parenté  
Il en est, jusqu'à deux, oui deux en vérité ;  
La parenté d'abord qu'on nomme corporelle,  
Et puis la parenté dite spirituelle.

Spirituelle, c'est quand dans la vie on a  
Affaire en un baptême avec une commère ;  
Car comme l'alphabet commence par un A,  
Aussi bien d'un enfant un époux est le père,  
Le père corporel ; tout ainsi c'est réel,  
Le parrain certes en est père spirituel ;  
C'est pourquoi si la femme avec son dit compère  
S'assemble, c'est péché, comme si de son frère  
Elle devenait femme au lieu de rester sœur,  
Et c'est, disons-le haut, plus qu'un crime une horreur !  
Une autre espèce encor d'abominable ordure  
C'est cet affreux péché dont parle l'Écriture,  
On n'en devrait parler tant ça sent le borbier,  
Et rappelle l'impur grouillant sur un fumier.  
Une autre espèce encor de péché de luxure,  
Est, quand la jeune fille, à l'heure de minuit,  
Par la pollution en forçant sa serrure,  
Bon gré, malgré pénètre enfin dans son réduit ;  
C'est vilain, tout cela, du démon c'est morsure,  
Ça conduit à l'enfer, ça conduit à la mort ;  
L'homme doit l'éviter alors même qu'il dort,  
Car ce qui la nuit vient ainsi par imposture,  
C'est le lubrique essor d'une pensée impure.

#### REMEDE CONTRE LA LUXURE.

Au péché de Luxure, à ce goût éhonté,  
Un remède efficace, et rempli d'excellence  
Qui réduit les désirs de la chair au silence,  
C'est la douce vertu qu'on nomme Chasteté,  
Et son aimable sœur qu'on nomme Continence.  
C'est mérite vraiment de river ses désirs,  
Et-d'un feu trop attis poitriner les soupirs.  
Il est bon d'être chaste, et dans le mariage,  
Et dans l'état qui fuit, dans l'état de veuvage.



Le mariage donc, cela se comprend bien,  
Est un grand sacrement qui rive le lien  
Légal, et l'union de l'homme et de la femme,  
Et de ces deux ne fait et qu'un corps et qu'une âme.  
Dieu fit ce sacrement, l'ai dit, en Paradis,  
Et lui-même plus tard a voulu, m'est avis,  
Arriver sur la terre, enfant d'un mariage,<sup>19</sup>  
Et non pas par le fait vilain du cocuage.  
Puis un jour pour donner à tous un spécimen  
Du respect qu'il portait au sacrement d'hymen,  
Il s'en fut à la noce, et devant tes apôtres  
Fit un vin succulent, valant plus que bien d'autres,  
Et cela par miracle, avec rien que de l'eau,  
En grande quantité, je crois plus d'un tonneau.  
Le véritable effet, le but du mariage  
Est d'épurer en tout la fornication,  
Et de faire lignée avec dévotion,  
Pour de la Sainte Église augmenter l'héritage.  
De par le mariage un gros péché mortel  
Soudain se rapetisse et devient véniel.  
St. Augustin nous dit ' qu'un homme en mariage  
Ne prendra qu'une femme, et que pas davantage  
La femme ne prendra jamais plus d'un époux, '  
Et l'Évêque d'Hippone a raison entre nous.

D'abord le mariage il faut que je le dise,  
Pour symbole a Jésus avec la Sainte Église ;  
Et puis je dois le dire aussi, pour être bref,  
L'homme doit de la femme être à coup sûr le chef,  
(Du moins avec raison ainsi la loi l'ordonne,  
Et je crois que la loi dans un tel cas est bonne) ;  
Car si la femme avait de maris un couple,

---

19 Nous sommes de l'avis de Chaucer ; dans notre pensée  
Jésus est le fils de Marie, des faits de Joseph. Une autre  
Conception ne serait qu'un cocuage prétendu divin,  
impossible à admettre. – Note du Traducteur.

Outre que ce serait horrible devant Dieu,  
Elle aurait donc deux chefs ; pour contenter leur vœu  
certes, elle ne pourrait jamais être allez souple ;  
Puis ce serait sujet de querelles entr'eux,  
Lorsque ces deux maris désireraient tous deux  
accomplir à la fois l'œuvre du mariage  
Et puis ce ne serait que du libertinage,  
Nul père ne pouvant reconnaître son fruit  
Dans un enfant brasse, parbleu, dans un seul muid !

Maintenant il nous faut regarder comme un homme  
Avec sa femme doit se comporter en somme,  
En endurance autant par ma foi qu'en respect,  
Comment il doit en tout se montrer circonspect ;  
Et c'est ce que d'abord dans sa toute puissance  
Nous a démontré Dieu quand il donna naissance  
À la femme. Notez qu'il ne s'avisa pas  
La tirer du cerveau d'Adam ou de sa tête,  
Ni de son pied non plus, car c'eut été trop bas,  
Il y eut eu dans Eve alors trop de la bête ;  
Mais la côte d'Adam à Dieu servit de joint,  
Il en créa la femme, et la fit naître à point  
Pour qu'elle fut de l'homme et la femme et l'égale,  
Et digne en tout de lui dans la foi conjugale.  
Aussi l'homme toujours doit-il, en vérité,  
Envers sa femme agir avec sincérité,  
L'aimer comme le Christ aima la Sainte Église,  
Ainsi que dit St. Paul, et dans toute entreprise  
Être prêt à braver pour elle le trépas,  
Comme le fit Jésus pour son Église, hélas !

' La femme à son mari doit toute obéissance, '  
Dit maintenant St. Pierre ; et la loi dit aussi  
Autant que d'un époux la femme est en puissance,  
Elle ne peut jurer, il en doit être ainsi,

Sans que de son époux elle n'ait l'adhérence.  
Car l'époux d'une femme est son maître et seigneur,  
Ou doit l'être du moins, et non son serviteur.  
Bonne avec son époux, et jamais mijaurée,  
La femme, en ses atours, doit être modérée,  
Elle doit bien chercher à plaire à son mari,  
Mais non pas par la mise, il en serait marri.  
St. Jérôme nous dit : ' Les femmes attifées  
Et de soie et de pourpre, aussi trop bien coiffées  
Ne sauraient se vêtir jamais de Jésus-Christ,  
Car chez elles la forme est lors plus que l'esprit. '

St. Jean parle de même, et le grand St. Grégoire  
Dit que riches atours sont pour la vaine gloire  
D'attirer l'œil du monde à peu près en tout lieu,  
Et non pas pour chercher à capter l'œil de Dieu.  
La femme commet donc une insigne folie  
En voulant à tout prix se pavaner jolie ;  
À quoi bon, dites-moi, si bel extérieur,  
Si le corps est vilain dans son intérieur ?  
Une épouse doit être en son parler discrète,  
Modeste en son regard, et pas du tout coquette ;  
Puis elle doit encore aimant de tout son cœur,  
Son mari, lui garder sans tache son honneur,  
Car puisque tout son corps appartient à son homme,  
Elle ne doit le vendre ou le prêter en somme.  
À sa femme l'époux doit, c'est bien arrêté,  
Aussi protection, de plus fidélité ;  
Et puis il doit encore être bon, être sage,  
C'est l'unique moyen de faire heureux ménage.  
On doit comprendre alors que très chrétiennement  
Deux époux ont pouvoir, et ce, de trois manières,  
Sans commettre péchés, sans commettre adultères  
Pardi ! de s'assembler entr'eux charnellement.  
La première façon, le but du mariage,  
Est dans l'intention, sans nul libertinage,

Procréer des enfants selon la loi de Dieu,  
Et de Dame Nature aussi selon le vœu.  
La seconde façon est payer redevance  
De son corps l'un à l'autre, et cela sans dispense,  
Car aucun des époux n'ayant droit de son corps,  
À lui-même, il faut bien réunir ses efforts  
Pour s'en servir tous deux selon la circonstance.  
La troisième façon est mettre en mouvement  
Pour le garder d'accord chacun son instrument,  
Afin par ce moyen d'éviter la luxure,  
Ou maint vilain péché qui nous mène à l'ordure.  
quant à l'autre façon dans un but tout charnel  
De s'assembler, si donc ! c'est un péché mortel !  
La première façon est œuvre méritoire ;  
La seconde façon on peut s'en faire gloire,  
Car elle a quelquefois parfum de chasteté,  
Quand la femme à l'époux paye sa redevance  
Sans nul plaisir de cœur, de sens en vérité,  
Même contre son gré, mais par obéissance.  
La troisième façon est péché véniel,  
Parce que l'on y trouve assez souvent du miel,  
Alors que se plongeant tout au fond du calice  
On y boit le plaisir avec charme et délice.  
La dernière façon de s'assembler la nuit  
Pour faire bien joujou par amoureux déduit,  
Est un péché mortel, vrai, c'est de la luxure ;  
Les acteurs dans leurs jeux fatiguent la nature,  
Et brisent les ressorts de leur malheureux lit,  
En s'efforçant manger plus que leur appétit.

De pure chasteté la deuxième manière  
EU de rester toujours une veuve exemplaire,  
Des hommes d'éviter les vils embrassements,  
Et réserver pour Christ tous ses épanchements.  
Les veuves, on le sait, sont celles d'aventure

Qui n'ont plus de maris ; les autres femmes sont  
Celles qui se vauvrant jadis dans la luxure  
Avec beaucoup d'amants, ont un chagrin profond  
De leur libertinage, et dans la pénitence  
Se plongent à grands flots pour laver leur licence.  
Et certes, disons-le, ce serait triomphant  
Si par permission d'un époux bon enfant,  
Une femme pouvait par ma foi rester chaste,  
Sans que l'époux risquât ailleurs un péché baste !  
La femme qui veut donc user de chasteté  
Doit du cœur et du corps avoir la pureté,  
Sobre dans son manger, autant que dans sa mise,  
Elle doit en un mot défier l'analyse,  
De vertus être enfin modèle pour chacun,  
Et comme Madeleine épandre son parfum.  
De blanche chasteté la troisième manière  
Cela ne fait pas doute est la virginité,  
Et quand elle a du cœur, du corps la pureté,  
Du Christ elle est l'épouse, et du ciel la lumière.  
Elle cil ce que la langue en vain veut exprimer.  
Jésus-Christ était vierge aussi sut-il charmer !

Un remède efficace encor pour la Luxure  
C'est d'écarter ce qui lui sert de nourriture ;  
Quand la marmite bout trop follement pardieu !  
Le plus simple remède est l'éloigner du feu !  
Dormir longtemps encor sans penser à grand'chose,  
Engraisse la Luxure, en augmente la dose.  
Un bon remède encore en toute occasion  
Est de fuir avec soin chaque tentation.  
Près du mur le plus blanc mettez une chandelle,  
Si le mur n'est brûlé par sa vive étincelle,  
Il est au moins noirci. J'ai dans plus d'un sermon  
Entendu répéter qu'à moins d'être aussi sage  
Que dans les temps jadis ne le fut Salomon,

Qu'à moins d'être aussi fort, d'un aussi fier courage  
Que ne le fut Samson, et que David plus saint,  
Un homme ne doit pas se fier d'aventure  
À la perfection de l'humaine nature,  
Car de l'illusion certes il serait déceint.

Maintenant que vous ai fait selon ma puissance  
Des Péchés Capitaux, et de leur laide engeance  
Le fidèle tableau ; que je vous ai fait voir  
Les remèdes qu'il faut de par votre vouloir  
Apporter à ces maux et du cœur et de l'âme,  
Que je vous ai montré quel en est le dictame,  
J'aimerais vous parler des dix Commandements,  
Et vous en expliquer les accomplissements,  
Mais je laisse ce soin à de plus dosses maîtres  
Que ne le sommes las ! nous autres pauvres Prêtres,  
Heureux dans mon discours si j'ai pu parvenir  
À vous faire goûter le fruit du repentir.

J'ai dit que l'on péchait par pensée ou parole,  
Et par toute action ou vilaine ou frivole  
Dont on était coupable envers la loi de Dieu ;  
Que la confession, de la bouche l'aveu,  
Bien souvent obtenait le pardon de l'offense,  
Si le cœur la faisait avec grand' repentance.  
St. Augustin nous dit, en parlant du pécheur,  
Qu'il doit être envers lui ton propre accusateur,  
Qu'il faut qu'il considère en tout la circonstance  
Des péchés qu'il commit, s'il en cherche quittance.  
' Tu devras réfléchir, ' dit-il, ' ô toi pécheur  
Que tu sois jeune ou vieux, ou vassal ou seigneur,  
Et quelquesoit ton sexe, à ce qu'est sur la terre  
Parmi tes compagnons, ton rang, ton caractère.  
À ton cœur tu devras demander maint pourquoi,  
Et surtout y répondre avec grand'bonne foi.

Marié, libre, esclave, ou bien célibataire,  
Clerc ou bien séculier, riche ou dans la misère,  
Il faut savoir cela pour ta confession ;  
Il faut savoir de plus dans la perdition  
Si la femme qui fut ou victime ou complice,  
Charnellement était ta parente par vice. ’

Il faut considérer si ta laide action  
Fut ou bien adultère, ou fornication,  
Si même par malheur ce n’est pas un inceste,  
Si tu ne perdis pas de manière immodeste  
Ce qu’il faut conserver ; — un gros, bien gros péché  
Dont l’homme quelquefois, hélas ! est entiché !  
Il faut considérer où se commit l’offense,  
Si c’est dans ta maison, ou dans l’appartenance  
De la maison d’autrui, dans la maison de Dieu,  
Dans le champ du repos, ou dans quelque saint lieu.  
Car si de tels péchés ont pour scène une église,  
Il faut absolument en dernière analyse,  
Que l’Évêque du lieu vienne purifier  
Ce qui fut pollué par un vil ordurier.  
Que si l’ignoble auteur de telle vilénie  
Était un Prêtre, hélas ! pour cette ignominie  
Pendant toute sa vie, il devrait, c’est réel,  
Être interdit ; aussi ne plus chanter la messe ;  
Et que s’il s’avisait dans sa scélératesse  
La chanter, ce serait nouveau péché mortel.  
Il faut considérer si la maudite offense  
Fut faite par un leurre, ou bien par complaisance,  
Pour être compagnon d’un plus hardi pécheur,  
Et d’un plus vicieux, se mettre à la hauteur :  
Car maint pauvre benêt pour avoir l’air capable  
Avec gais compagnons irait je crois au diable.  
Il faut considérer si l’on pêche souvent,  
Si c’est d’esprit, de fait, si c’est pendant l’avent,

Car celui qui souvent pèche, c'est bien notoire,  
 De la bonté du Christ éloignant sa mémoire,  
 Marche dans le péché bien plus léger de cœur,  
 Et se montre rétif à voir son confesseur ;  
 C'est pourquoi ces gens-là qui retombent sans cesse  
 Dans leurs péchés maudits, dans leur scélératesse,  
 S'ils vont se confesser vont chercher par pudeur  
 Un autre tribunal, un autre confesseur.  
 Mais dans semblable cas, Dieu qui connaît leur horde  
 À ces gens-là jamais ne fait miséricorde.  
 Il faut considérer si par tentation  
 On a péché ; quel fut de la laide action  
 Le principal moteur, et le premier mobile,  
 Si la femme qu'on prit était ou non nubile,  
 Si c'était son vouloir commettre le péché,  
 Si c'était par besoin qu'elle laissa, pauvrette,  
 Chiffonner sa vertu, pour grossir sa cassette,  
 En s'abandonnant, las ! à l'esprit débauché.  
 Si c'est la femme, il faut aussi qu'elle examine  
 Si c'est pour de l'argent, pour de la bonne mine,  
 Qu'elle a laissé frôler ou son corps ou son cœur  
 Avec l'homme qui fut son collaborateur  
 Dans ce vilain péché d'union gourgandine.  
 Si c'est l'homme il dira, c'est la condition  
 Sine quâ non, s'il veut que sa confession  
 Soit réelle, bien faite et pas du tout oblique,  
 Si sa compagne était une fille publique,  
 Il dira le motif de la tentation,  
 Qui lui fit consommer sa méchante action,  
 Si c'est par le secours de la sorcellerie  
 Qu'il accomplit enfin cette ribauderie.  
 Il faut, on le conçoit, que chaque confesseur  
 Connaisse des péchés le nombre et la grandeur,  
 Pour juger sainement quelle est la pénitence  
 Qu'illui faut infliger après la repentance.



Car, comprenez le bien, pour pouvoir obtenir  
Le pardon des péchés, il faut se repentir,  
Et remplir avec soin ce que pour pénitence  
Le Prêtre a dû fixer pour effacer l'offense.

Donc pour effectuer bonnes confessions,  
Il faut remplir au moins quatre conditions.  
La première est d'avoir au cœur grande amertume  
Des péchés confessés quelqu'en soit le volume ;  
Ainsi qu'Ézéchiel il faut dire au Seigneur :  
' De mes péchés passés n'oublierai la noirceur,  
Et tant que durera, mon Dieu, mon existence,  
Partout, le jour, la nuit, j'en aurai repentance. '

Cette amertume au cœur a cinq signes certains,  
Que l'on peut remarquer, car ils ne sont pas vains :  
Le premier signe c'est, dans cette conjoncture,  
Que la confession soit et modeste et pure,  
Non pour atténuer les fautes du pécheur,  
Mais pour en laisser voir l'indicible douleur.  
Sur ce, St. Augustin dit : ' Plus un homme a honte  
Des péchés qu'il commit, plus là-haut le bon Dieu  
De sa miséricorde écoutera le vœu,  
Et lui pardonnera Ses fautes sans mécompte. '

Telle du Publicain fut la confession,  
Ayant offensé Dieu, dans sa contrition,  
Il ne voulut jamais, tant il était modeste,  
Lever ses yeux en pleurs vers la voûte céleste,  
Ce qui fait que touché de sa componction,  
Dieu de tous ses péchés lui fit rémission.  
' Si, ' dit St. Augustin, ' le pécheur est modeste,  
Il est près du pardon, cela ne fait conteste. '

Le second signe c'est la sainte humilité  
Dans la confession, ce qui fait que St. Pierre  
La recommande comme utile et salutaire,  
Pour obtenir de Dieu la magnanimité.

Et cette humilité qui dans le cœur doit être,  
Extérieurement doit se laisser paraître  
Envers le confesseur, représentant de Dieu ;  
Aussi le pénitent à genoux près du Prêtre,  
Doit se mettre humblement quand il fait son aveu.  
Un homme ayant forfait à son Souverain Maître  
Qui viendrait à sa cour implorer son pardon,  
S'il osait se placer avec mol abandon  
Après de ce Seigneur serait sifflé, je pense,  
Et chassé sans pitié pour telle outrecuidance :  
Donc si de vos péchés voulez rémission,  
Ayez soin tout d'abord faire soumission.  
Le troisième signe est que la confession  
Si l'homme peut pleurer soit humide de larmes ;  
S'il ne peut pas pleurer toutefois de ses yeux,  
Son cœur doit-il au moins sentir vives alarmes,  
Alors qu'il réfléchit à ses péchés nombreux.  
Telle confession fut celle de St. Pierre  
Qui lorsqu'il eut, hélas ! abandonné Jésus,  
Sortit tout en pleurant de la belle manière,  
Disant : ' Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne le ferai plus ! '  
Le quatrième signe est que point l'on n'évite  
De par fausse pudeur de ses péchés l'aveu,  
Telle confession fut celle très licite  
Que fit la Madeleine aux pieds du fils de Dieu,  
Ne laissant ignorer à chacun des convives  
L'horreur de ses péchés et ses alarmes vives.  
Le cinquième signe est que chaque confessé  
Soit assez repentant, et soit allez sensé  
Pour remplir avec soin, douceur et diligence  
Le rachat des péchés, de par la pénitence  
Qui lui fut imposée ; il doit se souvenir  
Que quand pour nos péchés Jésus voulut mourir  
Jusqu'à la mort il fut rempli d'obéissance.

L'autre condition de la confession  
Est que sans grand retard, et sans évasion  
Elle soit toujours faite ; et l'on comprend la chose !  
Alors qu'un homme certes attrape une ecchymose  
Ne se hâte-t-il pas d'avoir vite recours  
Au médecin, sans quoi feraient finis ses jours ?  
De même d'un péché-le garder en bouteille  
Est malsain, très malsain, et ce n'est pas merveille ;  
Comme une tache d'huile il s'étend, il s'épand,  
Et d'instant en instant, croît et devient plus grand.  
On doit donc l'extirper aussitôt sa naissance,  
Si l'on ne veut qu'il prenne une immense croissance,  
Et de vivre avec lui d'ailleurs n'a-t-on pas tort,  
Quand sans nous avertir vient nous happer la mort ?  
Remettre au lendemain pour confesser sa faute  
C'est faire fausse route, et compter sans son hôte ;  
Car qui de son vivant néglige enfin le Christ  
À l'heure de la mort peut en être maudit.  
Il faut en outre encor qu'un homme s'examine  
Minutieusement, qu'il aille à la racine  
De tous ses vieux péchés pour en sentir l'horreur,  
Et qu'il ait le désir les bannir de son cœur.  
Puis la confession ne faut qu'on la morcelle,  
Mais qu'à son confesseur on la dise et révèle.  
Prendre deux confesseurs, morceler un aveu  
C'est se tromper soi-même, on ne peut tromper Dieu ;  
Car Jésus-Christ est bon, tout à fait il pardonne,  
Ou ne pardonne rien, au faux si l'on s'adonne.  
Toutefois en parlant de la confession  
Je dirai que l'on peut, mais par exception,  
Se confesser ailleurs qu'à son Prêtre ordinaire,  
Si l'on a le permis, le pouvoir de ce faire  
Donné par son curé. Dans un tel cas vraiment  
Il n'y a, c'est bien sur, aucun morcellement.

Qui veut se confesser de manière efficace  
Doit le faire, porté par son propre vouloir,  
De ses péchés il doit avoir le désespoir,  
Son repentir doit être un repentir tenace.  
Il ne se fâchera contre son confesseur  
Quand il lui fera voir du péché la noirceur ;  
Il saura conserver toujours sa foi sincère,  
Car un parfait chrétien en Dieu ne désespère ;  
Dans son aveuglement il n'imitera pas  
Le meurtrier Caïn, ni le traître Judas ;  
Il aura soin aussi de s'accuser lui-même  
Et non pas le prochain, c'est un mauvais système ;  
Que s'il était forcé nommer son tentateur,  
Il doit le faire alors avec grande candeur ;  
Car il ne faut jamais, n'importe pourquoi faire  
Même pour s'excuser, frapper quelqu'un derrière.  
Tu ne mentiras pas dans ta confession,  
En quelque sorte fut-ce à bonne intention,  
Comme pour t'accuser, en ce croyant bien faire,  
De fautes dont n'aurais pas commis la première ;  
Fusses-tu sans péchés avant ce faux aveu  
Que tu te trouverais lors coupable envers Dieu.  
Tu dois te confesser, note le bien, de bouche,  
Et non pas par écrit, à moins d'être muet ;  
Celui qui de péchés se fait vilaine couche  
Ne doit pas avoir honte avouer tel méfait.  
Ne te confefferas jamais par vaine gloire,  
Mais par crainte du Christ, comme dit St. Grégoire,  
Tu n'iras pas non plus de vers ton confesseur  
De tes péchés nombreux lui conter le grimoire  
Comme si tu narrais une drôle d'histoire,  
Mais avec grand chagrin, mais avec grand' douleur.  
Tu te confefferas souvent, c'est méritoire ;  
Et le même péché si tu le dis deux fois,  
Selon St. Augustin ce n'est attentatoire,

Non ; d'un vrai repentir c'est la timide voix,  
Que Jésus-Christ entend, si qu'alors il accorde  
Les trésors inouïs de sa miséricorde.  
Et quand au sacrement, au moins une fois l'an,  
Il est bon de le prendre ainsi que nous dit Jean.  
Sur la terre observons que tout se renouvelle  
Et qu'elle fait chaque an tout à fait peau nouvelle.

### TROISIEME PARTIE DE LA PENITENCE.

DE la confession, je puis m'en souvenir,  
J'ai dit : c'est le fécond pas vers le repentir ;  
Du repentir alors la troisième partie  
C'est l'accomplissement de la peine sentie  
Pour obtenir enfin des péchés le rachat,  
Qui fait entrer notre âme en un nouvel état.  
Cet accomplissement on peut le circonscrire  
En aumônes à faire, en prières à dire.  
L'aumône, ou pour mieux dire encor la Charité,  
Se subdivise en trois, c'est une trinité.  
Contrition de cœur, — quand on offre son âme  
Avec componction à Dieu son créateur ;  
Pitié pour le prochain, vive et brûlante flamme,  
Qui nous fait soulager d'un frère la douleur ;  
Et pour troisième effet offrir ce qui console,  
Des vivres, ou parfois une bonne parole,  
Car l'homme a grand besoin, c'est assez naturel,  
Des choses de la terre et des choses du ciel.  
Pour son corps dans la vie il a par sa nature  
Grand besoin d'aliments, et d'une sépulture  
Pour son corps dans la mort. Si des nécessiteux  
On ne peut soulager foi-même la misère,  
Il faut leur envoyer par discret mandataire  
Ce qui dans leur malheur leur fait rêver les cieux.  
Voilà le bon emploi qu'on doit faire sans cesse

De ses biens, quand sur terre on a de la richesse ;  
Malheureux seront ceux au jour du jugement  
Qui de leurs biens auront fait usage autrement !  
Avec sa propre bourse, il faut faire l'aumône  
En secret s'il se peut, sans le jeter au prône ;  
Si pourtant il advient que soit su ce secret,  
Il ne faut s'abstenir ; car si le bien n'est fait  
Tout exclusivement pour empaumer le monde,  
Mais simplement pour Dieu, – honny soit qui le fronde !  
Car ainsi que le dit quelque part St. Mathieu,  
certes on n'allume pas candélabre ou lanterne  
Si l'on désire que n'en soit pas vu le feu,  
Et que tout à l'entour reste en somme aussi terne  
Que ça l'était avant ; au contraire en relief  
Pour éclairer les gens on met le flambeau, bref !  
Devant tous et chacun ainsi votre lumière  
Luira pour honorer Dieu votre divin père.  
Maintenant pour parler de la punition  
Qui fuit le châtement de méchante action,  
Cette punition a deux ou trois manières,  
Veilles, jeûnes, ou bien vertueuses prières.  
La plus noble prière est le *Pater Noster*,  
Œuvre de Jésus-Christ, belle comme l'éther.  
Elle est digne, elle est courte et facile à comprendre,  
Qui l'entend une fois peut aussitôt l'apprendre.  
Je recommande à tous cette douce oraison,  
Des théologiens surtout à la raison ;  
Cette sainte prière est pour la repentance  
Un dictame, un appel du ciel à la clémence.

Elle doit être faite avec sincérité,  
Avec discrétion, avec humilité,  
Avec la volonté de toujours chercher plaire  
Au Christ notre Sauveur, ainsi qu'à Dieu le père ;  
Et puis on doit encor par générosité

À la prière joindre œuvres de charité.  
Les vices de la chair, comme dit St. Jérôme,  
Sont sauvés par le jeûne, un admirable baume ;  
Et les vices de l'âme, ils sont aussi sauvés  
Par des *Pater noster*, et par beaucoup d'avés.

On doit comprendre encor, ce ne sont pas merveilles,  
Que la punition doit consister en veilles ;  
Car Jésus-Christ a dit, faites attention !  
' Pour ne pas succomber à la tentation,  
Veillez, priez toujours ! ' — Quant au jeûne, il consiste  
En trois choses vraiment sur lesquelles j'insiste :  
S'abstenir de péchés, de viande, de boisson,  
Et de déduits mondains, à plus forte raison. '

Le jeûne doit encor si l'on a des richesses  
Être suivi toujours d'abondantes largesses  
Aux pauvres ; il ne faut, retenez ce dicton,  
Parce qu'on a jeûné manger comme un glouton.

La pénitence aussi consiste en discipline,  
En haïres sur la peau vous abîmant l'échine,  
Le tout ainsi porté pour plaire à Jésus-Christ ;  
Mais il faut se garder, ainsi que St. Paul dit  
Que cette pénitence et rude et fort sévère  
Ne rende rude, amer aussi le caractère.  
' Revêts-toi, ' reprend-il, ' si tu veux plaire à Dieu  
De douceur ineffable, et surtout d'endurance,  
Plutôt que porter haire, et d'être tout de feu,  
Et faire retomber sur autrui ta souffrance. '

La discipline encor consiste à se frapper  
La poitrine et le corps à grands coups d'étrivières,  
Puis à s'agenouiller, et puis à s'écharper,  
Et puis à se tailler comme on dit des croupières ;

Encore à supporter sans crier par trop fort,  
Et de femme et d'enfant quand elle advient, la mort.

Quatre choses pourtant troublent la repentance,  
Le doute tout d'abord, la honte, l'espérance,  
Et la désespérance ou bien le désespoir,  
Qui l'oriqu'il nous saisit, nous fait voir tout en noir.  
Le doute, il est conquis, bien vite, je le pense,  
Si l'on réfléchit que courte est la pénitence  
Qui nous préserve enfin des peines de l'enfer,  
Et rend notre âme pure et digne de l'éther.

La honte qu'on éprouve à porter à confesse  
Les péchés qu'on commet et sans cesse et sans cesse  
Est une fausse honte, et bien stupide, hélas !  
Pour celui qui pécha, qui fit tant de faux pas !  
Celui-là devrait bien posséder le courage  
Faire confession, c'est à son avantage ;  
Car le bon Dieu fait tout, au jour du jugement  
L'être non confessé sera honteux vraiment !  
Ses laides actions, ses péchés, ses ordures,  
Ce qu'il croyait caché sous ses nombreux parjures,  
Tout sera dévoilé devant le ciel, l'enfer,  
Devant ce monde enfin qu'il dominait si fier !

Maintenant arrivons parler de l'espérance...  
Elle est de deux façons, — l'une à la négligence  
Conduit directement ; c'est alors que l'on croit  
Que l'on vivra longtemps, et qu'ainsi l'on a droit  
De remettre à demain, de l'hiver à l'automne  
L'ennui d'aller conter, chose assez monotone,  
Tous ses vilains péchés au bénin directeur  
Qu'un jour on a choisi comme son confesseur.  
La seconde espérance est une outrecuidance,  
C'est le vif sentiment de sa propre importance,



Qui fait que souvent l'homme a trop d'espoir en Dieu,  
Et croit de son pardon pouvoir se faire un jeu.  
Contre le premier vice, à voir il est facile  
Que la vie ici-bas est d'essence fragile,  
Et qu'il est fou, bien fou, compter sur un demain,  
Quand, le moment présent lui-même est incertain ;  
Contre le fécond vice et son outrecuidance,  
L'homme devrait penser qu'un excès d'espérance  
Doit le conduire, hélas ! au sentier ténébreux  
Où s'agitent sans fin les esprits malheureux.

Mais venons maintenant à la désespérance  
Elle est de deux façons ainsi que l'espérance.  
La première est ne croire en la bonté du Christ ;  
La seconde est penser que dans la pénitence  
On ne peut plus longtemps faire aller son esprit.  
La première façon de la désespérance  
Vient très certainement de ce fait que l'on pense  
Qu'on a péché si fort, et si souventefois,  
Qu'on ne peut se sauver même de par la croix.  
Penser ainsi, vraiment c'est insigne folie !  
Car par sa Passion Jésus-Christ tout délire ;  
chaque fois que tombons, de par le repentir  
Pouvons nous relever, — c'est là notre avenir !  
quant à l'autre façon de la désespérance,  
L'homme ne doit pas certes en craindre l'influence,  
Car en persévérant chaque jour dans le bien,  
Le diable, en vérité, sur lui ne pourra rien ;  
Il aurait au besoin pour narguer sa maîtrise  
Le secours de Jésus, et de la Sainte Église.

Et de la pénitence, et du vrai repentir,  
Comprenez maintenant quel il est l'avenir !  
C'est, écoutez-moi bien, Jésus-Christ nous l'enseigne,  
Du céleste bonheur l'impérissable règne ;

C'est le bonheur du ciel où rien ne doit finir,  
C'est le bonheur du ciel où n'existe que joie,  
Où tous nos jours seront filés d'or et de soie,  
Où l'on ne connaît plus chagrin ni repentir,  
Où les maux sont passés pour ne plus revenir ;  
Où l'enfer ni les feux, là ne sont plus à craindre,  
Où la douleur jamais ne saurait nous atteindre,  
Où chacun s'éjouit du bonheur de chacun,  
Où le plaisir de l'un est le plaisir commun,  
Où de l'homme le corps hier encore immonde,  
Est plus clair que le jour, plus transparent que l'onde ;  
Car mièvre hier encor, lorsqu'il était mortel,  
Il est plein de santé, plein de vigueur, de force,  
Et contre lui le mal n'a plus aucune amorce  
Aussitôt qu'il devient à jamais immortel.  
La faim, la soif, le froid, ou de l'été la flamme  
Ne peuvent rien sur lui ; car maintenant son âme  
Est toujours rafraîchie à l'aspect du bon Dieu,  
Et de tous les désirs est satisfait le vœu.  
Ce royaume du ciel, objet de tant d'envie,  
Chacun peut l'obtenir par une sainte vie,  
Et par la faim soufferte, et par la pauvreté,  
Aussi par le travail, et par l'humilité,  
Par l'horreur du péché, par la persévérance  
À suivre de Jésus en tout temps la guidance !  
À la céleste vie, aux gloires de l'Eden  
Nous conduise Jésus notre Sauveur... Amen !

# Prière de Chaucer.

MAINTENANT à Vous Tous qui venez de m'entendre  
Si dans ce que j'ai dit vous trouvez à reprendre,  
N'imputez ces défauts certes à mon vouloir,  
Mais imputez les tous au manque de savoir ;  
J'eusse mieux dit, c'est sur, si j'eusse eu la science,  
Ou de mieux raconter la suave éloquence ;  
Que si dans ce récit trouvâtes quelque esprit,  
Remerciez en tous notre Seigneur le Christ.  
C'est pourquoi, Vous ici, qui m'oyez, vous supplie,  
(Et vous saurai bon gré d'accéder à mon vœu),  
De prier pour CHAUCER afin que le bon Dieu  
Pardonne ses péchés nombreux et les oublie.  
Afin qu'il me pardonne, en sa grande bonté,  
D'avoir, laissant ma Muse aller la prétentaine,  
Traduit, écrit, narré peut-être une centaine  
De choses ayant peu, las ! de moralité ;  
Leur vilain souvenir ici si je l'évoque,  
C'est pour dire bien haut : tout ça, je le révoque,  
Et le rétracte ! Ainsi, Messieurs, n'en parlons plus :  
À commencer par toi livre de Troïlus,  
Et par toi que ma plume un jour envenimée  
Baptisa de ce nom : ' Livre de Renommée ! '  
Je te rétracte aussi, pour cela c'est certain,  
Livre que j'écrivis sur toi, St. Valentin !  
Et ne demande mieux que de jeter aux flammes

L'ouvrage intitulé : ' Livre des vingt-cinq Dames ! '  
' Des Duchesses le Livre, ' aussi j'en suis marri,  
De ces ' Contes ' aussi dits ' de Cantorbéry ' ;  
Et de ceux-là surtout qui sont de leur nature  
Un peu par trop voisin du péché de l'ordure.  
Je désavoue aussi le ' Livre du Lion ',  
D'autres livres encor, leur nombre est légion,  
Mais dans ce moment-ci n'ai plus la souvenance  
Du nom que leur donnai le jour de leur naissance ;  
Je désavoue encor nombre de lais grivois,  
Mainte chanson lubrique et que chantai parfois ;  
Que tous ces laids péchés dans sa miséricorde  
Le bon Dieu les efface, et leur quitus m'accorde.  
Mais suis heureux d'avoir fait la traduction  
Du Livre de Boes ' la Consolation, '  
De même qu'écrivis de Grands Saints la Légende,  
Et des Moralités ; et ce que je demande  
C'est que les Saints au Ciel m'obtiennent du bon Dieu  
Pouvoir persévérer pour le bien de mon âme  
À pleurer mes péchés, c'est là mon plus cher vœu,  
Et de l'amour divin à réchauffer la flamme,  
jusqu'à ce dernier jour que vient clore la mort,  
Le premier quelquefois d'un bien plus heureux fort !  
Je demande la grâce et le temps et l'espace  
Pour un vrai repentir qui ne laisse la trace  
D'aucuns vilains péchés ; qui savonne mon cœur,  
Et le rende en un mot d'une entière blancheur ;  
Afin qu'ayant ainsi remis à neuf ma vie,  
Au jour du jugement l'objet de mon envie  
Soit atteint ; que je puisse auprès du Roi des cieux  
Moi qui fut racheté par un sang précieux,  
À tout jamais m'asseoir, et chanter ses louanges  
Parmi les chérubins et parmi les archanges,  
Par tes mérites seuls, ô Seigneur Jésus-Christ !  
Qui vis avec le Père, avec le Saint Esprit,

Pour recevoir toujours et toujours les hommages  
De tous tes Rachetés, jusqu'à la fin des âges,  
Depuis d'Adam l'exil :  
Ainsi soit-il !

## Table des matières

Introduction.....	3
Prologue de l'écuyer.....	13
Conte de l'Écuyer.....	15
Prologue du franc-tenancier.....	36
Conte du franc-tenancier.....	39
Prologue du médecin.....	68
Conte du médecin.....	70
Prologue du vendeur d'indulgences.....	80
Conte du vendeur d'indulgences.....	87
Prologue du patron de navire.....	105
Conte du patron de navire.....	107
Prologue de l'abbesse.....	124
Conte de l'abbesse.....	126
Prologue de sire Thopas.....	135
Conte de sire Thopas.....	137
Prologue de Mélibée.....	145
Conte de Mélibée.....	147
Prologue du conte du moine.....	219
Conte du moine.....	224
Prologue du prêtre de l'abbesse.....	251
Conte du prêtre de l'abbesse.....	254
Prologue de la seconde nonne.....	280
Conte de la seconde nonne.....	282
Prologue du vavasseur du chanoine.....	303
Conte du vavasseur du chanoine.....	322
Prologue du pourvoyeur.....	342
Conte Du Pourvoyeur.....	347
Prologue du curé.....	358
Conte du curé.....	362
Prière de Chaucer.....	466